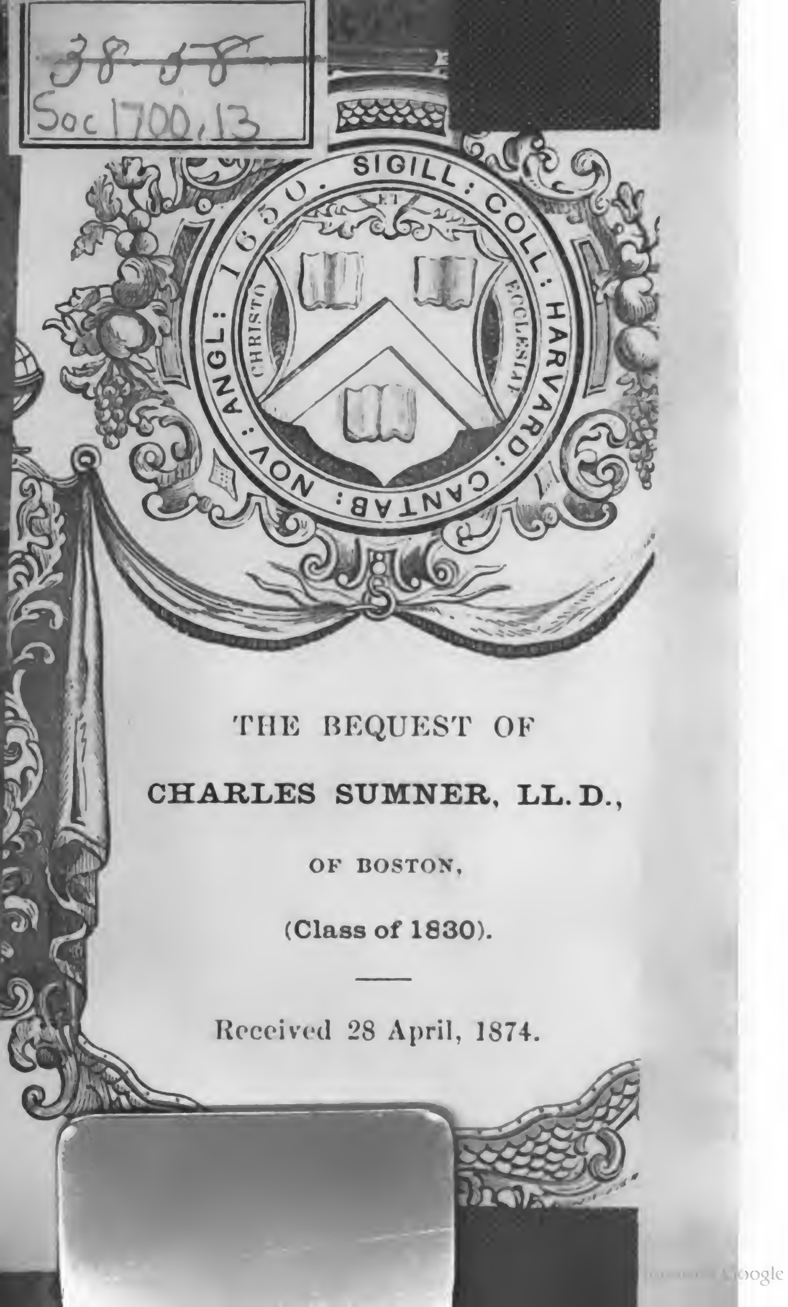
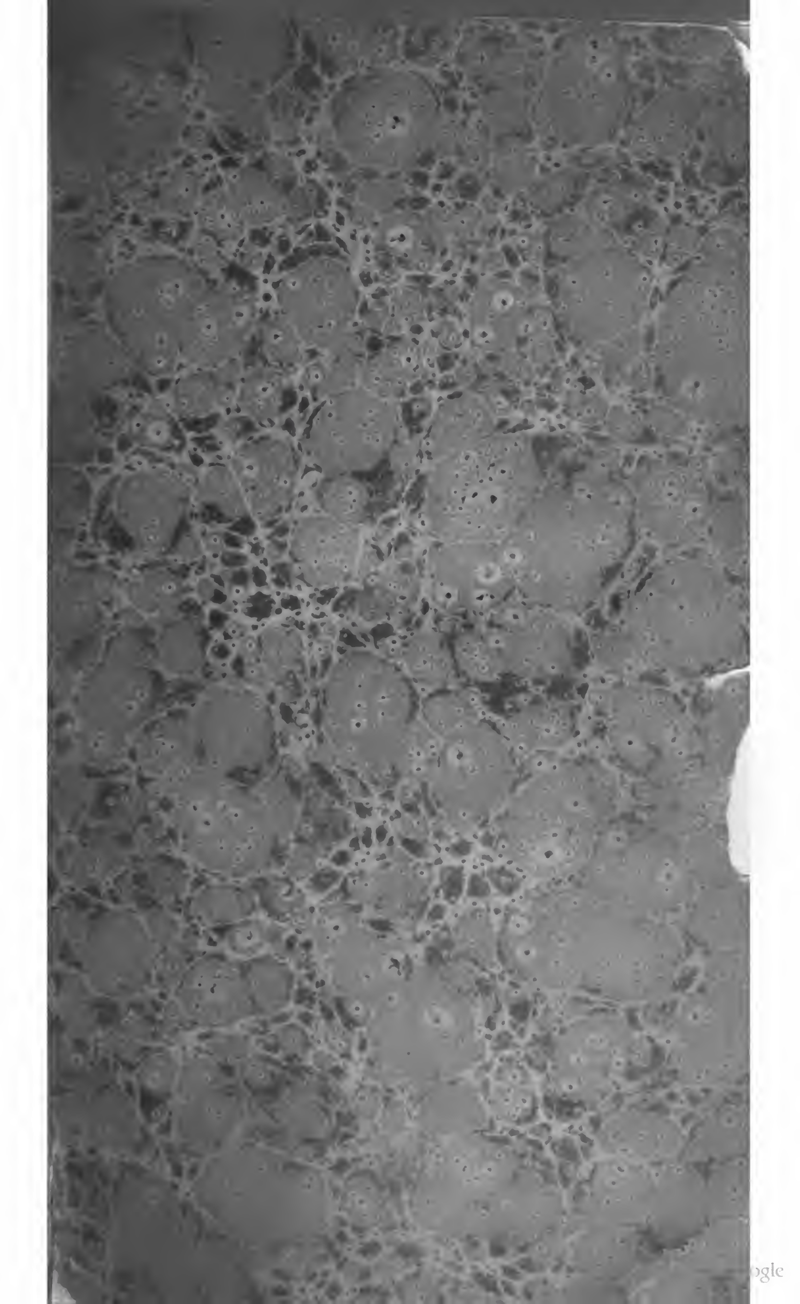



SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO
ET
ECCLESIAE

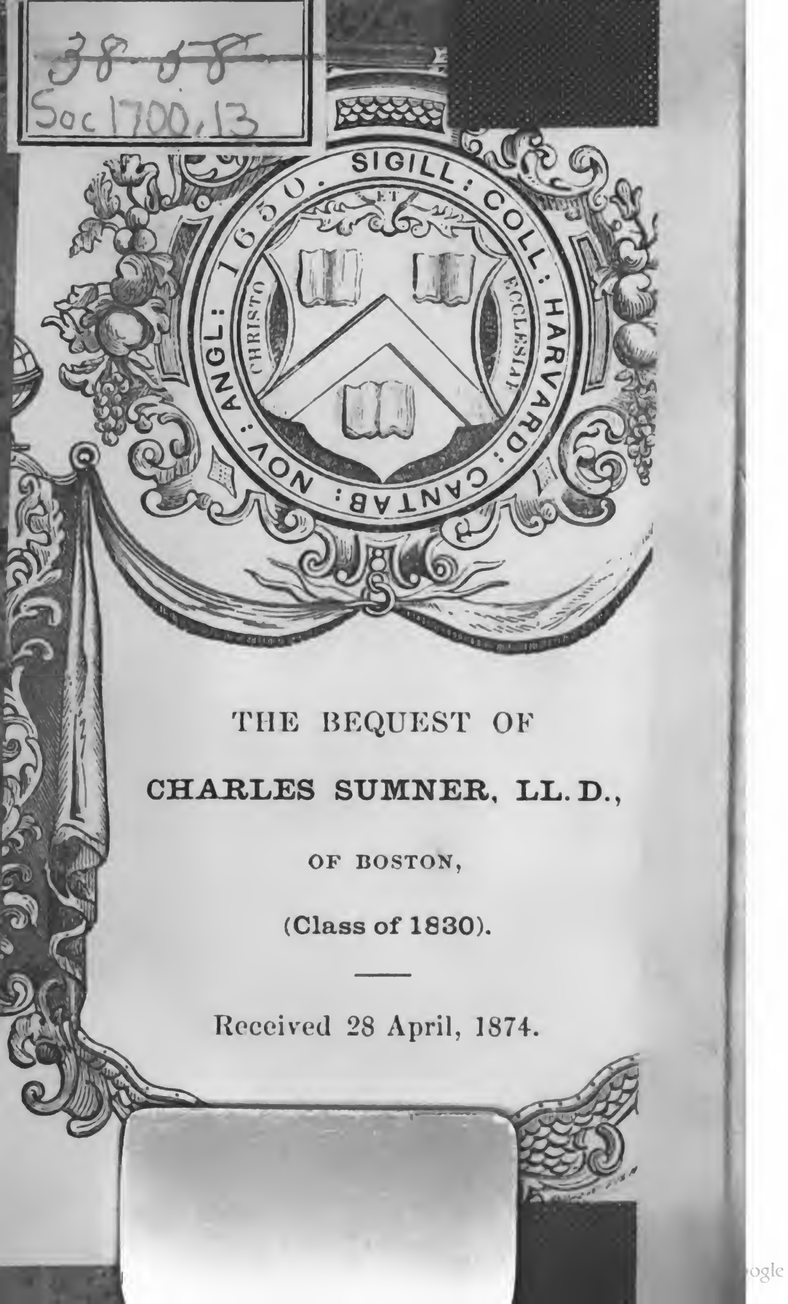


LE LIVRE

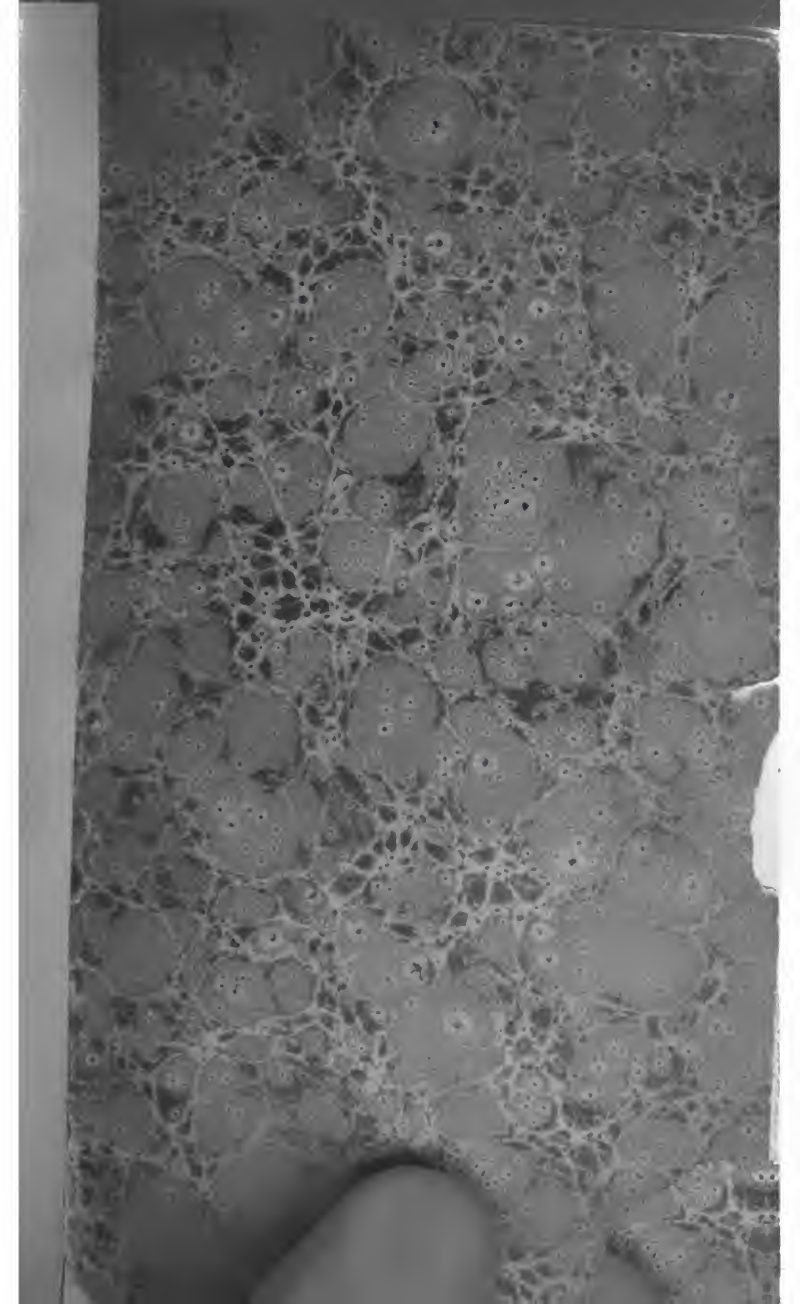
DU

COMPAGNONAGE.

Première Partie.



78.18
Soc 1700.13
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



LE LIVRE

DU

COMPAGNONAGE.

Première Partie.

TROYES. — IMPRIMERIE DE CARDON.

LE LIVRE

DU

COMPAGNONAGE.

PREMIÈRE PARTIE.

PAR

AGRICOL PERDIGUIER,

DIT AVIGNONAIS LA VERTU, COMPAGNON MENUISIER.

Deuxième Edition.

I.

PARIS.

PAGNERRE, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 14 BIS.

1841.

LIVRE DU COMPAGNONAGE.

INTRODUCTION.

A l'apparition de la première partie du *Livre du Compagnonage*, je fus assailli de toutes parts: les observations, les questions, les objections, les accusations les plus contradictoires tombèrent sur moi en même temps. Afin que l'on puisse dorénavant juger mon œuvre et le sentiment qui me l'a inspirée avec plus d'équité, je vais dire d'abord à quelle occasion je conçus et comment je commençai ma mission réformatrice dans le Compagnonage. Ces détails seront oiseux pour quelques-uns; mais d'autres, je le crois, me sauront gré de les avoir donnés.

Etant parti d'Avignon en 1824, ayant passé par Marseille, Montpellier, Bordeaux, Nantes, etc., je résidais à Chartres en 1826, j'avais alors vingt ans, et, quoique jeune, les animosités, les guerres du Compagnonage, ne souriaient point à ma faible raison. Un dimanche, nous étions quelques camarades réunis, nous nous dédommagions à table de la monotonie de la semaine ; nous avions chanté bon nombre de chansons, et l'on venait d'en terminer une par le couplet suivant :

« Qui a composé la chanson,
« C'est la Sincérité de Mâcon.

« Mangeant le foie de quatre Chiens Dévorants,
« Tranchant la tête d'un Aspirant,
« Et sur la tête de ce capon
« Grava son nom d'honnête Compagnon. »

Ce couplet singulier, le ton vigoureux avec lequel il fut chanté, produisirent sur moi une impression pénible que je ne pris aucun soin de cacher. Quoi ! me dit l'un des camarades, vous ne trouvez pas notre chanson jolie ? — Je la trouve détestable. — Êtes-vous bien capable d'en faire une pareille. — Je ne m'en vante pas.

Ce petit incident n'eut pas d'autre suite; mais le couplet qui l'avait provoqué me fit penser sérieusement : je fis un examen de toutes nos chansons, des anciennes comme des nouvelles, et je vis qu'elles poussaient également à la haine, et causaient la plupart des batailles. Si je pouvais, me disais-je en moi-même, produire quelques chants d'un caractère opposé à ceux dont on a fait jusqu'à ce jour un trop commun usage; si je pouvais substituer à un genre brutal quelque chose de tout au moins pacifique, cela ne manquerait pas d'avoir une certaine portée : voyons, essayons; et je débutai par l'hymne à Salomon, dont voici les premiers vers :

« Dignes enfants du roi dont la sagesse
Créa jadis nos équitables lois,
En ce beau jour, le cœur plein d'allégresse
Avec ardeur accompagnez ma voix.
De Salomon, etc. »

On trouvera que je fais, dans cette chanson, de Salomon une espèce de dieu, et cependant si on la compare aux chansons à la mode que je

voulais détrôner, on verra qu'elle était un progrès.

On sera peut-être tenté de me demander si l'instruction soutenait mon audace, si je connaissais les principes de la langue française et les règles de la versification. Non. J'ignorais toutes ces choses que j'ignore encore en partie; mon instruction était celle de tous les enfants de mon village, Morières, lieu dépendant d'Avignon, et sis au pied d'une colline chargée de vignes et d'oliviers. Mes vers étaient donc ou trop longs ou trop courts, mes rimes mal entrelacées et mal accolées; je ne savais ce que c'était que césure, hémistiche, hiatus, etc. Tout allait au hasard, et vraiment je n'étais pas content de ma besogne, je sentais qu'il y manquait quelque chose, mais je ne savais quoi; je ne pouvais le définir.

Je quitte enfin la ville de Chartres, je passe à Paris, à Châlons, et j'arrive à Lyon où mes confrères me portent à la tête de ma Société; de là je pars pour mon pays d'où je m'éloigne une seconde fois avec tristesse, et je retourne à Paris. Malgré mes déplacements, malgré mes agitations et mes chagrins que je passe sous silence, je n'avais point oublié mon projet de réforme, j'avais composé cinq ou six chansons et refais mes deux premières, car j'étais parvenu, en lisant des tragédies, à comprendre le mécanisme des vers.

Après un séjour assez long dans la capitale, je crus qu'il était temps de faire imprimer mes chansons de Compagnons; je communiquai mon dessein à mes confrères, les uns me riaient au nez, les autres disaient qu'une telle chose

n'avait jamais été faite et ne devait jamais se faire : chacun me faisait une réponse plus ou moins singulière; il fallait de la patience et de la persévérance,et j'en avais. Aussi, sur le nombre des Compagnons de Paris, trente-trois m'appuyèrent, et un petit cahier fut imprimé. J'avais eu le soin d'intercaler des notes entre les chansons afin de faire lire au moins ce qui n'était pas encore possible de faire chanter; je plaçai également en tête du recueil les noms de tous les souscripteurs; je savais la puissance que cela devait avoir. Ce cahier fut répandu par toute la France, et grâce à l'imprimerie, un commencement de publicité fut heureusement introduit dans le Compagnonage [1].

Deux ans plus tard je fis imprimer un second cahier, et cette fois le nombre des souscripteurs avait doublé.

On ne voyait plus rien d'étrange dans l'impression de telles chansons ; ce dernier recueil devait renfermer quelques idées plus progressives ; je sentais qu'il ne fallait rien brusquer et pourtant marcher en avant ; quelques Compagnons comprirent alors le but que je voulais atteindre.

De l'année 1833 à l'année 1836, j'éprouvai malheur sur malheur; mais à partir de cette dernière époque surtout, je fus si gravement malade que je craignis ne pas pouvoir prolonger ma vie et rendre mon œuvre suffisamment utile; je ne me laissai cependant pas abattre; et à travers des misères et des souffrances horribles, j'écrivais de temps en temps quelques

[1] C'était en 1834.

pages. Après avoir gardé trois ans le silence, je fis passer aux Compagnons du tour de France, mes confrères, une lettre [1] dont voici quelques lignes :

« Mes chers pays, mon premier et mon se-
« cond cahier de chansons sont épuisés, et ce-
« pendant tous les jours des Compagnons m'en
« demandent et je ne puis leur en donner et les
« satisfaire; je pense à les réunir tous deux, et
« à former, en ajoutant plusieurs choses, un
« volume de cent cinquante pages: pour mettre
« ce projet à exécution, je vous propose de sous-
« crire pour chacun deux francs, et chaque
« souscripteur recevra, en échange de son dé-
« boursé, deux exemplaires de ce nouvel ou-
« vrage........ Que dans la France entière la
« Société se remue ; que la souscription se
« fasse largement et promptement, et vous
« saurez plus tard, au résultat de l'entreprise,
« combien sa portée était grande, etc., etc. »

Les Compagnons des villes d'Auxerre, de Châlons, de Lyon, d'Avignon, de Marseille, de Nîmes, de Montpellier, de Béziers, de Toulouse, de Bordeaux, de La Rochelle, de Nantes, de Tours, de Chartres et de Paris répondirent à mon appel : le temps avait marché, je pouvais donc exprimer de plus en plus ma pensée. Ce livre, me disais-je, renfermera d'abord une adresse aux Compagnons de ma Société ; je ne puis encore m'adresser directement qu'à ceux-là. Mes deux cahiers de chansons, auxquels j'ajouterai quelques nouveaux morceaux, suivront immédiatement; après le chant viendront

[1] Elle était datée du 21 mai 1839.

des choses d'une utilité réelle, tels que problêmes géométriques, dialogue sur l'architecture, raisonnements sur le trait, tout cela pour donner de la gravité à la pensée, et la diriger du côté de l'étude et du travail; je parlerai aussi de Salomon et de ce temple d'où tous les Compagnons veulent être sortis. La notice sur le Compagnonage fera suite; je serai peut-être forcé de blesser en cet endroit quelques susceptibilités, aussi je ne place là cette notice qu'en tremblant, mais mon esprit et ma conscience me disent impérieusement qu'il faut oser, et j'obéis: après avoir agité par cette notice, je tâcherai de calmer par la rencontre de deux frères, scène où mes principes seront exposés avec le plus de clarté possible. Quelques notes termineront ce volume, qui, s'adressant d'abord à une seule Société, étendra toujours plus ses limites et sa portée, et parlera enfin à tout le monde.

Tel était mon projet, et tel, dans le courant de l'année 1839, je l'ai exécuté ; j'ai, par exemple, dépassé ma promesse, en donnant au volume plus d'étendue que j'étais convenu d'en donner, et mes souscripteurs, désappointés d'abord [1], sont de jour en jour plus satisfaits de mon œuvre.

J'ai eu pourtant à soutenir une lutte difficile: j'étais le premier, le seul qui eût osé attaquer des choses barbares, absurdes, et presque sanctifiées par la tradition; je devais naturellement

[1] Ils pensaient que ce livre devait être un chansonnier, ou du moins ne traiter que de choses relatives à ma Société, et rester presque secret; de ce côté là je les ai trompés, je l'avoue, mais avec la meilleure intention du monde.

remuer les passions et les préjugés, et provoquer une agitation immense. Cela devait être, cela a été; on verra dans la seconde partie de ce livre des lettres qui feront comprendre combien ma position était mauvaise, elle s'est, je dois le dire, beaucoup améliorée. Bon nombre des Compagnons qui m'avaient combattus me donnent la main en ce moment, et nous ferons tant et tant, que le Compagnonage rentrera dans une voie nouvelle et il devra son progrès aux compagnons eux-mêmes.

Eh! qui sont ceux qui auraient daigné s'occuper du Compagnonage; n'était-il pas méprisé, bafoué de tout le monde? et s'il s'est écarté de son principe; s'il a fait ensuite une trop grande halte dans la boue et dans le sang, à qui la faute? Doit-on gronder l'aveugle de ce qu'il ne voit pas clair! Ne vaut-il pas mieux lui rendre, si cela est possible, par une opération délicate et des soins continus, la faculté dont il est privé et dont il souffre plus que personne? La plupart de ceux qui se donnent comme moralistes ou éducateurs des peuples, il faut le dire, aiment mieux nous brutaliser que de nous ouvrir les yeux de l'intelligence; je remarque en eux plus d'orgueil que de bon vouloir, plus d'amour-propre et de vanité que de véritable dévouement.

Je reproduirai ici la lettre que j'adressai à M. Rivière-Cadet, qui dans la *Démocratie Lyonnaise*, journal dont il était rédacteur en chef, m'avait prêté un loyal appui :

« Le Compagnonage, disais-je, a des mœurs, des habitudes toutes particulières, il forme un contraste frappant avec tout ce qui l'entoure, et

pourtant on a semblé ne point le voir, on n'en a point parlé.

« Les voyageurs les plus minutieux dans leurs relations de voyages, ceux qui parcourent les pays sauvages comme les pays civilisés, et consacrent parfois de si nombreuses pages à la description d'une toute petite peuplade reléguée sur un point obscur du globe, n'ont point vu le Compagnonage; ils n'en ont point parlé. Si cependant il avait existé tel qu'on le voit chez nous, en Laponie, en Malaisie, en Chine, en Tartarie, oh! alors on en aurait certainement parlé, et au lieu de donner de l'histoire on eut donné du roman, qu'importe cela; quand il s'agit d'un pays peu fréquenté, il n'est pas besoin de tant d'exactitude! On supplée à l'observation par l'imagination.

« Les savants qui fouillent dans l'antiquité et font revivre dans leurs écrits de vieilles, de nombreuses sectes qui parurent un moment sur la scène du monde, n'ont point vu le Compagnonage, ils n'en ont point parlé. Comment peut-on être si instruit de ce qui a vécu dans d'autres âges et sous d'autres climats, et l'être si peu de ce qui vit de nos jours et sous nos yeux? Pourquoi consacrer tant de veilles à l'étude des choses mortes et dédaigner les choses vivantes, lesquelles devraient avoir une importance plus réelle? Pourquoi toujours compulser des livres immobiles et poudreux, et ne point interroger la nature toujours variable, toujours nouvelle?

« Les écrivains qui déroulent aux yeux des hommes le panorama historique de notre patrie ont grand soin de nous montrer dans l'un des

coins de leurs tableaux les diverses confréries de pénitents, blancs, bleus, gris, etc.; mais du Compagnonage il n'en est point question : pourquoi cela?

« Les académiciens, exécuteurs testamentaires de riches philanthropes, ont souvent mis au concours des questions plus ou moins graves; ils se sont appitoyés jusqu'aux larmes, sur les Nègres de l'Amérique et de l'Afrique, qu'il faut plaindre sans doute, et n'ont point pensé aux Compagnons, leurs compatriotes, qui se battent sous leurs yeux, et font rejaillir jusque sur leurs habits, le sang le plus chaud et le plus précieux. Pourquoi cette sollicitude pour les uns et cette indifférence pour les autres, ils sont pourtant également esclaves, qui des hommes, qui des préjugés?

« Les journaux, tout préoccupés de la politique et des faits du jour, ont laissé là aussi le Compagnonage, cependant on parle de réformes; mais peut-on en introduire d'utiles et de durables dans les états si l'on n'a pas auparavant éclairé l'esprit, adouci les mœurs de toutes les classes qui les composent. Je reconnais néanmoins que quelques-uns d'entre eux ont donné des conseils aux Compagnons, mais un peu secs; d'autres leur ont prodigué des insultes grossières, ou se sont adressés aux députés pour provoquer des lois de proscription! Quoi! on ose invoquer la rigueur et la violence contre des associations d'ouvriers que les siècles nous ont transmises? Croit-on qu'un article de loi puisse improviser d'autres mœurs, et guérir le mal profond que je déplore autant que qui que ce soit? Désabusez-vous, vous qui voulez sin-

cèrement le bien et prétendez, non sans raison, à l'estime des ouvriers. Craignez, en les dénonçant, de les aigrir, et, à part cela, d'aggraver leur condition et leur misère.

« Les gouvernements auraient sans doute dû intervenir; ils pouvaient opérer de grandes modifications, et cela sans violence; il ne fallait que jeter un bon livre dans toutes les écoles primaires et laisser au temps le soin d'achever la besogne. Mais les gouvernements ont-ils bien eu la pensée de rétablir la paix entre tous les travailleurs? N'ont-ils pas trop souvent, comme on les en accuse, vus dans ces querelles quelque chose de bon, et ne se sont-ils pas dit tout bas : « Si tous ces jeunes hom-« mes si laborieux, si ardents, si belliqueux, « n'étaient plus préoccupés de rivalités mes-« quines, incessantes, leur activité aurait besoin « d'un autre aliment; ils étudieraient davan-« tage les hommes et les choses; ils pénétre-« raient en esprit dans les combinaisons les « plus hautes et les plus profondes; ils verraient « comment les affaires des états sont conduites, « les intérêts généraux et particuliers défendus « et protégés; et tout cela ne nous serait peut-« être pas avantageux, on pourrait nous de-« mander des comptes difficiles à rendre, et à « cause de toutes ces considérations puissantes, « les Compagnons font bien de se battre; lais-« sons faire [1], » et ils ont laissé faire. Cepen-

[1] J'avais l'intention de supprimer de ma lettre à M. Rivière-Cadet tout ce qui se rapporte aux gouvernements; mais j'ai lu, peu de jours avant de mettre sous presse, dans un journal ministériel, le *Messager,* un article qui m'a fait changer d'idée à cet égard; de cet article je ne donne ici que ces

dant ils ont mille fois, par l'intermédiaire des gendarmes et des magistrats, empoigné, jugé, mis en prison et même aux galères de tous jeunes Compagnons. Mais qu'a-t-on fait pour les éclairer et les rendre plus sages? Rien, on les a punis pour s'être battus, cela est vrai; mais a-t-on fait quelque chose de sérieux, de réel pour les empêcher de se battre? Non.

« Ayant examiné attentivement, et n'ayant vu partout qu'indifférence profonde sur un sujet si important, j'ai cru qu'une mission à remplir était là, et quoique pauvre et peu instruit, j'ai osé me l'attribuer; je ne m'en repents pas. Après un travail long et pénible je vois mes efforts couronnés de quelques succès, des yeux fermés à la lumière s'ouvrent insensiblement, des relations d'estime et d'amitié s'établissent entre les membres éclairés de Sociétés trop longtemps ennemies, et je m'en réjouis, etc., etc. »

Voilà presque toute la lettre que j'adressai à M. Rivière Cadet, et qui fut insérée dans le n° du 5 avril 1840 du journal *La Démocratie Lyonnaise*, qu'il dirigeait alors; il y avait peut-être un peu d'humeur dans mes paroles,

quelques lignes : « Mais là où le vrai danger commence, c'est « quand au lieu de s'adresser aux intérêts de l'ouvrier, on « s'adresse à son amour-propre, quand on essaie de lui per- « suader qu'il est aussi intelligent que ceux à qui il obéit, et « qu'il pourrait aussi bien que les plus habiles accomplir la « tâche de conduire et de diriger. A ce moment, en effet, *on « fait disparaître la seule cause réelle et* LÉGITIME *de sa « soumission et de son* OBÉISSANCE, QUI, ENCORE UNE FOIS, « EST L'INFÉRIORITÉ INTELLECTUELLE. » D'après ce raisonnement absurde, si les ouvriers n'avaient point *l'infériorité intellectuelle,* ils devraient *légitimement* ne plus obéir; comment veut-on que ceux qui osent émettre de tels principes ne soient pas les ennemis des lumières et du progrès...... l'avenir les épouvante.

mais tout homme ami des hommes et qui comprend ce que c'est que s'imposer une grande tâche et vouloir, à travers mille périls, la conduire à son terme, m'en excusera sans peine.

J'ai dit que des rapprochements avaient lieu entre des membres des Sociétés opposées, et cela pour prouver que le progrès marche : il marche en effet.

Bourguignon La Fidélité [1] et Nantais Prêt à Bien Faire, Compagnons menuisiers, m'ont adressé, à propos de mon livre, des lettres où je vois mes doctrines fortement appuyées, Vendôme La Clef des Cœurs, Compagnon blanchéchamoiseur, La Vertu de Bordeaux, Compagnon tailleur de pierre, et des membres de plusieurs autres Sociétés de Devoirs divers m'ont écrit aussi, et quoique leurs opinions diffèrent quelques fois des miennes, je vois avec plaisir que la raison est en eux, et qu'ils désirent des réformes et des améliorations dans le Compagnonage.

Des hommes moins réfléchis m'ont adressé des lettres où la passion perce dans plusieurs de leurs lignes, n'importe : elle seront mises

[1] Dans un grand nombre de Sociétés les Compagnons portent des surnoms. Ainsi, par exemple, La Fleur, Le Solide, La Sagesse, La Rose, Le Décidé, Le Bien-Aimé, La Violette, etc., etc. Beaucoup de gens disent : « Il est ridicule qu'outre le nom de famille et celui que l'Eglise a consacré, les Compagnons portent un troisième nom qu'ils se donnent eux-mêmes. » J'y consens; mais nos rois de France ne sont-ils pas, eux, des Hardi, des Bien-Aimé, des Gros, des Grand, des Desiré, des Clément, etc.? Ainsi, s'il y a ridicule chez les uns, il y a évidemment ridicule chez les autres; car les surnoms qu'ils portent sont équivalents quand ils ne sont pas les mêmes : la seule différence est en ce que les uns les reçoivent de leurs égaux; les autres de leurs esclaves le plus souvent.

également sous les yeux du lecteur, avec les réponses que je leur fis : on verra jaillir la lumière du choc de la discussion.

J'accueillerai toujours avec reconnaissance les observations que l'on pourra m'adresser; j'invite seulement les Compagnons à lire mes écrits sans préventions, à considérer combien il était difficile de venir le premier, au milieu de tant de prétentions diverses, porter la parole de paix et de régénération.

La première édition de ce livre a été adressée à ma Société seulement, et il était impossible d'obtenir quelque résultat en s'y prenant d'une autre sorte.

On a vu quel fut d'abord l'arrangement de ce livre. Cet arrangement était, pour l'homme qui sait comprendre, l'indication claire de la tactique, de la marche progressive, qu'après avoir beaucoup réfléchi j'avais dû adopter et suivre; mais le premier effet, l'effet le plus délicat étant produit, je crois pouvoir classer, dans cette nouvelle édition, les matières dans un ordre qui paraîtra plus méthodique à la majorité de mes lecteurs. Ainsi, après cette introduction, viendra la notice sur le Compagnonage, que j'augmente passablement, — puis, la rencontre de deux frères, — les chansons [1] de Compagnons feront suite, et les choses relatives au dessin termineront ce premier volume, qui sera suivi d'un second, dans lequel on trouvera : la correspondance des Compagnons, — des chansons progressives, — un

[1] Plusieurs des notes qui s'intercalaient aux chansons seront supprimées, la rencontre de deux frères et la notice sur le Compagnonage les ayant rendues inutiles.

dialogue sur la versification, — un dialogue sur le système métrique, et un article intitulé : Ce que le Compagnonage a été et ce qu'il doit être. J'espère que ceux pour qui je fais cet ouvrage comprendront que j'agis dans leurs véritables intérêts.

Non, je ne crains plus, Compagnons mes frères, quel que soit votre état et votre Devoir, de m'adresser à vous tous. Comprenez qu'il est de notre intérêt de ne plus nous battre, et d'établir entre nous des rapports larges et fraternels; pensez qu'on nous accuse d'être des barbares, des brigands, des assassins, et d'entraver la civilisation dans sa marche et dans ses progrès. Les riches et les puissants augurent mal de notre discernement, de notre capacité, et nous contestent, non sans quelque raison peut-être, l'exercice des droits civils et politiques. La masse du peuple, elle-même, se ressent du jugement rigoureux que l'on porte sur nous. Si nous voulons calmer le juste mécontentement de nos frères en travail, si nous voulons mériter le respect et l'estime de ceux qui possèdent la fortune publique et tous les droits les plus puissants, si nous voulons approcher d'eux et être vraiment considérés comme leurs égaux, ne nous repoussons plus les uns les autres; car si nous nous repoussons, on est en droit de nous repousser de même.

Croyons à la raison, soumettons-nous à sa puissance, et n'allons plus, Don Quichottes nouveaux, chercher des aventures et frapper les passants sur la route; ne nous faisons plus peur les uns les autres; que tous les Compagnons puissent voyager avec sécurité, assurés de ne

rencontrer partout que des amis avec lesquels on sympathise, avec lesquels on échange des mots d'amitié et de mutuels secours.

Je vous recommande aussi de ne pas être trop vains de notre titre de Compagnon; celui qui vient de recevoir les galons de laine du caporal ne regarde quelquefois plus le simple soldat, son camarade, et alors nous trouvons le nouveau caporal sot et ridicule; j'ai vu de nouveaux Compagnons être très-fiers, très-haut envers les Affiliés et les Aspirants; ils sont, en ce cas, sots et ridicules au même degré que le caporal dont je vous ai parlé.

A quelque ordre que nous appartenions, point de vanité fade, point d'orgueil aristocratique; quelle que soit la place que nous occupons dans la Société, remplissons-la avec exactitude et sans ostentation. Soyons justes, et traitons nos subordonnés en amis et en frères; que les exemples que nous donnons puissent être suivis dans tous les temps et dans tous les lieux.

Je ne terminerai pas cette introduction sans remercier la *Revue du progrès*, le *Corsaire*, le *Capitole*, le *National*, la *Quotidienne*, le *Censeur de Lyon*, le *National de l'Ouest*, l'*Ere Nouvelle d'Aix*, la *Démocratie Lyonnaise*, l'*Atelier*, la *Ruche Populaire*, le *Journal des Débats*, de l'appui tout fraternel qu'ils m'ont prêté; je compte encore sur eux et sur d'autres journaux, qui, je l'espère, finiront par comprendre l'importance de ma mission, et voudront bien donner un peu la main pour l'accélérer vers son terme et ses résultats.

Je remercie aussi George Sand de m'avoir appelé auprès d'elle, et de m'avoir fourni, avec le

concours de deux personnes généreuses, les moyens de faire, selon mon désir, un second et rapide tour de France.

Je remercie également MM. Chateaubriand, Lamennais, Béranger, Lamartine, des lettres obligeantes qu'ils ont eu la bonté de m'adresser. Il ne s'agit pas ici d'une œuvre littéraire, mais d'une action toute sociale; les lettres de ces hommes, quelquefois opposés de doctrines, mais toujours nobles et grands par le cœur, par l'âme et le sentiment, ne sont point des banalités destinées à flatter un amour-propre sans but; elles sont un encouragement raisonné, une adhésion, un appui réel à ma tentative de rapprochement et de paix. Je sens que les Compagnons liront avec plaisir des lettres émanées des sommités de la société française, sommités qui ne croient pas se déshonorer en abaissant leurs regards sur nous pauvres travailleurs. C'est avec cette certitude que je les place à la suite de cette introduction, qu'elles semblent compléter.

Puisse cette édition revue avec soin et considérablement augmentée, être accueillie avec sympathie, et produire une partie du bien que je souhaite.

AGRICOL PERDIGUIER.

Paris, 25 juin 1841.

A l'Auteur

DU

LIVRE DU COMPAGNONAGE.

Je ne puis que vons féliciter, Monsieur, des bons sentiments qui vous animent et du courage que vous mettez à remplir une tâche pénible. Ramener les ouvriers au devoir de la religion et de la paix, sans rien prendre sur leur liberté et leur indépendance, serait certainement l'œuvre d'un bon citoyen. Votre petit livre est utile et bon, les chansons sont à la portée du peuple: il me semble pourtant que, dans quelques couplets, on pourrait retrancher quelque chose.

Recevez, Monsieur, je vous prie, mes remercîments sincères et l'assurance de ma considération.

CHATEAUBRIAND.

27 novembre 1840.

Au Même.

Monsieur, c'est bien loin de Tours que votre lettre m'est envoyée, sans le petit volume que vous avez bien voulu y joindre. Pour vous remercier de cet envoi, je n'ai pas, au reste, besoin de votre ouvrage; car, dès qu'il a paru, je me le suis procuré et l'ai lu avec beaucoup de plaisir. Je porte un trop vif intérêt aux classes laborieuses pour ne pas suivre leurs progrès avec attention; votre livre, par ce qu'il renferme de prose et de vers, est un témoignage de ces progrès, qui, j'espère, iront toujours

croissants. Je ne vous dissimule pas que, dans le compagnonage, je vois encore bien des lacunes et bien des inconvénients; mais il offre la garantie d'associations plus régulières, plus morales, et d'où pourront disparaître un jour les germes de discorde qui fomentent encore trop souvent les associations actuelles. Que les cœurs généreux, que les hommes éclairés et de bon sens, comme vous, Monsieur, se chargent d'instruire comme vous le faites les compagnons des différents ordres, et le mieux naîtra bien vite de tout le bien que vous aurez fait.

Recevez mes remercîments, Monsieur, et l'assurance de ma considération distinguée.

BÉRANGER.

5 août 1840.

Au Même.

Je viens de lire, Monsieur, le *Livre du Compagnonage* que vous avez bien voulu m'envoyer, et je m'empresse de vous en adresser mes sincères félicitations. Cet ouvrage, plein d'intérêt et d'une utilité réelle, ne peut manquer d'atteindre le but vers lequel vous marchez : l'extinction des haines qui divisent les différents corps d'états. C'est là une noble tâche! Honneur à celui qui emploie ainsi ses heures de repos et son intelligence!

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes remercîments, l'assurance de ma considération distinguée.

LAMARTINE.

Paris, 28 novembre 1840.

Au Même.

En travaillant, Monsieur, avec une persévérance si louable, à réformer les abus du compagnonage, vous accomplissez certainement une des œuvres les plus utiles qu'on pût aujourd'hui se proposer. Les

animosités aveugles, les sauvages habitudes conservées jusqu'ici parmi les compagnons, comme un reste d'ancienne barbarie, sont trop pposées à la raison, aux idées et aux mœurs de la société présente, pour que votre zèle n'ait pas plus ou moins prochainement le succès souhaité de tous les gens de bien. Il s'agit en ceci, pour les ouvriers, de leur avenir. Le sentiment de leurs devoirs, comme hommes et comme citoyens, les portera d'eux-mêmes à se rendre dignes de la place qui leur est due dans la grande famille, en substituant à l'antagonisme brutal qui les a divisés trop long-temps un véritable lien fraternel. L'union, qui fait la force, est fille de l'amour, de la douce charité d'où émanent tous les biens. Lorsqu'on ma che en un chemin difficile et rude, si l'on veut arriver au gîte, il ne faut pas se heurter, mais se donner la main.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite estime et de mon affectueux dévoûment.

F. LAMENNAIS.

Paris, 22 décembre 1840.

NOTICE

SUR

LE COMPAGNONAGE.

ORIGINE DES PREMIÈRES SOCIÉTÉS.

Le Compagnonage reconnaît trois fondateurs principaux; il forme plusieurs *Devoirs* et se divise en un grand nombre de Sociétés.

Les tailleurs de pierre, *Compagnons étrangers*, dits *les Loups*, les menuisiers et les serruriers du *Devoirs de Liberté*, dits *les Gavots*, reconnaissent Salomon : ils disent que ce roi, pour les récompenser de leurs travaux, leur donna un Devoir, et les unit fraternellement dans l'enceinte du Temple, œuvre de leurs mains.

Les tailleurs de pierre, *Compagnons passants,* dits les *Loups-Garoux*, les menuisiers et serruriers du Devoir, dits *les Dévorants*, prétendent aussi être sortis du Temple : *maître Jacques*, fameux conducteur de travaux dans cet édifice, les aurait fondés.

Les charpentiers, Compagnons passants ou *Drilles*, se donnent la même origine que les précédents; ils seraient donc sortis du Temple,

et *le Père Soubise*, savant dans la charpenterie, serait leur fondateur.

Les *Sociétés* que je viens de nommer ont fait naître ou ont servi de prétexte à la naissance d'une infinité d'autres Sociétés. Le Compagnonage s'est accru.

Les enfants de Salomon, divisés d'abord en trois corps, en forment quatre aujourd'hui. Des charpentiers, s'étant dits dans le principe *Renards de Liberté*, puis *Compagnons de Liberté*, ont voulu se mettre à côté d'eux.

Les *Enfants de maître Jacques*, qui ne formaient aussi que trois corps, se sont donnés volontairement des auxiliaires. Les menuisiers ont reçu les tourneurs, et les serruriers ont reçu les vitriers. D'autres adjonctions ont été faites. Les taillandiers, les forgerons, les maréchaux, les charrons, les tanneurs, les corroyeurs, les blanchers, les chaudronniers, les teinturiers, les fondeurs, les ferblantiers, les couteliers, les bourreliers, les selliers, les cloutiers, les tondeurs, les vanniers, les doleurs, les chapeliers, les sabotiers, les cordiers, les tisserands, les boulangers et les cordonniers, les uns loyalement, les autres par fraude, sont tous devenus Enfants de maître Jacques.

Ce serait se tromper étrangement que de croire que j'aie voulu faire une satire contre les anciens enfants de ce fondateur, en mentionnant tant de corps d'état qui se sont introduits parmi eux. J'avoue franchement que j'estime autant un honnête boulanger et un honnête cordonnier qu'un menuisier et qu'un tailleur de pierre, quand ils sont honnêtes aussi.

Les *Enfants du Père Soubise* se composaient

d'un seul corps d'état ; ils en embrassent trois à présent : l s charpentiers ont reçu les couvreurs et les plâtriers.

De nos jours donc, comme on peut le voir, le Compagnonage se compose de presque tous les corps d'état. Je ne prétends pas ici tracer son histoire, mais je donnerai quelques détails qui le feront suffisamment connaître. Détails qui seront toutefois précédés de quelques pages sur les trois fondateurs : Salomon, Jacques et Soubise. Qu'on ne perde pas de vue que je parle ici au public et surtout aux Compagnons, qui, pour la plupart, possèdent peu de livres.

Salomon [1].

Salomon, troisième roi des Juifs, fils de David et de Bethsabée, naquit l'an 1033 avant Jésus-Christ. Le nom de Salomon ou *Pacifique*, lui fut donné par son père, et celui de Jédédiah, qui signifie *aimable au Seigneur*, par le prophète Natham. Il fut sacré du vivant de David; et lorsque la mort de ce prince lui eut laissé le pouvoir souverain, il débuta par se débarrasser d'Adonias, son propre frère, dont un parti nombreux avait soutenu les prétentions au trône; il se débarrassa aussi, et cela d'après les dernières recommandations de son père, de Joab, assassin d'Abner et d'Hamasa. Après ces exécutions, très-ordinaires dans les pays de despotisme, le règne de ce prince s'affermit; il épousa alors la fille de Vaphrès, roi d'Egypte.

[1] J'emprunte ce que je dis sur Salomon à la Bible et à la Biographie universelle publiée par Furne.

Très peu de temps après son mariage, Salomon, qui avait alors vingt ans, alla sacrifier à Gabaon, et la nuit suivante le Seigneur lui apparut en songe, et lui promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait; il demanda la sagesse, et Dieu, satisfait de tant de modération, voulut lui accorder en outre les richesses, la puissance et la gloire. Le jeune prince ne tarda pas à fournir des preuves d'une sagesse qui parut merveilleuse; on sait avec quelle habileté il parvint à reconnaître la véritable mère d'un enfant que deux femmes se disputaient, en ordonnant que cet enfant fût coupé en deux et partagé entre elles : l'une exigeait sa part, l'autre l'abandonnait, ce qui la fit reconnaître pour la véritable mère. Au milieu de la paix profonde dont jouissaient ses Etats, il bâtit un temple au Seigneur sur le modèle du tabernacle ou temple portatif de Moïse. Il consacra à cette construction des sommes énormes, qui en firent l'édifice le plus magnifique qu'on eût vu jusqu'alors. Il fallut pour l'achever sept ans et demi, et des ouvriers innombrables.

Salomon, dit la Bible, envoya vers Hiram, roi de Tyr, pour lui dire : « Comme tu as fait avec David, mon père, à qui tu as envoyé des cèdres pour lui bâtir une maison, fais de même avec moi. Je m'en vais bâtir une maison au nom de l'Eternel, mon Dieu. Or, la maison que je m'en vais bâtir sera grande; car notre Dieu est grand au-dessus de tous les dieux. C'est pourquoi envoie-moi maintenant quelque homme qui s'entende à travailler en or, en argent, en airain, en fer, en écarlate, en pourpre, en cramoisi, et qui sache graver, afin qu'il soit avec les hom-

mes experts que j'ai avec moi en Judée et à Jérusalem, lesquels David, mon père, a préparés. Envoie-moi aussi du Liban des bois de cèdre, de sapin et d'algumin; car je sais que tes serviteurs s'entendent bien à couper les bois du Liban; et voilà que mes serviteurs seront avec les tiens. Et qu'on m'apprête des bois en grande quantité, car la maison que je m'en vais bâtir sera grande et merveilleuse. » Et Hiram, roi de Tyr, répondit par écrit et dit : « Béni soit l'Eternel, le Dieu d'Israël, qui a fait les cieux et la terre, de ce qu'il a donné au roi David un fils sage, prudent et intelligent, qui doit bâtir une maison à l'Eternel. Je t'envoie donc maintenant un homme expert et habile [1], sachant travailler en or, en argent, en airain, en fer, en pierre, en bois, en écarlate, en pourpre, en fin lin et en cramoisi, et sachant faire toutes sortes de gravures et de dessins, de toutes choses qu'on lui proposera, avec les hommes experts que tu as. Nous couperons du bois du Liban autant qu'il t'en faudra, et nous les mettrons par radeaux sur la mer de Japho, et tu les feras monter à Jérusalem. » — Le roi Salomon fit une levée de gens sur tout Israël; elle fut de trente mille hommes; il en envoya dix mille au Liban chaque mois. Tour à tour ils étaient un mois au Liban et deux mois en leur maison, et Adoniram était commis sur cette levée. Salomon fit aussi une levée de cent cinquante-trois mille ouvriers étrangers, soixante-dix mille qui portaient les faix, quatre-vingt

[1] Cet homme expert et habile est sans doute cet autre Hiram que l'on considère comme l'un des architectes du temple.

mille qui coupaient les bois sur la montagne, de plus trois mille six cents commis qui avaient la charge de l'ouvrage, lesquels commandaient aux peuples employés à ce travail. Par le commandement du roi, on amena de grandes pierres de prix et toutes taillées pour faire les fondements du temple, de sorte que les ouvriers tailleurs de pierre et autres de Salomon et d'Hiram taillèrent et préparèrent les pierres et les bois; puis ils bâtirent, ils élevèrent et ils décorèrent de toutes manières le temple le plus grand, le plus riche de l'univers.

Salomon ayant ainsi prouvé sa reconnaissance au Dieu dont il tenait la sagesse, songea à se bâtir plusieurs palais d'une étonnante richesse; il fit élever des murailles autour de Jérusalem, fonda, embellit ou fortifia plusieurs villes. Il soumit à un tribut les misérables restes des nations qui avaient jadis possédé la Judée; il étendit les relations commerciales de ses sujets, et rendit son royaume florissant au-dedans et redoutable au-dehors. Parmi les monarques qu'attira auprès de lui sa haute réputation, l'Ecriture sainte distingue la reine de Saba ou du Midi, qui vint le visiter vraisemblablement à l'époque où le temple fut achevé. Le roi des Juifs et la reine de Saba se firent réciproquement des présents très-riches, et cette reine s'en retourna ravie d'admiration et de joie. Cependant Salomon ne résista pas toujours aux séductions qui l'environnaient de toutes parts, et il s'égara dans les passions qui ont perdu tant de rois : il se livra au sensualisme oriental; il eut jusqu'à sept cents femmes et trois cents concubines prises parmi les nations avec les-

quelles la loi défendait aux Juifs de s'allier, et il s'abandonna, pour leur plaire, au culte des idoles. La volupté, en dégradant son cœur, obscurcit sa raison, et son règne ne fut plus qu'une longue suite de turpitudes. Il put prévoir, dans ses derniers jours, que son royaume après lui serait divisé, et ce fut au milieu de ces craintes qu'il expira, âgé de 58 ans; il en avait régné quarante.

Salomon a composé le *Cantique des Cantiques*, *l'Ecclésiaste*, et d'autres ouvrages très-poétiques et philosophiques. Il fut regardé comme le type de la sagesse orientale; il est encore de nos jours vénéré de toute l'Asie, qui le nomme *le glorieux Soliman*. On peut le croire, Salomon eut des vertus et de grandes qualités qui lui appartenaient en propre : c'est ce qui lui valut l'amour des peuples. Ses défauts et ses vices, dans le pays où il régnait, étaient attachés à sa condition de roi. Son royaume a été partagé après lui; mais c'est le destin des plus puissants monarques de n'avoir point de postérité légitime, et de laisser leurs vastes États morcelés ou asservis : ainsi César, Alexandre, Charles XII et Napoléon.

Maître Jacques.

Maître Jacques est un personnage peu connu; chaque Société a fait sur son compte une histoire plus ou moins invraisemblable; il en est une pourtant qui jouit d'un assez grand crédit auprès de beaucoup de Compagnons du Devoir. C'est de celle-là que j'extrais, sans y changer un mot, les détails qu'on va lire :

« Maître Jacques, un des premiers maître de
« Salomon et collègue d'Hiram, naquit dans
« une petite ville des Gaules nommée Carte, au-
« jourd'hui Saint-Romili, située dans le midi;
« (il était fils de Jacquin, célèbre architecte) il
« se livra à tailler la pierre; dès l'âge de
« quinze ans il quitta sa famille; il voyagea
« dans la Grèce, alors le centre des beaux-arts,
« où il se lia étroitement au philosophe.... d'un
« génie distingué, lequel lui apprit la sculpture
« et l'architecture; il devint bientôt célèbre
« dans ces deux parties.

« Ayant appris que Salomon avait fait un
« appel à tous les hommes célèbres, il passa en
« Egypte, et de là à Jérusalem; il ne fut pas
« d'abord distingué parmi les ouvriers; mais
« ayant reçu du premier maître l'ordre de faire
« deux colonnes, il les sculpta avec tant d'art
« et de goût qu'il fût reçu *maître*. » On place ici une très-longue énumération de tous les travaux qu'il fit dans le temple, puis on ajoute :
« Maître Jacques arriva à Jérusalem à l'âge
« de vingt-six ans; il y demeura très-peu de
« temps après la construction du temple; plu-
« sieurs maîtres désirant retourner dans leurs
« patries, quittèrent Salomon comblés de bien-
« faits.

« Maître Jacques et maître Soubise revinrent
« dans les Gaules; ils avaient juré de ne jamais
« se séparer; mais bientôt, maître Soubise, dont
« le caractère était violent, devint jaloux de
« l'ascendant que maître Jacques avait acquis
« sur leurs disciples, et de l'amour qu'ils lui
« portaient, se sépara de lui et choisit d'autres
« disciples. Maître Jacques débarqua à Mar-

« seille [1] et maître Soubise à Bordeaux. Avant « de commencer ses voyages, maître Jacques « se choisit treize Compagnons et quarante dis- « ciples; un d'eux le quitta, il en choisit un « autre; il voyagea pendant trois ans, laissant « partout le souvenir de ses talents et de ses « vertus.

« Un jour s'étant éloigné de ses disciples il « fut assailli par dix disciples de maître Sou- « bise, qui voulaient l'assassiner, et, voulant « se sauver, il tomba dans un marais, dont les « joncs l'ayant soutenu le mirent à l'abri de « leurs coups; pendant que ces lâches cher- « chaient le moyen de parvenir à lui, ses dis- « ciples arrivèrent et le délivrèrent.

« Il se retira à Sainte-Beaume. Un de ses dis- « ciples, nommé par plusieurs Jéron, par d'au- « tres Jamais, le trahit et le livra aux disciples « de maître Soubise. Un matin, avant le levé « du soleil, maître Jacques était seul, en prière, « dans un endroit accoutumé; le traître y vint « avec ses bourreaux, lui donna, comme de « coutume, le baisé de paix, qui fut le signal « de la mort, alors cinq scélérats tombèrent sur « lui et l'assassinèrent de cinq coups de poi- « gnards.

« Ses disciples arrivèrent trop tard, mais « assez tôt pour recevoir ses derniers adieux. « Je meurs, dit-il, Dieu l'a voulu ainsi; je « pardonne à mes assassins, je vous défends de « les poursuivre : ils sont assez malheureux;

[1] Plusieurs parties de la légende que je transcris ne pourraient supporter un examen sérieux; il suffit de rappeler que la ville de Marseille n'a été fondée que 600 ans avant Jésus-Christ, et celle de Bordeaux environ 300.

« un jour ils en auront le repentir. Je donne « mon âme à Dieu, mon créateur, et vous, mes « amis, recevez le baisé de paix. Lorsque j'au- « rai rejoint l'Etre suprême, je veillerai encore « sur vous; je veux que le dernier baisé que je « vous donne vous le donniez toujours aux « Compagnons que vous ferez, comme venant « de leur père; ils le transmettront de même à « ceux qu'ils feront; je veillerai sur eux comme « sur vous; dites-leur que je les suivrai partout « tant qu'ils seront fidèles à Dieu et à leur De- « voir, et qu'ils n'oublieront jamais..... il pro- « nonça encore quelques paroles qu'on ne pût « comprendre, et, croisant ses bras sur sa poi- « trine, il expira, dans sa quarante-septième « année, quatre ans et neuf jours après être « sorti de Jérusalem, 989 ans avant Jésus-Christ.

« Les Compagnons lui ayant ôté sa robe, lui « trouvèrent un petit jonc qu'il portait en mé- « moire de ceux qui l'avaient sauvé lorsqu'il « tomba dans le marais.

« Depuis lors les Compagnons ont adopté le « jonc; on ne sait pas si maître Soubise fut « l'auteur de sa mort; les larmes qu'il versa « sur son tombeau et les poursuites qu'il fit à « ses assassins, levèrent une partie des soupçons « qui pesaient sur lui. Quant au traître, il ne « tarda pas à se repentir de son crime, et dans « le désespoir que lui occasionnèrent ses re- « mords, il se jeta dans un puits que les Com- « pagnons remplirent de pierres.

« Maître Jacques ayant fini sa carrière, les « Compagnons formèrent un brancard et le por- « tèrent dans le désert de Cabra, aujourd'hui « Sainte-Magdelaine. » Il est ici question de

l'embaumement de maître Jacques et des cérémonies funèbres qui durèrent trois jours; le cortège éprouva un violent orage, traversa des bois, des montagnes, fit des stations dans un lieu appelé aujourd'hui Caverne-Saint-Evreux, dans d'autres qu'on appela plus tard Saint-Maximin, Cabane-Saint-Zozime, etc.; le cortège arriva enfin au lieu du repos.

« Avant de descendre le corps dans le tom-
« beau, dit la légende, le premier lui donna le
« baisé de paix, chacun suivit son exemple,
« après quoi, lui ayant ôté son bourdon, le re-
« mirent dans la bière et le descendirent dans
« la tombe; le premier descendit auprès de lui,
« les C..... le couvrirent du drap mortuaire;
« puis, ayant fait la *guilbrette*, il se fit donner
« du pain et du vin et de la chair, les déposa dans
« la tombe et sortit. Les C..... couvrirent la
« tombe de grosses pierres et les scellèrent de
« fortes barres de fer; puis, ayant fait un grand
« feu, ils y jetèrent leurs torches et tout ce qui
« avait servi aux funérailles de leur maître.

« Les habillements furent mis dans une
« caisse. A la destruction des temples, les en-
« fants de maître Jacques s'étant séparés, ils se
« partagèrent ses habillements, et ils furent
« ainsi donnés :

« Son chapeau, aux chapeliers;
« Sa tunique, aux tailleurs de pierre;
« Ses sandalles, aux serruriers;
« Son manteau, aux menuisiers;
« Sa ceinture, aux charpentiers [1];
« Et son bourdon, aux charrons. »

[1] On ne verra pas sans étonnement la ceinture de maître Jacques échoir aux charpentiers, enfants de Soubise.

Après la répartition des objets ayant appartenu à maître Jacques, on trouve l'acte de foi prononcé par maître Jacques, le jour de sa réception, devant Salomon, Hiram, le grand sacrificateur, et tous les maîtres. Cet acte de foi, ou plutôt cette prière à Dieu, est fort belle. Il me resterait maintenant à consacrer un article au père Soubise; mais n'ayant aucun document curieux sur ce fondateur, on sera forcé de s'en tenir à ce que l'on vient de voir.

Enfants de Salomon.

TAILLEURS DE PIERRE.

Les tailleurs de pierre, *Compagnons étrangers*, dit *les Loups*, passent pour être ce qu'il y a de plus ancien dans le Compagnonage. On fait courir sur eux une vieille fable où il est question d'Hiram, selon les uns, d'Adoniram, selon les autres; on y voit des crimes et des châtiments : mais je laisse cette fable pour ce qu'elle vaut.

Les tailleurs de pierre se divisent en deux classes : les *Compagnons* et les *Jeunes-Hommes*; il y a un premier Compagnon qui préside l'assemblée des Compagnons, un premier Jeune-Homme qui préside l'assemblée des Jeunes-Hommes; les Compagnons se parent de la canne et de rubans fleuris d'une infinité de couleurs, qu'ils portent passés derrière le cou et flottants sur la poitrine. Celui qui se présente pour faire partie de la Société fait un temps de noviciat; il mange, il couche chez la

Mère, et ne participe pas aux frais du corps. Quand il est suffisamment connu, on le reçoit Jeune-Homme, et il porte, comme tous ceux de sa classe, des rubans verts et blancs attachés à la boutonnière de l'habit et flottant au côté droit. Les Compagnons et les Jeunes-Hommes ont des surnoms tels que ceux-ci : *La Prudence de Draguignan, La Fleur de Bagnolet, La Liberté de Châteauneuf*, etc. Ils prennent le nom de leur pays, quelque grand ou petit qu'il soit, et le surnom qu'ils ont reçu de la Société passe toujours devant; c'est l'inverse de presque toutes les autres Sociétés. Ce n'est encore que chez eux que les non-Compagnons portent des surnoms et des couleurs. Ils remplacent le mot *Monsieur* par le mot *Coterie*. Ils ne *hurlent* pas, ils exercent quelquefois le *topage*. Quoiqu'il y ait dans cette Société un premier Compagnon et un premier Jeune-Homme, et par conséquent des assemblées à part, l'accord le plus parfait n'a jamais cessé de régner entre eux.

Ainsi se trouvait terminé cet article dans la première édition de ce livre. J'ajouterai qu'une rupture a éclaté depuis peu chez les Compagnons étrangers, que des Jeunes-Hommes s'en sont retirés, et ont formé une association nouvelle, dite des *Compagnons de l'Union*. Cette association reste sous la bannière de Salomon.

MENUISIERS.

Dans la Société des menuisiers du Devoir de Liberté, dit *les Gavots*, il y a trois ordres de Compagnons, savoir : premier ordre ou *Com-*

pagnons reçus; deuxième ordre ou *Compagnons finis;* troisième ordre ou *Compagnons initiés*. Il y a en outre la classe de ceux qui ne sont pas encore reçus et que l'on nomme *Affiliés*. Quand un jeune homme se présente et demande à être membre de la Société, on interroge ses sentiments; s'il fait des réponses satisfaisantes, on l'embauche. A la première assemblée générale, on le fait monter en chambre, et, en présence de tous les Compagnons et de tous les Affiliés, on lui fait quelques questions pour savoir s'il ne s'est pas trompé, si c'est bien dans cette Société et non dans une autre qu'il a voulu entrer; car, comme on le lui fait observer, il y en a plusieurs, et chacun est libre dans son choix. Enfin, on lui fait lecture du règlement auquel tout Compagnon, tout Affilié doivent se soumettre; on lui demande s'il peut s'y conformer : s'il répondait non, il pourrait se retirer; s'il répond oui, il est *Affilié* et placé à son rang de salle. S'il est honnête et intelligent, il arrivera successivement à tous les ordres du Compagnonage et à tous les emplois de la Société. Les Compagnons se parent de petites cannes et de rubans bleus et blancs qu'ils attachent à la boutonnière de l'habit, et qu'ils font flotter au côté gauche. Le chef de la Société est nommé *premier Compagnon*, s'il est du second ordre, et *Dignitaire*, s'il est du troisième. Dans le premier cas, ses rubans, qu'il porte comme les autres Compagnons, sont embellis de franges en or; il est paré, les jours de fête et de cérémonie, d'un bouquet à deux épis dorés : dans le second, il est décoré d'une écharpe bleue, passant sur l'é-

paule droite et pendant au côté gauche, ornée sur la poitrine d'une équerre et d'un compas entrelacés, et à ses extrémités inférieures, de franges en or. La Société change de chef deux fois par an; tous les Compagnons, tous les Affiliés concourent à l'élection; le vote est par bulletin. Le candidat qui obtient la majorité des suffrages est proclamé Premier Compagnon ou Dignitaire, selon l'ordre auquel il appartient; on le pare des insignes de sa nouvelle dignité, et il est pendant six mois à la tête de la Société. Il accueille les arrivants, dispose du *Rouleur* à son gré; il fait *embaucher*, lever les *acquits;* il convoque les assemblées. Mais il a des devoirs à remplir et a besoin de marcher droit pour n'être pas révoqué. Il y a un Secrétaire et des Anciens chargés de surveiller journellement la direction des affaires. A la Société appartient le contrôle de toute chose. On voit qu'une hiérarchie est établie dans cette Société, ce qui néanmoins n'en exclut pas l'égalité entre tous ses membres. Les Compagnons et les Affiliés sont mêlés dans les ateliers, dans les chambrées et aux mêmes tables; ils se reunissent aux mêmes assemblées. Un Compagnon n'a pas plus de pouvoir sur un Affilié que celui-ci n'en a sur un Compagnon. Le règlement étant positif et les droits étant communs, on peut se prendre réciproquement en défaut. Un chef de la Société pris en défaut subit double peine, et cela pour lui rappeler qu'il doit servir d'exemple à tous. Les lois de la Société défendent le topage. Ces deux mots *vous* et *toi,* ont paru se faire la grimace; il en fallait proscrire un, on a proscrit le *toi*. Tous les membres de la So-

ciété, jeunes et vieux, doivent se dire réciproquement *vous*. La propreté et le respect sont de rigueur. Les Compagnons portent des surnoms tels que ceux-ci : *Languedoc La Prudence*, *Bordelais La Rose*, etc.; le mot *Pays* est à la place du mot *Monsieur;* on ne connaît pas les hurlements.

On trouve vraiment de très-bonnes choses dans cette Société; il y a cependant un point qui excite quelquefois des réclamations. Si des Affiliés venaient s'en plaindre à moi, je leur répondrais : « Cela vous paraît mauvais et cause votre mécontentement; examinez-le avec attention, pensez-y, méditez-le sans cesse, mais ne soyez point poussés par des sentiments égoïstes; soyez laborieux, soyez sages et prudents, bientôt vous serez Compagnons; alors, si ce qui vous parut mauvais vous le paraît encore, tentez de le réformer. Pour être justes et généreux, il faut faire pour les autres ce que vous auriez voulu que l'on fît pour vous.

« Si vous proposez un jour une réforme qu'on ne voudra pas accueillir, gardez-vous bien de vous retirer pour cela de la Société : vous feriez présumer par là que vos intentions n'étaient pas pures.

« De plus, si ayant tenté plusieurs fois d'introduire une réforme, vous n'avez pu y réussir, n'en soyez point blessés, mais soyez jusqu'au bout les hommes de la Société. Après vous, soyez-en convaincus, d'autres Compagnons s'empareront de vos idées, ils les pousseront plus avant, et finiront enfin par les faire triompher en votre absence même!

« Il faut agir avec sagesse, avec prudence

pour faire le bien. Ceux qui agissent autrement n'engendrent que désordre et bouleversement. Les sociétés ont deux genres d'ennemis : ce sont ceux qui, attachés aux vieilles formes, ne tiennent aucun compte de la marche des temps, et ceux qui, avec des idées opposées, les devancent et veulent faire impérieusement, brutalement, ce qu'ils appellent la volonté de tous. Je ne veux rien dire sur les intentions, mais j'avouerai que les rétrogrades et les trop violents sont également dangereux.

« Voulez-vous servir une bonne cause, procédez avec douceur, avec persévérance, et que jamais rien ne vous rebute. »

SERRURIERS.

J'ai peu de choses à dire des Compagnons serruriers; ce que j'ai dit des menuisiers s'applique parfaitement à eux; ils ont même organisation, mêmes lois, même règlement.

Ils sont peu nombreux sur le tour de France. Quand ils sont trop peu dans une ville, ils font *mère* commune avec les menuisiers, parmi lesquels ils se confondent comme s'ils étaient du même état. Dans cette circonstance, un serrurier peut devenir chef d'une Société où il n'y aurait presque que des menuisiers.

Les enfants de Salomon reçoivent parmi eux des hommes de toutes religions.

Pour ne pas interompre ce que j'ai à dire sur les Sociétés primitives, je renvoie un peu plus loin à parler des Charpentiers de Liberté.

Enfants de maître Jacques.

TAILLEURS DE PIERRE.

Les tailleurs de pierre, *Compagnons du Devoir* ou *Compagnons passants*, dits les *Loups-Garoux* sont, dit-on, moins anciens que les Compagnons étrangers, dont la Société existait seule dans le vieux temps.

La division se mit au sein de cette Société. Il y eut scission. Ceux qui se retirèrent formèrent une association particulière, et se dirent *Compagnons passants*. Ces deux noms, *étrangers* et *passants*, viennent de ce que presque tous les tailleurs de pierre qui travaillèrent au temple de Salomon n'étaient pas de la Judée, mais de Tyr et des pays environnants; ils étaient donc *étrangers* dans Jérusalem. Ils étaient *passants* aussi, car ils ne prétendaient pas y demeurer toujours.

Cette Société de tailleurs de pierre se divise en deux classes, les Compagnons, et ceux qui aspirent à l'être, et que l'on appelle *Aspirants*. Les Compagnons portent de longues cannes et des rubans fleuris de couleurs variées, attachés autour du chapeau, et tombant jusqu'au bas de l'oreille. Ils s'appellent *Coterie*, et portent des surnoms comme les autres tailleurs de pierre; ils *topent*, ils ne hurlent pas. Leur rigueur envers les Aspirants est excessive.

Les *Loups* et les *Loups-Garoux* sont à peu près égaux en nombre; ils sont ennemis jurés, et se livrent souvent des combats sanglants. Quand ils travaillent à un même pont, il est

dangereux de les placer sur la même rive; la rivière est quelquefois trop étroite pour les séparer. Dans Paris cependant ils travaillent fréquemment ensemble, et il n'en résulte rien de mauvais.

MENUISIERS.

Dans la Société des Compagnons menuisiers du *Devoir* dits les *Dévorants* ou *Devoirants* (on leur donne aussi le nom de *Chiens*, commun à tous les Devoirants), il y a deux classes bien tranchées; ce sont, comme dans toutes les Sociétés se disant de maître Jacques, les Compagnons et les Aspirants. Les Compagnons tiennent assemblée à part, les Aspirants de même; un Compagnon commande l'assemblée des Compagnons, le premier Aspirant commande celle des Aspirants. Les Compagnons pénètrent dans l'assemblée des Aspirants qu'un des leurs préside, et les Aspirants ne peuvent entrer dans l'assemblée des Compagnons. Les Compagnons couchent en chambre particulière, mangent à des tables où les Aspirants ne peuvent prendre place. Les jours des grandes fêtes, ils font festin à part et dansent à part; enfin il y a peu de liaison, peu de sympathie entre ces deux classes; les uns affectent des airs que les autres n'admirent plus. Ce qui le prouve, ce sont les discordes qui ont éclaté entre eux dans plusieurs grandes villes, et qui ont fait naître la Société des *Révoltés*, société très-nombreuse.

Les Compagnons menuisiers ne se donnent point de surnoms; ils s'appellent par leurs noms de baptême et de pays, comme, par exemple,

Pierre le Gatinais, Hippolyte le Nantais, etc., etc. Ils portent des petites cannes et des rubans verts, rouges, blancs, attachés à la boutonnière, comme les Gavots. Ils portent aussi des gants blancs parce qu'ils n'ont pas, disent-ils, trempé leurs mains dans le sang d'Hiram. Ils n'ont qu'un ordre de Compagnons. Cependant le nouveau reçu, dit *Pigeonneau*, fait un temps de noviciat. Chaque Compagnon fait tour à tour une semaine de rôle, comme dans toutes les autres Sociétés.

Le Compagnon le plus ancien dans une ville est nommé le *premier en ville*, et les Aspirants le regardent comme un premier Compagnon. S'il y a parmi les Compagnons un chef élu, ce chef est peu connu des Aspirants.

Ils font usage du mot *pays;* ils se prêtent, entre Compagnons, un appui mutuel. Ils sont propres et passent pour être fiers, ils ne voudraient pas que les menuisiers et serruriers de Salomon pussent se dire Compagnons du Devoir de Liberté, mais Compagnons de la Liberté seulement ; il faudrait pour les contenter rayer le mot *devoir*.

Les menuisiers des deux Sociétés sont rivaux certainement; mais ils en viennent rarement aux mains.

Les menuisiers enfants de maître Jacques, et quelques autres corps d'état soumis aux règles du même fondateur, ne doivent recevoir Compagnon, d'après leur Code, que des catholiques.

J'ai adressé, un peu plus haut, quelques paroles amies aux Affiliés; j'oserai, si des Aspirants voulaient bien m'entendre, leur donner ce conseil : « Vos Compagnons manquent-ils de quel-

qué justice envers vous : sachez patienter et souffrir un peu; ce n'est qu'un temps de noviciat, qu'un temps d'épreuve, par lequel tous vos chefs ont passé : instruisez-vous, comportez-vous bien et faites-vous recevoir le plus tôt possible. Une fois Compagnon, portez dans le gouvernement, dans l'esprit de votre Société, les idées nouvelles et progressives qui doivent la rajeunir. Etes-vous éclairés ? Eclairez-vous davantage. Etes-vous bons ? Soyez meilleurs encore. Soyez les véritables enfants de la France, soyez généreux et appliquez-vous, sans relâche, non à vous venger des humiliations que vous pouvez avoir subies et qu'il faut oublier, mais à servir vos semblables et la cause de l'avenir et de la fraternité. »

SERRURIERS.

Les serruriers sont organisés comme les menuisiers, mais ils sont beaucoup moins nombreux. Dans ces derniers temps, des révoltes d'Aspirants les ont considérablement affaiblis.

Il n'existe pas entre les menuisiers et les serruriers un accord parfait. Ils ne se fréquentent même plus. Je connais la cause de leur refroidissement; mais je crois qu'il n'est pas utile d'en parler.

J'ai dit quelque part que les Enfants de maître Jacques s'étaient adjoint d'autres corps d'états, mais les nouvelles Sociétés étant faites à l'image des anciennes, j'ai peu de choses à en dire. Cependant je citerai plus loin quelques particularités qui les distinguent.

Enfants du père Soubise.

CHARPENTIERS.

La Société des charpentiers, *Compagnons passants* ou *Bondrilles* ou *Drilles*, se disant aussi *Dévorants*, renferme deux classes, les Compagnons et les *Renards* (sorte d'Aspirants). Les Compagnons portent de très-grandes cannes et des rubans fleuris et variés en couleurs; il les attachent autour de leurs chapeaux et les font descendre par-devant l'épaule. Dans leurs rapports avec leurs *Renards*, ils sont peu commodes; on a vu des Compagnons se nommer le *Fléau des Renards*, d'autres la *Terreur des Renards*, etc. Le Compagnon est un maître, le Renard est un serviteur. Le Compagnon peut lui dire : — Cire-moi mes bottes, brosse-moi mon habit, verse du vin dans mon verre, etc. Le Renard obéit, et le Compagnon se réjouit d'avoir fait *aller* le Renard. En province, un Renard travaille rarement dans les villes; on le chasse, comme on dit, *dans les broussailles*. Dans Paris, on le rend moins farouche, et il travaille dans les mêmes chantiers que les Compagnons.

Celui qui dans un chantier conduit les travaux est nommé *Gâcheur*, et touche sans doute une journée plus élevée que les autres travailleurs. Excepté lui, tous les autres charpentiers, qu'ils soient bons ou mauvais ouvriers, reçoivent la même paie. Ils disent qu'un ouvrier très-bouché peut avoir un appétit très-ouvert, et qu'il faut qu'il vive et fasse vivre

sa famille. Des gens concluront de cette égalité de paie qu'il vaut autant, dans cet état, être mauvais que bon ouvrier; mais qu'ils réfléchissent que l'ouvrier le moins habile fait les travaux les plus grossiers et les plus rudes, et qu'il est, quand l'ouvrage baisse, le premier renvoyé du chantier; ils conviendront alors qu'il y a toujours un désavantage à être mauvais ouvrier.

Les Compagnons *Drilles* hurlent dans leurs cérémonies et reconnaissances; ils topent sur les routes; ils se battent souvent, soit contre les boulangers, soit contre les cordonniers et autres corps d'états. Ils se soutiennent très-bien et savent maintenir les prix de leurs journées.

Je ferai remarquer que dans ce corps d'état l'apprenti est appelé *Lapin*, l'aspirant *Renard*, le Compagnon *Chien*, et le maitre *Singe*. Voici comment on explique ces qualifications. Le Lapin est le plus faible et le moins intelligent. Le Renard, plus grand et plus fort, fait courir le Lapin et le fait aller où il veut. Le Chien prime à son tour sur le Renard, et lui donne de rudes chasses. Le Singe, le plus fin, le plus adroit de tous, prime sur le Chien, sur le Renard et sur le Lapin, dispose de tous à son gré, et les exploite à son profit. Les charpentiers sont loin de se fâcher, quand on rit de ces nombreuses métamorphoses.

Adjonction aux Enfants de Salomon.

CHARPENTIERS.

Les charpentiers, se disant de nos jours *ompagnons de Liberté*, se disaient autrefois

Renards de Liberté; ce qui prouverait qu'ils ont été dans des temps plus anciens aspirants des Compagnons Drilles, contre lesquels, se voyant traités en esclaves, ils se seront révoltés ; ils auront quitté l'habitation commune pour vivre et faire mère à part. S'étant ainsi affranchis de leur servitude et vivant sans maîtres, ils auront ajouté à leur nom de *Renard* le mot *liberté*. Ils ne tardèrent pas à se donner un Devoir et à se faire Compagnons. Ils se dirent alors Compagnons de Liberté et Enfants de Salomon. Ils ont, sans doute, pour former leur Devoir, fait des emprunts à d'autres Sociétés, principalement à celle d'où ils sortaient : les *hurlements* qu'ils poussent le font présumer. Ils n'ont point de rapports avec les anciens Enfants de Salomon. Leurs hurlements, comme on peut le penser, porteront toujours obstacle à une franche union.

Les charpentiers, Compagnons de Liberté, habitent à Paris la rive gauche de la Seine; les charpentiers, Compagnons passants ou Drilles, habitent la rive droite. Ils sont tenus, les uns et les autres, d'après une certaine convention, à travailler du côté du fleuve où leur domicile est fixé : ce qui ne les empêche pas de se livrer souvent de rudes combats.

Adjonction aux Enfants de maître Jacques.

ÉTATS DIVERS.

J'ai déjà dit que les menuisiers avaient reçu les tourneurs, les serruriers et les vitriers. Les

anciens ne hurlent pas. Les tourneurs et les vitriers hurlent. Je ne replacerai pas ici les noms de toutes les sociétés engendrées immédiatement après celle-ci. J'observerai qu'elles se ressemblent toutes sous beaucoup de rapports. Quant aux hurlements, quant au topage, elles en usent presque toutes; quant aux longues cannes, quant aux couleurs, on en porte partout; quant aux divisions par classes, ce sont toujours des Compagnons et des Aspirants.

Les *Cloutiers* ont quelque chose de particulier; ils suivent encore les plus vieilles coutumes : ils commandent leurs assemblées, ils font leurs grandes cérémonies en culotte courte et en chapeau monté. De plus, ils ont des cheveux longs et tressés sur leur tête. Si un membre de leur Société vient à mourir, ils quittent leurs chapeaux, défont, délient leurs longues tresses, et vont l'enterrer avec les cheveux en désordre et leur couvrant presque tout le visage. Les cloutiers sont nombreux à Nantes, et l'on peut dire d'eux qu'ils se soutiennent comme des frères.

Les *Forgerons* aussi se parent de culottes courtes et de chapeaux montés.

Je parlerai de quelques sociétés moins anciennes.

Les Compagnons *Tisserands* datent de 1775; un menuisier traître à sa Société leur vendit le Devoir.

Les *cordonniers* n'ont guère que trente ans de Compagnonage. Voici leur origine : Un gendarme, ayant été ouvrier et Compagnon corroyeur, vendit dans Angoulême son Devoir à un cordonnier nommé *Carcassonne Le Turc*,

qui le communiqua à ceux de sa profession. Les cordonniers se formèrent en société et devinrent très-forts; ils soutinrent pendant huit jours une bataille affreuse contre les corroyeurs. Il y eut des blessés et des morts. A la suite de cette affaire, *Mouton Cœur-de-Lion*, cordonnier des plus courageux, fut mis aux galères de Rochefort, où il mourut, sans doute de chagrin et d'ennui. Les cordonniers vénèrent la mémoire de ce Compagnon, et dans un de leurs couplets on trouve les vers suivants :

Provençal l'invincible,
Bordelais l'Intrépide,
Mouton Cœur-de-Lion
Nous ont fait Compagnons.

Le Devoir fut porté d'Angoulême à Nantes, et de là se répandit dans d'autres villes. Les Compagnons cordonniers sont nombreux et d'une bravoure remarquable. Ils se battent fréquemment, et je dois avouer qu'ils sont souvent attaqués.

Les cordonniers portent d'abord deux couleurs, une rouge, une bleue; puis dans chaque ville de Devoir où ils passent, ils prennent une couleur de plus[1]. Ce qui fait qu'en terminant leur tour de France, ils en ont un grand nombre.

J'ai dit que les cordonniers ne comptaient qu'une trentaine d'années de Compagnonage. Cependant on trouvera dans l'Histoire de Paris, par Dulaure, que le 27 septembre 1645, les Compagnons cordonniers, appelés *Compa-*

[1] Ces couleurs que l'on prend de plus et dont plusieurs corps d'états font usage, s'appellent des *faveurs*.

gnons du Devoir, furent dénoncés à la faculté de théologie à cause des pratiques de l'initiation d'un apprenti au grade de Compagnon, etc., etc. Il est probable que cette Société fut dissoute, et que son Devoir se perdit; car il est bien positif que la Société actuelle des cordonniers est peu ancienne.

Les *Boulangers* comptent une vingtaine d'années de Compagnonage, ils tiennent le Devoir des doleurs, et ils se sont formés en société à Nantes, à La Rochelle, puis à Bordeaux.

Les *Ferrandiniers*, ou ouvriers en soie, se sont formés en 1832 en Compagnonage; ils ont essayé, il y a peu de temps, de rentrer dans la famille des Enfants de maître Jacques. S'ils n'ont pas obtenu cette faveur, ils ont au moins reçu de bonnes raisons.

Quelques associations de Compagnons, telles que celles des *Bonnetiers*, des *Potiers*, des *Épingliers*, etc., se sont effacées; elles ont été remplacées par d'autres; de nouvelles associations se forment encore, tant le besoin de s'associer se fait sentir aux ouvriers.

Adjonction aux Enfants du père Soubise.

COUVREURS ET PLATRIERS.

Les charpentiers ont reçu les *Couvreurs* et les *Plâtriers;* ils diffèrent peu les uns des autres dans leurs arrangements. Chez les couvreurs, le non-Compagnon est appelé *Aspirant*, et chez les plâtriers *Bouquin*.

RÉFLEXIONS.

Les Enfants du père Soubise, comme les Enfants de maître Jacques, se disent Compagnons du *Devoir*. Les Compagnons du Devoir seraient très-forts s'ils étaient d'accord entre eux, mais ils ne le sont pas.

Ainsi, les menuisiers, amis des charpentiers et des tailleurs de pierre, sont ennemis des maréchaux que ces derniers accueillent.

Les maréchaux tiennent le Devoir des forgerons, et en sont repoussés.

Les maréchaux repoussent les bourreliers.

Les forgerons ont reçu les charrons sous la condition que ceux-ci porteraient les couleurs à une boutonnière basse; les charrons promirent tout, mais ils n'ont pas tenu leur promesse; ils portent les couleurs aussi haut que les forgerons : voilà la cause de leur haine et de leurs querelles.

Les charpentiers portent les couleurs d'une manière, les tanneurs veulent les porter de la même manière, c'est ce qui les rend ennemis jurés.

Les charpentiers sont souvent en contestation avec les tailleurs de pierre au même sujet.

Enfin, presque toutes les discordes entre les Compagnons du Devoir viennent des couleurs et du droit de préséance. Chacun veut avoir le pas sur les autres.

Les vanniers, les doleurs, les tisserands, les sabotiers, les cordiers, vivent dans une sorte d'isolement.

Les boulangers, les cordonniers sont absolu-

ment repoussés de tous les autres corps d'états, qui ne les jugent pas dignes d'être Compagnons.

Je ferai remarquer que les tisserands, les cordonniers, les boulangers, les maréchaux, etc., etc., sont ennemis des Compagnons menuisiers et serruriers du Devoir, et que si, malgré cela, un membre de ces Sociétés avait un frère menuisier ou serrurier, ce frère se mettrait plutôt avec les Compagnons du Devoir qu'avec les Compagnons du Devoir de Liberté; et cela se conçoit, car il dirait : Mon frère est Dévorant, je veux être Dévorant aussi! Voilà ce qui fait que les Compagnons du Devoir dans chaque état sont plus nombreux que les Compagnons du Devoir de Liberté.

Je pourrais parler d'un schisme survenu entre les Compagnons menuisiers du Devoir qui les partage en deux partis, les vieux et les jeunes. Les vieux, connus sous le nom de *Damas* et de *Renégats*, sont peu nombreux; les jeunes ont toute la force de leur Société.

Je pourrais donner aussi quelques détails sur les *Drogains chapeliers*, sur les *Gamins maréchaux*, sur les *Margajas tanneurs* et *cordonniers*, ennemis des Compagnons de ces deux métiers; des *Rendurcis boulangers*, etc.; je me rappelle qu'à Lyon, en 1828, les Rendurcis et Compagnons du même état, se livrèrent dans une rue étroite, une bataille à coups de cannes; la garde vint nombreuse, en arrêta plusieurs, les combattants se rapprochèrent alors, tombèrent vigoureusement sur la garde, reprirent leurs prisonniers et se sauvèrent tous. A Paris, en décembre 1839, dans la rue du faubourg

Saint-Martin, est arrivé un fait à peu près semblable.

Société de l'Union ou des Indépendants, dits les Révoltés.

En 1823 et non en 1830, comme je l'avais dit par erreur, des Aspirants *Menuisiers* et des Aspirants *Serruriers* se révoltèrent à Bordeaux contre leurs Compagnons, et formèrent entre eux le noyau d'une Société nouvelle. Depuis, à Lyon, à Marseille, à Nantes, d'autres Aspirants se sont encore révoltés et formés en société, à l'exemple de ceux de Bordeaux. Ces diverses Sociétés ont correspondu entre elles, et la *Société de l'Union ou des Indépendants* s'est trouvée constituée. Que les Compagnons du Devoir disent tant qu'ils le voudront que cet effet a eu lieu sans cause, je ne le crois pas, car les membres de la nouvelle Société sont très-nombreux, et tant d'individus ne se révoltent jamais pour rien. Ils font la guerre aux Compagnons du Devoir comme Spartacus la faisait à la vieille et injuste Rome; les Compagnons les appellent les *Révoltés;* eux se nomment les *Indépendants*. Il n'y a chez eux aucun mystère, aucune initiation, aucune distinction. Leur chef ou président est nommé par élection; sa présidence dure plus ou moins, c'est-à-dire autant que cela convient soit à lui, soit à la Société. Tous les membres de la Société sont égaux; malgré cette égalité, l'ordre et la paix sont loin de régner chez eux, ce qui prouverait peut-être qu'une hiérarchie bien enten-

due ne nuit pas dans une association de jeunes gens ayant à peu près même fortune, même instruction, et pouvant par conséquent arriver également à tous les ordres et à toutes les places, pour se retirer ensuite de cette société d'ouvriers voyageurs, se fixer quelque part, et devenir membre d'une plus grande société, la société française.

J'ai dit que les *Sociétaires* (c'est ainsi qu'ils se nomment, pour abréger), n'avaient point d'initiation; cependant la Société des *Cordonniers indépendants*, après s'être formée sous l'invocation de Guillaume Tell, a fini par adopter des cannes et des couleurs et par se rapprocher des formes du Compagnonage; d'autres sociétés suivent encore son exemple.

Je retourne à la masse du Compagnonage pour en faire connaître les généralités et les particularités par articles détachés.

Je me répéterai quelquefois; mais ces répétitions prendront très-peu d'espace dans ce livre et auront quelque utilité. C'est pour cela que je me les permettrai.

LA MÈRE [1].

Quant un compagnon va à la maison où la Societé loge, mange et tient ses assemblées, il dit : *Je vais chez la mère*. Si l'aubergiste chez lequel la Société est établie n'avait point de

[1] Indépendamment de la *mère*, on a chez les charpentiers et quelques autres corps d'états, des *cayennes*. Ce sont des auberges situées près des chantiers, où les Compagnons travaillent, et dans lesquelles ils vont prendre leurs repas et tenir quelquefois des réunions.

femme, on dirait également en allant chez lui : Je vais chez la *mère*. On le voit, le mot *mère* fait non-seulement penser à la maîtresse de la maison, mais à la maison elle-même. Cela connu, je dirai : L'aubergiste est le père des Compagnons, sa femme est leur mère, les enfants de l'hôtelier et les domestiques sont leurs frères et leurs sœurs. Tous les membres de la Société sont solidaires les uns des autres envers la *mère* jusqu'à un certain degré. On a vu des *pères* et des *mères* aimer les Compagnons comme s'ils étaient leurs propres enfants.

LE ROULEUR OU ROLEUR.

Dans toutes les Sociétés, chaque Compagnon, à tour de rôle, consacre une semaine à embaucher et à lever les acquits; de plus, il convoque les assemblées, il accueille les arrivants, il accompagne les partants en portant sur son épaule leur canne et leur paquet jusqu'au lieu de séparation : telles sont les fonctions du *Rouleur*.

ASSEMBLÉES MENSUELLES.

Dans toutes les Sociétés du Compagnonage, il y a, le premier dimanche de chaque mois, une assemblée générale, que le Rouleur a convoquée dès la veille. Dans cette réunion, chaque membre de la Société verse une somme égale pour couvrir les frais communs; outre les *Assemblées mensuelles*, il est d'autres assemblées que divers cas peuvent nécessiter, par exemple, le départ d'un frère pour que ce frère puisse ré-

clamer si quelqu'un lui doit et pour qu'on puisse lui réclamer s'il doit à quelqu'un; plusieurs autres motifs provoquent des assemblées.

EMBAUCHAGE.

Dans la Société des Compagnons du Devoir de Liberté, le Rouleur conduit, soit un Compagnon, soit un Affilié chez le maître, et lui dit : Voici un ouvrier que je viens vous embaucher. Le maître met cinq francs dans la main du Rouleur, qui, se tournant vers l'ouvrier, lui dit : Voilà ce que le maître vous avance; j'espère que vous le gagnerez. L'ouvrier répond affirmativement. Le maître doit ignorer si l'ouvrier est Affilié ou Compagnon; quand un Rouleur a embauché plusieurs hommes, il leur rend l'argent que le maître leur a avancé, puis ils déjeunent ou dînent ensemble, et ceux-ci, entre tous, lui paient son écot. Cependant il pourrait exiger de chacun à part un léger repas.

Dans la Société des Compagnons du Devoir, le Rouleur mène également ses hommes chez les maîtres, qui avancent cinq francs si c'est un Compagnon, trois francs si c'est un Aspirant. La journée d'un Aspirant est payée cinq sous de moins que celle d'un Compagnon; cependant, comme dans ces derniers temps presque tous les ouvriers sont aux pièces, cette distinction est de peu d'effet. Le Rouleur rend un franc à l'Aspirant, et en garde deux pour lui. Dans les villes de Devoir, il doit verser un franc dans la caisse des Compagnons, caisse qui n'a rien de commun avec celle des Aspirants.

Les Compagnons bourreliers, maréchaux, etc., font payer à l'Aspirant, la première fois qu'ils l'embauchent dans une ville, la somme de six francs. Celui qui a payé cette somme peut se faire réembaucher dans la même ville, sans qu'il lui en coûte rien; les Aspirants de ces Sociétés ne paient point de frais de mois, mais ils reçoivent aussi des secours proportionnés à l'argent qu'ils versent.

Ce n'est que dans l'embauchage que le Rouleur reçoit une sorte de dédommagement, toutes ses autres courses sont gratuites.

LEVAGE D'ACQUIT.

Quand un ouvrier quitte sa boutique, le Rouleur le ramène chez le maître d'où il sort, pour savoir s'ils n'ont rien à se réclamer ni l'un ni l'autre.

Quand un jeune homme sort d'une Société de Compagnons pour entrer dans une autre Société de même genre, les Compagnons qui l'accueillent font lever son acquit chez les Compagnons qu'il quitte, pour savoir s'il s'est bien comporté.

Quand un membre de la Société part d'une ville, on lève son acquit chez la mère, et auprès de la Société.

RAPPORTS DES COMPAGNONS AVEC LES MAÎTRES.

Un maître ne peut occuper que les membres d'une seule Société. Il s'adresse au premier Compagnon qui, par l'intermédiaire du Rouleur, lui procure les ouvriers dont il a besoin. Si le

maître n'est pas content d'un ouvrier, il s'en plaint au premier Compagnon. Si un ouvrier n'est pas content du maître, il s'en plaint également au premier Compagnon, qui cherche à contenter tout le monde autant qu'il le peut. Si un maître est trop brutal et trop exigeant envers les ouvriers, la Société qui le servait cesse de lui en donner; il s'adresse alors à une autre Société; mais s'il ne corrige pas ses manières, il perd encore ses ouvriers. Quand un maître cherche à diminuer toujours le salaire des ouvriers, les Sociétés s'en alarment, car le mal est contagieux. Alors elles s'entendent, et mettent sa boutique en interdit pour un nombre d'années ou pour toujours. Cette interdiction cause un grand dommage au maître; quelquefois elle le ruine; mais les Compagnons n'en sont point touchés, et ils disent hautement : — Il a voulu retirer le pain aux ouvriers; cependant sans eux il ne pouvait pas vivre; il fut un égoïste, un exploiteur sans miséricorde; nous l'avons abandonné à ses propres ressources, qui ont été insuffisantes. Avis à ceux qui voudraient l'imiter!

Le salaire ressemble au poids qui donne le mouvement à l'horloge, ce poids descend de lui-même et naturellement; mais il faut, quand il est assez bas, user d'une force intelligente, sans quoi il arriverait jusqu'à terre, et les rouages ayant cessé d'avoir de l'action les uns sur les autres, l'horloge s'arrêterait. Les ouvriers sont quelquefois obligés, non d'user d'une force brusque, mais d'une certaine force d'inertie; s'ils n'avaient jamais eu recours à cet expédient, le salaire serait tellement descendu,

que la machine industrielle se serait arrêtée, et le maître lui-même en eût horriblement souffert.

Si la vente des denrées fait monter l'argent en haut, la vente du travail des bras doit le faire descendre en bas, afin qu'il puisse encore remonter pour redescendre encore. C'est ce flux et reflux qui fait vivre les classes placées aux extrémités sociales, et les classes intermédiaires. Cette question des salaires, traitée souvent à la légère, mérite des réflexions bien sérieuses.

SERVICES ET SECOURS.

Quand un Compagnon arrive dans une ville, on l'embauche ; s'il n'a pas d'argent, il a du crédit ; si des affaires pressantes exigeaient son départ, étant, lui, dépourvu d'argent, la Société lui accorderait des secours de ville en ville jusqu'à ce qu'il fût rendu à sa destination.

Si un membre de la Société est mis en prison pour des faits non dégradants, on fait pour lui tout ce qu'on peut faire ; s'il tombe malade, chacun va le voir à son tour et lui porte tout ce qui peut lui être utile. Dans certaines Sociétés, on visite moins fréquemment le malade, mais on lui fait dix sous par jour, dont le montant lui est remis dès qu'il sort de l'hospice.

Si un membre meurt, la Société lui rend le dernier service en l'accompagnant jusqu'à sa dernière demeure. Au bout d'un an, son souvenir est rappelé à la mémoire de ses frères.

Si la Société d'une ville éprouve des malheurs et demande des secours, les Sociétés des autres villes ne sont point sourdes à sa voix, et la

soulagent promptement et de toutes les manières. Les lois du Compagnonage ne commandent que l'amour et l'abnégation; si les Compagnons en comprenaient le bon esprit, ils seraient non-seulement les amis de ceux de leur catégorie, mais de tous les Compagnons et de tous les hommes.

COTERIES ET PAYS.

Les tailleurs de pierre des deux partis, et les charpentiers des deux partis aussi, se disent *coterie;* tous les Compagnons des autres états se disent *pays.*

SURNOMS DES COMPAGNONS.

Les menuisiers et les serruriers du Devoir ne portent pas de *surnom.* Les tailleurs de pierre des deux partis, faisant passer le surnom devant le nom de pays, s'appellent comme ceci : *La Rose de Bordeaux, Le Décidé de Toulon;* etc.; les chapeliers, les cloutiers, les cordiers, les tisserands s'appelleraient : *La Rose le Bordelais, Le Décidé le Toulonnais*, etc.; les Compagnons de toutes les autres Sociétés tournent la chose différemment et s'appelleraient : *Bordelais la Rose, Toulonnais le Décidé*, etc.; les couvreurs seuls, *Enfans des Bondrilles*, ont dû ajouter, pour se distinguer de leurs pères, un allongement à leurs surnoms; ils pourraient donc s'appeler : *Bordelais la Rose* dit *le Beau Garçon, Toulonnais le Décidé* dit *le Courageux*, etc., etc.

Dans les temps où le compagnonage était persécuté, le surnom que l'on portait en place du

nom de famille a souvent dérobé aux poursuites des autorités civiles et ecclésiastiques, le Compagnon dont on voulait s'emparer.

ORIGINE DES SOBRIQUETS.

Il est probable que dans les premiers temps du Compagnonage, en crainte des docteurs en théologie [1], les cérémonies avaient lieu dans les profondeurs des bois. Il est probable aussi que tous les Compagnons *hurlaient*. Leurs hurlements étaient plus ou moins graves, plus ou moins aigus, selon les Sociétés; de là sont venus sans doute ces sobriquets : *Loups, Loups-Garoux, Chiens*, etc., etc.

D'autres prétendent que le nom de *Chien*, attribué à tous les Compagnons du Devoir, vient de ce que ce fut un chien qui découvrit le lieu où gisait sous des gravats le cadavre d'Hiram, architecte du Temple, et que, d'après

[1] L'histoire ne nous instruit pas de toutes les persécutions que le Compagnonage a eu à subir. D'après le père Hélyot, voici ce qui se serait passé en 1645 :

« Il y avait parmi les Compagnons artisans de chaque mé-
« tier, dit-il, certaines maximes exécrables et sacrilèges qu'on
« appelait vulgairement *le Compagnonage*, d'autant plus
« dangereuses qu'elles étaient cachées sous le voile d'une piété
« apparente, et qu'on pouvait les embrasser avec une entière
« assurance d'impunité, parce qu'elles étaient ignorées des
« juges ecclésiastiques : mais en ayant été avertis par le *ser-*
« *viteur de Dieu* qui n'avait pu les détruire par ses chari-
« tables remontrances, ils les condamnèrent à sa sollicita-
« tion, et défendirent, sous peine d'excommunication, les
« assemblées pernicieuses de ces Compagnons. Ils les avaient
« transportées au Temple au Marais, comme dans un lieu
« exempt de la juridiction de l'archevêque; mais ils en furent
« chassés par sentence du bailli du Temple, à la *requête du*
« *bon Henri*, qui obtint aussi une sentence d'excommunica-
« tion de l'archevêque de Toulouse contre ceux de son diocèse

cela, tous les Compagnons qui se séparèrent de ceux qui avaient tué Hiram furent appelés de ce nom de *Chien*.

Sur le sobriquet *Dévorant* je dirai : le Devoir est un Code; c'est l'ensemble des lois et des règlements qui dirigent une société, ceux qui possédaient un Devoir furent nommés *Devoirants*, puis *Dévorants*.

Sur le sobriquet *Gavot*, voici ce que l'on dit : quand les Compagnons du Devoir de Liberté, arrivant de la Judée, débarquèrent en Provence, ils se réunirent sur les hauteurs de la Sainte-Baume; de là ils descendirent dans les vallées et dans les plaines pour se répandre ensuite dans les villes. Ceux qui les virent descendre de la montagne dirent : *ce sont des Gavots*, et ce nom leur fut conservé. Je ferai observer qu'en Provence on appelle Gavots les habitants de Barcelonnette et tous les autres habitants des montagnes.

« qui se laissaient aller dans ces excès de libertinage, et il eut
« enfin la consolation de voir le Compagnonage entièrement
« aboli, malgré toutes les oppositions qu'il trouva dans cette
« sainte entreprise. »

Voir aux bibliothèques royales et autres l'histoire des Ordres monastiques, par le père Helyot, tome VIII, page 179.

Le *bon Henri* ou *Michel Buch* était un dévot; il voulait que les Compagnons vécussent dans le célibat, et suivissent les pratiques religieuses en usage chez les moines : n'ayant pu réussir dans son projet, il dut naturellement les dénoncer et les calomnier : c'était très-naturel et surtout selon l'ordre du temps.

Les auteurs du dictionnaire de Trevoux ont reproduit, à l'article *Compagnonage*, le passage ci-dessus sans ajouter un mot de réflexion; ils ont cru le Compagnonage mort quand il était seulement forcé de se cacher. Le Compagnonage est comme le chiendent; on a beau couper sa tige, il travaille et croît sous terre, puis il reparait à sa surface toujours plus serré.

QUI HURLE ET QUI NE HURLE PAS.

Les tailleurs de pierre Compagnons étrangers, les menuisiers et les serruriers du Devoir de Liberté ne hurlent pas; les tailleurs de pierre Compagnons passants, les menuisiers et les serruriers du Devoir ne hurlent pas non plus. Les Compagnons de tous les autres corps d'états hurlent, et ils appellent cela chanter, par la raison qu'ils articulent ainsi des mots qu'eux seuls peuvent comprendre.

TOPAGE.

Si deux Compagnons se rencontrent sur une route, ils se *topent*. Voici comment. Etant à une vingtaine de pas l'un de l'autre, ils s'arrêtent, prennent une certaine pose, et ces demandes et ces réponses sont hautement articulées : — Tope! — Tope! — quelle vocation! — Charpentier; et vous, le pays? — Tailleur de pierre. — Compagnon? — Oui, le pays; et vous? — Compagnon aussi. — Alors ils se demandent de quel côté ou de quel Devoir. S'ils sont du même, c'est un fête, ils boivent à la même gourde; si un cabaret se trouve près de là, on y va choquer le verre. Dans le cas contraire, ce sont des injures d'abord, et puis des coups. Il est vrai que dans l'origine le topage n'avait qu'un but louable, des ouvriers ne voulant pas se rencontrer sans sympathiser ensemble, l'adoptèrent; mais malheureusement la chose la plus douce est devenue la plus détestable.

QUI TOPE ET QUI NE TOPE PAS.

Les Compagnons menuisiers et serruriers du Devoir de Liberté ne topent pas; ils ont adopté d'autres moyens pour se reconnaître. Tous les autres Compagnons topent encore.

RUBANS OU COULEURS.

Les couvreurs, les charpentiers et les tailleurs de pierre passants ont des rubans fleuris et variés en couleurs. Il les portent au chapeau. Les couvreurs les font flotter derrière le dos; les charpentiers les font tomber par devant l'épaule gauche; les tailleurs de pierre aussi, mais un peu moins bas. D'après leur manière de voir, ceux qui travaillent au faîte des maisons doivent porter les couleurs au faîte des chapeaux. Les tailleurs de pierre étrangers ont des rubans fleuris et de toutes couleurs qu'ils portent attachés au cou, tombant sur la poitrine. Les menuisiers, les serruriers du Devoir de Liberté les portent bleus et blancs, attachés au côté gauche.

Les menuisiers, les serruriers du Devoir, et presque tous les autres Dévorants ont le rouge, le vert et le blanc pour couleurs premières, puis, en voyageant, ils en cueillent d'autres. Il les portent tous au côté gauche, et attachés à une boutonnière plus ou moins élevée. Les teinturiers portent des ceintures écarlates. Les Compagnons qui portent les rubans au chapeau ou au cou en portent au côté aussi.

Arracher les couleurs à un compagnon, c'est le plus grand outrage qu'on puisse lui faire. Il

faut considérer les couleurs d'une Société comme le drapeau d'une nation.

CANNES.

Tous les Compagnons portent des cannes : dans certaines Sociétés on les porte courtes ; ce sont des cannes quelque peu pacifiques ; dans d'autres on les porte longues et garnies de fer et de cuivre ; ce sont alors des cannes guerrières, des instruments de bataille. Les jours de cérémonie on pare les cannes de rubans.

Le Compagnon qui arrache la canne à un Compagnon ennemi a fait une grande prouesse ; il s'en glorifie.

ÉQUERRE ET COMPAS.

L'équerre et le compas sont les attributs de tout le Compagnonage, car on pense, je l'ai déjà dit, que le mot *compagnon* dérive de *compas*.

Néanmoins un grand nombre de Sociétés ne veulent pas permettre que de certains corps d'états s'en parent. On trouve ces états trop inférieurs et trop au-dessous d'un tel instrument !

Les cordonniers et les boulangers ont payé cher quelquefois la gloire de porter le compas ; tous les Compagnons du Devoir des autres états sont tombés sur eux.

BOUCLES D'OREILLES.

Les charpentiers Drilles portent suspendus à l'une de leurs boucles d'oreille une équerre et

un compas, à l'autre la bésaiguë; les maréchaux portent un fer à cheval, les couvreurs un martelet et une aissette, les boulangers la raclette. Chacun de ces états croit avoir seul le droit d'embellir ainsi ses boucles d'oreilles. Les accessoires des boucles d'oreilles ont engendré des batailles.

CONDUITE EN RÈGLE.

Quand un Compagnon aimé part d'une ville, on lui fait la *conduite en règle*, c'est-à-dire que tous les membres de sa Société l'accompagnent avec un certain ordre. Le partant et le Rouleur, portant sur son épaule la canne et le paquet de celui qui s'en va, marchent en tête. Tous les autres Compagnons, armés de cannes, parés de couleurs, chargés de verres et de bouteilles pleines de vin, suivent sur deux rangs, et forment une longue colonne.

Un des Compagnons entonne une chanson de départ; tous les autres, d'une voix forte, répètent le refrain. La conduite s'en va ainsi en chantant au loin de la ville. Là, on s'arrête, on fait une cérémonie qui n'est pas la même pour toutes les sociétés. On *hurle* ou on ne *hurle* pas, mais dans tous les cas on boit, puis l'on s'embrasse et l'on se quitte; le partant s'éloigne, la conduite revient en ville.

FAUSSE CONDUITE.

Il arrive, quand il se fait une conduite en règle, que des Compagnons ennemis des premiers font une *fausse conduite;* ils improvi-

sent un faux partant; il se rangent en colonne, et vont au-devant de la conduite qui revient; ils se rencontrent, ils se topent, ils se livrent bataille, et le sang coule toujours abondamment; il y a toujours des blessés et quelquefois des morts. A Nantes, un père de famille, s'étant joint à une de ces fausses conduites, se fit tuer.

CONDUITE DE GRENOBLE.

Cette conduite se fait, dans une Société, à un de ses membres qui a volé ou escroqué; c'est le châtiment qu'on lui inflige dans une chambre ou dans les champs. Celui qui a reçu la *conduite de Grenoble* est flétri moralement; il ne peut plus se présenter devant la Société qui l'a chassé comme indigne d'elle. Quand on a vu faire cette conduite, on n'est pas tenté de la mériter; elle n'attaque pas le physique brutalement, mais rien n'est si humiliant : il y a de quoi mourir de honte!

J'ai vu, au milieu d'une grande salle peuplée de Compagnons, un des leurs à genoux; tous les autres Compagnons buvaient du vin à l'exécration des voleurs et des scélérats; celui-là buvait de l'eau; et quand son estomac n'en pouvait plus recevoir, on la lui jetait sur le visage. Puis on brisa le verre dans lequel il avait bu, on brûla ses couleurs à ses yeux; le Rouleur le fit relever, le prit par la main et le promena autour de la salle; chaque membre de la Société lui donna un léger soufflet; enfin la porte fut ouverte, il fut renvoyé, et quand il sortit, il y eut un pied qui le toucha au derrière. Cet homme avait volé.

A Avignon, un individu, après avoir subi la conduite de Grenoble, porta plainte à l'autorité, qui prit des informations minutieuses sur les causes d'un tel traitement. Le plaignant devant la justice fut convaincu de vol, et condamné à un an de prison : mieux eût valu pour lui ne point porter plainte, et ne point provoquer une seconde punition.

FÊTES PATRONALFS.

Les tailleurs de pierre fêtent l'Ascension, les charpentiers saint Joseph, les menuisiers sainte Anne, les serruriers saint Pierre, les maréchaux saint Eloi d'été, les forgerons saint Eloi d'hiver, les cordonniers saint Crépin. D'autres corps d'états fêtent d'autres patrons.

Le matin du jour de la fête, les Compagnons vont à la messe; de retour chez la mère, dans quelques Sociétés, on élit le nouveau chef, puis après il y a le festin de corps. Dans la plupart des Sociétés de Compagnons du Devoir, les Compagnons et les Aspirants ne sont ni aux mêmes tables ni dans la même pièce; il y a le bal des Compagnons et le bal des Aspirants; ils s'invitent quelquefois réciproquement. Dans les Sociétés des Compagnons du Devoir de liberté, Compagnons et Affiliés sont aux mêmes tables, et mêlés autant que possible. Chez les Compagnons étrangers, même mélange.

Enfin, dans tous les cas, la gaîté règne dans ces fêtes de Compagnons; on boit, on chante, les imaginations s'exaltent, chacun est vraiment heureux et se croit transporté dans un paradis. Le lendemain ils donnent un bal où ils font

danser les maîtres et les maîtresses qui les occupent. Ces jours de fêtes sont des jours de rapprochement et de sympathie entre des gens trop souvent divisés d'intérêt.

ENTERREMENTS.

Soit qu'un Compagnon meure dans une maison privée ou dans un hospice, sa Société se charge presque toujours de son *enterrement* et de tous les frais qu'il peut occasionner.

Le défunt est porté dans un corbillard, ou par quatre ou six Compagnons qu'on relève de temps en temps. Le cercueil est paré de cannes en croix, d'une équerre et d'un compas entrelacés, et des couleurs de la Société. Chaque Compagnon a un crêpe noir attaché au bras gauche, un autre à sa canne, et de plus, quand les autorités le permettent, il se décore des couleurs, insigne de son Compagnonage. Les Compagnons sont placés sur deux rangs, marchent dans un grand recueillement et vont ainsi à l'église, puis au cimetière; arrivés à ce dernier lieu, ils déposent le cercueil sur le bord de la fosse, et l'entourent par le cercle vivant qu'ils forment. Si les Compagnons en cérémonie sont des menuisiers soumis au Devoir de Salomon, l'un d'eux prend la parole, rappelle à haute voix les qualités, les vertus, les talents de celui qui a cessé de vivre, et tout ce qu'on a fait pour le conserver à la vie. Il pose enfin un genou à terre, tous ses frères l'imitent, et adresse à l'Etre suprême une courte prière en faveur du Compagnon qui n'est plus; il recommande son âme à sa miséricorde et à sa douce justice. Après le

prononcé de cette prière toujours si éloquente, on descend le cercueil dans la fosse, et l'on place aussitôt, près de la tombe, sur le terrain le plus uni, deux cannes en croix; deux Compagnons, en cet endroit, près l'un de l'autre, le côté gauche en avant, se fixent, font demi-tour sur le pied gauche, portent le droit en avant, de sorte que les quatre pieds puissent occuper les quatre angles formés par le croisement des cannes; ils se donnent la main droite, se parlent à l'oreille et s'embrassent. Chacun passe, tour à tour, par cette accolade [1], pour aller de là prier à genoux sur le bord de la fosse, puis jeter trois pelletées de terre sur le cercueil. Quand la fosse est comblée les Compagnons se retirent en bon ordre.

La cérémonie funèbre des menuisiers du Devoir de maître Jacques, diffère peu de celle que je viens de décrire.

Dans beaucoup de corps d'états, on remplace le discours par des cris lamentables auxquels le public ne peut rien comprendre. Quand on a descendu le cercueil dans la fosse, un Compagnon descend se placer à son côté; on pose aussitôt, à fleur de terre, un drap qui dérobe à tous les yeux le vivant et le mort, des lamentations partent de dessous terre, lamentations auxquelles les Compagnons qui entourent la tombe répondent par d'autres lamentations. Si cette cérémonie a lieu pour un charpentier de Soubise, il se passe à ce moment quelque chose dont je dois ne point parler.

Il est rare que les Compagnons fassent un

[1] Des corps d'états appellent cela la guilbrette, d'autres l'appellent l'accolade.

enterrement sans aller, en sortant du cimetière, choquer le verre ensemble. Les enfants de Salomon vont, Compagnons et non-Compagnons, fraterniser dans le même cabaret [1]. On n'en use pas ainsi chez les enfants des autres fondateurs. J'ai assisté en 1839 à l'enterrement de mon ancien ami Dutaud, dit *Jean le Gascon*, Compagnon menuisier du Devoir : il avait, peu avant de mourir, pensé à moi, et recommandé à ses confrères de m'inviter à l'accompagner jusqu'à sa tombe. Je satisfis à son vœu si calme et si courageux. En sortant du cimetière du Père-Lachaise par la grande porte, je remarquai avec surprise, et, il faut le dire, avec un sentiment pénible, les Aspirants prendre à gauche, les Compagnons à droite. Ceux-ci m'invitèrent à aller choquer le verre avec eux, ce que j'acceptai avec plaisir et reconnaissance, mais je désirerais les voir sympathiser davantage avec leurs Aspirants, ils en seraient plus dignes et plus heureux les uns et les autres.

RECRUTEMENT, FORCE DU COMPAGNONAGE.

Beaucoup de gens ont cru que les Compagnons étaient des hommes qui n'avaient ni feu ni lieu, et menaient une vie toujours vagabonde, toujours insouciante. Ceux-là n'ont point connu le Compagnonage.

Les jeunes artisans des nombreuses contrées de la France, ceux surtout qui ayant le plus d'intelligence et de courage, sentent le désir, le besoin de voyager, de voir et de s'instruire, partent de leurs villes ou villages, vont s'affi-

[1] Les cabarets sont les salons des travailleurs.

lier à une Société de Compagnons, font leur tour de France, et, après deux, trois, quatre ans de voyage, rentrent dans leurs foyers, auprès de leurs parents où ils s'établissent.

Le Compagnonage actif qui peuple les villes de Devoir, telles que Lyon, Avignon, Marseille, Nîmes, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Nantes, Paris, etc., etc., et tant d'autres villes plus ou moins grandes qu'on appelle villes bâtardes, par la raison que les Codes compagnonaux et sacrés n'y sont pas déposés, se compose, en grande partie, d'ouvriers de dix-huit à vingt-cinq ans. Il se renouvelle sans cesse; c'est une filière, c'est un moule par où la classe ouvrière passe sans interruption; les formes bonnes ou mauvaises qu'elle contracte là ne s'effacent jamais entièrement; elles sont portées en partie par ceux qui les ont prises, dans les familles, dans les ateliers et dans tous les coins de la France.

La jeunesse qui se retire du Compagnonage actif, non de cœur, mais corporellement, est remplacée par une nouvelle jeunesse qui vient continuer la tradition et les formes anciennes. Le Compagnonage est l'armée de l'industrie. Si l'armée française des champs de batailles, recrutée parmi les paysans, les artisans, les marchands et les rentiers, se compose en temps ordinaire de deux à trois cents mille soldats, l'armée française des ateliers s'élève, quoique les congés soient là volontaires et par conséquent beaucoup plus courts, au moins à cent mille ouvriers. Ainsi on peut compter que tous les trois ans cent mille ouvriers passent par cette filière.

Le Compagnonage, quoiqu'on en dise, est très-

fort et très-vivace; il exerce une action puissante sur l'esprit et sur les mœurs de la France; et ne sont ni philosophes, ni politiques ceux qui, le connaissant, croient pouvoir le dédaigner comme une chose sans conséquence.

REMERCIEMENT.

Dans beaucoup d'états, quand un Compagnon a fini son tour de France et qu'il veut se fixer dans un lieu quelconque, il *remercie* sa Société, c'est-à-dire qu'il s'en retire muni d'un certificat, à lui délivré dans une grande réunion, par ses confrères, certificat attestant la moralité et la conduite sage de celui qui l'obtient : ce certificat est une sorte de congé. Celui qui a remercié n'appartient plus à la Société active, il n'y doit plus rien, il est indépendant; il reste cependant attaché de cœur à cette Société et l'aime comme un bon soldat aime son régiment et ses vieux compagnons d'armes, avec lesquels il a souffert et combattu long-temps; il l'aime même à un degré supérieur, car son attachement fut toujours libre et ne dura qu'autant qu'il le voulut : aussi cette Société pourrait encore dans une grande occasion compter sur ses secours pécuniaires et sur sa personne.

Il est des Sociétés où l'on ne remercie jamais; celle des Compagnons étrangers tailleurs de pierre, est de ce nombre.

Dans beaucoup de villes, on voit des Compagnons retirés du Compagnonage actif, former entre eux une sorte de société de secours mutuels qu'ils ne quittent qu'avec la vie. Cette dernière Société commence à se pratiquer dans

chaque corps d'état, et s'étend insensiblement sur plusieurs points. Les hommes sentent de jour en jour davantage le besoin de s'unir par des liens doux et durables.

PÉLERINAGE.

Il était autrefois peu de Compagnons qui fissent leur tour de France sans faire un *pélerinage* à la grotte de la *sainte Beaume*, en Provence; ils en revenaient munis d'images symboliques et de rubans ou couleurs embellis de dessins mystérieux. Tout ce qui venait de là était réputé, sur le tour de France, comme chose sacrée. Une partie des Compagnons qui passent en Provence visitent encore la sainte Beaume, lieu où la Madeleine, après le supplice de Jésus-Christ, se retira, dit-on, et mourut. Malgré la marche du temps, le culte et le pélerinage ont conservé de leur sainteté et de leur poésie. Cette grotte humide et sombre, ces montagnes imposantes chargées d'un bois que les Compagnons appellent *sans pareil*, produisent toujours sur l'âme des *pélerins* qui les visitent une impression profonde : on n'a jamais vu, dit-on, dans le bois *sans pareil*, le moindre vestige d'animal.

Les Compagnons partent de ce lieu avec des rameaux de ce bois, passés tout autour de leurs chapeaux, et une branche à la main; ils portent aussi sur eux le carquois ou rouleau de ferblanc qui contient les précieuses couleurs, le saint pilon et le chapelet d'ivoire. On nomme tout cela réunit jeu ou pacotille, et coûte 40 francs.

ÉVÈNEMENTS.

En 1834, à Marseille, un Compagnon Étranger, tailleur de pierre, nommé Montescaut, et par les siens, la prudence de Marmande, fut lâchement assassiné par un sergent de ville; les Compagnons des différents Devoirs en furent également affligés, aussi se rapprochèrent-ils, et accompagnèrent en bon ordre le défunt jusqu'à la tombe qui le reçut âge de trente ans : ce jour fut un jour de deuil, d'union et de sympathie dont le souvenir ne s'effacera jamais de la mémoire des Compagnons.

Immédiatement après cet *événement* le corps des sergents de ville fut dissout, et depuis il n'est plus reparu dans la ville de Marseille.

En 1838, a Auxerre, plusieurs Compagnons furent écrasés sous la chûte d'un corps pesant; les Sociétés firent encore cause commune pour s'acquitter d'un dernier et pénible devoir.

Les malheurs, la tristesse, la vue du néant rapprochent souvent les hommes : puissent-ils se rapprocher un jour sans y être sollicités par la crainte et la terreur !

CONCOURS.

Quand une Société est établie dans une ville elle veut, cela est très-commun, en exploiter toute seule les travaux. Si une autre Société de gens du même état vient s'y établir, des querelles éclatent. Il arrive qu'après s'être battues violemment, les Sociétés se défient au travail, alors chacune d'elles réunit ses meilleurs ouvriers et produit un *chef-d'œuvre*; cela fait,

on assemble un nombre d'hommes consciencieux et experts dans la partie de l'architecture et du trait, et on leur soumet les chefs-d'œuvre rivaux qui sont comparés et jugés.....

Les Compagnons vainqueurs obtiennent une grande gloire, les Compagnons vaincus une honte éternelle; de plus, ils doivent quitter la ville ou donner aux vainqueurs une somme d'argent, cela dépend des conditions du *concours*.

Il y a cent quinze ans, les Compagnons Étrangers tailleurs de pierre et les Compagnons Passants du même état, *jouèrent* la ville de Lyon : les derniers perdirent, et se soumettant au mauvais sort, quittèrent la ville lyonnaise; mais cent ans plus tard, les temps d'exils étant expirés, ils crurent pouvoir retourner dans une ville redevenue libre, et y travailler de nouveau; mais leurs rivaux ne l'entendirent pas ainsi, quoique très-nombreux, les passants furent repoussés; ils se rejetèrent alors sur Tournus où l'on taille la pierre pour Lyon, les étrangers voulurent encore les repousser, on se battit, il y eut des blessés, il y eut des morts, et les autorités elles-mêmes ne furent point respectées. A la suite de cette bataille, plusieurs Compagnons furent mis en prison, d'autres aux galères; et, je crois pouvoir le dire, j'avais parmi ces derniers un ami que l'on pouvait citer comme un modèle de sagesse et de dévouement : tels sont les résultats ordinaires de ces concours de Société à Société qui, cependant, auraient du bon si l'on était plus éclairé et plus raisonnable.

Les serruriers des deux partis eurent à Mar-

seille, en l'année 1808, un concours entre eux. Les Dévorants avaient remis leur cause à un Dauphiné, les Gavots à un Lyonnais, les deux concurrents rivaux, comme cela se pratique toujours dans ces sortes d'affaires, furent renfermés chacun dans une chambre, les Gavots gardaient à vue le Dévorant, les Dévorants gardaient de même le Gavot. On ne faisait passer aux deux travailleurs que les aliments qui conservent la vie, et les matériaux nécessaires à la confection de leurs ouvrages; mais point de traités spéciaux, point de conseils, ni parlés, ni écrits. Chacun devait avoir, selon l'antique usage, tout son génie dans sa tête, tous ses moyens d'exécution dans ses bras et dans ses mains.

Après plusieurs mois de claustration, les concurrents furent libres et leurs travaux présentés aux juges. Le Dauphiné avait achevé sa serrure que l'on dit fort belle, et la clef de cette serrure plus belle encore; l'autre avait passé tout son temps à faire des outils qui étaient, dit-on, des petits chefs-d'œuvre, mais sa serrure n'était pas seulement commencée; il eut perdu et sa Société perdit avec lui. Le Lyonnais fut accusé par ses co-associés de s'être vendu, de les avoir trahis. Il partit de Marseille, et depuis on ne l'a plus revu; il s'est caché à tous les yeux, on ne sait ce qu'il est devenu. Ce concours engendra des batailles comme d'habitude.

En 1803, à Montpellier, les menuisiers des deux partis se provoquèrent; il fallut concourir, chaque parti commença une chaire à prêcher; mais les travaux n'étaient pas encore terminés que des contestations s'élevèrent; on se battit,

puis, des deux côtés on chanta victoire, et la conclusion ne fut pas claire; demandez aux Dévorants : qui a gagné, ils répondront c'est nous. Adressez la même question aux Gavots, ils répondront encore : c'est nous. Il faut cependant rendre justice aux travailleurs; j'ai vu la chaire des Gavots, et on ne peut en disconvenir, c'est un ouvrage remarquable; je n'ai pas vu celle des Dévorants, mais je suis persuadé qu'elle est fort belle aussi. Les jeunes concurrents, de part et d'autre, avaient un bien grand mérite. Quel malheur que ces concours n'aient jamais pour résultats que bouleversements et frais énormes : c'est pour cela aussi que je n'en suis point partisan, quoique je reconnaisse la puissance de l'émulation et de la gloire.

BATAILLES ET ASSASSINATS.

Les Compagnons se *battent* encore de nos jours, mais autrefois leurs *batailles* étaient bien plus fréquentes et plus sanglantes. Il paraît que vers l'année 1730 il y eut dans *la plaine de La Crau*, entre Arles et Salon, une affaire importante : les Compagnons de Salomon d'une part, et ceux de Jacques et de Soubise de l'autre, s'étant provoqués, se donnèrent rendez-vous dans la plaine pierreuse et immense que je viens de nommer. Les tailleurs de pierre, les menuisiers, les serruriers des deux partis, et des volontaires de beaucoup d'autres corps d'états, partirent par troupe de Marseille, d'Avignon, de Montpellier, de Nimes, et arrivèrent au jour convenu sur le lieu désigné; ils étaient

armés de compas, de bâtons et d'armes à feu; la mêlée fut longue et terrible, le sang coula à flots, et grand nombre de cadavres restèrent sur place : ce fut avec beaucoup de peine que les troupes appelées sur la place parvinrent à rétablir l'ordre.

Après cette bataille, comme d'usage, chaque parti dût s'attribuer le succès; on a conservé ce refrain d'une chanson qui a dû être faite dans un temps assez reculé :

Vivent les Gavots,
Au compas à l'équerre;
Vivent les Gavots
Dans la plaine de La Crau
Ils se sont toujours signalés avec zèle.
Avec zèle,
Vivent les Gavots, etc.

En 1816, une *affaire très-sérieuse* eut lieu dans le Languedoc, entre *Vergère* et *Muse*, deux petits hameaux peu éloignés de Lunel. Les tailleurs de pierre des deux fondateurs faisaient là de grands travaux de construction : la concurrence, la jalousie les excita les uns contre les autres, un rendez-vous fut assigné, chaque parti appela ses alliés; on s'y rendit de vingt lieues à la ronde. Le combat s'engagea et fut conduit avec un certain ordre, il dura longtemps. Il paraît que Sans-Façon, de Grenoble, Compagnon Étranger, sorti depuis peu de la garde impériale, était armé d'une fourche [1] et en

[1] On a vu des Compagnons, surtout des tailleurs de pierre, posséder une fourche à deux dents longues de six pouces, et bien effilées, que dans des moments de danger ils attachaient au moyen d'une vis au bout d'un long bâton. C'est avec cet instrument qu'ils frappaient sans ménagement : les fléaux n'étaient pas inconnus non plus.

menaçait, parmi les siens, quiconque faisait mine de reculer. On n'avait demandé que les hommes de bonne volonté; mais il fallait, une fois engagé dans le combat, montrer de la bravoure. Ce jour fut le dernier de beaucoup de Compagnons; voici un couplet d'une longue chanson qui se rapporte à cette rude affaire :

Entre Vergère et Muse nos honnêtes Compagnons
Ont fait battre en retraite trois fois ces chiens capons;
A coup de cannes et de compas
Nous détruirons ces scélérats.
Nos Compagnons sont bons là ;
Fonçons sur eux le compas à la main,
Repoussons-les, car ils sont des mutins.

REFRAIN.

Pas de charge en avant,
Repoussons tous ces brigands,
Ces gueux de Dévorants
Qui n'ont pas de bon *sang*.

Toute la chanson est dans le même goût, et chaque Société, en changeant quelques mots, l'adapte à son usage. Les Dévorants remplacent *Chiens capons* par *Loups capons*, et les deux derniers vers du refrain par ceux-ci :

Tous ces faux Compagnons
Fondés par Salomon.

Je ne puis retracer ici toutes les luttes déplorables qui ont ensanglanté notre pays; je me bornerai à rappeler brièvement quelques *faits* moins anciens.

En 1823, à Bordeaux, un Compagnon serrurier, né dans le Bugey, reçut la nuit, en se retirant pour aller se coucher, le coup de la mort :

je ne sais si c'est à propos de cet événement ou d'un autre, que je n'ai pas connu, qu'on fit la chanson dont voici un couplet :

En mil huit cent vingt-cinq,
Un dimanche à Bordeaux,
Nous fîmes des boudins
Du sang de ces Gavots.
Votre surnom en vérité,
Votre surnom de Liberté
Vous a rendu tous hébêtés.
Ah! par ma foi votre chemin
N'est pas vilain,
Car la guillotine va se mettre en train;
Le bourreau en avant
Vous pendra comme des brigands
Devant nos Dévorants,
Pleins d'esprit et de talents.

Dans le commencement de 1825, il y eut une lutte à Nantes, entre les Gavots et les Forgerons : un de ces derniers fut tué.

Dans la même année, à Bordeaux, il y eut une lutte entre les *Forgerons* et les *Sociétaires*. Un de ces derniers, jeune enfant de La Beauce, partant pour aller revoir son pays et sa famille, et que ses co-associés accompagnaient sur la route de Bordeaux à Paris, fut tué. C'était un dimanche de Fête-Dieu, j'allais, par hasard, me promener seul de ce côté, et je rencontrai sur le milieu du pont son cadavre sanglant, rapporté en ville, par plusieurs de ses confrères, sur un brancard improvisé avec des branches d'arbres.

Je ne parlerai pas de mes impressions, chacun pourra bien les comprendre.

En 1827, à Blois, les Drilles allèrent assiéger

les Gavots chez leur mère : deux charpentiers furent tués, un menuisier eut plusieurs côtes enfoncées, un second reçut plusieurs coups de compas dans le ventre, un troisième plusieurs coups de sabre sur la tête, car des soldats ivres s'étaient joints aux assaillants.

En 1833, à Marseille, un Compagnon de Liberté fut tué par un Compagnon Passant.

En 1836, à Lyon, un Compagnon charpentier de Soubise, tua un Compagnon tanneur de maître Jacques.

En 1837, à Lyon, un forgeron de maître Jacques tua un charron du même fondateur.

En 1840, à Usez, un cordonnier, enfant de maître Jacques, a donné la mort à un charpentier du père Soubise.

Le 15 avril 1841, à Grenoble, plusieurs boulangers de la Société de l'Union, dit les *Sociétaires*, ont frappé de cinq coups de couteau sur la tête, un de leur confrère en métier, mais appartenant à une autre Société que la leur.

Voilà comment les Sociétés d'ouvriers se déciment : ouvrira-t-on les yeux ? renoncera-t-on à tant de barbarie ? je l'espère.

CHANSONS DE COMPAGNONS.

Les *Chansons de Compagnons* sont une des principales causes de désordres dans le Compagnonage, ce sont elles qui aigrissent les esprits, nourrissent la haine et provoquent tant de batailles. J'aurais sans doute pu, après les couplets inqualifiables que j'ai donné ci-dessus, me dispenser d'en dire davantage à ce sujet. Je tiens cependant à reproduire ici dans leur entier

quelques chansons satiriques et guerrières, très-connues des partis rivaux : le lecteur les jugera.

CHANSON SATIRIQUE DES DÉVORANTS.

Chers Compagnons honnêtes,
Le printemps vient de naître;
Le Rouleur nous a dit
Qu'il nous fallait partir.
J'entends le bruit des cannes,
Le Rouleur marche à grands pas;
La conduite générale
Ne l'entendez-vous pas? (*bis.*)

Que la terre est charmante!
L'on rit, l'on boit, l'on chante;
Que les arbres sont beaux,
Portant des fruits nouveaux!
Les rivières sont calmes,
Les prairies sont tout vert;
Il y a bien de la différence
Du printemps à l'hiver. (*bis.*)

Que diront ces fillettes
Là-haut dans leurs chambrettes,
Qui pleurent leurs amants,
Qui s'en vont battre aux champs,
Descendant sur le Rhône,
Sur ce coulant ruisseau,
S'en vont droit à Marseille
Enchaîner les Gavots? (*bis.*)

Gavot abominable,
Mille fois détestable,
Pour toi quelle pitié
De te voir enchaîné!
Il vaudrait mieux te rendre
Chez notre mère à Lyon;
Là on saurait t'apprendre
Le devoir d'un Compagnon. (*bis.*)

Chers Compagnons honnêtes,
Votre loi est parfaite :
Vous irez dans les cieux
Comme des bienheureux ;
Et les Gavots infâmes
Iront dans les enfers
Brûler dedans les flammes
Comme des Lucifers. (*bis.*)

On dit que je suis fière,
Je ne dis pas le contraire ;
Je n'ai que trois amants,
Je les rends tous contents.
Au Gavot la grimace,
A l'Aspirant les yeux doux,
Au Dévorant je déclare
Qu'il sera mon époux. (*bis.*)

CHANSON SATIRIQUE DES GAVOTS.

Age d'or, règne d'Astrée,
Oh ! souvenir fortuné,
Où naquit la renommée
Du Devoir de Liberté.
De sa fondation divine
Chacun connaît le pouvoir ;
Je vais chanter l'origine
Des Compagnons du Devoir. (*bis.*)

Lorsque l'aveugle fortune
S'empara de l'univers,
Qu'une expression plus commune
Fit nommer l'âge de fer,
Maître Jacques sur la terre,
Sans argent ni sans savoir,
Pour vivre ne sachant que faire,
Fonda un nouveau Devoir. (*bis.*)

Associé au vieux Soubise,
Ces fondateurs ambulants
Pour vendre leur marchandise
Partirent pour Orléans ;

N'ayant aucune ressource
Pour vivre dans leur chemin,
Se firent coupeurs de bourse,
Crainte de mourir de faim. (*bis.*)

Nos deux faiseurs de grimaces,
Sitôt dans cette cité,
Exposèrent sur les places
Leur mystère et leur secret.
Depuis ce temps-là fourmille
Dans la ville d'Orléans
Quantité des imbéciles
Que l'on nomme Dévorants. (*bis.*)

Ils crurent, dans leur démence,
Paraître moins odieux
En publiant dans la France
Le très-saint Devoir de Dieu.
Comment pouviez-vous, profanes,
Méconnaître votre erreur,
En faisant un dieu des ânes
Du souverain créateur? (*bis.*)

Ils firent, sur leurs maximes,
Quelques burlesques chansons,
Et furent chercher des rimes
A cent lieues de la raison;
Depuis ce temps, chez leur mère,
Dans leurs boutiques et chantiers,
Chaque jour l'on entend braire
Des ânes de tous métiers. (*bis.*)

Sans la foi, la confiance,
Peut-on avoir du crédit?
Peut-on avoir d'éloquence,
Lorsque l'on n'a pas d'esprit?
Sans lois, sans mœurs, sans usage,
Peut-on être Compagnon,
Être vertueux et sage,
Sans être de Salomon? (*bis.*)

Vous, qu'une ardeur belliqueuse
Enflamme pour Salomon,

Suivez les traces heureuses
De nos dignes Compagnons.
Aux arts, ainsi qu'aux sciences,
Consacrez tous vos loisirs;
Le temps et l'expérience
Accompliront vos désirs. (*bis.*)

Que chacun vide son verre
A la santé de l'auteur,
Et qu'une amitié sincère
Se grave dans tous les cœurs.
Aux doux accents de sa lyre
Ajoutez avec transport
Que l'auteur de la satire
C'est Marseillais Bon-Accord. (*bis.*)

CHANSON DE GUERRE DES DÉVORANTS.

Chers Compagnons honnêtes, il faut nous rassembler:
C'est pour chasser ces bêtes qui sont dans Montpellier.
Commençons de suite par tous ces Gavots,
Car ils sont sans doute de vrais animaux. (*bis.*)

La chasse étant faite, tous nos Compagnons
S'en vont chez la mère vider le flacon.
Apportez du vin rouge, aussi de la liqueur,
C'est pour faire boire nos Compagnons vainqueurs. (*b.*)

Soit dedans Marseille ou dedans Montpellier,
Tous ces Gavots infâmes ne peuvent travailler,
S'en vont dans les broussailles, dans les petits endroits,
Se cacher sans doute dans les bouts de bois. (*bis.*)

Dans leurs synagogues avec leurs attendants,
Ils jurent sans cesse contre nous, Dévorants.
Mais ils sont tous des bêtes qui ne connaissent pas;
Nous connaissons l'équerre, le crayon, le compas. (*bis.*)

S'il en reste encore qu'on ne connaisse pas,
Peut-être par la suite on les reconnaîtra;
Mais ils pourront bien dire: Adieu, Nîmes, Montpellier,
Ils nous faut partir de suite pour aller à Beziers. (*bis.*)

CHANSON DE GUERRE DES GAVOTS.

Pays, sur le champ de conduite,
Malgré des guet-apens marchons,
Honorons d'une grande suite
De vrais et dignes compagnons. (*bis.*)
Ils quittent la ville d'Auxerre,
Ils vont dans la grande cité;
Chers Compagnons de Liberté,
Formons une marche guerrière,
Du grand roi Salomon intrépides enfants,
Faisons, faisons un noble effort,
Nous serons triomphants.

Oui, le danger nous environne,
Serrons nos rangs, mes chers pays,
Auprès des rives de l'Yonne,
Voyez nos cruels ennemis : (*bis.*)
Ils sont en nombre, ils sont en armes,
Marchent sur nous pl ins de fureur;
Les satellites de l'erreur
Pourraient-ils nous causer d'alarmes?
Du grand, etc.

Non loin de la ville de Nantes,
Sur la route qui mène à Tours,
Plusieurs cliques impertinentes
Voulaient mettre un terme à nos jours. (*bis.*)
Dans cette crise meurtrière,
Songez-y bien, chers Compagnons,
Un grand nombre de forgerons
Rougit de son sang la poussiere.
Du grand, etc.

Des charpentiers, dans leur colère,
Voulant de Blois nous expulser,
Entrent un jour chez notre mere,
Osent enfin la terrasser. (*bis.*)
Et quoi! terrasser une femme!....
Oh! nos frères sont courroucés,

Et tombe sous leurs coups pressés
De Soubise une bande infâme.
Du grand, etc.

Nos frères, aux bords de la Loire,
Furent bien braves et bien grands
En arrachant mainte victoire
A des rivaux trop arrogants. (*bis.*)
Chers Compagnons, à leur exemple,
Frappons! que nos bras réunis
Ecrasent tous nos ennemis :
Des cieux Salomon nous contemple.
Du grand, etc.

Elançons-nous, pleins d'assurance,
Exerçons nos bras vigoureux :
Ils ont lassé notre prudence,
Eh bien! nous voici devant eux. (*bis.*)
Enfant d'un roi brillant de gloire,
C'est aujourd'hui que, sans pâlir,
Il faut savoir vaincre ou mourir.
La mort! la mort! ou la victoire!
Du grand roi Salomon, intrépides enfants,
Faisons, faisons un noble effort,
Nous serons triomphants!

J'ai reproduit des couplets bien rudes, mais il ne faut pas juger de toutes les productions des Compagnons par ce que l'on a vu; on trouvera plus loin des chansons plus humaines.

Je termine ici cette notice sur le Compagnonnage. Mon seul désir était de faire connaître, d'après la tradition, son origine commune, ses catégories diverses, les Sociétés qui les composent, l'organisation, les systèmes de ces Sociétés, et quelques particularités qui ne touchent point aux initiations et aux mystères. J'ai exposé le bon et le mauvais avec impar-

tialité, en m'abstenant, tant que possible, de juger. J'ai usé de ménagement autant que je l'ai pu. Je présume que cette notice fera plaisir à beaucoup de personnes et en blessera peu. D'ailleurs, s'il en était autrement, elle ne répondrait pas à mon intention.

LA RENCONTRE

DE

DEUX FRÈRES.

Un jour, après une marche longue et forcée, je me reposais sous un arbre peu distant de la grande route. Là, promenant ma vue sur le chemin que j'avais parcouru, je vis venir un Compagnon; puis, tournant du côté par où je devais continuer mon voyage, j'en vis venir un second. Ils se faisaient face, marchaient tous deux la tête haute en se fixant avec des yeux où je lus tout d'abord leur bizarre intention. Enfin, n'étant plus séparés que par un court espace, l'un s'arrête brusquement, fait couler à terre le paquet qu'il portait au bout de sa canne, prend une pose martiale, et profère ces cris redoutables : — Tope pays! quelle vocation? — L'autre ayant également pris une attitude fière, répond : Compagnon cordonnier, et vous, le pays? — Le pays répond à son tour qu'il est Compagnon maréchal dans l'âme et dans les bras, tout prêt à le faire voir. Aussitôt ils s'avancent, ils se trouvent face à face; un colloque injurieux s'engage; le maréchal dit à son émule : — Passe au large, sale puant! — Le cordonnier lui répond : — Passe au large toi-

même, ô noir gamin! — Et là, dressés l'un devant l'autre, ils se lancent des regards foudroyants; leur bouche vomit les imprécations les plus atroces, les injures les plus dégoûtantes. Ayant épuisé tous les traits que leurs langues pouvaient décocher, ils en viennent aux mains; armés chacun d'une longue et solide canne, ils font quelques évolutions, quelques rapides moulinets, puis, s'élançant avec impétuosité, se portent réciproquement de rudes coups; le sang jaillit des deux côtés, et le combat ne se modère point. Mais, après avoir longtemps combattu avec un acharnement difficile à décrire, le maréchal, exténué de fatigue, meurtri, saignant, chancelle, tombe et s'allonge sur la poussière épaisse du chemin. Le cordonnier impitoyable ne retient point sa fureur; il frappe encore; il déchire son adversaire renversé...... il le déchire! Mais quelle ne fut pas sa surprise! quel ne fut pas son abattement! quel changement subit ne s'opéra-t-il pas dans tout son être, lorsqu'il aperçut sur les bras nus, sur la poitrine découverte de son ennemi vaincu, des signes distincts, des marques non équivoques qui le frappent, qui lui font promptement reconnaître dans celui qui gît sur la poussière, Laurent!...... Laurent, son frère bien-aimé! — O mon frère! s'écria-t-il, je suis François, ton frère et ton ami! Oh! pardonne. Et, se précipitant sur lui, il le prend, le relève, le serre dans ses bras..... Ils s'embrassent tous deux....., ils pleurent; mais dans ce moment la douleur est assoupie, et leurs pleurs sont doux, et leurs larmes sont des larmes de bonheur et de joie. Dès-lors, moi, témoin de

cette scène détestable, puis touchante, j'approche [1] en disant : — Mes amis, permettez à un ouvrier menuisier, à un Compagnon de Liberté, de mêler ses larmes aux vôtres; et ils m'accueillirent favorablement. J'ajoutai : Mettons toute prévention de côté; car nous sommes également des hommes, et au lieu de nous haïr et de nous faire du mal, aimons-nous et soulageons-nous mutuellement.

Dans ce moment François, qui n'avait cessé de soutenir son frère dans ses bras, le soulève, le porte sur le bord de la route, et le pose sur un tapis de gazon. Après avoir reçu quelques soins, après avoir goûté quelques instants de repos, Laurent sentit ses forces renaître; il se releva; nous le prîmes chacun sous un bras, et marchant tous trois côte à côte, nous nous dirigeâmes, à petits pas, vers la ville la plus prochaine. Après avoir marché pendant une heure, nous y arrivâmes heureusement. Nous entrâmes dans la première auberge, laquelle était remplie d'un grand nombre de Compagnons de divers états et de divers Devoirs qui s'y étaient réunis pour discuter des intérêts qui leur étaient communs. Quelque bruit de ce qui venait de se passer ayant déjà transpiré jusque-là, ils témoignèrent le désir de nous avoir parmi eux, et nous passâmes à leur table sans difficulté. Quand nous eûmes, par quelques aliments, réparé nos forces, un des Compagnons pria les deux frères de faire le récit de leur rencontre

[1] On pourrait m'accuser de froideur pour ne m'être pas approché plus tôt; mais ceux qui connaissent le Compagnonage savent bien que je ne pouvais tenter de les séparer sans attirer sur moi les coups de l'un et de l'autre.

extraordinaire; ce que, malgré leur bonne volonté, ni l'un ni l'autre ne purent accomplir, tant ils étaient émus. Dès-lors, plusieurs Compagnons tournèrent leurs regards sur moi et semblaient me demander de satisfaire leur désir. Je pris donc la parole, je leur racontai l'aventure dont je venais d'être témoin, et mon récit les toucha profondément. Leurs cœurs étaient attendris, leurs bouches étaient muettes, nul bruit ne troublait le silence. Inspiré par une si heureuse disposition, je cède à l'entraînement de mes pensées : « Eh bien! mes amis, leur dis-je, une telle rencontre n'est-elle pas de nature à nous éclairer, à jeter dans nos âmes des sentiments plus nobles et plus élevés, à nous faire comprendre enfin combien il est barbare et ridicule de regarder comme ennemi quiconque n'appartient point à notre Société? Vous savez à combien de maux nous expose cette fièvre d'intolérance. Permettez-moi, à ce sujet, de rapporter un fait qui m'est personnel.

« Je partais d'un pays, je faisais un voyage à pied; je rencontre sur la route, dans un lieu presque sauvage, un ouvrier à peu près de mon âge. Je ne l'avais jamais vu, je n'avais pas plus entendu parler de sa personne que lui de la mienne; nous ne nous connaissions d'aucune manière; mais par quelques mots d'un vieil usage, il provoque de moi une courte explication. Il en résulte que nous ne sommes pas du même Compagnonage. Nous sommes donc ennemis? Il faut donc se battre? En un mot, je suis attaqué, je dois me défendre, et je me sers de ma force et de mon adresse, des armes que la

nature m'a données, et de celles que le hasard fait tomber dans mes mains (car lui en était pourvu). Ainsi deux jeunes gens qui se rencontrent dans un chemin solitaire, au lieu de s'aborder amicalement en s'offrant de mutuels services, s'abordent en forcenés, se font tout le mal qu'ils peuvent se faire, et se déchirent comme des tigres en furie! Et, remarquez-le, on ne se bat pas toujours un contre un. Souvent plusieurs hommes tombent sur un faible individu. Ils l'écrasent, le dépouillent, et courent se vanter à leurs camarades d'avoir fait une grande prouesse. On voit des combats partiels; on voit aussi deux Sociétés rivales se donner rendez-vous et se livrer dans les champs une bataille sanglante. Eh! quel motif a pu provoquer un tel désordre? C'est ce qu'on ne peut expliquer. Mais le résultat de cette grande mêlée sera-t-il favorable à quelqu'un? Point du tout, on se bat pour se battre, et par toute sorte de moyens; on se sert du poing, du bâton, des instruments pointus et tranchants; on se blesse, on se tue; la force armée accourt; les combattants se séparent, se dispersent et fuient. Mais il en reste toujours entre les mains de l'autorité; partant de là les empoignés sont mis en prison, les blessés à l'hôpital, les morts au cimetière. Ainsi finit cette journée, ainsi se vide le champ de bataille; et ceux qui se sont sauvés par la fuite, en supposant même qu'ils ne seront point poursuivis, ne sont pas sans punition, parce que tous les membres qui restent libres ont des frais énormes à supporter, soit pour le soin des malades, soit pour l'entretien des prisonniers, soit pour soutenir le pro-

cès qui survient ensuite entre les deux Sociétés, et où les vainqueurs et les vaincus sont également petits.

« Vous le voyez, les résultats ordinaires, les conséquences inévitables de ces fatales collisions sont pour nous la ruine, la déconsidération, la mort. Nul n'y gagne : tout le monde y perd. De là nos sentiments s'aigrissent, notre esprit s'obscurcit, notre âme se dégrade; dans nos pensées plus rien de grand, de généreux; dans notre entendement tout devient trouble et confusion. Aussi tout travail d'application nous devient impossible jusqu'à ce que le temps, la paix et la raison nous aient ramenés à notre état naturel. Alors, alors seulement nous pouvons nous livrer de nouveau à cette étude paisible des arts et des sciences; étude qui a tant d'attraits, tant de charmes pour nous, et que de tels malheurs ne devraient jamais interrompre. Je conviens cependant que depuis quelques années ces désordres sont moins fréquents, que les hommes en général commencent à penser sérieusement, que le fanatisme trouve partout des adversaires qui le combattent et le détruiront, que des voix généreuses appellent de toutes parts le peuple à la lumière et à l'émancipation. Eh bien! je joindrai ma faible voix à ces voix puissantes, et je vous dirai : O mes camarades, nous vivons dans un siècle avancé, sachons le comprendre; nous sommes pauvres, nous sommes ouvriers, mais nous sommes hommes! Pénétrons-nous de cette grande idée, et relevons notre moral et notre condition. Considérez que nous ne sommes pas d'une substance moins délicate, moins pure que les riches; que

notre esprit, que notre sang, que notre conformation n'ont rien de différent de ce qu'on voit en eux; que le progrès étant dans les lois de la nature, nous devons nous dépouiller de nos erreurs et de nos vices. Oui, sortons des ténèbres qui nous environnent, développons notre intelligence, acquérons des talents, des vertus; travaillons à nous éclairer, à nous rendre bons, et répandons sur nos camarades les connaissances, les vérités que nous aurons acquises; invoquons la justice, l'amour, la fraternité. Nous sommes enfants d'un père commun, nous devons vivre tous en frères. La liberté, l'égalité doivent se combiner et régner de concert dans la grande famille humaine.

« Renonçons donc, chers Compagnons, à toutes ces rivalités mesquines qui nous abaissent, nous avilissent et nous font un mal réciproque. Vous en êtes témoins, deux frères se sont meurtris de coups : tirons de cet événement un enseignement profitable. Je compte sur vous, ô mes amis; j'ai vu vos yeux trempés de douces larmes, je vois que votre âme s'élève, qu'une voix intérieure vous touche et vous persuade de la noble mission que nous devons remplir. Oui, répandons dans l'esprit de nos frères les idées neuves dont nous sommes pénétrés, et qu'à leur tour ils puissent faire entendre ces mots sacrés : union, concorde, justice, amour, fraternité. Alors une grande regénération sera faite : alors les Compagnons, groupés plus intimement, ne craindront ni la misère ni l'oppression, et le Compagnonage sera un vaste foyer de lumière et de fraternité. »

A peine avais-je cessé de parler, que tous di-

rent ensemble : Oui, nous voulons la justice et la fraternité! oui, une voix intérieure nous persuade de la noble mission que nous devons entreprendre et que nous remplirons avec persévérance! Et l'enthousiasme fut au comble, le contentement, le plaisir, la joie étaient peints sur tous les visages, et chacun jouissait en soi d'un bonheur inexprimable.

Ainsi se termina la journée; on fixa une réunion au lendemain, on se retira ; les deux frères et moi, restés dans l'auberge, nous fûmes nous mettre au lit, nous passâmes une nuit heureuse. Le matin, nous nous rendîmes à l'assemblée que nous trouvâmes plus nombreuse que nous n'aurions pu le penser. Tous les Compagnons de la ville y étaient accourus, et, à notre grande satisfaction, chacun y pensait comme il avait pensé la veille. L'isolement, la réflexion n'avaient rien changé, n'avaient rien refroidi ; au contraire, de bonnes idées s'étaient développées. Les Compagnons se formèrent en cercle, le plus ancien d'âge fut fait président. Un tailleur de pierre, Compagnon Etranger, nommé La Fleur de Lavaur, prit la parole en ces termes :

« Mes pays et coteries, le discours prononcé hier, et qui a produit en nous une impression si profonde, est plein de vérités, et sa tendance me plaît infiniment ; mais le but de celui qui l'a prononcé n'étant pas de faire spécialement notre éloge, on y rencontre certains passages qui révèlent des faits qui ne sont pas à notre avantage. Des ouvriers qui ne savent point apprécier les bienfaits de l'association en concluront contre nous, et déclameront à outrance contre le principe qui nous unit. Je veux d'a-

vance, et à l'instant même, répondre à toutes leurs déclamations par le parallèle que j'établis et que je leur adresse. — Quand vous arrivez dans une ville, vous pouvez vous trouver sans argent, sans connaissances, et par conséquent sans pain, sans gîte, sans crédit ; et si vous ne trouvez promptement de l'ouvrage, que devenir? Quand nous arrivons dans une ville, sommes-nous sans argent, qu'importe; nous allons chez la mère, nous y trouvons des amis, des frères nouveaux qui nous procurent le travail, la nourriture, le logement, qui nous font connaître les mœurs, les usages, les beautés de la ville, et nous sommes sans inquiétude.

« Si vous avez le malheur de perdre la santé, la maladie, l'isolement, l'ennui, la misère vous assiégent de concert : nul appui, nulle consolation.

« Si nous avons le malheur de tomber dans un tel état, nous recevons journellement les visites de nos frères, qui nous apportent des secours et les encouragements qui font tant de bien.

« Si dans un atelier le maître veut vous faire un passe-droit : livrés à votre faiblesse, vous êtes contraints de le subir.

« Nous, dans le même cas, le premier Compagnon se rend auprès du maître et, fort des pouvoirs que la Société lui confère, plaide notre cause et la fait triompher.

« Si des maîtres, en se coalisant, conspirent contre les salaires des ouvriers, vous ne pouvez point, ô vous, hommes isolés, détourner le mal qui vous menace; mais les Compagnons, faisant dès-lors trève à toute rivalité, se concentrent,

se forment en faisceaux, et forts par leur union, conjurent l'orage qui grondait sur leur tête, et qui allait infailliblement tomber sur vous comme sur eux.

« Si vous êtes l'objet d'une attaque injuste, vigoureuse, qui viendra à votre secours? Vous êtes indifférents pour tous, tous sont indifférents pour vous. Qu'un de nous soit l'objet d'une agression dangereuse, formidable, la Société l'a su, elle accourt en tumulte; on a frappé un frère, le coup a retenti, tous les frères accourent, ils vont le délivrer ou partager son sort.

« Vous, jeunes encore, sans expérience, sans guides, vous courez grand risque de vous égarer. Nous, sous l'œil attentif de nos chefs, qui sont habituellement les plus instruits, les plus laborieux, les plus respectables de la Société, nous ne pouvons dévier de notre droit chemin. Nous recevons de sages conseils qui nous font aimer le travail, l'ordre, la vertu. Celui qui s'écarte quelque peu de ses devoirs est en particulier ou en pleine assemblée réprimandé fortement; celui qui commet une action basse reçoit une punition proportionnée à son délit; celui qui pèche gravement contre la probité est flétri moralement, et chassé sans retour de la Société : sévérité exemplaire, qui fait ouvrir les yeux à ceux qui seraient quelquefois tentés de mal faire.

« Je conclus que celui qui voyage seul, sans liaison avec d'autres ouvriers, résiste mal aux coups de la misère et de l'oppression; que rien ne l'encourage et lui facilite les moyens de s'instruire; qu'il néglige souvent les choses les plus essentielles; qu'ainsi isolé et rapportant tout à

son individualité, il devient froid et égoïste, bien heureux quand d'autres vices ne viennent pas se joindre à ceux-là.

« Celui qui voyage attaché à une Société, au contraire, déteste l'égoïsme, l'arbitraire, et sait leur résister; il a le sentiment de l'égalité, de la fraternité, et son dévouement est sans bornes. Non, il n'agit pas pour lui exclusivement, mais pour tous ses frères. Il ne demande pas si le bien produit par son action sera immédiat; il pense également à ceux qui viendront après lui, et ne veut leur laisser que de bons précédents. Prenez-le au sein du repos et de ses affections, dites-lui qu'un danger pressant menace un de ses frères, il volera rapidement au lieu qu'on lui désigne, et exposera sa propre vie pour sauver celle qui est en péril.

« Je borne ici ce parallèle, qui prouve beaucoup en faveur des Compagnons; mais gardez-vous de me prendre pour un lâche flatteur. Si je sais en eux applaudir le bon, je sais aussi combattre le mauvais, et je leur dirai avec la même franchise : Vous repoussez l'égoïsme individuel; repoussez avec la même force l'égoïsme de corps. Vous ne voulez pas qu'on exerce sur vous l'arbitraire et l'oppression; gardez-vous d'user de ces moyens détestables sur ceux qui, comme vous, ont droit à la liberté et à l'indépendance.

« Vous nourrissez entre vous, membres de la même Société, le sentiment de l'égalité, de la fraternité; que ce sentiment soit étendu. Regardez également comme frères tous les ouvriers, tous les Français, tous les hommes qui ne sont point indignes d'en porter le nom.

« Votre dévouement est sans bornes pour le Compagnonage que vous avez embrassé; qu'il soit sans bornes pour la patrie, pour la cause de l'humanité. Oui, vous avez des qualités bien grandes, qui ont besoin d'être éclairées; car, aveugles et quelquefois mal dirigées, elles vous ont fait commettre, je ne dirai pas des crimes, mais des erreurs sanglantes. Donc, éclairez, épurez ces grandes qualités, et qu'elles soient toujours bien employées et ne nuisent jamais à personne. »

Le tailleur de pierre s'arrêta là; je dirai que ses dernières paroles furent prononcées avec tant de force, avec tant d'exaltation, qu'elles firent tressaillir l'assemblée et l'agitèrent longtemps; la parole passa ensuite à un menuisier, Compagnon du Devoir, nommé Paul le Nivernais. Il s'exprima de la sorte :

« Mes pays, comme La Fleur, je fréquente, j'aime les associations. Comme lui je voudrais, si cela était possible, les rendre moins égoïstes, moins intolérantes; comme lui, enfin, je vois que, lorsque la civilisation fait de toutes parts de profonds, de vastes progrès, le Compagnonage que nous servons avec tant de zèle, ne peut plus rester seul en arrière. Eh! le pourrait-il sans compromettre son existence? Non. Mes chers amis, puisqu'il en est ainsi, avançons à pas mesurés, et secouons sur notre route les vieilles coutumes, les sottes préventions, et ce fanatisme féroce qui trop souvent pousse l'ouvrier contre l'ouvrier.

« Sont-ils nos ennemis tous ces hommes courageux travaillant et suant comme nous? Non. Le tailleur de pierre, le charpentier, le menui-

sier, le serrurier, le forgeron, le tisserand, le cordonnier, le boulanger, ceux qui construisent, qui meublent, qui décorent nos habitations, ceux qui tissent, ceux qui confectionnent nos vêtements, ceux qui nous procurent ou qui nous préparent les aliments qui soutiennent et conservent notre existence, tous agissent, tous produisent et sont d'une égale utilité au bien-être commun de la grande société. Eh! Pourquoi, ô membres d'un même corps, et destinés à vivre les uns près des autres et à s'entr'aider continuellement, pourquoi nous faisons-nous depuis plusieurs siècles une cruelle guerre. »

UN MEMBRE *interrompant.* — Parce que nous voyons des états qui ne sont pas si honorables que le nôtre, et que néanmoins ceux qui les professent ont l'orgueil et l'audace de se parer du beau nom de Compagnon, ce que nous ne pouvons souffrir.

LE NIVERNAIS *répond.* — Aucun état producteur ne peut déshonorer; au contraire, on y acquiert plus ou moins de réputation selon qu'on y est honnête et plus ou moins habile; ensuite je vous dirai que les ouvriers de n'importe quel état peuvent se former en société, et nous ne pouvons les troubler dans leur union sans nous rendre coupables aux yeux de la justice et de l'humanité. Quant au mot *compagnon*, dont quelques Sociétés veulent se faire un titre exclusif, on sait qu'il est très-vieux et qu'il s'emploie en divers sens. On dit compagnon d'armes, compagnon de voyage; pourquoi ne dirait-on pas compagnon maréchal, compagnon cordonnier? Quel est le meilleur des Compagnonages? A mon avis c'est celui où l'on vit

en bonne intelligence, toujours disposés, toujours prêts à s'aider les uns les autres; qu'en dites-vous ?

UN MEMBRE *avec chaleur*. — Une chose qui me choque, c'est de voir uue société prendre pour attribut des instruments dont elle ne sait pas se servir. Non, elle ne peut se parer de ces magiques instruments [1] sans s'attirer la haine et la vengeance de toutes les autres Sociétés.

LE NIVERNAIS. — Je ne le vois pas comme cela. Si quelqu'un se pare par vanité d'un instrument au-dessus de sa portée, au lieu de se fâcher, il faut rire; si nous voulions un jour, en place d'une équerre et d'un compas, prendre pour attribut un télescope ou un baromètre, croyez-vous que les astronomes, que les physiciens, s'ils y prenaient garde, en témoigneraient quelque mécontentement? Non. Tout au contraire, ils riraient, et c'est tout ce qu'ils auraient de mieux à faire. On m'objecte encore qu'une société fait porter la couleur au chapeau, une autre au cou, d'autres à une boutonnière du côté gauche; que le Compagnon qui la porte à une boutonnière basse ne peut l'élever davantage sans s'exposer au ressentiment de celui qui la porte à une boutonnière haute; que ce dernier ne pourrait la porter plus haut sans violer les priviléges et sans s'attirer la colère et la vengeance de ceux qui les portent au cou et au chapeau.

« Doucement, doucement et écoutez un peu, je vous prie! Que répondriez-vous, par exemple, à un vieux marquis vêtu d'un bel habit,

[1] Il entend par là l'équerre et le compas.

et qui viendrait vous dire à vous, homme de travail, à vous, homme du peuple et parfois aussi bien vêtu que lui : — Ouvrier, tu portes un habit aussi beau, aussi bien fait que le mien; et cela ne me plaît pas. Je ne veux pas que l'on me confonde avec toi : donc, quitte cet habit, je te l'ordonne! quitte-le, et prends en un mauvais. — Je vous le demande, que répondriez-vous au vieux marquis qui vous aurait tenu un tel langage? qu'il est un vieux fou, n'est-ce pas? qu'il n'a aucun droit sur vous, et que comme lui, vous êtes libre de vous mettre à votre goût et comme bon vous semble, et vous auriez raison. De même chaque société a le droit de porter la couleur où elle veut et comme bon lui semble. Trève donc à ces cruelles guerres, qu'aucune bonne raison ne peut justifier. Ne voulant point supporter les injustices, commençons par être justes, qu'il ne soit plus dit que les Compagnons en France sont les senls représentants d'un âge qui n'est plus. La prévention, la jalousie, un certain amour-propre mal entendu, nous ont trop long-temps divisés : que ce temps soit à jamais passé! Autrefois les hommes d'une religion différente s'entre-tuaient sans miséricorde; aujourd'hui on peut conserver chacun sa croyance et vivre en bonne intelligence; agissons de même, conservons chacun notre attachement à notre Société, et de plus rapprochons-nous, cherchons à nous comprendre, et aidons-nous les uns les autres autant que nous le pourrons. L'esprit de notre époque n'est pas un esprit de ténèbres et de persécution; c'est un esprit de lumière et de raisonnement; il faut s'y conformer, il faut ne

point rester en arrière; autrement, la jeunesse instruite et imbue de principes nouveaux ne viendrait plus à nous, et nos Sociétés, quoique fortes en ce moment, périraient avant peu, faute de recrues qui seules les renouvellent et les perpétuent.

« Vous trouvez que le Compagnonage protège les droits, les intérêts des ouvriers; vous le regardez comme la dernière corporation populaire, et dont la conservation est un bien. Je pense comme vous, mais je vous le conseille, dépouillons-le de ce qu'il a de trop vieux, de trop usé et qui choque la raison et les usages de notre temps. Conservons-lui ce qu'il a de bon, ajoutons-y encore pour le rendre parfait, s'il est possible, et un jour nous nous applaudirons de notre œuvre à l'aspect du grand développement que nous lui verrons prendre, et au témoignage de l'estime publique que nous aurons su mériter. »

Le Nivernais fut applaudi; plusieurs Compagnons, qui jusque-là s'étaient regardés avec dédain, se rapprochèrent. Une grande fusion se fit dans l'assemblée. Dès que le silence fut rétabli, un serrurier compagnon du Devoir de Liberté, nommé Espagnol l'Union, se fit entendre: « Mes pays, mes frères, dit-il, je crois devoir élever la voix pour proclamer quelques vérités. Plusieurs discours ont été prononcés. On vous a montré les conséquences fâcheuses des luttes entre les divers Compagnonages, on vous a fait sentir tous les avantages que vous pouvez retirer d'une association bien entendue, on a défendu la cause de la tolérance et de l'humanité; je parlerai dans le même sens, car notre siècle

ne voit qu'avec pitié nos rivalités incessantes, qu'avec horreur les luttes sanglantes dans lesquelles nous nous engageons trop souvent..... Élevons nos pensées à d'autres considérations; quittons un moment le sujet qui nous occupe spécialement pour nous occuper de choses plus vastes et plus générales... Regardons la nature; elle est immense. Considérons le génie des hommes, rien ne l'arrête, il envahit tout; il crée des villes nombreuses qu'il orne de monuments magnifiques; il creuse des canaux profonds et sûrs qui sillonnent les Etats dans tous les sens; il ouvre de larges routes qu'il fait passer sur les fleuves et sous les montagnes; d'une terre stérile il fait un jardin productif, embaumé; disposant de la force et des vents et du feu, il glisse rapidement sur le vaste bassin des mers qu'il parcourt d'un bout du monde à l'autre; il s'élève dans un autre élément à des hauteurs considérables, et porté par une barque légère suspendue à un globe transparent, il vogue à son gré dans la plaine des airs et parcourt des routes célestes; il calcule, il connaît la marche régulière des astres. Les phénomènes de l'atmosphère ne lui sont pas inconnus : il prévoit les marées, les courants, les orages et les tempêtes; la foudre même est domptée par lui. Il plane sur la terre, sur les mers, dans les cieux; il met tous les éléments à contribution; il range tout sous sa loi; la nature entière est son domaine; et cependant ce génie si profond, si vaste, qui place les hommes si haut dans l'échelle des êtres et les fait rois de la création, n'a pu encore les rendre heureux. Le fort bat le faible, le grand foule aux pieds le petit,

quelques-uns commandent avec humeur ; tous les autres obéissent en murmurant. Le bonheur n'est nulle part, car le bonheur n'est pas une chose toute matérielle. Eh quoi! en sera-t-il toujours ainsi? Ceux qui font tant de prodiges, ceux qui possèdent tant de sciences, ne posséderont-ils jamais la science de se rendre heureux! Espérons en l'avenir. Dans ce moment le monde est en travail; des idées nouvelles, mais nobles, mais généreuses, le parcourent; elles s'infiltrent de toutes parts, et ceux chez qui elles ont pénétré ne disent pas : « Je suis de telle nation, et je déteste toutes les autres nations; je suis de telle religion, c'est la seule bonne, la seule vraie, toutes les autres doivent être proscrites et anéanties; je suis de telle couleur, et tous les individus qui n'ont pas cette couleur ne sont point des hommes; je suis de telle classe du peuple, c'est la seule qui doive avoir des droits et des priviléges. » Non, les hommes chez qui ont pénétré les idées nouvelles ne parlent point ainsi. Ils n'excluent, ils ne proscrivent ni les nations en masse, ni la religion qui n'est pas la leur, ni la couleur chez les individus, ni les classes du peuple riches ou pauvres. Dieu a créé les nations diverses; il a inspiré les sentiments religieux pour que chacun l'adore à sa manière; il a voulu que tous les hommes fussent heureux, et cette volonté divine se comprend et se comprendra chaque jour davantage. Aussi voyez comme insensiblement l'esprit des nations se rapproche et se lie, comme les croyances se tolèrent réciproquement, comme les préventions de couleur et de race s'éteignent, comme les diverses classes du peu-

ple se mêlent et se confondent à leur insu. Oui, des abus, des erreurs, des préjugés ont disparu, d'autres disparaîtront; des réformes importantes ont été faites, il s'en fera de plus importantes encore. L'industrie, les arts, les sciences ont pris un grand essor, un grand développement; leurs produits variés se répandent dans la société; ils se répandront avec plus d'abondance, avec plus de profusion, et surtout avec plus d'équité. Il ne doit point y avoir de parias sur la terre; il ne faut point donner tout à l'un, rien à l'autre, laisser pourrir les aliments ici, pendant qn'on meurt de faim là à côté. Oui, la corruption, l'égoïsme, ces hideuses maladies seront soignées et guéries. Le progrès a marché, il marche, il marchera jusqu'à ce que la grande société soit régénérée, réorganisée et assise sur une base plus large et plus solide. Au milieu d'un mouvement si grand, si profond, si continu, quand des Français, des Anglais, des Allemands, des Espagnols, des Italiens, des Polonais, des Russes même! quand enfin des Européens, des Africains, des Asiatiques et des Américains se voient sans prévention; quand des chrétiens, des juifs, des mahométans et ceux qui n'ont qu'un sentiment religieux sans culte extérieur, se voient, s'estiment réciproquement enfants du même Dieu; quand un si beau mouvement se fait dans l'univers et entraîne tous les hommes les uns vers les autres et les force à s'aimer; comment pourrions-nous, ouvriers laborieux et amis du progrès, y rester étrangers? Cela ne se peut pas. Vous pensez, je le présume, que les hommes de couleur sont hommes comme les blancs? Vous le pensez, n'est-ce pas? répondez-moi, mes amis.

LA MOITIÉ DE L'ASSEMBLÉE. — Oui, nous le pensons.

ESPAGNOL. — Vous pensez aussi que chez les Anglais, que chez les Italiens on trouve des hommes comme chez les Français?

LES TROIS QUARTS DE L'ASSEMBLÉE. — Oui, nous pensons cela aussi.

ESPAGNOL. — Et ne pensez-vous pas que les pauvres sont hommes comme les riches?

L'ASSEMBLÉE TOUTE ENTIÈRE. — Pourquoi non? Tous les hommes sont faits, dit-on à l'image de Dieu.

ESPAGNOL. — En ce cas vous pensez que tous les membres de cette assemblée, que les ouvriers des divers états sont également hommes et ont les mêmes intérêts?

TOUTE L'ASSEMBLÉE. — Cela va sans dire.

ESPAGNOL. — Pensez-vous que nous devons encore nous haïr et nous faire la guerre?

L'ASSEMBLÉE ENTIÈRE. — Non.

ESPAGNOL. — Croyez-vous à la possibilité d'une paix et d'un rapprochement entre nous!

L'ASSEMBLÉE ENTIÈRE. — Oui.

ESPANOL. — Comment devons-nous vivre désormais?

L'ASSEMBLÉE ENTIÈRE. — En frères.

ESPAGNOL. — Persévérez, mes chers pays, dans ces généreux sentiments, et nous serons un jour plus heureux, parce que nous serons plus dignes de l'être. »

Après les questions d'Espagnol l'Union et les réponses qui leur furent faites, il se fit un bruit sourd, confus, l'oreille ne comprit plus un mot. Mais les yeux virent des Compagnons se serrer la main, d'autres s'embrasser avec transport.

Un entraînement général, une joie peu commune régnaient dans l'assemblée, le bonheur était là. Le silence se rétablit enfin. Il ne fut pas besoin d'en dire davantage pour éclairer les esprits et détruire les préventions. Chaque membre de l'assemblée était devenu un partisan zélé, un propagateur enthousiaste des idées nouvelles et du rapprochement général. Un dernier discours fut néanmoins prononcé. Il sortit de la bouche d'un charpentier Compagnon Bondrille, nommé Breton Bras de Fer. Le voici :

« Mes Pays et Coteries, je crois, comme la plupart des Compagnons qui se sont fait entendre, que, pour guérir le mal, il faut en effet le découvrir avec soin, mais sans fausse honte, et présenter un remède salutaire; or, voici qu'elle est ma pensée. Il faut nous séparer, nous répandre sur tous les points de la France. et tenir à peu près, chacun à sa Société, le langage suivant : — O ma Société, je t'ai servie longtemps, et tu sais que je n'ai jamais manqué de zèle, de franchise, ni de pureté; aucune tache ne salit ma vie, c'est pourquoi j'oserai te tenir un langage nouveau, mais vrai; et si tu sais en faire ton profit, de tous les services que j'ai pu te rendre, ce sera le plus grand. Ecoute :

« Tes ennemis ne sont point dans les diverses sociétés de n'importe quels corps d'états; ils sont dans ton sein; tes ennemis sont ceux qui, chargés du soin de te gouverner, de t'administrer, se livrent aux vices, et qui, sous divers prétextes, gaspillent tes finances et troublent ton harmonie.

« Tes ennemis sont ceux qui, froids et égoïstes, invoquent cependant ta bienfaisance, et

qui, leurs besoins satisfaits, te méconnaissent et te calomnient.

« Tes ennemis sont ceux qui, sans foi, sans probité, sans pudeur, trompent journellement l'honnête homme qui les oblige, et s'en font une gloire scandaleuse. Le châtiment attaché à leurs méfaits retombe, rejaillit sur toi, et ternit ton éclat et ta considération.

« Tes ennemis sont ceux qui ne connaissant que la force brutale, la loi des tyrans, attaquent avec fureur tout Compagnon qui n'est pas de leur Devoir, acte injuste et barbare qui attire des représailles qui t'altèrent, qui t'aigrissent et te remplissent de désordre et de confusion.

« Tes ennemis sont ceux enfin qui, doués d'une certaine manie baroque, se livrent dans leurs chansons furibondes à des insultes, à des attaques grossières contre leurs adversaires qui, de leur côté, répondent par d'autres insultes de la même force et de la même valeur.

« Voilà la cause première du déréglement des esprits, des discordes, des guerres, des haines profondes qui ne s'éteignent point entre les Sociétés; et puis la plupart de ces fameux poètes, après avoir ainsi prodigué l'insulte, après t'avoir célébrée avec beaucoup d'emphase, après t'avoir dévoué éternellement dans leur sublime galimatias et leur cœur et leur âme, te font banqueroute en se moquant de toi !

« Ouvre les yeux, ô ma Société, agis pour ta conservation; sache que le mal produit le mal, que le bien engendre le bien. Poursuis courageusement, et coupe le mal dans sa racine. Alors tes mœurs deviendront nouvelles, deviendront

pures; ton existence s'embellira et n'aura plus de terme.

« Oui, dit le charpentier en élevant sa voix sonore et promenant un regard prophétique sur l'assemblée; oui, quand les sociétés sauront distinguer leurs plus dangereux ennemis, quand elles sauront apprécier leurs véritables intérêts, elles ne tarderont pas à prendre une face nouvelle; alors ces idées extravagantes qui troublent si souvent notre imagination s'effaceront pour faire place à des idées plus douces, plus utiles, plus simples, plus naturelles : notre corps, notre esprit, notre moral y gagneront. L'instruction sera pour nous un besoin, un goût, une passion; et quand après avoir fait notre tour de France nous rentrerons dans nos familles, nos compatriotes diront : — C'est un Compagnon; — ce qui voudra dire : C'est un homme qui sait travailler, raisonner et vivre, et l'on aimera le Compagnon et le Compagnonage qui l'aura formé. »

Le charpentier impressionna toute l'assemblée, et il fut applaudi chaudement. Après ce discours les débats furent clos; on délibéra, et tout d'une voix on s'arrêta aux moyens qui parurent les plus convenables à la réussite d'une entreprise si belle.

Là se termina cette grande conférence, cette espèce de congrès improvisé par le hasard, duquel doit découler un bien incalculable sur le Compagnonage.

On a fini par se séparer, par se répandre; on se dirige à la fois sur toutes les grandes villes de France; sous peu les Compagnons de Nantes, de Bordeaux, de Marseille, de Lyon entendront

des voix fraternelles prononcer des mots d'humanité; des germes de progrès seront répandus, et ne peuvent manquer tôt ou tard de se développer, de croître et de fructifier.

Les deux enfants du vieux père Tauret, Laurent et François, se sont rendus dans la Bourgogne auprès de leurs bons parents qu'ils n'avaient vus depuis long-temps. Mais ils l'ont promis, ils feront encore un petit voyage dans l'intérêt d'une juste cause, et certes ils ne se battront plus; moi je suis rentré dans Paris, et logé dans un quartier où les bras ne reposent guère (le faubourg Saint-Antoine), j'ai rédigé le procès-verbal d'une assemblée mémorable; je le livre à l'impression. Puissent les ouvriers le lire avec plaisir! et je promets bien de reprendre un jour la plume, non pour faire des phrases pures et élégantes, chose dont je me sens incapable, vu mon ignorance et mon peu d'habitude d'écrire, mais pour dire de bonnes vérités et opérer quelque bien, si cela m'est possible.

NOTE 1.

Des signes distincts, des marques non équivoques qui le frappent (*voy*. p. 87, lig. 21).

On voit beaucoup d'ouvriers, et surtout de maréchaux, couverts de tatouages.

NOTE 2.

Si des maîtres, en se coalisant, conspirent contre les salaires des ouvriers, etc. (*voy*. p. 91, lig. 31).

Les maîtres qui veulent diminuer les salaires des

ouvriers n'entendent pas leurs véritables intérêts. Je vois que si les ouvriers, en travaillant beaucoup, ne gagnent plus leur misérable vie, les maîtres eux-mêmes (excepté ceux qui sont riches et qui spéculent sur la misère des autres) ne font plus leurs affaires, et le temps des banqueroutes est arrivé. On se fait concurrence d'ouvrier à ouvrier, de maître à maître, de peuple à peuple ; on travaille le jour, on travaille la nuit, et plus on travaille, plus les gains diminuent. J'examine si ceux qui estiment, qui proclament la concurrence acharnée de nos jours comme un signe de prospérité publique, se font concurrence entre eux ; je vois que non (je veux dire au moins que leur concurrence est plus fine, plus adroite que la nôtre); car les employés, les fonctionnaires qui touchaient, il y a huit ou neuf ans, des traitements de vingt, trente, quarante, cinquante mille francs et plus, touchent aujourd'hui les mêmes traitements: aucun rabais. Au contraire. Si cependant nous donnons en ce temps notre travail la moitié moins cher, ils dépensent la moitié moins pour se le procurer, et entassent par conséquent la moitié plus d'or. N'est-ce pas vrai? Je ferai d'autres remarques : les productions de la main des hommes perdent du prix; les productions de la nature gardent le leur. Oui, les bois, les fers, etc., se vendent ce qu'ils se vendaient autrefois, et ces mêmes objets façonnés se vendent moins qu'ils ne se sont jamais vendus. Pourquoi cela? c'est facile à deviner. La façon est la propriété d'une classe. Les matières premières sont la propriété d'une autre classe; l'une subit la loi sans la connaître, l'autre la fait et l'applique en connaissance de cause. Il arrive de là que les intérêts des uns sont méconnus, et que les intérêts des autres sont défendus de toute manière outre mesure. Aussi, chacun peut le voir, l'un des deux côtés se dégarnit, il n'y reste plus rien ; l'autre côté attire tout à lui, il absorbe tout. Il ne faut pas s'en étonner. Il ne peut en être autrement. Qu'est-ce qui protége les ouvriers? Rien. La loi même, en bien

des circonstances, n'est-elle pas plus rigoureuse* pour eux que pour les maîtres? A qui profite cette inégalité? aux maîtres. Non; car moins gagnent les ouvriers, moins gagnent les maîtres. A qui profitent donc toutes les injustices tendant à abaisser et abaissant réellement les salaires des ouvriers? à qui? Je l'ai déjà fait comprendre, à ceux qui consomment sans produire, à ceux-là seulement. Je dirai donc qu'à cause d'une organisation singulière, les choses descendent d'elles-mêmes, et l'on ne peut pas les faire remonter. Il n'est pas permis aux ouvriers de s'entendre pour soulever le fardeau qui les écrase. Les maîtres** pèsent immédiatement sur eux, les marchands sur les maîtres, les bourgeois sur les marchands. On s'empile, on s'entasse les uns sur les autres, et tout le monde enfin, dans cette position forcée, manque d'air et se sent oppressé. Si les ouvriers pouvaient résister aux maîtres, les maîtres, à leur tour, pourraient résister aux marchands, les

* Article 414 du Code pénal : Toute coalition entre ceux qui font travailler des ouvriers, tendant à forcer injustement et abusivement l'abaissement des salaires, suivie d'une tentative ou d'un commencement d'exécution, sera punie d'un emprisonnement de six jours à un mois, et d'une amende de deux cents francs à trois mille francs.

Art. 415 du Code pénal : Toute coalition de la part des ouvriers pour faire cesser en même temps de travailler, interdire le travail dans un atelier, empêcher de s'y rendre et d'y rester avant ou après de certaines heures, et en général pour suspendre, empêcher, enchérir les travaux, s'il y a eu tentative ou commencement d'exécution, sera punie d'un emprisonnement d'un mois au moins et de trois mois au plus.

Les chefs ou moteurs seront punis d'un emprisonnement de deux à cinq ans, et ils pourront, après l'expiration de leur peine, être mis sous la surveillance de la haute police pendant deux ans au moins et cinq ans au plus.

** J'appelle maîtres ceux qui occupent les ouvriers en faisant fabriquer; marchands, ceux qui achètent aux maîtres et tiennent magasin soit de meubles, soit d'autres choses pour les revendre; bourgeois, les rentiers ou autres qui achètent pour leur usage et pour leur consommation.

marchands aux bourgeois, ce qui donnerait plus d'aise, plus de mouvement dans les rangs de la société, et principalement dans les rangs inférieurs, qui sont les plus forts, mais dont les charges aussi deviennent par trop lourdes. Si les choses étaient mieux organisées, si le travail des hommes qui fatiguent le plus était mieux rétribué, l'argent enfoui, l'argent que l'on ne voit plus, descendrait forcément un peu plus bas; le commerce en serait alimenté, et tous y trouveraient leur compte; car ce long croupissement d'une partie de la société répand une odeur fétide qui n'annonce rien de bon. Il est temps d'y porter remède. Depuis quelques années les travailleurs gagnent à peine leur nourriture, et naturellement ils ont besoin de vêtement, ils ont besoin de linge, ils ont besoin de meubles, ils ont enfin besoin de tout; car leurs ménages sont nus et délabrés. Que l'on fasse en sorte que la main-d'œuvre soit payée à sa juste valeur, et chaque travailleur avec ses économies fera travailler d'autres travailleurs. Les besoins pouvant être satisfaits, la consommation deviendra plus grande et plus générale; les marchandises accumulées qui moisissent et dépérissent dans les magasins seront agitées; elles prendront un cours par toutes les voies pour se répandre dans toutes les localités, chez tous les individus. Ce marasme sans fin, qu'on s'obtine à nommer une crise commerciale disparaîtra, et le peuple, après bien des souffrances, aura retrouvé ce temps meilleur, objet de ses désirs. Mais peut-on résoudre avec bonheur ce qu'on étudie sans intérêt et sans aptitude? Cherche-t-on sérieusement à porter un remède efficace à un mal déjà bien grand, et qui s'accroît et s'aggrave toujours? Non, on fait des discours où les paroles sont artistement arrangées; on parle, voilà tout. Ce n'est pas avec des paroles que l'on peut guérir de graves maladies; il faut plus que cela. O vous qui gouvernez les peuples, pensez aux travailleurs, ne les réduisez pas à l'alternative ou de mourir de faim ou de se soulever. S'ils mouraient

de faim, qui vous nourrirait? S'ils se soulevaient, si leur courroux venait à éclater, qu'en résulterait-il? Dans les deux cas vous ne pouvez que perdre. Donc pensez aux travailleurs; ils souffrent beaucoup, et dans leurs douleurs ils se disent : « Il n'y a pas de guerres ruineuses, il n'y a pas d'épidémies destructives; les productions de la terre n'ont pas été ravagées par les orages et les tempêtes; les récoltes en blés, en vins, ont été abondantes depuis nombre d'années; nous sommes laborieux, nous sommes économes, et nous manquons de tout! Pourquoi cela, d'où provient tant de misère, où est la cause du mal qui nous ronge et nous tue? » Ainsi se plaignent les travailleurs. Oh! pensez à eux, ils souffrent beaucoup!

NOTE 3.

Le tailleur de pierre dit que celui qui voyage attaché à une société a le sentiment de l'égalité, de la fraternité, etc. (*voy*. page 96, lig. 4). On le voit, il ne voulut irriter personne, et n'eut pas tort. Mais, comme toutes ses paroles ne peuvent s'appliquer à toutes les sociétés indistinctement, je veux les relever par un seul exemple. N'a-t-on pas vu le Compagnon charpentier dire à son *renard*, qui est son semblable et néanmoins son esclave : Renard, va me chercher pour deux sous de tabac. — Renard, va m'allumer ma pipe. — Renard, verse à boire au Compagnon. — Renard, prends ce manche à balai, et va monter la garde devant la porte. — Renard, passe la broche dans ce sabot, et fais-le tourner devant le feu. — Renard, etc.; ce que le Renard fait ponctuellement et sérieusement, dans la pensée que lui, plus tard, lorsqu'il sera Compagnon, fera subir les mêmes humiliations à d'autres. Ainsi d'esclave il deviendra tyran! Ce ne sont pas les charpentiers que je blâme ici, ce sont leurs vieilles coutumes, indignes de notre époque et de notre pays, indignes des charpentiers eux-mêmes; car, je l'avoue fran-

chement, si on leur trouve une certaine rudesse, on leur trouve aussi de la probité, de la franchise, de la générosité. J'estime et je proclame une action qu'ils ont faite en commun. Les gens qui lisent les journaux auront pu rencontrer ce passage :

« Les ouvriers charpentiers des faubourgs Saint-Martin et Saint-Denis donnent cinq cents francs pour les ouvriers malheureux de Lyon. »

Ce qüi prouve suffisamment qu'ils ont le cœur bon, qu'ils sont travailleurs et économes, justice que je me plais à leur rendre; puissent-ils s'apercevoir que le siècle marche, et marcher avec lui !

Je m'adresse à vous tous, ô ouvriers de la France et du monde entier. Comment pouvons-nous élever la voix contre ceux qui nous oppriment, si nous sommes nous-mêmes les oppresseurs de nos frères?

NOTE 4.

Quand des Français, des Anglais, etc. (*voy*. p. 101, lig. 20).

Espagnol l'Union veut faire sentir que chaque pays produit des hommes de cœur et de génie; je comprends parfaitement son intention, et je crois lui venir en aide, en offrant le tableau suivant :

Abailard, théologien philosophe; Louis XII, roi appelé le Père du peuple ; Calvin, réformateur ; Descartes, philosophe, mathématicien, physicien et astronome ; Pascal, moraliste et mathématicien ; Corneille, Racine, fameux poètes tragiques ; Molière, profond auteur de comédies et comédien ; Lafontaine, bonhomme dont les écrits gracieux sont pleins d'audace et de malice ; Turenne, Vauban, Catinat, braves généraux ; Bossuet, Fléchier, Massillon, prédicateurs célèbres et grands écrivains ; Fénelon, l'ami de l'humanité, l'auteur de *Télémaque ;* Le Poussin, Mignard, Vernet, peintres ; Mansard, Perrault, architectes ; Jean Goujon, Girardon, Le Puget, sculpteurs ; Montesquieu, grand jurisconsulte, écrivain philosophe ; Voltaire, l'Encyclopédie vivante, possé-

dant à la fois tous les genres d'écrire; Buffon, Lacépède, naturalistes; Vaucanson, mécanicien; Roubo, fameux menuisier; l'abbé de l'Épée, Sicard, célèbres instituteurs des Sourds-Muets; Montgolfier, physicien, chimiste, inventeur des ballons; Mirabeau, grand orateur; Bonaparte, le plus grand génie des temps modernes; Carnot, ministre, général et tribun dévoué au peuple; Bichat, Broussais, réformateurs de la médecine; Bernardin de Saint-Pierre, naturaliste, et surtout écrivain poétique et touchant; Laplace, Lagrange, mathématiciens; Lavoisier, Bertholet, chimistes; Monthyon, Larochefoucault-Liancourt, philanthropes; Saint-Simon, Bazard, Fourrier, réformateurs; Monge, mathématicien, créateur de la géométrie descriptive; Jussieu, botaniste; Lafayette, ami de la liberté des peuples; Chénier, Ducis, poètes tragiques; Talma, tragédien; Manuel, orateur, symbole du courage civil; Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire, naturalistes; David, Vernet, Ingre, Delacroix, Delaroche, peintres; Chateaubriand grand littérateur, auteur des *Martyrs* et du *Génie du Christianisme;* Casimir Delavigne, poète tragique; Victor Hugo, poète lyrique et dramatique fougueux, et quelquefois sublime; Lamartine, poète épique, dont l'imagination n'a point de bornes; Béranger, poète lyrique, dont les chansons sont des odes; Berryer, orateur qui pourrait être un Démosthène; Garnier-Pagès, notre avocat à nous; Jacquart, mécanicien; Arago, astronome, qui, tout en s'occupant des cieux, ne perd pas de vue la terre; Lamennais, auteur des *Paroles d'un Croyant* et du *Livre du Peuple*, où la prose est vraiment de la poésie; Nicod, Michel de Bourges, Dupont, les Ledru, Favre, avocats éloquents et à principes, ce qui est rare; Thénard, Gay-Lussac, Dumas, chimistes: Raspail, chimiste, naturaliste et homme politique; Berthaud, le poète des pauvres; Pyat, Luchet, hommes plus de fond que de forme, dont la plume puissante plaide en faveur des malheureux de ce monde; Hégésippe Moreau, ouvrier imprimeur, grand poète que la mi-

sère a tué; David, sculpteur, dont le ciseau populaire fait l'apothéose du mérite et de la vertu seulement; Pierre Leroux, écrivain laborieux et désintéressé, dont les travaux philosophiques préparent l'avenir; Louis Blanc, jeune publiciste qui s'élèvera à la hauteur d'Armand Carrel, et qui descend plus profond dans le chaos social pour en faire jaillir quelque chose d'utile à la multitude; Cormenin, dont la plume est un pinceau, etc., sont nés en France.

Bacon, savant; Cromwel, usurpateur, génie audacieux et puissant; Shakespeare, poète tragique, dont les compositions énergiques font frémir; Milton, poète sublime au-dessus de toute expression, *le Paradis perdu* est son œuvre; Newton, savant mathématicien, grand astronome; Addison, Pope, Dryden, poètes; William Penn, philosophe, législateur de la Pensylvanie; Locke, philosophe; Chatterton, poète mort de dégoût et d'ennui; Cook, navigateur qui fit trois fois le tour du monde; Jenner, médecin, à qui on doit la découverte de la vaccine; Young, poète, auteur des *Nuits;* Fox, homme d'état, orateur immense; Watt, mécanicien; Jérémie Bentham, William Cobbet, publicistes radicaux; Walter Scott, romancier naturel et fécond; lord Byron, poète d'une énergie sombre et effrayante; lord Brougham, homme de savoir et d'esprit; O'Connell, orateur dont la voix puissante agite à volonté toutes les classes du peuple, etc., etc., sont nés en Angleterre.

Guttemberg, inventeur de l'imprimerie; Luther, réformateur; Leibnitz, philosophe et mathématicien; Kepler, Muller, Herschell, astronomes; Klein, naturaliste; Kant, métaphysicien; Wieland, Klopstock, grands poètes; Winkelman, savant; Schlegel, philosophe; Mozart, musicien; Goëthe, poète et littérateur; Gall, médecin, inventeur de la phrénologie; Schiller, poète vrai, énergique, sublime, grand auteur dramatique; Tieck, autre poète; Meyerbeer, musicien, etc., etc., sont nés en Allemagne.

Averrhoès, médecin, philosophe; le Cid, Gonzalve de Cordoue, Gusman, hommes de guerre; Barthélemi de Las Casas, missionnaire, ami des hommes; Ribera, peintre illustre; Alphonse X, roi philosophe et astronome; don Alonzo d'Ercilla, poète épique, auteur de *l'Araucana;* Lope de Vega, poète épique et dramatique; Calderon de la Barca, poète dramatique prodigieux; Cervantes Saavedra, célèbre écrivain, auteur de *Don Quichotte*, livre où on croit voir tout ce qui y est décrit; Velasquez, peintre fameux; Riégo, héros martyr de la liberté; Mina, guerrier intrépide et libérateur; Arguelles, orateur; le malheureux Torrijos, etc., etc., sont nés en Espagne.

Rienzi, orateur, libérateur; le Dante, poète, auteur de la *divine Comédie;* Pétrarque, poète, chantre de la Fontaine de Vaucluse et de Laure; l'Arioste, poète dont l'imagination créa le *Roland furieux;* le Tasse, le plus grand poète de son temps, auteur de *la Jérusalem délivrée;* Boccace, dont la prose est riche et l'imagination féconde; Christophe Colomb, navigateur, qui découvrit l'Amérique; Galilée, astronome, qui le premier dit: La terre tourne; Machiavel, écrivain politique; Raphaël, les Carache, le Titien, le Guide, le Dominiquin, l'Albane, Paul Véronèse, peintres célèbres; Michel-Ange Buonarotti, peintre, architecte, sculpteur et poete; on lui doit les plus grandes beautés de l'église Saint-Pierre de Rome; Bramante, Vignole, architectes célèbres; Toricelli, géomètre, physicien; Volta, célèbre physicien; Galvani, physicien et médecin; Alfieri, poète tragique; Casanova, sculpteur; Buonarotti, descendant de Michel-Ange, homme politique; Rossini, Paganini, Rubini, grands musiciens, etc., sont nés en Italie.

Enfin, pour abréger, je dirai: l'Europe a produit Ticho-Brahé, astronome; Luther, réformateur; Boherraave, médecin; Le Camoëns, poète, auteur de la *Lusiade;* Guillaume Tell, libérateur; Copernic, astronome; Jean-Jacques Rousseau, homme et

écrivain extraordinaire; Kosciuszko, libérateur; et dans des temps plus anciens, Marc-Aurèle, Antonin, Trajan, empereurs; Sénèque, philosophe; Lucain, Horace, Virgile, Lucrèce, poètes; César, génie éloquent et guerrier; Cicéron, orateur; Spartacus, libérateur; les Gracques, tribuns du peuple; Archimède, géomètre et mécanicien; Euclide, mathématicien; Pindare, poète lyrique; Démosthène, orateur; Alexandre, conquérant; Platon, Aristote, philosophes; Eschyle, Eurypide, Sophocle, créateurs de la tragédie; Socrate, estimé le plus sage des hommes; Solon, philosophe, législateur; Cimon, Aristobule, Léonidas, généreux guerriers; Homère, le plus grand poète de l'univers.

L'Asie a produit Zoroastre, législateur des mages; Moïse, législateur des Juifs; Confucius, grand philosophe; David, Salomon, Cyrus, Porus, Darius, rois célèbres; Jésus-Christ, fondateur du christianisme, qui renferme tant de choses dans ces mots: « Tous les hommes sont également composés de chair et d'os; Le premier est le serviteur des autres; Aimez-vous les uns les autres; Faites à autrui ce que vous voulez qu'il vous soit fait à vous-même, etc. »; Mahomet, orateur, poète et guerrier, fondateur du mahométisme; Avicenne, médecin; Abdérame, général; Tamerlan, Gengis-Kan, héros célèbres, etc.

L'Afrique a produit Sésostris, roi conquérant; Asdrubal, Amilcar, Annibal, grands héros; Jugurtha, brave Numide; Ptolomée, astronome, inventeur d'un système astronomique; Origène, Photin, Tertullien, St-Augustin, savants pères de l'Eglise; Capitain, nègre d'un grand talent; Méhémet-Ali et son fils Ibrahim, adroits et braves guerriers, réformateurs d'un peuple en décadence depuis long-temps, etc.

L'Amérique a produit Washington, général libérateur; Franklin, homme d'état, philosophe, savant à qui l'on doit les paratonnerres; Fulton, inventeur des bateaux à vapeur; Ritten-House, astronome; Bolivar, général libérateur, puis dictateur; Toussaint-Lou-

verture, général nègre, qui combattit pour l'indépendance des nègres, ses frères; Fenimore Cooper, romancier; Papineau, orateur libérateur.

Si j'avais voulu mentionner des femmes, j'aurais cité des Sémiramis, assyrienne; des Arthémise, des Sapho, des Corinne, grecques; des Lucrèce, des Cornélie, romaines; des Isabelle, espagnole; des Elisabeth, anglaise; des Marie-Thérèse, autrichienne; des Catherine, russe; des Marguerite d'Anjou, des Jeanne d'Arc, des Staël, des George Sand, françaises, etc.

Cette liste, quoique incomplète, pourra néanmoins faire comprendre qu'il ne faut pas avoir de prévention contre les pays, puisque dans chacun d'eux sont nés d'aussi grands hommes et des femmes si justement célèbres.

NOTE 5.

Tes ennemis sont ceux qui, chargés du soin de te gouverner, de t'administrer, se livrent aux vices (*voy*. p. 106, lig. 29).

Le tailleur de pierre et le charpentier paraissent se contredire. Le premier exalte le mérite des chefs que les Sociétés se donnent, et je conviens que leurs choix sont rarement mauvais; le second n'envisage pas les choses au même point de vue, et signale les mauvais chefs (car il s'en rencontre quelquefois) comme les plus grands ennemis des Sociétés qu'ils gouvernent. Je suis persuadé qu'en ceci le tailleur de pierres ne pense pas différemment que le charpentier. Si l'on saisit bien leurs pensées, la contradiction n'existe plus.

NOTE 6.

Je le livre à l'impression. Puissent les ouvriers le lire avec plaisir, et je promets bien de reprendre un jour la plume, non pour faire des phrases pures et élégantes (*voy*. p. 109, lig. 15).

Il me semble déjà entendre cette exclamation:

Ah! reprendre un jour la plume! Un ouvrier! un Compagnon! un menuisier! Fi!... Ne ferait-il pas mieux de prendre son rabot et de raboter toujours? — Doucement, s'il vous plaît, gens inhumains! Raboter toujours! Je suis de chair et d'os, et la machine mal entretenue se disloque facilement! J'en ai l'expérience. Mais, malgré cela, croyez-le, je rabote comme un homme, comme un autre enfin; demandez à celui qui m'occupe s'il est content de ma besogne! Pourtant, je l'avoue, le rabot à la main, je pense, je médite, je prévois; et, comme j'ai souvent vu mes prévisions se réaliser, je me suis dit: Tu penses assez juste; tu allais peu au cabaret, n'y va plus! Emploie tes courts instants de repos à écrire, cela distrait et ne coûte rien; c'est ce qu'il faut, on gagne si peu à présent! — Ecrire! est-ce que je sais? — Qu'importe, écris tout de même, dis ce que tu penses; si les ouvriers te comprennent et disent: C'est cela, c'est bien cela! que te faut-il de plus? — Rien. — Ah! si tu savais le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen, comme le fameux docteur qui disait il y a quelques jours des choses si belles, si sublimes, si hautes, si profondes! Oh! quelles phrases! oh! quelles périodes! On était saisi, confondu, on ne savait plus ni d'où l'on venait, ni par où on allait..... Quel malheur que tu ne sois pas un savant, va! Tu aurais fait merveille! Mais, après tout, console-toi, écris, parle comme on parle; on ne t'en comprendra que mieux. — Eh bien, oui, c'est décidé, résolu; oui, j'écrirai! Ouvrier, je parlerai le langage des ouvriers, les ouvriers me comprendront, d'autres aussi peut-être? Ainsi donc, mes amis, comptez sur moi: je ne fais pas de serments, à quoi servent les serments? Mais quand j'ai dit, c'est bien dit.

CHANSONS DE COMPAGNONS.

AUX COMPAGNONS

DU TOUR DE FRANCE.

Jusqu'à présent, nos chers pays, on n'avait jamais songé à faire imprimer les chansons et autres poésies composées par nos confrères en l'honneur de notre Société. Nous tentons aujourd'hui d'introduire l'usage de l'impression parmi nous, nous croyons que vous nous approuverez, et que l'exemple ne sera pas perdu. Nous désirerions voir notre Société charger un Compagnon du travail de recueillir toutes nos meilleures chansons, et d'en former un recueil que l'on devrait faire imprimer à un grand nombre d'exemplaires.

Il faudrait aussi que celui dont vous auriez fait choix, tout en réunissant nos chansons, prît le soin de les corriger, pour les rendre telles qu'elles ont dû sortir de la plume de leurs auteurs. Marseillais, Bon Accord; Nantais Prêt à Bien Faire; Bourguignon La Fidélité; Lyonnais l'Union, et tant d'autres que nous pourrions vous citer, ont donné à notre Société leurs chansons en manuscrit; elles ont passé de mains en mains; elles ont été copiées, recopiées, et se sont popularisées parmi nous. Mais nous savons tous que ces chansons sont

pleines de fautes qui ne viennent pas de nos poètes; on sent comment ces fautes ont pu s'y introduire : ce sont ces fautes qu'il faudrait faire disparaître, autant que la chose serait possible.

Nous croyons devoir inviter nos poètes actuels à faire attention que nous sommes au dix-neuvième siècle; nous les invitons aussi à examiner avec nous beaucoup de nos vieilles chansons trop à la mode encore. Eh bien, qu'y trouvons-nous ? Injures, grossièretés, barbarie, prévention! Nous y sommes portés aux cieux, et nos rivaux jetés dans les enfers ou aux galères de Rochefort et de Toulon. De telles œuvres, avouons-le, ne nous font pas honneur, et sont certes plus nuisibles à ceux qu'elles louent qu'à ceux qu'elles dénigrent. Tout homme sensé ne les entend point chanter sans hausser les épaules et sans sourire de pitié. N'imitons donc plus ce qui est dégoûtant, repoussant même. Si le fanatisme se glisse partout, c'est un malheur que nous ne pouvons parer; mais faisons du moins nos efforts pour empêcher ce monstre de s'introduire chez nous pour troubler et égarer notre belle Société. Puissiez-vous, nos chers Pays, être satisfaits de ce recueil, et nous pourrons un jour vous en offrir un second. Nous espérons pouvoir suivre le progrès de notre époque et marcher avec la civilisation.

VOS PAYS ET AMIS.

Paris. 1834.

(*Suivaient trente-trois signatures*).

HYMNE A SALOMON.

AIR : Peuple français, sois fier de ta victoire.

Dignes enfants du roi dont la sagesse
Créa jadis nos équitables lois,
En ce beau jour, le cœur plein d'allégresse,
Avec ardeur accompagnez ma voix. (*bis.*)

CHOEUR.

De Salomon (*bis*) célébrons la mémoire,
Et répétons (*bis*) jusqu'au dernier soupir :
Grand fondateur, sage éclatant de gloire, } *bis.*
Tes fils pour toi savent vivre et mourir. }

Oui, Salomon, ce monarque admirable,
Jérusalem ! rehaussa ta splendeur,
De tes enfants fut le juge équitable,
Et des beaux-arts le digne protecteur. (*bis.*)
De Salomon, etc.

Il existait dans ses villes antiques
Mille travaux dont l'œil fut enchanté,
De beaux jardins, des palais magnifiques,
Des tribunaux où siégeait l'équité. (*bis.*)
De Salomon, etc.

Saint monument, ô merveille imposante,
Temple sacré touchant jadis aux cieux,
Maison de Dieu, ta ruine gisante
Surprend encore et le cœur et les yeux ! (*bis.*)
De Salomon, etc.

Tout florissait dans son royaume immense :
Les vrais talents, le commerce, les arts.
La douce paix, mère de l'abondance,
Rendait heureux jeunes gens et vieillards. (*bis.*)
De Salomon, etc.

Fils de David, des voûtes éternelles
Jette les yeux sur tes pieux enfants,

Prête l'oreille à leurs voix solennelles,
Reçois, reçois leurs généreux serments. (*bis.*)
De Salomon (*bis*) célébrons la mémoire,
Et répétons (*bis*) jusqu'au dernier soupir :
Grand fondateur, sage éclatant de gloire, } *bis.*
Tes fils pour toi savent vivre et mourir. }

LE COMBAT D'ESPRIT.

Air : Que l'union est agréable, *ou* Un soldat qu'une heureuse trève.

Destin à mes vœux si contraire,
Pourquoi viens-tu donc m'affliger?
Pourquoi, par un ordre sévère,
A partir viens-tu m'obliger?
Il faut quitter ma tendre amie;
O Dieu, pour moi quel triste jour!
Il faut quitter mon Emilie,
Le cher objet de mon amour.

Puisqu'enfin le Devoir l'ordonne,
Je ne consulte que l'honneur.
O passion que Vénus donne,
Eteins ta flamme dans mon cœur;
Comptez sur mon obéissance,
Chers Compagnons de Liberté;
Tout soumis à votre puissance,
Je fuis mon aimable beauté.

Quoi donc! est-ce là la promesse
Que je faisais tous les moments,
A mon idole, à ma maîtresse,
Moi, le plus heureux des amants!
O belle, ô touchante Emilie,
Comment de toi me séparer?
Je veux, je veux toute ma vie
Te voir, te chérir, t'adorer.

Hélas! est-ce moi qui soupire,
Esclave d'une passion?

Quelle faiblesse, quel délire
Troublent mon esprit, ma raison!
Oh! non, je n'ai plus de courage;
Mes forces m'ont abandonné.
Mes yeux sont couverts d'un nuage,
Et mon corps est tout enchaîné.

Grand Salomon, vois ma faiblesse;
Vois mes transports irrésolus,
Vois mon cœur balancer sans cesse
Et pencher même vers Vénus.
Roi bon, exauce ma prière,
Daigne soulager ma douleur;
Rends ton enfant dans la carrière
De la sagesse, et de l'honneur.

Je sens renaître mon courage,
Je sens triompher ma raison;
Je sors d'un pénible esclavage,
Et je suis tout à Salomon.
Voyageons dans la belle France,
Accompagnés de l'équité,
En y célébrant la puissance
Du beau Devoir de Liberté.

LES ADIEX A CAROLINE.

AIR : T'en souviens-tu? *ou* des Trois Couleurs.

Sous ta fenêtre, objet que je révère,
Je viens chanter ma dernière chanson :
Puis te quitter pour suivre ma carrière
Et soutenir mon honneur et mon nom.
Hélas! pour moi quelle peine cruelle
D'abandonner tes charmes en ce jour!
O mon Devoir, ranime tout mon zèle
Pour m'éloigner de ce charmant séjour!

Entends la voix de ton amant perfide;
Oui, son devoir l'eloigne de ces lieux;

De Salomon la puissance le guide,
En éclipsant le pouvoir de tes yeux.
Ne règne plus sur son cœur, sur son âme,
Amour malin, enfant de la beauté!
C'est désormais la raison qui l'enflamme,
Et le parfait Devoir de Liberté.

Adieu, adieu, charmante Caroline,
De ce moment je m'éloigne de toi;
Tout pénétré d'une force divine,
Je puis braver ton amoureuse loi.
Qu'à tes douleurs ta mère s'intéresse,
Que sa pitié sèche enfin tes beaux yeux.
Moi, je te fuis, je vaincrai ma faiblesse;
Adieu, adieu, reçois tous mes adieux!

LES PROMESSES DU NOUVEAU DIGNITAIRE A LA SOCIÉTÉ.

CHANSON-IMPROMPTU *

AIR : De ton baiser la douceur passagère.

Puisqu'en ce jour votre choix me préfère,
Puisqu'au pouvoir vous me faites monter,
Ce grand honneur, je veux le mériter;
Je veux agir, vous servir et vous plaire. (*bis.*)

Si dans mon temps, par un destin prospère [1],
De mes désirs je peux suivre l'ardeur,
Vous connaîtrez le penchant de mon cœur;
Je vous chéris, mais je saurai vous plaire. (*bis.*)

De Salomon, notre ami, notre père,
Du souverain l'exemple des bons rois,
Je maintiendrai les équitables lois,
Et je saurai vous chérir et vous plaire. (*bis.*)

* J'avertis une fois pour toutes que le plus souvent chaque chanson aura ses notes qui la suivront immédiatement.

Honneur et gloire à l'ancien dignitaire [2]
Qui sut remplir sa haute fonction;
Faisons un ban pour le vrai compagnon [3]
Qui m'a montré le chemin de vous plaire. (*bis.*)

[1] *Si dans mon temps.* Ce mot *temps* n'est pas clair ; mais, comme nous l'employons ordinairement pour désigner le règne de six mois du premier Compagnon ou dignitaire élu par la Société, je m'en suis servi dans le même sens.

[2] Plusieurs anciens Compagnons, étant réunis à la même table dans un grand café, parlaient de leur jeunesse et de leur tour de France; ils étaient joyeux : c'était pour eux le bonheur dans le passé et dans le présent; chacun d'eux exposait ses titres avec un certain orgueil. Celui-ci disait : Je suis premier Compagnon de Nîmes; celui-là : Je suis premier Compagnon de Chartres ; l'un disait qu'il était dignitaire de Lyon; enfin d'autres disaient qu'ils l'étaient soit de Marseille, soit de Montpellier, soit de Bordeaux, soit de Nantes. Ils se glorifiaient surtout d'avoir été élevés à la première place de la Société par le libre suffrage de leurs égaux. Un beau Monsieur décoré était à une table voisine, et écoutait leur conversation avec un sourire moqueur sur les lèvres ; un des compagnons s'en aperçut, et lâcha aussitôt les paroles suivantes : — Oui, nous portons des titres dans notre Société, et l'on trouve cela étrange ! Mais des individus d'un rang plus élevé en portent aussi : ce sont des comtes de Cagliostro, des ducs de Valasque, des marquis de Cabrieres, etc., et ces titres sont héréditaires dans leur famille. Quand un comte, un duc, un marquis, ont des droits sur le pays dont ils portent le nom, passe ! Mais porter le nom de duc d'un pays parce qu'on l'a arrosé de sang, c'est drôle ! Mais porter le nom de marquis d'un pays parce que votre père l'a ensanglanté et dépeuplé, et surtout en porter le nom sans y avoir

mis le pied, et sans y être connu d'un seul de ses habitants, c'est encore plus drôle! c'est même ridicule. — Ces paroles furent entendues du beau Monsieur décoré qui ne sourit plus.

[2] *Faisons un ban.* Ce mot *ban* n'est, je crois, pas français; mais. comme il désigne chez nous un applaudissement général et mesuré, j'ai cru pouvoir et même devoir m'en servir.

LE DÉPART.

Air de la Parisienne.

Oui, du départ l'heure est sonnée,
Mes chers pays [1], éloignons-nous
De cette ville fortunée,
Séjour des plaisirs les plus doux.
Fuyons d'ici la jouissance,
Pour trouver ailleurs la science.
Amis, voyageons
En vrais Compagnons
Du glorieux, du grand roi Salomon,
Sur le beau tour de France. (*bis.*)

Voyez dans ces belles campagnes
Ces bosquets, ces gazons, ces fleurs,
Ces oiseaux près de leurs compagnes,
Chanter l'amour et ses faveurs.
Du printemps quelle est la puissance!
Tout se ranime à sa présence.
Amis, etc.

Mes chers pays, au dignitaire
Obéissons avec ardeur.
Déployons l'antique bannière
De notre sage fondateur;
Qu'au gré des airs avec aisance,
Mollement elle se balance.
Amis, etc.

Si parfois dans notre voyage.
Nous rencontrons un *devoirant;*
Non, non, envers ce personnage
N'agissons pas brutalement;
Laissons l'affreuse intolérance
A la fanatique ignorance.
Amis, etc.

Mais si, bouffis de fanatisme,
Des insensés osaient enfin,
Croyant faire acte d'héroïsme,
Nous attaquer dans le chemin;
Sous le poids de notre vaillance,
Accablons leur sotte arrogance.
Amis, etc.

Adieu, loyaux sociétaires,
Il faut se quitter désormais.
Embrassons-nous, adieu, nos frères,
Vivez heureux, vivez en paix;
Et nous, sur cette route immense,
Partons, et faisons diligence.
Amis, voyageons
En vrais compagnons
Du glorieux, du grand roi Salomon,
Sur le beau tour de France.

1 Dans les Sociétés de Compagnonage le mot *monsieur* n'est point d'usage : dans les unes on se nomme *Coterie;* dans le plus grand nombre on se nomme *Pays.* Les Français, les Espagnols, les Italiens, les Suisses, les Allemands, faisant leur tour de France et se trouvant ainsi réunis, se nomment réciproquement Pays espagnol, Pays italien, Pays suisse, etc. Ils sont éloignés de leur famille ; ils se déplacent fréquemment pour habiter un endroit, puis un autre endroit; ils vivent cordialement entre eux et sans prévention nationale. D'ailleurs ils habitent sous la même voûte, ils marchent sur le même globe, ils sont, ils se nomment Pays, car le monde pour eux n'est qu'un grand *pays!* Beaucoup de per-

sonnes rient de cette appellation ; qu'elles réfléchissent, et qu'elles rient encore après si elles le jugent à propos !

CONSEIL AUX AFFILIÉS.

AIR : La république nous appelle, *ou* du Chant du départ.

O mes jeunes amis, qui sur le tour de France
Dirigez vos pas diligents,
D'un ancien Compagnon, instruit d'expérience,
Ecoutez les avis prudents :
Pour acquérir talents, sagesse,
Pour jouir de l'égalité,
Vous confierez votre jeunesse
Aux Compaguons de Liberté.

CHOEUR D'AFFILIÉS.

Nous conserverons la mémoire
De votre dernière leçon ;
Nous ne ternirons point la gloire
Du beau Devoir de Salomon.

Partez, ô mes amis ! et dans votre voyage
Soyez résolus, mais prudents ;
Et si l'on vous attaque, armez-vous de courage ;
Soyez braves, soyez vaillants.
Vos coups sont alors légitimes,
Frappez, domptez des inhumains
Qui vont se chercher des victimes,
En plein jour, sur les grands chemins.
Nous, etc.

D'une riche cité, de la belle Marseille,
Sous peu vous verrez les clochers ;
Vous saurez visiter cette antique merveille,
Ses champs, ses eaux, ses grands rochers ;
Mais allez d'abord chez la Mère,
Ainsi l'ordonne le Devoir ;

Connaissez votre dignitaire,
Soumettez-vous à son pouvoir.
Nous, etc.

A d'utiles travaux occupez-vous sans cesse;
Fréquentez de dignes amis.
Honorez les talents, les vertus, la sagesse;
A l'honneur demeurez soumis.
Fuyez celui dont l'imposture
Chercherait à vous égarer;
Fuyez un scélérat parjure,
Qui voudrait vous déshonorer.
Nous, etc.

D'être un jour Compagnons nourrissez l'espérance,
Vos esprits sont intelligents;
Cultivez le dessin, puisez dans la science,
Acquérez de nouveaux talents.
Suivez surtout le sage exemple
De qui pratique les vertus;
Et dans le magnifique temple
Un beau jour vous serez reçus.

CHOEUR D'AFFILIÉS.

Nous conserverons la mémoire
De votre dernière leçon;
Nous ne ternirons point la gloire
Du beau Devoir de Salomon.

RÉFLEXIONS.

Ceux qui partent d'une ville à la dérobée, et sans payer leurs dettes, sont appelés des *brûleurs;* leur nom, leur signalement sont répandus sur le tour de France, et les brûleurs ne sont accueillis nulle part.

Il s'en trouve, parmi ceux qui partent ainsi, qui laissent des dettes bien légères : quelquefois ils ont terni leur réputation, ils ont sali leurs noms pour la somme de vingt ou trente francs! Certainement ils ne calculent pas, en agissant de la sorte, les con-

séquences de leur vilaine action; c'est le plus souvent quand ils sont retirés, ou quand un peu plus d'âge a mûri leur raison, qu'ils sont fâchés d'avoir si mal agi.

Si nous ne voulons point avoir de reproches à nous faire, ayons de la franchise et de la probité! car, si nous avions trompé quelqu'un, pourrions-nous dire du mal de celui qui nous tromperait sans dire du mal de nous-mêmes? Si, ayant trompé, nous appelions fripon celui qui nous tromperait, ne pourrait-on pas nous appeler du même nom? Et que répondrions-nous alors? Rien. Donc, tâchons d'avoir toujours pour nous notre conscience; c'est la plus solide de toutes les défenses.

L'on voit des Compagnons, des Affiliés, qui, pour avoir subi l'injustice de quelques chefs, se retirent promptement de la Société. Quand une Société est bien organisée, quand elle a des principes vrais et de sages lois, on ne doit pas la quitter si vite et pour si peu. Il faut avoir de la patience, et faire toujours tout ce que le devoir et l'honnêteté commandent: c'est le seul moyen de s'attacher le plus grand nombre, et de rendre honteux ceux qui vous auraient fait des injustices. En agissant autrement, vous donneriez raison à ceux qui ont tort: c'est ce qu'ils demandent, c'est ce que vous ne devez pas faire.

Nous sommes dans un temps où l'on se moque des gens trop mystérieux et trop séparés des autres. Nous devons dire tout ce qui peut se dire raisonnablement, et vivre avec tous ceux qui savent vivre. Sans être ennemis d'aucune Société, nous devons nous attacher à la nôtre, et la servir avec zèle et amour. Si, après avoir fait tout notre devoir, notre Société pouvait se tromper et nous en mal récompenser, il nous serait permis de faire entendre des plaintes modérées: ceux qui se trompent reviennent quelquefois d'une erreur; mais ne nous ven-

geons jamais aux dépens de nos engagements et de notre honneur : nous serions exécrés et flétris des noms de lâches, de traîtres et de scélérats ; de toute part la défiance nous observerait, et nous vivrions, quoique au milieu du monde, dans un isolement complet. Ainsi nous aurions voulu faire du mal ; nous nous en serions fait à nous-mêmes.

Soyons toujours probes et honnêtes ; ne faisons jamais retomber sur la Société entière les fautes de quelques-uns de ses membres ; soyons fidèles à nos serments et à nos engagements. Tout cela n'est que notre avantage ; nous agirions contre nous en agissant différemment.

AUX COMPAGNONS

DU TOUR DE FRANCE.

Nos chers Pays,

Il y a environ deux ans que nous eûmes le plaisir de vous présenter un premier recueil de chansons de Compagnons, dont la préface promettait que nous n'en resterions pas là. Eh bien! aujourd'hui, vous serez convaincus que cette promesse, quoique un peu vague, n'en était pas moins fondée. En conséquence, vous recevrez un deuxième recueil. Puisse-t-il vous être agréable; puisse-t-il mériter et obtenir votre approbation et notre contentement sera au comble!

Vos Pays et Amis.

Paris, 1836.

(*Suivaient soixante et une signatures*).

LE JEUNE AFFILIÉ, ADIEU AU PAYS.

Air de l'Aveugle de Bagnolet.

Enfants de Salomon le Sage,
Guidant un frère sur les champs,
Lorsqu'il prélude à son voyage
Prêtez l'oreille à ses accents (*bis*).
Je sors de la timide enfance,
Et j'entreprends le tour de France [1];
Adieu, riche, charmant pays,
Climat brillant de la Provence!
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, vous tous, mes vrais amis.

Je quitte mon vertueux père
En butte à de sombres douleurs;
Ma bonne, ma sensible mère
Se lamentant, versant des pleurs (*bis*),
Et ma jeune et tendre maîtresse,
De ses cris m'appelant sans cesse.
Adieu, riche, charmant pays,
Un jour renaîtra l'allégresse ;
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, vous tous, mes vrais amis. } *bis.*

Je vois de ma ville natale
Encor le plus haut monument;
Mais d'intervalle en intervalle
Il s'abaisse insensiblement (*bis*).
Oh! plus rien ne s'offre à ma vue,
Que des champs la vaste étendue.
Adieu, riche, charmant pays;
Mon cœur bat, mon âme est émue;
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, vous tous, mes vrais amis.

Quel temps! quel chemin magnifique!
Comme l'avenir me sourit!
Une voix sourde, prophétique,
Echauffe, élève mon esprit (*bis*).

AUX COMPAGNONS

DU TOUR DE FRANCE.

Nos c

en

le



lez des
, avoir,
, c'est
pour le

de me-
lusieurs
linéaire
u dessin
q ordres
tre goût
s belles.
descrip-
du trait
un grand
vos idées
des ou-
urrez les
ous voulez
oint ceux
es hommes
, vous dé-
tête mal à
sez donc ça
épète, jeune
vous donne-
plaisent dans
dans la non-
oncentré dans
un chercher à
la jalousie les
aient que tout
avoir à rougir,
ne. Il est aussi
ge et d'un ca-
gence ou faute
ne sans fortune
ses désirs), ou
pu s'initier aux
me essentielles.

Je cueillerai par ma constance
Des talents et de la science.
Adieu, riche, charmant pays,
C'est un grand bien que l'espérance;
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, vous tous, mes vrais amis.

Allons, saisissez la bouteille,
Dans nos verres versez tout plein;
Buvons, le doux jus de la treille
Enhardit, enflamme soudain.
Recevez les adieux d'un frère;
Chacun a bien vidé son verre.
Adieu, riche, charmant pays,
Je te reverrai, je l'espère;
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, Compagnons, mes amis.

NOTE.

[1] *Et j'entreprends le tour de France.*

Jeune Affilié, qui entreprenez le tour de France, quoique votre esprit et votre bon sens ne vous parlent qu'en faveur des choses utiles, permettez-moi de vous donner un conseil pour vous fortifier davantage, s'il est possible. Vous partez : mais, quand vous reviendrez, soyez satisfait de l'emploi que vous aurez fait de votre temps. Beaucoup de jeunes gens, oubliant le but qu'ils s'étaient proposé d'atteindre en commençant leur tour de France, ne pensent plus, comme ils disent eux-mêmes, qu'à se divertir; mais plus tard, sentant une confusion dans leur cerveau, se trouvant embarrassés en tant de circonstances, ils se font mille reproches, et cela ne peut leur procurer les connaissances qui leur manquent. Tâchez de ne point vous trouver dans un pareil cas; faites en sorte que le tour de France soit une école profitable pour vous, apprenez-y à vivre et à travailler, faites-vous y homme, et devenez, pour tout dire, menuisier dans la force du terme.

Mais, pour en venir là, travaillez, travaillez des bras et de la tête. Savoir couper son bois, avoir, comme on dit, une bonne main-d'œuvre, c'est beaucoup pour l'ouvrier, et c'est bien peu pour le maître!

Oui, l'homme placé à la tête d'un atelier de menuiserie est certainement forcé de refuser plusieurs sortes d'ouvrages, s'il ne connaît le dessin linéaire appliqué à son état. Donc occupez-vous du dessin linéaire, prenez de bonnes notions des cinq ordres d'architecture, et vous formerez ainsi votre goût sur les proportions les plus justes et les plus belles. Acquérez la connaissance de la géométrie descriptive appliquée à la menuiserie, c'est-à-dire du trait de l'escalier, de l'arêtier des voussures et d'un grand nombre d'autres coupes de bois. Alors vos idées seront claires, vous aurez la conception des ouvrages, quels qu'ils soient, et vous pourrez les exécuter avec goût et facilité. Mais si vous voulez acquérir ces connaissances, n'écoutez point ceux qui chercheront à vous décourager. Des hommes vous diront : — Vous perdez votre temps, vous dépensez votre argent, vous vous cassez la tête mal à propos ; le dessin n'est bon à rien, laissez donc ça là, et faites comme nous! — Je vous le répète, jeune Affilié, n'écoutez point les hommes qui vous donneront de tels conseils. Ces hommes se plaisent dans l'ignorance ou dans l'abrutissement, ou dans la nonchalance, et pourtant l'orgueil est concentré dans tout leur être, et s'ils voient quelqu'un chercher à s'instruire et à s'élever, le venin de la jalousie les parcourt et les tourmente; ils voudraient que tout le monde restât comme eux, pour n'avoir à rougir, pour n'être humiliés devant personne. Il est aussi d'autres hommes d'un esprit plus sage et d'un caractère plus élevé, et qui par négligence ou faute de moyens pécuniaires (car l'homme sans fortune ne s'instruit pas toujours au gré de ses désirs), ou par toute autre cause enfin, n'ont pu s'initier aux connaissances que je vous cite comme essentielles.

Mais ces derniers ne parlent pas comme ceux que j'ai cités plus haut, et vous n'aurez rien à redouter de leurs paroles; au contraire, ils appuieront le conseil que je vous donne, et dont il me reste encore quelque chose à dire. Oui, j'ai à vous dire que celui qui retourne dans son pays, sans avoir profité de son tour de France, n'est point tranquille, et pour vous le prouver, je vais vous raconter le discours qu'un de mes amis me tint; le voici: « Après avoir, en cinq ans, fait mon tour de France, j'arrivai au pays et rentrai dans la maison paternelle. Comme je suis seul dans la famille exerçant la profession de mon père; comme mon père commence à prendre un âge avancé, je pensais lui succéder bientôt dans la direction, dans la conduite des travaux; je pensais avec raison devoir être placé par lui à la tête de son établissement, et cela me donnait du chagrin, et cela m'inquiétait beaucoup, et je me disais: J'ai dessiné de l'architecture et du trait; mais je suis peu avancé, peu approfondi, peu savant sur l'une comme sur l'autre de ces branches de dessin, dont je sens aujourd'hui toute l'utilité, et je crains de rester quelquefois en affront. Si par exemple, un jour, on venait me commander un escalier tournant, ou la boiserie d'une niche avec sa calotte, ou un autel à tombeau, ou une chaire à prêcher compliquée, réunissant à elle seule tous les principes du trait, ou autre chose d'aussi difficile, d'aussi délicat, que répondre, que faire?.... Dois-je entreprendre? Mais si j'entreprends, n'entendrai-je pas au fond de ma conscience une voix effrayante qui me criera: Ne crains-tu pas de ne pouvoir achever? Dois-je refuser? Mais pour lors que dira-t-on de moi? A coup sûr on dira: — Voilà un homme qui a fait son tour de France, qui est retourné au pays réputé comme bon ouvrier; nous lui confions un travail, et il le refuse, ne se sentant point la capacité de le faire. Ah! valait-il la peine qu'il fît son tour de France, qu'il y restât si long-temps pour ne rien apprendre? C'est une honte pour lui! — Et ces

réflexions, et ces considérations me faisaient trembler, me faisaient frémir. Enfin, peu de temps après, j'eus quelques difficultés avec quelqu'un qui pourtant m'est bien cher, et j'en profitai pour m'éloigner de la maison. Je partis, je pris la route d'une grande ville en disant : Le dessin nous donne la hardiesse d'entreprendre toutes sortes d'ouvrages, et la facilité de les mener à bonne fin par les moyens les plus courts et les plus sûrs ; le dessin nous attire l'estime et la considération des habitants de notre cité, ainsi que le respect et la bienveillance des ouvriers que nous occupons ; le dessin, en un mot, est l'âme de la menuiserie, et je m'en occuperai. En effet je m'en suis occupé ; on avait beau me dire : Cela ne vous servira jamais, vous perdez votre temps ; je dessinais toujours et je m'en trouve bien, et cela m'est journellement d'une grande utilité.

Vous venez d'entendre, jeune Affilié, ce que je vous ai dit par moi-même ; vous venez d'entendre ce que je viens de vous raconter de mon ami, et qui a quelque rapport avec mon passé, c'est-à-dire avec les sensations que j'éprouvais jadis. Maintenant je vous laisse tout à vous en vous recommandant, pour toute conclusion, de méditer sur mes paroles et de penser à l'avenir.

LE BANQUET.

AIR : Giroflée au printemps.

REFRAIN.

Est-il plus heureux sort !
Notre Fête est charmante :
L'on y boit, l'on y chante
Dans un parfait accord.

Il n'est rien de plus agréable
Que de voir ses nombreux amis
Rangés autour de cette table,

Où sont des vins, des mets exquis.
Quand nous fêtons notre patrone,
Livrés aux transports les plus doux,
Approche qui voudra du trône,
Oh! nous n'en sommes point jaloux.
Est-il plus, etc.

Sujets soumis de l'étiquette
(Un bon vieillard me l'a conté),
Les grands seigneurs, dans une fête,
Ignorent la franche gaîté.
Les Compagnons, c'est autre chose :
Toujours contents, toujours joyeux,
Leur banquet est l'apothéose
Qui les élève au rang des dieux.
Est-il plus, etc.

Non, point d'erreurs accréditées,
Point de propos adulateurs,
Point de manières affectées,
Ni de trompés ni de trompeurs.
Oui, la franchise la plus pure
Préside en ce riant salon,
Les gais disciples d'Epicure,
Les vrais enfants de Salomon.
Est-il plus, etc.

Vainement l'inquiet avare
Entasse trésors sur trésors :
Il passera nu le Ténare[1];
Pluton l'attend aux sombres bords,
Laissant aux niais leur abstinence.
Les Compagnons de Liberté
Savourent en paix l'existence,
Et puis viennne l'éternité!
Est-il plus heureux sort!
Notre fete est charmante;
L'on y boit, l'on y chante
Dans un parfait accord.

[1] Le mot Ténare a deux acceptions; anciennement il désignait les enfers, ou un endroit souter-

rain du promontoire de Malée, dans la Laconie, qui y conduisait. Je l'emploie ici dans ce dernier sens.

HOMMAGE AUX POÈTES [1].

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre, *ou* du bon Vieillard (de Beranger).

Sans être aimé du dieu de l'Harmonie,
Peut-on chanter comme chanta jadis
Ce Bon Accord, dont le bouillant génie
Touchait les cœurs, enflammait les esprits? (*bis*)
Oui, Marseillais, ta voix retentissante,
Prédominant sur les plus beaux accords (*bis*),
Changeait soudain, tant elle fut puissante,
Les lieux muets en lieux d'heureux transports (*bis*).

Tu célébras l'antique renommée [2]
De Salomon, notre grand fondateur;
Par ta satire incisive, animée,
Tu fis rougir le sot et l'imposteur.
Ton hymne saint [3], qu'à genoux je contemple,
Monta, porté sur de mâles accents,
Et retentit dans l'enceinte du temple,
Depuis la voûte à ses creux fondements.

Sans Apollon, Nantais, prêt à bien faire,
Eût-il produit des odes, des chansons
D'un goût exquis, d'une diction claire,
Sur des sujets variés et féconds.
Soit qu'il chantât l'Honneur ou la Victoire [4],
Ou la Concorde ou l'Amour fraternel,
Ou Percheron et les Palmes de Gloire,
Il est profond, brillant et solennel,

Sans Apollon, ce dieu qui tout éclaire,
Nous n'eussions pas entendu tour à tour
La liberté n'est pas une chimère [5],
Et d'autres chants dignes de notre amour.

Il fut sans doute inspiré jeune encore [6],
Ce Bourguignon, ce La Fidélité
Qui célébra d'une voix si sonore
L'Amour, les Arts, l'Honneur, la Liberté.

Un jour, dit-on, sur les bords de la Loire [7],
Sous des tilleuls, Lyonnais-l'Union,
Enveloppé par des rayons de gloire,
Traçait des vers dictés par Apollon;
De nos aïeux célébrait les souffrances [8],
Les fers brisés, les travaux glorieux;
Puis il chantait les Beaux-Arts, les Sciences,
Et Salomon, roi puissant et pieux.

Nos troubadours des cordes de la lyre
Tiraient des sons touchants, mélodieux,
Que leur amour, que leur brûlant délire,
Que leurs transports poussaient jusques aux cieux.
Et maintenant nos lyres sont muettes [9];
De nouveaux chants n'ébranlent plus les airs;
Éveillez-vous, accourez, ô poètes,
Et reprenez vos sublimes concerts!

NOTES.

[1] *Hommage aux poètes.*

Marseillais Bon Accord, Courbier; Nantais Prêt à Bien Faire, Desbois; Bourguignon, La Fidélité, Thévenot; et Lyonnais L'Union : le premier mort à Marseille en 1824, le deuxième établi à Avaray, près de Beaugenci et de son ancien ami Percheron Le Chapiteau; le troisième établi à Écamps, près d'Auxerre; le quatrième mort à Lyon en 1828. J'aurais voulu chanter encore quelques-uns de nos poètes, tels que Languedoc La Fidélité, qui nous a donné la charmante chanson : *Que l'union est agréable;* Bordelais La Prudence, auteur si abondant et si gai, et d'autres encore; mais ma chanson devait avoir des bornes, et je me suis arrêté.

» *L'antique renommée*, etc.,

chanson dont voici quelques couplets :

« De Salomon l'antique renommée
Dès mon enfance avait séduit mon cœur,
Et des beaux-arts l'heureuse destinée
M'ouvre un champ libre au sentier du bonheur.
Bientôt le temps et mon faible génie
M'ont fait admettre au rang des Compagnons.
Dès ce moment je consacrai ma vie
A Salomon, à Salomon.

» Pour Salomon, de la belle Provence
J'abandonnai le séjour enchanteur ;
Amour, plaisirs, bonheur, douce espérance,
Semblaient partout m'accorder leurs faveurs.
Si tes appas, séduisante Emilie,
Ont une fois égaré ma raison,
Pardonne-moi ; je connais ma folie,
Car je n'aime que Salomon.

» A Salomon donnons tous une larme,
Et que son nom à nos derniers neveux
Offre un tableau de vertus et de charmes
Qui réalise et comble tous nos vœux.
Remercions l'ingénieux Dédale*
Du talisman qui forma notre nom,
Et conservons toujours dans nos annales
Le nom sacré de Salomon. »

* Dédale est ici regardé comme l'inventeur du compas, que l'on désigne sous le nom de talisman; car on fait avec son secours des choses prodigieuses. On regarde ce talisman ou compas comme ayant formé notre nom, de *Compas*, *Compagnon*.

» *Ton hymne saint*,

Chanson qui commence par ces couplets :

« Que l'écho répète en ce jour,
Jusque sous les voûtes du temple,
Les vœux, le respect et l'amour

Dont chacun de nous doit l'exemple.
Entends nos voix, grand Salomon,
Du séjour qu'habitent les sages ;
C'est la voix de tes Compagnons,
Qui t'offre aujourd'hui leurs hommages.

» On dit que le roi Salomon
Fit creuser, pour punir le vice,
Des cachots ; moi, je dis que non ;
L'équité faisait sa justice,
Heureux de vivre sous ses lois,
L'orphelin retrouvait un père ;
Ce fut le modèle des rois,
Il rendit son règne prospère. »

* *Soit qu'il chantât l'Honneur ou la Victoire,*
Ou la Concorde ou l'Amour fraternel.

Allusion à deux chansons de l'auteur. La première, pleine de feu et d'énergie, commence ainsi :

« Compagnons, unisssons nos voix ;
Chantons !..... que l'écho retentisse !
Nous sommes, encore une fois,
Les vainqueurs, malgré l'injustice.

Et finit par ce couplet :

« Gloire à Percheron le Chapiteau !
Rendons hommage à sa science
Et donnons à ce vrai Gavot
Des marques de reconnaissance.
Pays, je vous laisse ordonner
Un prix digne de sa victoire ;
Pour moi, je veux le couronner
Des palmes sacrées de la g'oire.
Chantons d'accord, etc. »

En citant ce couplet, je ne veux pas exciter des discussions sur les anciennes affaires de Montpellier : je le cite, parce que je le trouve bien fait ; voilà tout. La seconde respirant la sagesse et des sentiments tendres, on la trouvera en entier à la page 163 de ce volume.

5 *La liberté n'est pas une chimère*,

Chanson dont voici deux couplets ;

« La liberté n'est pas une chimère,
Chers Compagnons, je viens de l'entrevoir.
Etant instruit du plus profond mystère,
J'admire en tout les décrets du Devoir ;
A le servir j'emploierai tout mon zèle ;
J'en fais serment le matin et le soir.
Jusqu'au tombeau je resterai fidèle
A Salomon, à l'honneur, au Devoir.

» J'achèverai le cours de mon voyage
En fils aimé du grand roi Salomon ;
Je veux encore, au déclin de mon âge,
Avec respect prononcer ce grand nom,
Car dans les cieux un héritage immense
De paix, de gloire et d'éternel bonheur,
Sera vraiment donné pour récompense
D'être fidèle au Devoir, à l'honneur. »

6 *Il fut sans doute inspiré jeune encore.*

On peut voir, page 170, une chanson qu'il composa étant encore Affilié.

7 *Sur les bords de la Loire*,

Allusion au premier couplet de cette chanson :

« Sur les bords riants de la Loire,
Apollon m'inspire à chanter
Les Compagnons couverts de gloire
Du beau Devoir de Liberté.
Oh! quelle jouissance
De nous voir dans chaque pays,
Et sur le tour de France,
En bons Frères, et vrais amis.
Vivent les sciences,
L'intelligence ;
Gloire aux talents!
Vive le nom
De Salomon!

Vive le nom
« De Salomon! »

¹ Allusion à une chanson dans laquelle l'auteur remonte au berceau du Compagnonage, et parle des beautés de la Judée, de la Captivité de Babylone, de la Délivrance, du Retour à Jérusalem, etc., etc.

² *Et maintenant nos lyres sont muettes,*
De nouveaux chants n'ébranlent plus les airs.

Depuis que j'ai composé cette chanson, plusieurs poëtes ont rompu le silence, et fait entendre des chants nouveaux. Je citerai entre autres, Bordelais La Clef des Cœurs, Tourangeau Benardeau, Affilié.

LES VOYAGEURS.

AIR : C'est ma Lison, ma Lisette.

REFRAIN.

Nous voyageons dans la France
Avec constance;
Nous voyageons
En courageux Compagnons.

Le soleil du printemps,
Par sa douce influence,
Charme les habitants
Des villes et des champs.
Nous voyageons, etc.

Les arbres sont fleuris,
Le gazon en croissance,
Les oiseaux réunis,
Chantent et font leurs nids.
Nous voyageons, etc.

Sous la voûte des cieux
Tout reprend l'existence;
La nature en tous lieux
Parle au cœur comme aux yeux.
Nous voyageons, etc.

Amis, doublons le pas,
Abrégeons la distance;
Les travaux ici-bas
Seraient-ils sans appas?
Nous voyageons, etc.

Laissons aux êtres mous
La funeste indolence;
Après la peine, à nous
Les plaisirs sont plus doux.
Nous voyageons, etc.

Les peines, les soucis,
A la seule présence
De nos joyeux amis,
Tombent anéantis.
Nous voyageons, etc.

Nous sentons en chemin
Parfois, quelque souffrance;
Mais dans un clair lointain
Nous attend le festin.
Nous voyageons dans la France
Avec constance;
Nous voyageons
En courageux Compagnons.

LE PARTANT AMOUREUX

ROMANCE.

AIR : Reviens dans ta patrie.

REFRAIN.

En Compagnon fidèle,
En pur et tendre amant,
Au Devoir, à ma belle,
Je demeure constant. (*bis.*)

Entends au loin, ô ma fidèle amante,
Ces chants joyeux qui frappent les échos;

Ils sont poussés par une troupe ardente
De Compagnons, d'intrépides Gavots.
Quand le printemps reverdit les bocages,
Quand la nature orne son sein de fleurs,
Sur les chemins, sur les mers, sur les plages,
Vont s'agitant de nombreux voyageurs.
En Compagnon fidèle, etc.

A ces seuls mots : *voyageurs* et *voyage*,
Je vois tes traits qui s'altèrent soudain ;
Des pleurs brûlants coulent sur ton visage,
Et des soupirs soulèvent ton beau sein.
Reprends courage, ô mon unique amie,
Aux Compagnons j'obéis sans débats ;
Mais loin d'ici puis-je chérir la vie?
Mais puis-je vivre aux lieux où tu n'es pas ?
En Compagnon, etc.

Dans les cités ou dans un lieu sauvage,
Dans un tumulte ou seul, sombre et rêveur,
Je croirai voir ta séduisante image,
Et ta puissance agira sur mon cœur.
Le sentiment que ton regard m'inspire,
Cet amour pur, brûlant, délicieux,
Qui me plongeait dans le plus doux délire,
Règne à jamais sur mon être amoureux.
En Compagnon, etc.

Mais entends-tu cette voix éclatante,
Puissante voix d'un digne Compagnon?
Elle me dit de quitter mon amante,
De me soumettre aux lois de Salomon.
O toi, Lisa, toi dont l'âme est si pure,
Sèche tes pleurs, calme ton désespoir.
En amant vrai, je le dis, je le jure :
Je reviendrai, Lise, Lise, au revoir [1].
En Compagnon fidèle,
En pur et tendre amant,
Au Devoir, à ma belle,
Je demeure constant.

1 A peine cette chanson fût-elle terminée, qu'un

Compagnon, que j'appellerai l'Inconstant, pour ne pas dire plus, s'approcha du partant, et lui dit : — Vous promettez de revenir avec l'intention de tenir parole?

LE PARTANT. — Pourquoi non?

L'INCONSTANT. — C'est que maintes fois j'ai fait de semblables promesses, que je ne devais point tenir.

LE PARTANT. — Et vous n'avez rien à vous reprocher?

L'INCONSTANT. — Rien. Sur cet article, on n'en peut trop faire.

LE PARTANT. — A la bonne heure.

L'INCONSTANT. — A Châlons, à Nantes, et surtout à Marseille, j'ai fait parler de moi.

LE PARTANT. — Comment cela?

L'INCONSTANT. — Je les ai joliment attrapés.

LE PARTANT. — Qui?

L'INCONSTANT. — Écoutez-moi. J'avais pour ami à Marseille, un jeune homme de la ville. Il me mena un jour chez ses parents; il avait une sœur; je la vis, j'en fus amoureux, je le lui exprimai le plus tôt possible. Mes sentiments furent peu à peu partagés; les parents m'accueillirent avec bonté, car j'avouais des intentions honnêtes; je fus aimé, chéri de toute la famille.

LE PARTANT. — Et vous la chérissiez aussi?

L'INCONSTANT. — C'étaient de bien bonnes gens. A la fin, il fut question de faire venir mes papiers; j'écrivis à mon pays, j'y avais un correspondant de mes amis, et qui avait le mot. A toutes les lettres pressantes que j'envoyais, il faisait des réponses évasives, et les papiers nécessaires au mariage n'arrivaient toujours pas. A la fin, je vis le papa devenir mécontent; quelque chose roulait dans sa tête, je fus au-devant et je lui dis : Papa Briant, je m'impatiente, si mon pays n'était pas si éloigné, ou, pour mieux dire, si j'avais de l'argent pour faire un si long voyage, j'irais chercher moi-même ce qu'on me fait attendre depuis trop long-temps. — Quelle

somme te faut-il? — Trois cents francs. — Tu les auras. — Mais j'aurais besoin aussi d'être habillé de neuf, car je ne voudrais pas me présenter chez mes parents sans être proprement mis. — Je t'accorde tout ce que tu désires. — Je fus donc habillé en beau drap, je reçus trois cents francs en or, ma tendre Cécile me remit encore quelque chose en cachette, et je partis en leur témoignant combien je serais impatient de les revoir et de les embrasser. Ah! je les ai bien attrapés.

LE PARTANT. — Attrapés?

L'INCONSTANT. — Oui, j'ai eu de ces bonnes gens tout ce que je pouvais désirer. Je ne désire plus rien; ils m'ont assez vu.

LE PARTANT. — Et vous êtes content de vous?

L'INCONSTANT. — Très-content.

LE PARTANT. — Et votre conscience ne vous reproche rien?

L'INCONSTANT. — Rien. Qu'ai-je fait, du reste! un bon tour?

LE PARTANT. — Dites un mauvais tour!

L'INCONSTANT. — Expliquez-vous.

LE PARTANT. — Vous avez votre père et votre mère?

L'INCONSTANT. — Oui.

LE PARTANT. — Vous avez une sœur?

L'INCONSTANT. — Oui.

LE PARTANT. — Supposez maintenant que vous êtes dans votre pays, que vous y avez un ami que vous menez chez vos parents, que cet ami se fait aimer de votre sœur, qu'il gagne la confiance de toute votre famille, qu'un mariage est convenu, que, pour l'accélérer, le prétendu doit faire un voyage dans son pays, qu'il se fait habiller aux frais de vos parents, qu'il se fait prêter de l'argent par votre père, qu'il part enfin, et qu'il ne revient plus. Si vous apprenez dans la suite que votre ancien ami se moque de votre père et de votre mère, qu'il insulte, qu'il diffame, qu'il calomnie votre sœur et la traîne dans la boue, que direz-vous?

L'INCONSTANT. — Qu'il est un fripon, une canaille, un lâche, et j'irai le chercher partout pour le tuer.

LE PARTANT. — Votre emportement me plaît. Vous êtes donc un fripon, une canaille, un lâche; vous méritez donc la mort?

L'INCONSTANT (*après un moment de silence*). — Je suis confondu; ne m'en dites pas davantage. J'ai tort; je comprends toute l'étendue de ma mauvaise action.

LE PARTANT. — Vous reconnaissez vos torts; il faut les réparer.

L'INCONSTANT. — Je les réparerai.

LE PARTANT. — Il est permis de s'amuser, mais il ne faut jamais faire du mal à ceux qui nous font du bien, il faut toujours être honnête homme.

L'INCONSTANT. — Je le sens.

LES ADIEUX DE DEUX COMPAGNONS.

AIR : De la Brigantine.

La providence
Lia jadis,
Dans la Provence,
Deux vrais amis;
Ils voyagèrent
Tous deux long-temps,
Puis se quittèrent
Un beau printemps. (*bis* 2 *fois.*)

Dans ses alarmes,
L'un des deux fit
Couler des larmes
Par ce récit :
« Mon tendre frère,
« Nous nous quittons,
« Plus sur la terre
« Ne nous verrons. (*bis* 2 *fois.*)

« Dans ta chaumière
« Tu vas rentrant,

« Près de ta mère
« Qui t'aime tant;
« Près de la mienne
« Je vais aussi,
« Calmer sa peine
« Et son souci.

« Dans nos campagnes,
« Chacun étant,
« Eaux et montagnes
« Nous séparant.
« Lors notre absence
« Est un devoir,
« Plus d'espérance
« De se revoir.

« Maïs la pensée
« Que les tyrans
« Ont accusée,
« Dans tous les temps
« Par son essence,
« Unit soudain,
« D'intelligence,
« Le genre humain.

« On peut par elle
« Se réunir,
« Et d'un saint zèle
« S'entretenir.
« Le tour de France,
« Les Compagnons,
« Par sa puissance,
« Nous les verrons.

« Ami sincère,
« Heureux retour! »
L'autre à son frère,
Même discours.....
Lors s'approchèrent
Et s'embrassant,
Tous deux pleurèrent
Amèrement.

Ils se quittèrent,
Ces cœurs aimants,
Qui tant montrèrent
De beaux penchants.
Le tour de France
Aimait à voir,
En eux constance,
Bonté, savoir.

LA FRATERNITÉ.

AIR : De ma Normandie.

Quand je sortis d'apprentissage,
A peine savais-je le nom
De la famille grande et sage
Du pacifique Salomon.
Le hasard seul put m'introduire
Dans l'aimable société,
Où tout exhale, où tout respire,
Le charme heureux de la fraternité.

Il existe encor dans la France
De nombreuses sociétés,
Où sont cumulés l'ignorance,
Les abus, les absurdités.
Là, le plus rude fanatisme
Frappe, proscrit la vérité ;
Là, le plus brutal despotisme
Foule et détruit toute fraternité.

Mais chez nous tout sociétaire,
Petit ou grand, jeune ou grison,
L'affilié, le dignitaire
Sont vrais frères en Salomon.
Eh ! qui n'aimerait à voir comme
Le beau Devoir de Liberté
Infiltre dans le cœur de l'homme
Le saint amour de la fraternité.

L'on voit dans une vaste salle [1]
Nos Compagnons, nos jeunes gens,

D'une aptitude sans égale
Cueillir, répandre les talents.
Chacun, pénétré d'un beau zèle,
Jette ou reçoit quelque clarté,
Dans cette école mutuelle
D'art, de science et de fraternité.

La pâle, la sombre tristesse
Habite-t-elle parmi nous?
Non, mais la paix et l'allégresse,
Mais les sentiments les plus doux.
Ceux qu'un grand roi prit pour apôtres
Redoutent peu l'adversité,
S'appuyant les uns sur les autres,
Forts et puissants par la fraternité.

O vous qui sortis de l'enfance
Et pleins de nobles sentiments,
Entreprenez le tour de France,
Venez vous placer dans nos rangs.
Venez, venez, belle jeunesse,
Entendre sans humilité,
Et les leçons de la sagesse,
Et les accents de la fraternité.

[1] L'on voit dans plusieurs villes notre société entretenir, pour l'instruction de chacun de ses membres, de vastes écoles de dessin. N'est-ce pas beau, n'est-ce pas intéressant de voir les Compagnons, les Affiliés, tous mêlés, tous confondus, s'encourageant, s'excitant les uns par les autres, travailler avec attention et persévérance pour acquérir des talents utiles? Celui-ci résout un problème géométrique; celui-là projette des lignes et développe les courbes les plus tortueuses; l'un dessine le feuillage d'un chapiteau corinthien; l'autre, à l'aide des pinceaux trempés dans l'encre de Chine délayée, imitant les clairs et les ombres, donne du relief et de la grâce aux objets qu'il représente sur le papier. D'autres mettent la théorie en pratique, et, armés des instruments propres à couper le bois, exécutent toute sorte de

modèles. Ici on voit couper, tracer, débillarder; là on voit jouer les scies, les rabots, les ciseaux et les limes, et des ouvrages finis et élégants sortent enfin des mains des élèves. Aussi ces salles prennent-elles l'aspect de petits musées, et les yeux se promènent avec plaisir sur les rayons qui les entourent, et sur lesquels sont placés une infinité de petits modèles : là on voit des escaliers, des portes cintrées en plan et en élévation; des autels à tombeaux, des calottes, des voussures, des dômes, des baldaquins, des confessionnaux, des chaires à prêcher, et tout ce que le trait et l'architecture ont de plus beau et de mieux combiné. Les professeurs, choisis habituellement parmi les Compagnons les plus éclairés, donnent tous leurs soins à leurs nombreux élèves, et les élèves eux-mêmes, complaisants les uns pour les autres, se donnent réciproquement des avis : les connaissances sont en commun. Ainsi ces écoles, quoique instituées sur d'anciennes bases, n'en offrent pas moins quelque chose de nouveau, et je crois pouvoir dire d'elles que ce sont des écoles mutuelles d'arts, de science et de fraternité.

Honneur aux Compagnons sages et éclairés qui ont eu l'heureuse idée d'ouvrir ces écoles! honneur à la Société qui les a si bien compris! Je ne serais point surpris d'entendre dire prochainement que notre Société a ouvert dans toutes les villes du Tour de France des écoles semblables.

C'est par de tels moyens que l'on acquiert à juste titre l'estime et la bienveillance de tout le monde.

CHANSON

Chantée par Madame Joanni le jour qu'elle quitta son ancienne maison et les Compagnons, pour se retirer avec son mari, dans une jolie campagne près de Paris.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Voilà vingt ans qu'un sort heureux,

Foulant aux pieds la loi d'usage *,
M'entoura d'un essaim nombreux
D'aimables enfants de tout âge.
Depuis ce temps avec fierté
Je m'avouais à tous la Mère
Des Compagnons de Liberté,
D'une famille si prospère. (*bis.*)

Oh! pour moi c'était un bonheur
De vous voir et de vous entendre.
Vos accents parlaient à mon cœur
Et s'en faisaient toujours comprendre.
Et c'est pourquoi, jeunes amis,
J'éprouve des peines secrètes
A quitter les murs de Paris,
Surtout le logis où vous êtes.

Mais quel plaisir si quelque jours
Je vois dans mon champêtre asile,
Entrer sans bruit, et sans détour
Un de mes fils de la grand'ville!
Je nourris ce riant espoir,
Mes Compagnons, mes enfants sages,
Un jour je pourrai vous revoir
Au sein de mes épais feuillages.

LE ROI DE JUDÉE.

AIR : Grand Salomon, sois-nous propice.

Que nos concerts
A l'univers
Disent le nom
Du puissant Salomon.

Mille ans avant l'ère chétienne
Sous le ciel bleu de l'Orient,
Sur la terre Chananéenne,
Régnait un prince bienfaisant.

* Elle n'eut d'enfants que ceux qu'elle avait adoptés, les Compagnons.

Ce roi, fils d'un foudre de guerre,
Détesta les fureurs de Mars,
Et fit renaître les beaux-arts
Dans le sein d'une paix prospère.
Que nos, etc.

Du vivant d'un père qui l'aime,
Et n'ayant pas vingt ans encor,
Il ceint sont front du diadème,
Et prend en main le sceptre d'or.
Dès-lors la pieuse Judée,
Calmant son esprit agité,
Vécut dans la sécurité,
Paisible, heureuse et fécondée.
Que nos, etc.

Dans les vallons, sur les collines
On entend des accents joyeux,
Célébrer par de nobles hymnes
Celui qui rend son peuple heureux.
Comme le campagnard rustique,
L'humble habitant de la cité
Livre son cœur à la gaîté,
Et chante aussi la paix publique.
Que nos, etc.

Dans ses grandes et riches villes,
Vont, s'élevant de toutes parts,
Sous les mains d'artistes habiles,
Des travaux, prodiges des arts.
Mais une œuvre sainte et profonde,
Fut ce temple majestueux,
Digne du monarque des cieux,
Digne du souverain du monde.
Que nos, etc.

Oh! qu'il fut juste et magnanime,
Le favori du Tout-Puissant;
Oh! que sa vertu fut sublime,
Et son règne resplendissant!
Oui, sur le plus lointain rivage,
Comme sur le bord du Jourdain,

Le peuple aima le souverain
Qui fut et si grand et si sage.
Que nos concerts,
A l'univers
Disent le nom
Du puissant Salomon.

LE COMPAGNON CONTENT DE PEU.

A UN RICHE.

AIR :

Parlez sur un ton bien pompeux
De vos honneurs, de vos richesses,
De vos châteaux majestueux,
Fruits de soucis et de bassesses,
Et, sur vos pieds vous redressant,
Dites que du divin Neptune
Vous tenez en main le trident!
L'homme, toujours accumulant,
Peut-il jouir de sa fortune?

Moi, je n'ai qu'un petit taudis,
Où je possède en paix Lisette;
Nous y vivons contents, unis,
Sans entrave et sans étiquette,
Dans ce réduit de nulle ampleur.
Non, jamais visite importune,
Par des propos pleins de noirceur,
Ne vient troubler notre bonheur,
Et nous jouissons sans fortune.

Un temps vous fûtes électeur,
Puis député, plus tard ministre.
Vous avez troqué votre honneur
Pour de l'argent et plus d'un titre.
Trompant notre crédule espoir,
Combien de fois, à la tribune,
Vos longs discours nous ont fait voir

Que votre dieu c'est le pouvoir,
Votre déesse la fortune.

Je suis fier de ma pauvreté,
N'ayant l'orgueil ni l'or pour maître;
Je fais en tout ma volonté,
Aussi ne suis-je jamais traître.
Me reposant de lourds travaux,
De temps en temps, sans gêne aucune,
Je vois mes amis, mes égaux;
Chez nous on sourit aux bons mots,
Sans s'occuper de la fortune.

Vous avez des biens, des honneurs,
Mais vous en convoitez encore.....
Plus sur vous tombent les faveurs,
Plus l'ambition vous dévore.
Pour vous rien de satisfaisant!
Dans l'or vous sentez l'infortune;
Le temps fuit, un chagrin cuisant
Vous ronge et vous traîne au néant.
Adieu, grandeur, adieu, fortune!

De mon sort je suis satisfait,
Le bonheur doit être en nous-mêmes;
Dans un caractère bien fait
Est la source des biens suprêmes.
Loin de l'intrigue et du fracas,
Je méconnais toute rancune;
Joyeux, je voyage ici-bas;
Pour mon or je ne tremble pas,
Et je me ris de la fortune.

REMERCIEMENT A LA SOCIÉTÉ.

AIR: Laissez reposer le Tonnerre.

Après avoir pendant cinq ans,
Chers Compagnons, voyagé dans la France,
Je vois apparaître le temps
De rentrer satisfait au lieu de ma naissance.

Je reverrai bientôt, enfin,
De bons parents et des amis sincères;
Ce plaisir n'est pas sans chagrin,
Quand il faut quitter tant de frères (*bis*).

Non, il n'a jamais existé
Société plus sage et mieux basée;
Oui, le Devoir de Liberté
Doit être apprécié comme un œuvre avancée.
Le chef n'obtient de grands pouvoirs
Que du concours de nos voix populaires;
Sa place impose des devoirs
Dont il rend compte à tous ses frères (*bis*).

L'Affilié, le Compagnon,
Doivent aux lois l'un l'autre obéissance.
Chez les enfants de Salomon,
Thémis ne quitte point sa divine balance.
Le Devoir nous rend tous égaux;
Nous partageons fortunes et misères,
Mais plus de plaisirs que de maux;
L'on est si bien avec ses frères (*bis*).

Nous repoussons avec fierté
Les préjugés, l'orgueilleuse ignorance;
Nous chérissons l'humanité,
Nous cultivons en paix les arts et la science.
Un jour viendra que nos rivaux
Seront contraints d'abjurer leurs colères,
Et d'estimer dans les Gavots
Une pépinière de frères (*bis*).

Dans peu je serai de retour
Au doux pays qui berça mon enfance;
Là, je penserai chaque jour
A mes instants passés sur le beau Tour de France;
Je chanterai, rempli d'ardeur,
Le saint pouvoir de nos lois salutaires,
Et sentirai toujours mon cœur
Battre au souvenir de mes frères (*bis*).

L'ANCIEN COMPAGNON.

AIR : Honneur aux enfants de la France.

Un de nos anciens Compagnons,
Dont le cœur aime la droiture,
Dont l'âme est courageuse et pure,
Poussait au loin ces cris profonds :
Compagnons de tous les Devoirs,
Soyez sans haine, sans colère,
Et soumettez-vous aux pouvoirs
D'un temps où tout se régénère,
Se régénère.

REFRAIN.

Oui, la Société chérie
Du beau Devoir de Liberté,
D'une voix puissante vous crie :
N'outragez pas l'humanité (*bis*) !

Laissez circuler les passants,
N'attaquez jamais vos émules
Par des grimaces ridicules,
Par des cris vils et menaçants.
De quel droit, comment osez-vous,
Exerçant votre affreux topage,
Frapper, mutiler sous vos coups
L'homme paisible en son voyage,
En son voyage ?
Oui, la Société, etc.

Si vous rencontrez en chemin
Un jeune et timide adversaire,
Surpris de froid et de misère,
Couvrez son corps, calmez sa faim.
Dans tous les temps, dans tous les lieux,
Un acte saint de bienfaisance
Exhale un air délicieux
Qui rafraîchit la conscience,
La conscience.
Oui, la Société, etc.

Dédaignant les progrès du temps,
D'un sérieux sombre et bizarre,
Vous singez le chien du Tartare
Dans ses horribles hurlements.
Peut-on ainsi, se dégradant,
Outrager notre beau langage,
Et s'abaisser évidemment
Au-dessous du Lapon sauvage,
Lapon sauvage!
Oui, la Société, etc.

Etes-vous enfin clairvoyants?
N'enseignez plus le fanatisme;
Mettez un terme au despotisme
Qui pèse sur vos Aspirants.
Du chaos il faut s'arracher,
Fuir les ténèbres, fuir le vice,
Et comme le siècle marcher
Vers la lumière et la justice,
Et la justice.
Oui, la Société, etc.

Fraternité chez les humains
Exerce ta douce influence;
Fais sentir aux fils de la France
Tes faveurs, tes charmes divins.
Que les Compagnons plus heureux,
Oubliant leurs funestes guerres,
Puissent se voir, s'aimer entre eux,
Comme des amis et des frères,
Et des frères.
Oui, la Société, etc.

Les enfants du roi Salomon
Prêtent l'oreille aux voix des hommes
Prêchant, dans l'époque où nous sommes,
Et la concorde et la raison.
Veuillez de même, ô nos rivaux!
Prenant l'esprit d'un nouvel âge,
Concevoir que des jours plus beaux
Doivent luire au Compagnonage,
Compagnonage.

Oui, la Société chérie
Du beau Devoir de Liberté
D'une voix puissante vous crie :
N'outragez pas l'humanité.

QUELQUES CHANSONS

FAITES PAR DES COMPAGNONS

DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

CHANSON DE RÉCEPTION.

AIR : Jeunes amants cueillez des fleurs.

De nous admettre parmi vous
Aujourd'hui l'honneur vous nous faites.
Fut-il un jour plus beau pour nous?
Du bonheur nous touchons aux faîtes.
Nos cœurs, pénétrés de plaisirs,
S'abandonnent à la douce ivresse
De suivre, selon vos désirs,
Les traces de votre sagesse. (*bis.*)

O vous, maîtres et professeurs
Qui nous guidez dans nos ouvrages,
Daignez recevoir de nos cœurs
Le plus sincère et pur hommage.
Veuillez continuer sur nous
Vos soins et votre bienveillance;
Nos cœurs seront toujours pour vous
Pénétrés de reconnaissance.

Toi, bienfaitrice des mortels,
Amitié, sensible déesse,
Au pied de tes sacrés autels
Ensemble nous jurons sans cesse

De n'avoir tous que même accord,
Qu'une âme et qu'une même vie,
Et de vivre jusqu'à la mort
Dans une douce sympathie.

C'est par l'union que se maintient
Toute société du monde;
Sans elle rien ne se soutient,
Tout tombe dans la nuit profonde,
Depuis des siècles infinis
Que nous datons notre existence,
Nous n'en sommes que plus unis,
Je vous en donne l'assurance.

Respectable Société,
Oui, nous nous aimerons sans cesse.
Au nom de la fraternité
Joignons celui de la tendresse.
Les hommes qui n'ont pas d'amis
Sont bien malheureux sur la terre :
Avec eux rien ne réjouit,
Avec nous tout aime à se plaire.

Salomon, le grand fondateur
Du corps dont vous êtes les membres,
A fait passer dans notre cœur
Le beau Devoir qu'il vous fit prendre.
Pleins de ces sentiments si beaux
Qu'inspire un si puissant génie,
Oui, nous jurons d'être Gavots
Jusqu'au dernier jour de la vie.

Par Nantais Prêt a Bien Faire.

LE DEVOIR.

Sur le Devoir chacun raisonne,
Mais sans pouvoir le définir;
S'il se trouvait quelque personne
Qui tâcherait d'y parvenir,

Il faut qu'il montre son ouvrage,
Qu'il plaise à tous nos Compagnons,
Et plus qu'il mène une conduite sage;
Avec honneur il portera son nom.

Sans ces qualités, je vous le jure,
Vous ne réussirez en rien;
Oui, sans cela, je vous l'assure,
Aucun mortel n'y parvient.
Il faut donc suivre les manières
De nos Compagnons sur les champs;
Pour découvrir ce grand mystère,
Il faut jurer d'être toujours constant.

Sur les lois du Compagnonage
Nous sacrifions sur les champs
La plus belle fleur de notre âge;
Oui, tout se passe en voyageant.
Nous sommes tous amis et frères;
Toujours les mêmes sentiments :
Jusqu'à la fin de notre carrière,
Nous soutiendrons ce beau serment.

Quand maître Jacques nous commande,
Promptement nous lui obéissons;
Mais, sans aucune réprimande,
Jamais nous ne le contredisons.
Son autorité est si grande
Sur tous les cœurs des Compagnons,
Qu'il n'en est aucun qui ne tremble
Lorsqu'il entend proncncer son nom.

Maître Jacques nous estime,
Nous dit : Courage, mes enfants !
L'on a vu fléchir des empires,
Renverser des gouvernements;
Notre Devoir est admirable
Par ses vertus, par sa grandeur,
Mais il sera impérissable,
Puisque j'en suis le protecteur.

Dans ce saint jour, pleins d'allégresse,
Portant nos brillantes couleurs,

Nous assistons tous à la messe,
Tout en y invoquant le Seigneur.
Les règles de ce grand mystère,
Jusqu'à la fin du monde entier;
Nous finirons notre carrière
En laissant de bons héritiers.

Bacchus, l'amour et la folie
Ont pour l'auteur quelques attraits,
Et la belle union qui nous lie
Chez nous forme un bonheur parfait.
Je vais vous le faire connaître:
Va Sans Crainte, voilà son nom!
Oui, c'est Bordeaux qui l'a vu naître,
Vitrier est sa profession.

Par Bordelais Va Sans Crainte.

LES SERMENTS D'AMOUR.

A peine avais-je atteint l'âge de quinze ans,
Que je fis choix d'une maîtresse;
Nous n'étions encore que des enfants,
Que nous nous prodiguions nos tendresses;
Mais les serments que je fis en ce jour
N'étaient encor que des serments d'amour. (*bis.*)

Quand on voulut me faire apprendre un métier,
De choisir j'eus la préférence:
Je choisis celui de menuisier,
Dans l'intention de faire mon tour de France;
Mais les serments que je fis en ce jour
N'étaient encor que des serments d'amour.

Quand mon apprentissage fut achevé,
Je fis choix d'un Compagnonage:
Ce fut celui du Devoir de Liberté,
Fondé par Salomon le Sage;
Mais les serments que je fis en ce jour
N'étaient encor que des serments d'amour.

Quand on me mit au rang des Compagnons,
Oh! pour moi quel jour de gloire
D'être enfant du grand roi Salomon,
Et d'être enfin l'ami de la victoire;
Mais les serments que je fis en ce jour
Ce n'étaient plus comme des serments d'amour.

Le lendemain de ma réception,
Je partis toujours avec courage
Pour Toulouse, ville de réunion
Des Compagnons de Salomon le Sage;
Mais les serments que je fis en ce jour
Étaient encor comme des serments d'amour.

Dedans Toulouse étant tous réunis,
Je ne tardai pas à faire la demande
D'être au rang des Compagnons finis,
Et je le fus, oh! quelle jouissance;
Mais les serments que je fis en ce jour
Ce n'était plus comme des serments d'amour.

Qui est l'auteur de ces simples couplets,
Mes chers pays, ce n'est pas un poète;
C'est un Compagnon menuisier
Qui les chanta le jour de notre fête.
Bordelais La Prudence est son nom;
Buvons un coup à la fin de sa chanson. (*bis.*)

Par Bordelais La Prudence.

L'ALOUETTE.

L'alouette a chanté l'aurore,
Et mon amant va battre aux champs.
Me tiendra-t-il tous ses serments?
Faut-il, hélas! que je l'ignore?
Hier encore il m'assura
De son amour, de sa constance;
Mais bientôt sur le Tour de France
Il m'oubliera.

Printemps, saison enchanteresse,
En lui promettant de beaux jours,
Des miens tu abréges le cours
En me plongeant dans la tristesse.
Si tes attraits sont séduisants,
Ton retour fait couler mes larmes,
Et pour moi tu n'as plus de charmes.
Cruel printemps!

Quel bruit déjà se fait entendre!
De son départ l'heure a sonné,
Et le signal en est donné;
A le revoir dois-je prétendre?
Mais c'est en vain! pourquoi gémir,
Pourquoi cette douleur mortelle?
Sur les champs son devoir l'appelle,
Il doit partir.

Ainsi parlait la jeune Adèle,
S'abandonnant à la douleur,
Quand celui qui avait son cœur
Avec regret s'éloignait d'elle!
Mais le destin combla leurs vœux,
Réalisa leur espérance,
Et leur fit oublier l'absence:
Ils sont heureux.

Un menuisier à la constance
Consacre ces quelques couplets.
Amants, s'ils ne sont pas bien faits,
Ayez pour lui de l'indulgence;
Jacques Le Chambéry est son nom,
Et sur l'aimable tour de France
Il se dira en assurance
Vrai Compagnon.

Jacques le Chambéry passe pour s'être attribué une chanson qu'il n'aurait point faite. Vendôme la Clef des Cœurs a réclamé à ce sujet par une lettre qui est insérée dans le commencement de la seconde partie de cet ouvrage. J'y renvoie le lecteur désireux de connaître la vérité.

LA MENUISERIE.

AIR : De ma Normandie.

Dans les palais, dans les chaumières,
Le menuisier porte son art;
Partout cet art est nécessaire,
Partout il flatte le regard;
Il joint l'utile à l'agréable,
Il sert le luxe et le bon goût.
Amis, chantons cet art aimable,
Qu'on est heureux de rencontrer partout.

Une forte meuuiserie
Doit fermer tous nos bâtiments,
Dans l'intérieur sa symétrie
Décorer nos appartements;
Dans les salons de l'opulence
Les yeux charmés, les yeux surpris,
Souvent admirent l'élégance
Des beaux parquets, des superbes lambris.

Cet art étale sa richesse
Dans les temples de l'Éternel;
Il les décore avec noblesse,
Il embellit jusqu'à l'autel.
Quand les ordres d'architecture
Par lui sont bien exécutés,
Leur riche et superbe structure
Présente alors beaucoup plus de beauté.

Qui sait bien la menuiserie
Possède aussi d'autres talents;
Principes de géométrie,
Dessin, calcul, lavis des plans.
A d'autres arts cet art s'applique;
Il les aide de son concours,
Imprimerie et mécanique
Viennent souvent réclamer son secours.

Par BOURGUIGNON LA FIDÉLITÉ.

HOMMAGE AUX COMPAGNONS.

Faisons retentir cette ville
Du nom du grand roi Salomon,
Il excite les plus habiles
A la noble émulation;
Du nord au midi de la France
Faisons résonner les échos
Des noms de gloire et de vaillance (*bis*)
Dus à nos Compagnons gavots.

Les œuvres les plus difficiles
Leur doivent naissance et beautés,
Et les travaux les plus utiles
Sous lui furent exécutés.
Minerve en est la protectrice,
Nous marchons sous ses étendards;
Cette déesse bienfaitrice (*bis*)
Aime à protéger les beaux-arts.

Un vaisseau battu par l'orage,
Flottant sur le bassin des mers,
Ressemble le Compagnonage
Luttant contre de grands revers.
Oui, sur l'océan de la vie,
S'en va flottant d'un noble orgueil,
Bravant la discorde ennemie, (*bis*)
La tempête comme l'écueil.

Vive le bleu, le blanc sans tache;
Gloire à nos célestes couleurs,
Qu'à son côté on les attache,
Et qu'on les porte avec honneur.
C'est la marque de l'alliance
Des enfants du grand Salomon,
Les signes de reconnaissance
De nos honnêtes Compagnons.

En commençant votre carrière,
Enfants, venez avec respect

Voyager sous notre bannière ;
D'un cœur vaillant, bon, mais discret.
Avec ces titres respectables,
Parmi nous vous serez reçus.
Notre devoir inébranlable
Ne demande que des vertus.

O vous dont l'âme est noble et fière,
Gais Compagnons, chanteurs charmants,
Souffrez qu'un Affilié sincère
A vos accords mêle ses chants;
Il craint qu'un peu trop de hardiesse
Ne vous blesse dans sa chanson;
Mais, s'il n'a pas votre sagesse,
Il a la même intention.

Par BOURGUIGNON LA FIDÉLITÉ,
Avant d'être reçu Compagnon.

LES ADIEUX A BORDEAUX.

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

De mon départ l'heure s'apprête;
Il faut enfin se décider.
Déjà le rouleur à la tête
Sur la route va me guider.
Prés fleuris, campagne gentille,
Vallons charmants, brillants côteaux,
Adieu, beau sexe, aimable ville,
Adieu, Bordeaux. (*bis*)

Je te quitte, célèbre ville,
Où l'on voit briller nos talents;
Contre l'Esponton indocile
Tu protége nos Devoirants.
En m'éloignant, j'ai l'âme émue;
Fier théâtre de nos travaux,
Murs antiques, je vous salue;
Adieu, Bordeaux.

Embrassant le père et la mère,
Je m'acquitte de mon devoir;
Qu'ils jouissent d'un sort prospère,
Voilà mes vœux et mon espoir.
Ah! si loin d'eux je me retire,
Courbé sous de nobles fardeaux,
C'est dans le dessein de m'instruire.
Adieu, Bordeaux.

Loin d'une maîtresse adorée,
Je me dérobe à sa douleur;
Sur son chevet, triste, éplorée,
Elle m'accuse de rigueur.
Irai-je d'une ardeur trop vive
La consoler sous ses rideaux!
Non, je fuis son ombre plaintive.
Adieu, Bordeaux.

J'entends la troupe harmonieuse
Qui, par la douceur de ses chants,
Annonce la saison joyeuse
Où l'été succède au printemps.
Joignons nos voix, sans plus attendre,
Aux accords de tous ces oiseaux;
Frappons l'air de ce cri si tendre :
Adieu, Bordeaux.

Flairer les fleurs qu'on voit éclore
Et les fouler à chaque pas,
Jouir des baisers de l'aurore,
Sont des plaisirs remplis d'appas.
Pour goûter, assis sous l'ombrage,
La fraîcheur des coulants ruisseaux,
Marchons, chantons avec courage;
Adieu, Bordeaux.

Dans ton sein, belle Occitanie,
Je porte mes pas et mon cœur;
Je repousserai l'insomnie
Par la force de ta liqueur.
Ah! quel agréable spectacle
M'offrent tes vignes en cerceaux!

Vers toi je vole sans obstacle.
  Adieu, Bordeaux.
Du Loiret les ondes tremblantes
Baignent le pays de l'auteur;
Il fut nommé l'Aimable à Nantes
Par des Compagnons pleins d'honneur.
Mais l'heure avance et le temps presse;
Terminons d'aussi longs propos.
Jusqu'au revoir, je vous délaisse.
Adieu, Bordeaux! adieu, Bordeaux!

Par GUÉPIN L'AIMABLE.

LES QUATRE SAISONS.

Après quelques jours de souffrance
D'un hiver triste et sans attraits,
L'aimable printemps recommence,
Célébrons ses heureux bienfaits.
Aux noirs frimats, à la froidure
Succède un soleil radieux,
Et tout nous dit dans la nature :
« Partez tous Compagnons joyeux. »
Du bruit de nos chants de conduite
Déjà les airs ont retenti :
Adieu! l'on s'embrasse, on se quitte,
Adieu! l'on part on est parti....
Cessez vos pleurs, jeunes amantes,
Nous recherchons les vrais talents;
Sachez toujours être constantes,
Nous saurons vous être constants.

Si le printemps fait tout éclore,
L'été vient le mûrir après.
Aux suaves parfums de Flore
Succèdent les dons de Cérès.
En tout lieu la terre embrâsée
Nous montre sa fécondité.
Du soleil et de la rosée.
Elle tient sa fertilité.

Souvent au lever de l'aurore
On voit de lestes Compagnons,
Pleins de l'ardeur qui les dévore,
Traverser pleines et vallons.
A midi sous un frais ombrage,
Ils évitent les feux du jour.
S'ils rêvent, c'est à leur voyage,
Ou peut-être encore à l'amour.

Sur de riants côteaux, l'automne
Nous promet le nectar divin.
On voit dans des vergers, Pomone
Un panier de fruits à la main,
Bacchus à l'ombre d'une treille,
Avec les jeux et les amours,
Célèbre en vidant sa bouteille
L'agrément des derniers beaux jours.

Déjà de la campagne aimable
Les dieux des champs ont déserté.
Déjà vers l'Olimpe immuable
Flore et Zéphir ont remonté.
Aquilon étend son empire,
Dessèche les dernières fleurs
Qui se fanant, semblent nous dire :
Hâtez-vous, jeunes voyageurs.

« Le règne de la mort commence.
Du sombre empire des frimats
L'ouragan déchaîné s'élance,
Mugit et fond sur nos climats.
Tout a changé dans la nature
Et semble être mort sans retour.
Plus de berceaux, plus de verdure,
Plus de rossignol, plus d'amour. »

Par Bourguignon La Fidélité

LES SECTATEURS DE SALOMON.

Air du Baiser du soir.

O Calliope, à ma verve infertile,
En ce beau jour accorde quelques vers
Pour célébrer le parti que je sers,
Aide ma voix encor faible et débile.
Que ne suis-je ton nourrisson,
Et bercé par toi sur le Pinde;
Car c'est envain que je veux peindre
Les sectateurs de Salomon. } *bis.*

Ceux que fonda le plus sage des sages,
« Roi dont les faits émanaient tous du ciel, »
Perpétueront son Devoir éternel
Dans tous les lieux ainsi qu'en tous les âges;
Ne redoutant rien en son nom,
Quelque péril qui les menace,
Qu'il est beau de suivre la trace
Des sectateurs de Salomon.

Chez eux n'est point de pouvoir arbitraire!
Chaque membre de la société,
A table boit, chante à l'égalité,
Comme le fils issu du commun père
La Discorde de son brandon,
Ne trouble point leur sympathie.
L'intimité sans cesse lie
Les sectateurs de Salomon.

Leur gloire, amis, bien qu'étant plébéienne,
A plus de prix que la gloire des rois.
Plus qu'eux ils sont fidèles à leurs lois:
Dans le malheur ils partagent la peine,
Non guidés par l'ambition,
Mais bien par la philantropie.
Telles sont les règles de vie
Des sectateurs de Salomon.

En voyageant sur l'océan du monde,
Souvent en butte à la rivalité,
Ils résistent par la fraternité.
Doux sentiment qui toujours les seconde,
Le mérite accroît leur renom,
Et les vertus et la science
Couronnent sur le tour de France
Les sectateurs de Salomon.

Par **Tourangeau**, Affilié menuisier.

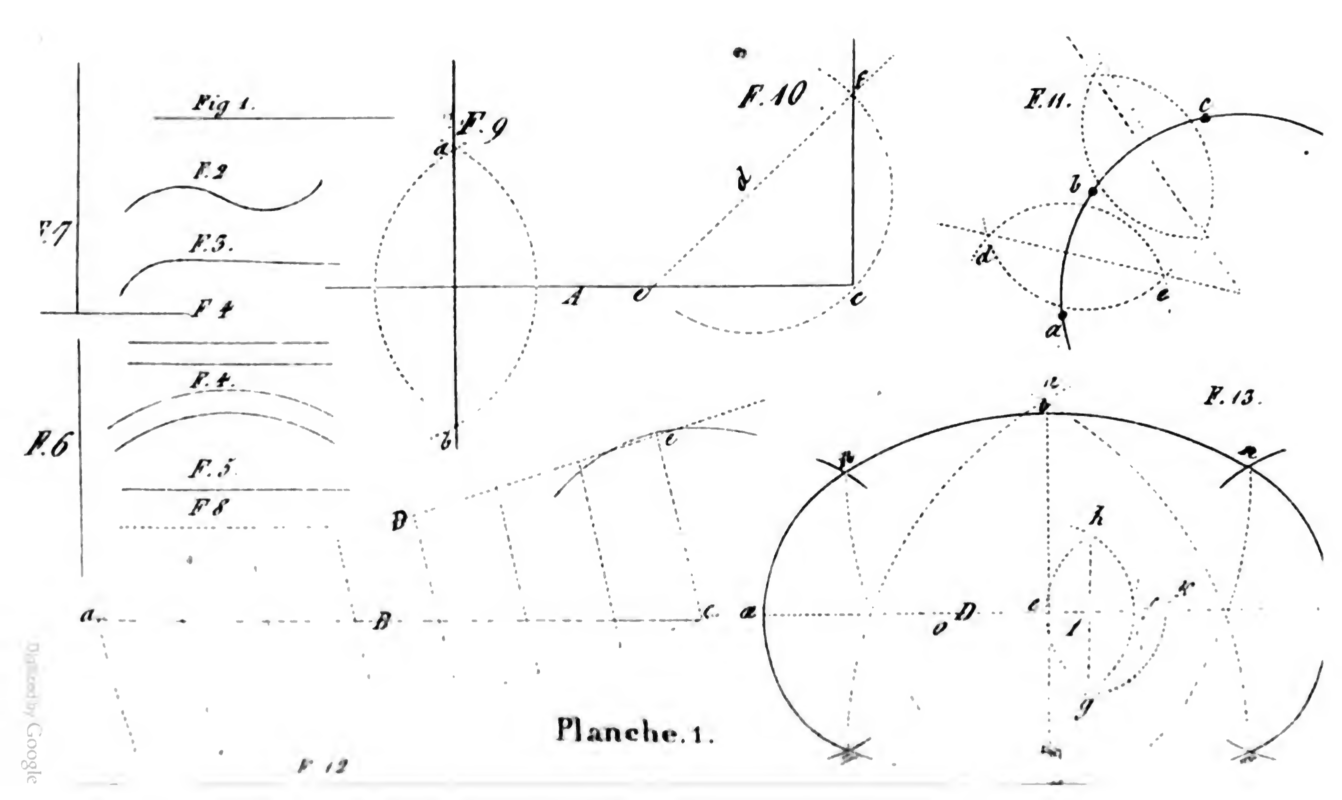


Planche. 1.

GÉOMÉTRIE,

ARCHITECTURE ET TRAIT.

Il est bon de chanter, mais il est très-important de s'occuper des principes qui peuvent nous aider dans nos travaux journaliers. C'est dans cette vue que je place ici quelques figures de géométrie, un dialogue sur l'architecture et un raisonnement sur le trait.

FIGURES DE GÉOMÉTRIE.

La géomëtrie a, dit-on, pris naissance dans la vieille Egypte. Tous les ans, à des époques périodiques, les eaux du Nil sortent de leur lit, inondent les campagnes et détruisent les limites des champs. Quand les eaux s'étaient retirées, chaque individu ne pouvait plus retrouver l'étendue fixe de son champ, de sa proprieté. On eut alors recours au mesurage, et la géométrie naquit insensiblement.

Quoique je vous aie parlé de géométrie, je n'ai pas la prétention de vous en faire un cours, mais je vous en donnerai quelques termes et quelques figures d'un usage fréquent. (*Voy*. pl. 1.)

Lignes.

Il y a deux genres de lignes, la droite et la courbe.

La ligne droite est considérée comme le chemin le plus court d'un point à un autre. (*Voy* fig. 1.)

La ligne courbe prend une voie détournée, et par-

court un plus long espace pour se rendre d'un point à un autre. (*Voy.* fig. 2.)

La ligne mixte est un composé de droit et de courbe; elle se forme de la réunion des deux premières. (*Voy.* fig. 3.)

Les lignes reçoivent un nom de leurs formes; elles en reçoivent un autre de leurs positions.

La ligne parallèle est celle qui, posée à côté d'une autre ligne, la longe toujours sans s'en éloigner ni s'en rapprocher plus d'un bout que de l'autre. (*Voy.* fig. 4.)

La ligne horizontale est celle qui est parallèle à l'horizon [1], ou de niveau. (*Voy.* fig. 5.)

Un fil au bout duquel serait suspendu un petit plomb prendrait une position fixe, et n'inclinerait ni à droite ni à gauche. Si vous tiriez une ligne parallèle à ce fil, elle se nommerait ligne d'aplomb ou verticale. (*Voy.* fig. 6.)

La ligne perpendiculaire est celle qui pose d'équerre sur une ligne droite, placée n'importe comment, qui lui sert de base. (*Voy.* fig. 7.)

Ces deux lignes sont perpendiculaires l'une à l'autre.

La ligne ponctuée est celle qui dans le dessin d'un ouvrage représente les arêtes invisibles ou de faux parements. (*Voy.* fig. 8.) Elle n'est le plus souvent qu'une ligne d'opération dont on s'aide, et qui ne représente rien, comme on peut le voir dans les figures suivantes, 9, 10, etc.

Trait carré (fig. 9).

La ligne A étant faite, ouvrez votre compas plus ou moins, et décrivez les deux arcs de cercle que vous

[1] Jetez la vue dans l'espace aussi loin que vous pourrez : l'endroit où vous voyez la terre et les cieux se toucher est l'horizon; regardez fixement, tournez sur vous-même, vous verrez comme un immense cercle de niveau qui semble joindre la terre aux cieux, c'est ce cercle horizontal qui a donné le nom à la ligne horizontale.

voyez. Ces arcs, en se rencontrant par leurs extrémités, vous donnent les deux points *a*, *b*. Faites passer une ligne droite par leur intersection, elle sera perpendiculaire ou d'équerre à la ligne A.

Trait carré au bout de la ligne (fig. 10).

Vous avez au bout de la ligne A le point *c*; vous voulez de ce point monter une ligne perpendiculaire à la ligne A; posez une pointe du compas sur le point *c*, ouvrez-le plus ou moins, et approchant dans la direction du point *d*; ayant ce point, qui vous sert de centre, décrivez une ligne circulaire qui parte de la ligne A, passe sur le point *c*, et se prolonge indéfiniment [1]. Tirez une ligne qui parte du point *e*, passe sur le point de centre, et se prolonge jusqu'à la rencontre de la ligne circulaire : vous aurez le point *f*; tirez du point *f* au point *c* une ligne droite, elle sera d'équerre à la ligne A.

Faire passer une circonférence par trois points donnés. — Les trois points perdus (fig. 11).

Ayant les trois points *a*, *b*, *c*, placés n'importe comment [2], et voulant trouver leur point de centre commun, posez votre compas sur le point *a*, ouvrez-le à peu près vers le point *b*, décrivez un arc ; portez votre compas sur le point *b*, décrivez un autre arc ; faites passer sur leurs points de rencontre *d*, *e*, une ligne que vous prolongerez indéfiniment du côté où le centre devra se trouver ; décrivez entre les deux points *b*, *c*, d'autres arcs ; faites passer comme vous voyez une ligne par leur intersection. Le point où les deux lignes droites se rencontrent est le centre commun des trois points *a*, *b*, *c*; posez-y votre compas, ouvrez-le jusqu'à un des points, et décrivez la cir-

[1] Quand je dis indéfiniment, c'est prolonger la ligne plutôt plus que moins.

[2] Pourvu qu'ils ne soient pas sur une ligne droite.

conférence qui passera également sur les deux autres.

J'aurais pu tirer une ligne droite du point *a* au point *b*; une autre du point *b* au point *c*; j'aurais pris le milieu de chacune de ces lignes; de ces milieux j'aurais fait partir deux lignes d'équerre qui, en se rencontrant, m'auraient donné le point de centre cherché. La première manière est préférable.

Diviser une ligne en parties égales du premier coup (fig. 12).

Voulant diviser la ligne droite B, du point *a* au point *c*, commencez par faire partir du point *a* la ligne D, qui sera plus ou moins en biais, et d'une longueur indéfinie. Vous voulez, je suppose, du point *a* au point *c* diviser en six parties égales; ouvrez votre compas convenablement, et, en partant du point *a*, portez six fois son ouverture sur la ligne oblique D. Ayant marqué six points sur cette ligne, du sixième, qui sera le point *e*, tirez une ligne au point *c*. Maintenant ajustez votre fausse équerre sur la ligne *aBc* et la ligne *ce*; des cinq autres points marqués sur la ligne oblique, amenez des lignes parallèles à la ligne *ce*; ces lignes couperont la ligne B que nous avons voulu diviser en six parties égales.

On utilise ce moyen pour faire la division des lames de persiennes.

J'ajouterai : si, sans vous aider d'une fausse équerre, vous vouliez diviser une ligne droite sur un terrain, il faudrait, au lieu d'une ligne oblique, en tirer deux formant deux angles pareils. Vous porterez les points de divisions sur les deux lignes également; vous joindrez ces points par des lignes droites qui couperont à des distances égales la ligne que vous aurez voulu diviser. Jetez un coup d'œil au bas de la figure 12, et vous comprendrez ceci.

Ovale borné (fig. 13).

La ligne D est le grand axe de l'ovale, la ligne E en est le petit axe; donc, ayant tiré la ligne D et la ligne E perpendiculaires l'une à l'autre, posez les quatre points *a*, *b*, *c*, *d*, qui bornent à volonté l'ovale sur sa longueur et sur sa largeur. Prenez dans votre compas du point *e* au point *d* la moitié de l'ovale, portez votre compas sur le point *c*, et marquez le petit arc *f*; ouvrez votre compas de l'arc *f* au point *e*, et décrivez les deux arcs de cercle que vous voyez. Faites passer une ligne sur les points *g*, *h*; ayant obtenu le point *i*, posez dessus votre compas; ouvrez-le jusqu'au point *g*, et décrivez le quart de cercle qui donne le point *k*; posez votre compas sur le point *k*, ouvrez-le jusqu'au point *c*, et décrivez un bout de l'ovale. Sans déranger votre compas, portez-le sur le point *c*, et décrivez les deux petits arcs qui donnent les points *m*, *n*. Portez votre compas sur le point *a*, marquez le point *o*, et le laissant sur ce point, décrivez cet autre bout de l'ovale. Quant aux points *p*, *q*, vous savez comment il faut les marquer. Ouvrez votre compas du point *n* au point *p*, décrivez les deux grands arcs qui vous donnent le point *r*; posez le compas sur le point *r*, et décrivez un des côtés de l'ovale : usez du même moyen pour tracer l'autre côté.

Si vous m'avez compris, vous pourrez faire des ovales de toutes dimensions.

DIALOGUE SUR L'ARCHITECTURE

ENTRE DEUX COMPAGNONS.

LANGUEDOC. — Du temps que mon père vivait, j'entendais tous les jours parler de géométrie, d'architecture et de trait; mais j'étais jeune alors, et de toutes ces choses je ne connais presque que des mots. On dit, Provençal, que vous êtes savant; voudriez-vous avoir la bonté de répondre à mes questions, et me faire une petite instruction sur les choses dont je connais les mots?

PROVENÇAL. — Volontiers; mais une instruction orale ne suffira pas; il vous faudrait une tablette, des crayons, des compas, et travailler. Ce n'est qu'en travaillant que l'on peut véritablement approfondir les choses dont vous me parlez.

LANGUEDOC. — Je suis impatient d'apprendre, de m'instruire, et vous refuseriez, Provençal, de répondre aux questions que je voudrais vous adresser?

PROVENÇAL. — Je ne vous refuse rien, et je suis prêt à vous répondre.

LANGUEDOC. — Je sais que la géométrie est indispensable, qu'elle apprend à connaître les noms [1] des points et des lignes, qu'elle apprend à faire des traits carrés, des ovales, des anses de panier; à faire passer des circonférences par des points déterminés; à diviser des intervalles plus ou moins longs d'un seul compassement, à développer la surface [2] des corps, quels que soient leurs formes et leurs contours. Je sais qu'on apprend par elle toutes sortes de choses utiles; quoique je comprenne peu à la géométrie, je sais cependant à peu près ce qu'elle est. Mais qu'est-ce que l'architecture?

PROVENÇAL. — C'est l'art d'élever les édifices pu-

[1] Noms et définitions.

[2] Apprendre à développer la surface des prismes, des cylindres, des cônes droits et inclinés, etc., est de la plus grande utilité pour ceux qui veulent se faire très-forts dans le trait.

blics et particuliers, et de leur donner la solidité, la forme, les dispositions, les embellissements qui leur conviennent; il y a l'architecture grecque et romaine, l'architecture arabe, l'architecture gothique, etc. De toutes ces architectures, c'est l'architecture grecque-romaine qui a prévalu. Je vais vous entretenir, non de son ensemble, mais de son origine, de ses divisions et de ses proportions.

LANGUEDOC. — Ah! oui, parlez-moi d'abord de l'origine de l'architecture.

PROVENÇAL. — Son origine, pour dire comme tous ceux qui en ont parlé, se perd dans la nuit des temps. Selon Vitruve [1], la nécessité de se mettre à couvert pendant les mauvais temps, et de se garantir de la férocité de certains animaux, força les hommes à se chercher des abris et des retraites; ils purent d'abord se loger dans les cavités de la terre et des rochers. Mais les familles devenant plus nombreuses, ces demeures ne suffirent plus. Le besoin excitant l'industrie, on construisit d'autres habitations; on en fit avec des perches plantées en terre, entrelacées de branchages et recouvertes d'un enduit de boue; on leur donna la forme de cônes pour faciliter l'écoulement des eaux. De semblables logements devaient être incommodes et facilement renversés et entraînés par les vents et les inondations. La société s'agrandissant, on construisit à la place de ces huttes des cabanes plus grandes, plus solides et plus agréables. On fit choix des arbres que le hasard avait à peu près placés carrément; on les coupa au haut du tronc, c'est-à-dire au-dessous des premières branches. Sur ces troncs coupés de niveau, furent placés horizontalement des arbres équarris déstinés à porter le plancher; pour former

[1] Vitruve, savant architecte romain, naquit environ soixante ans avant Jésus-Christ, à Formies, ville de Campanie. Cette ancienne ville est aujourd'hui un bourg nommé Mola et est à deux lieues de Gaëte et à seize de Naples. Les ouvrages de Vitruve sont remplis de science et de détails attachants; ils sont traduits en toutes les langues.

le plancher, on posa transversalement des solives de moindre grosseur; enfin on surmonta le tout de solives inclinées pour se garantir des pluies en facilitant leur écoulement. C'est ainsi qu'on raconte l'origine de l'architecture. On voit dans cette construction encore informe la première idée des colonnes, des architraves, des frises, des corniches, des modillons, des métopes, des triglyphes et des frontons, et par conséquent un commencement d'ordre.

LANGUEDOC. — Il y a dans ce que vous venez de raconter quelque chose qui plaît. Maintenant dites-moi quelles sont les divisions de l'architecture.

PROVENÇAL. — L'architecture, celle du moins dont les premières notions sont indispensables aux ouvriers de presque tous les états, se divise en cinq ordres. Le premier de ces ordres est le *toscan*. On raconte que des peuples de Lydie, ayant émigré de leur patrie, vinrent s'établir dans la Toscane; là ils élevèrent des temples d'une grande solidité et d'une simplicité remarquable. De ces constructions naquit l'ordre toscan, dont le nom dérive de Toscane. Le deuxième ordre est le *dorique*, le plus ancien de tous. Dorus, architecte grec, fit élever dans Argos un temple immense, et dont la forme et les embellissements constituèrent l'ordre dorique, ordre si régulier, si bien proportionné, et qui fut appelé *dorique*, du nom de Dorus, son auteur. Le troisième, l'ordre *ionique*, prit son nom d'Ion l'Athénien, qui, établi dans l'Ionie, province de l'Asie-Mineure, construisit plusieurs temples qui formèrent l'ordre élégant, l'ordre gracieux dont il est ici question. Le quatrième est l'ordre *corinthien*; voici comment Vitruve en raconte l'origine. Une jeune fille de Corinthe étant morte au moment où elle allait se marier, sa nourrice recueillit dans une corbeille plusieurs petits objets auxquels elle avait été attachée pendant sa vie: pour les mettre à l'abri des injures du temps et les conserver, cette femme couvrit la corbeille d'une tuile plane, et la posa ainsi sur le tombeau. Dans ce lieu se trouva par hasard la ra-

cine d'une plante d'achante ; au printemps elle poussa des feuilles et des tiges qui entourèrent la corbeille ; la rencontre des coins de la tuile força leurs extrémités de se recourber, ce qui forma le commencement des volutes. Le sculpteur Callimaque, que les Athéniens estimaient à cause de ses grands talents, passant près de ce tombeau, vit la corbeille, et remarqua la manière gracieuse avec laquelle ces feuilles naissantes l'entouraient et la couronnaient ; cette forme nouvelle lui plut, il l'imita dans les colonnes qu'il fit par la suite à Corinthe, et il établit d'après ce modèle les proportions de l'ordre corinthien, le plus riche, le plus noble, et le plus imposant de tous les ordres.

Le cinquième ordre, c'est le *composite*. Les Romains prirent tout ce qu'ils trouvèrent à leur convenance dans les ordres précédents, et en composèrent un ordre qui, pour cette raison, fut appelé composite. On cite encore le dorique primitif, dit ordre *pœstum*, parce qu'il a été découvert dans la ville de Pœstum, près de Naples, et dessiné sur les ruines antiques du temple de Neptune. Il y a de plus l'ordre *rustique*, le *persique*, le *cariatide*, l'*attique*, le *français*, etc.; mais ces derniers ordres ne nous sont pas d'une grande utilité. Donc, comme je l'ai déjà dit, l'architecture grecque-romaine se divise en cinq ordres, savoir : le *toscan*, le *dorique*, l'*ionique*, le *corinthien* et le *composite*. Chacun de ces ordres se divise en trois parties : le piédestal, la colonne et l'entablement. Chacune de ces parties se subdivise en trois autres parties qui sont, dans le piédestal : la base, le corps ou dé, et la corniche ; dans la colonne : la base, le fût et le chapiteau ; dans l'entablement : l'architrave, la frise et la corniche.

LANGUEDOC. — Vous m'avez parlé de l'origine de l'architecture, de sa division en cinq ordres, et autres divisions ; je voudrais maintenant connaître les proportions des ordres et la manière d'obtenir le module, cette mesure qui sert, dit-on, à les dessiner.

PROVENÇAL. — Je vous dirai que plusieurs savants

architectes ont donné des règles pour les proportions des ordres. Je citerai Palladio [1], Scamozzi [2], Vignole [3]. Les règles données par ce dernier ont été préférées. Il donne de hauteur à la colonne de l'ordre toscan sept fois sa grosseur, ou quatorze modules; à celle de l'ordre dorique, huit fois sa grosseur, ou seize modules; à celle de l'ordre ionique, neuf fois sa grosseur, ou dix-huit modules; à celle de l'ordre corinthien et à celle de l'ordre composite, dix fois leur grosseur, ou vingt modules. Maintenant je vais vous donner les moyens les plus simples pour dessiner un ordre dans ses proportions convenues. Je serai peut-être un peu long, mais je tiens à me faire comprendre. Nous sommes seuls, loin du bruit de la ville, et sur un terrain tout à fait propice. J'ai ici à ma disposition un compas d'une assez bonne longueur, et une règle qui est longue aussi; je vais vous prêter ces instruments, et vous allez dessiner là sur ce terrain.

LANGUEDOC. — Bah! est-ce que cela se peut?

PROVENÇAL. — Oui, prenez ceci, et attention! Voulez-vous construire un ordre, n'importe lequel, n'importe sa dimension, commencez par tracer à terre une ligne droite [4].

LANGUEDOC. — Voilà.

PROVENÇAL. — Cette première ligne, nous la nommerons la ligne du bas. Tracez une seconde ligne à

[1] André Palladio, né à Vicence, en Italie, l'année 1518, mort en 1580.

[2] Vincent Scamozzi, né dans la même ville en 1552, mort à Venise en 1616.

[3] Jacques Barozzio, dit Vignole, né en 1507, dans le village de Vignole, en Italie, mort à Rome en 1573. On comprendra facilement que le nom de Vignole qu'on lui a donné, est le nom de son village; de lui il est passé à son Traité des règles des cinq ordres d'architecture. Actuellement on nomme Vignole presque tous les ouvrages qui traitent de l'architecture ou du trait.

[4] Celui qui voudra bien comprendre ceci tracera les lignes à proportion qu'on les nomme; il fera les divisions aussi, et enfin tout ce que Provençal indique.

quarante, à soixante pieds de la première, si vous voulez; mais il faut qu'elle lui soit parallèle [1].

LANGUEDOC. — Je n'épargnerai guère mes pas. — Ça y est.

PROVENÇAL. — Cette seconde ligne, nous la nommerons la ligne du haut. Posez sur la ligne du bas une ligne d'équerre qui se prolonge jusqu'à la ligne du haut.

LANGUEDOC. — Un moment... C'est fait.

PROVENÇAL. — Divisez cette ligne d'équerre depuis la ligne du bas jusqu'à celle du haut, en dix-neuf parties égales.

LANGUEDOC. Ça demande du temps [2]. Attendez; j'ai fini.

PROVENÇAL. — Bien. A partir de la ligne du bas, comptez: une partie, deux parties, trois parties et quatre parties. Au-dessus de cette quatrième partie posez une ligne parallèle à la ligne du bas.

LANGUEDOC. — Voilà.

PROVENÇAL. — Trois parties au-dessous de la ligne du haut posez une ligne qui lui soit parallèle.

LANGUEDOC. — Voilà.

PROVENÇAL. — Remarquez bien ceci: les quatre parties du bas sont la hauteur du piédestal, les douze du milieu celle de la colonne, les trois du haut celle de l'entablement, quelque ordre que vous fassiez. De quelque dimension que vous le fassiez, n'oubliez jamais que sa hauteur totale se divise toujours en dix-neuf parties; que le piédestal en prend toujours quatre, la colonne douze et l'entablement trois.

LANGUEDOC. — Et si je voulais faire un ordre sans piédestal, comment m'y prendre?

PROVENÇAL. — Vous diviseriez sa hauteur en quinze parties: la colonne en prendrait douze et

[1] La ligne parallèle est celle qui, à côté d'une autre ligne, la suit toujours, sans s'en écarter ou s'en approcher plus d'un bout que de l'autre.

[2] L'opération n'en demandera guère à celui qui sait la manière de diviser une ligne du premier coup. Voir la planche I, fig. 12.

l'entablement trois. Vous obtiendriez le même résultat en divisant en cinq parties : en ce cas la colonne en prendrait quatre et l'entablement une. On sait que 1 est à 5 ce que 3 est à 15.

LANGUEDOC. — C'est vrai.

PROVENÇAL. — Maintenant revenons aux lignes que vous avez tracées. Vous voyez entre l'entablement et le piédestal la hauteur que la colonne doit occuper. (*Voyez* planche 2.)

LANGUEDOC. — Oui.

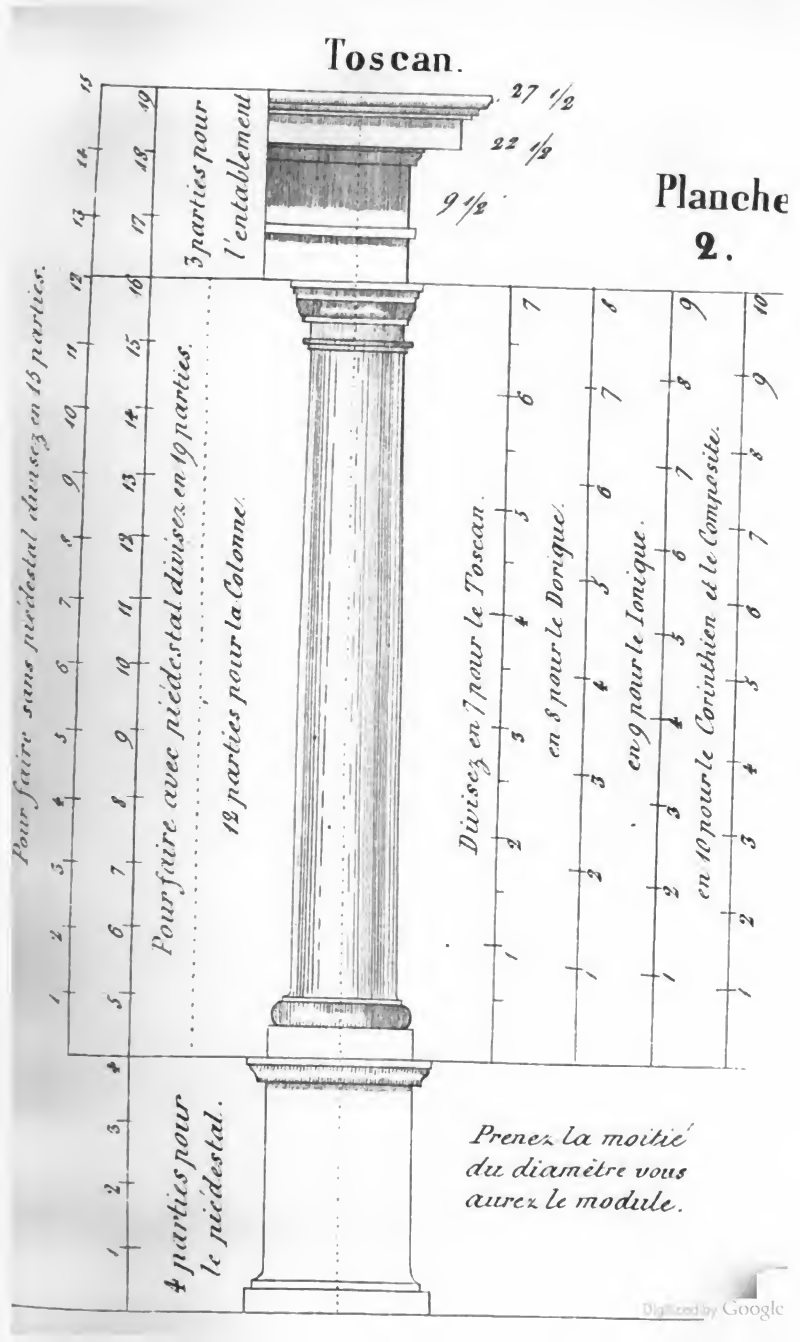
PROVENÇAL. — Eh bien, pour faire l'ordre toscan, divisez cette hauteur en sept parties, vous aurez le diamètre inférieur de la colonne [1]. Prenez dans votre compas la moitié du diamètre, vous aurez le module. Portez plusieurs modules sur une ligne droite, et vous aurez fait votre échelle de modules. Vous voyez qu'il faut diviser cette hauteur en sept pour le toscan. Vous la diviserez en huit pour le dorique, en neuf pour l'ionique, en dix pour le corinthien et le composite. Vous obtiendrez ainsi le diamètre des colonnes de chacun de ces ordres. On prend toujours la moitié du diamètre pour avoir le module ; ce qui fait suffisamment comprendre que toutes les colonnes ont deux modules de diamètre dans le bas. Elles montent jusqu'au tiers sans diminuer ; du tiers jusqu'au haut, elles diminuent environ d'un sixième [2].

LANGUEDOC. — Je me rappellerai ce que vous venez de me dire : je sais comment se divise la hauteur d'une colonne pour avoir son diamètre ; je sais prendre la moitié du diamètre pour avoir le module ; je sais enfin faire l'échelle de modules. Mais je ne sais pas encore comment le module se divise.

PROVENÇAL. — En douze parties pour le toscan et le dorique ; en dix-huit pour l'ionique, le corinthien et le composite.

[1] La grosseur du bas de la colonne.

[2] Divisez le diamètre inférieur de la colonne en six parties, et donnez cinq de ces parties à son diamètre supérieur.


Toscan.
Planche 2.
27 1/2
22 1/2
9 1/2
3 parties pour l'entablement
Pour faire sans piédestal divisez en 15 parties.
Pour faire avec piédestal divisez en 19 parties.
12 parties pour la Colonne.
Divisez en 7 pour le Toscan
en 8 pour le Dorique.
en 9 pour le Ionique.
en 10 pour le Corinthien et le Composite.
4 parties pour le piédestal.
Prenez la moitié du diamètre vous aurez le module.

LANGUEDOC. — Pourquoi, dans ces trois derniers, se divise-t-il en dix-huit parties au lieu de douze?

PROVENÇAL. — Parce que ces derniers étant plus riches, plus élégants, plus délicats, on emploie dans leurs détails des filets plus fins, plus rapprochés : on a donc besoin de plus petites parties pour la mesure de plus petites dimensions.

LANGUEDOC. — Voit-on des choses qui aient dans tous les ordres la même proportion?

PROVENÇAL. — Oui, je vous ai déjà dit que toutes les colonnes avaient deux modules dans le bas; je vous dirai que toutes les bases, que toutes les impostes et archivoltes ont un module de largeur; les chapiteaux toscans et doriques ont un module aussi.

LANGUEDOC. — Je comprends tout ce que vous m'avez dit. Donnez-moi maintenant les moyens de tracer une colonne, une volute, un fronton.

PROVENÇAL. — Mais me comprendrez-vous?

LANGUEDOC. — Jusqu'à présent j'ai tout compris; je suppose que je ne comprendrai pas avec la même facilité ce qui vous reste à me dire; mais j'en retiendrai toujours quelque chose, car j'ai de la mémoire.

PROVENÇAL. — Je ne crois pas en ceci devoir vous faire dessiner sur le terrain. J'ai sur moi un livre sur lequel sont tracés les objets que vous voulez connaître. Je vais l'ouvrir à l'endroit de la colonne, et vous expliquer ligne par ligne la manière de la tracer. (*Voyez* planche 3.)

LANGUEDOC. — Je ne demande pas mieux.

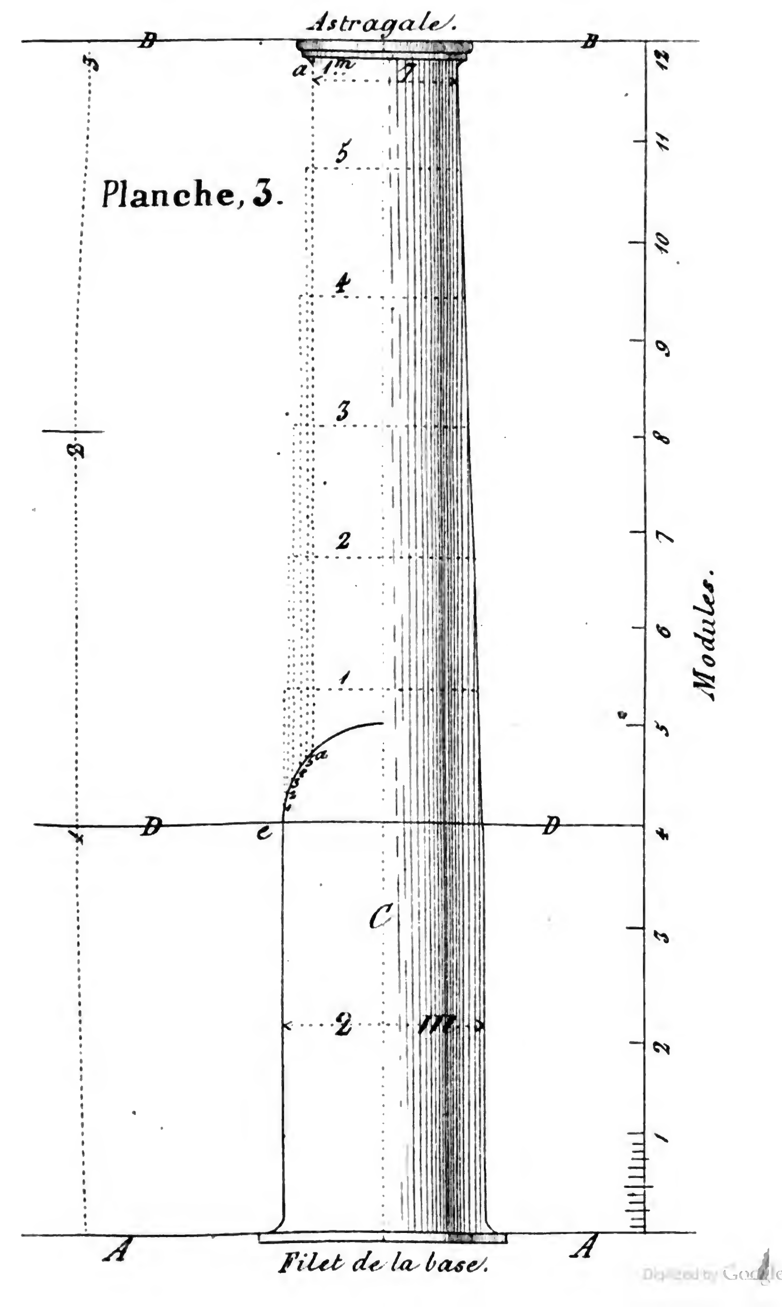
PROVENÇAL. — Toutes les colonnes ont le même tracé géométrique. Celle que l'on voit ici est de l'ordre toscan; vous savez qu'elle doit avoir quatorze modules de hauteur, y compris sa base et son chapiteau. Ici base et chapiteau sont supprimés : nous n'avons donc pas quatorze modules, mais douze seulement. Je vais vous parler comme si je voulais vous en faire faire une semblable. Ecoutez et regardez. De la ligne A à la ligne B, divisez en douze parties égales : chaque partie de cette division est un module. Divisez un de ces modules en douze,

vous aurez les parties de module. De la ligne A à la ligne B divisez en trois pour avoir la ligne D, qui est le tiers de la colonne; la ligne C est l'axe [1] de la colonne. Portez un module de chaque côté de l'axe pour former le diamètre de la colonne, qui est le même du bas jusqu'au tiers. Le diamètre supérieur de la colonne est d'un module sept parties : portez cette mesure sous l'astragale. De la ligne D à la ligne B divisez en six pour avoir les lignes 1, 2, 3, 4 et 5. Posez une pointe du compas sur le point de rencontre de la ligne D et de la ligne C; ouvrez-le d'un demi-diamètre, et décrivez le quart de cercle que vous voyez. Retombez le diamètre supérieur de la colonne sur ce quart de cercle. Divisez la portion de cercle comprise entre le point *a* et le point *e* en six parties égales. Numérotez les points de la division en 1, 2, 3, 4 et 5. Du point 1 montez une ligne d'aplomb qui vienne toucher à la ligne 1; du point 2 montez une ligne qui aille toucher la ligne 2; autant des autres points avec les autres lignes. Sur le côté de la colonne, entre le point *a*, sous l'astragale, et le point *e*, sur la ligne D, vous avez cinq angles: tracez, au moyen d'une règle ployante, une ligne qui passe sur les deux points et sur les cinq angles; cette ligne sera un peu courbe. Ainsi doit diminuer la colonne du tiers jusqu'en haut. M'avez-vous compris?

LANGUEDOC. — Oui, mais j'aurai besoin d'y réfléchir. Je ne sais pas encore la chose par cœur; il faudrait que je la dessine.

PROVENÇAL. — Je le savais. Aussi je crois vous avoir dit sur l'architecture tout ce que je pouvais vous dire avec quelque utilité. Maintenant je vous conseille de dessiner. Ce n'est qu'en dessinant que vous pourrez bien comprendre le tracé géométrique des colonnes, des volutes et des frontons. En dessinant, vous apprendrez quels sont les ordres qui demandent des ornements, quels sont ceux qui n'en comportent pas, dans quel espacement on doit mettre les colonnes, ce

[1] Le milieu de la colonne.



Astragale.
Planche, 3.
Modules.
Filet de la base.

que c'est que les arcades et les portiques, comment on superpose des ordres les uns sur les autres; comment, dans quelques cas, il est permis de s'écarter quelque peu des règles, moyennant toutefois qu'on ne s'écarte pas du bon goût.

LANGUEDOC. — Si l'on voulait dessiner un ouvrage de menuiserie sur une feuille, comment établirait-on l'échelle?

PROVENÇAL. — J'ai là, je suppose, une feuille de papier de quinze pouces sur vingt-six. Je veux dessiner dessus une devanture de boutique de douze pieds de hauteur sur dix-huit pieds de largeur : proportion observée, la plus longue dimension de mon papier recevra amplement la plus longue dimension de la devanture. Je pose sur les deux longs bords de mon papier deux lignes entre lesquelles sera placée la hauteur de la devanture. Je divise d'une ligne à l'autre en autant de parties que la hauteur de la devanture doit avoir de pieds : je veux dire en douze. Chacune de ces parties est un pied, et j'établis l'échelle de pieds comme si j'établissais une échelle de modules. Je prendrai sur cette échelle les proportions pour tous les détails de la devanture. Pour dessiner tout autre objet sur le papier, j'emploierai le même moyen.

LANGUEDOC. — Et si cette devanture avait des pilastres, l'échelle de pieds pourrait-elle servir à les proportionner?

PROVENÇAL. — Non. Je diviserais leur hauteur comme si c'étaient des colonnes, et ayant obtenu le module, je formerais une seconde échelle dont je me servirais pour régler la largeur des pilastres, et pour proportionner les chapiteaux et les bases.

LANGUEDOC. — Les pilastres ont donc les mêmes proportions que les colonnes?

PROVENÇAL. — Oui; ils en diffèrent seulement en ce qu'ils sont aussi larges dans le haut que dans le bas.

LANGUEDOC. — Je comprends; je comprendrai encore mieux dans quelque temps d'ici. Dites-moi si je dois dessiner l'architecture d'un bout à l'autre.

PROVENÇAL. — Si vous avez beaucoup de temps à

vous, oui; si vous n'en avez guère, non. Dans ce dernier cas, dessinez deux ordres, commencez le troisième, et passez au trait.

LANGUEDOC. — L'architecture est utile, mais le trait est indispensable à un menuisier. Pensez-vous que je puisse me servir d'un Vignole ?

PROVENÇAL. — Je le pense.

LANGUEDOC. — Je verrai à en acheter un.

PROVENÇAL. — Lequel achèterez-vous ?

LANGUEDOC. — Lequel ? je n'en sais rien. Est-ce qu'il y a plusieurs Vignoles ?

PROVENÇAL. — Il y en a même une bien grande quantité.

LANGUEDOC. — Faites-moi-les connaître.

PROVENÇAL. — Il n'est pas utile de les citer tous; mais voici ceux qui sont le plus connus et le plus en faveur :

1° Le *Vignole de La Gardette*, ou Traité des cinq ordres d'architecture, suivi du tracé géométrique des ombres dans l'architecture; 1 vol.

2° Le *Vignole des ouvriers*, par Charles Normand, ouvrage en quatre parties. La première renferme les cinq ordres d'architecture et des détails sur les proportions à donner aux portes, aux croisées et aux arcades de différents genres. La deuxième contient un précis du relevé des terrains et de celui des plans des maisons, suivi de détails relatifs à la construction des bâtiments. La troisième contient les plans, les élévations et les coupes d'un certain nombre de projets de maisons d'habitation particulière et de maisons à loyer, dont plusieurs avec leurs différents étages. La quatrième est spécialement consacrée aux escaliers en charpente et en menuiserie.

3° Le *Vignole de Paulin Desormeaux*, ou l'Art du menuisier en bâtiment et en meuble, suivi de l'Art de l'ébéniste; 2 vol.

4° L'*Art du menuisier*, par Roubo [1], Compagnon menuisier; 2 vol.

[1] Roubo (Jacques-André), savant menuisier, né à Paris en

5° La *Menuiserie descriptive*, ou *Nouveau Vignole des menuisiers*, par Coulon [1], ouvrage extrait en partie de celui de Roubo.

LANGUEDOC. — Quel est, parmi tant de Vignoles, celui qui me conviendrait le mieux ?

PROVENÇAL. — Si vous n'aviez à dessiner que les ordres d'architecture, je vous dirais de prendre La Gardette, quoique dans son ouvrage les portiques y soient omis pour des raisons qu'on ne peut approuver. Si vous deviez vous charger de toute la construction du bâtiment, Charles Normand vous serait utile, et je vous dirais de le prendre, malgré que ses escaliers n'aient pas tous les développements dont ils auraient besoin. Paulin Desormaux est dans un trop petit format; de plus il traite trop de choses pour pouvoir les traiter à fond et avec clarté. Roubo a fait un excellent ouvrage, qui a cependant un grand défaut : il est trop cher. L'ouvrage de Coulon est celui, je crois, qui vous convient le mieux.

LANGUEDOC. — Coulon a donc fait un ouvrage parfait ?

PROVENÇAL. — Je ne dis pas cela; mais il a fait un ouvrage très-utile, ouvrage dans lequel on trouve de la géométrie élémentaire et de la géométrie descriptive, les cinq ordres d'architecture avec des assemblages pour les exécuter en menuiserie, les

1739, reçut par les soins de son père, qui exerçait la même profession, une éducation soignée; il apprit les mathématiques, la mécanique et le dessin, et en fit une heureuse application à la menuiserie. Son Traité de l'art du menuisier est le premier ouvrage de valeur que nous ayons eu en ce genre. Roubo mourut en 1791. La Convention nationale paya un tribut de reconnaissance à la mémoire du savant et modeste menuisier, en accordant à sa veuve un secours de trois mille francs. Outre l'Art du menuisier, Roubo a publié un Traité de la construction des théâtres et des machines, l'Art du carrossier et l'Art du layetier.

[1] Coulon, ancien menuisier et professeur de dessin, homme rempli de talents et de douceur.

coupes des outils dont nous nous servons, les assemblages et embrévements divers; des plans, des élévations de croisées, de persiennes, de portes intérieures et extérieures; de devantures de boutiques, de lambris d'appui et de hauteur, de parquets, etc., etc., et tout cela avec de très-bons détails; puis viennent les réductions des profils, les coupes et raccords des corniches et des cadres; de là on arrive au trait. Ce sont d'abord des arêtiers, puis des escaliers de tout genre, ensuite les ouvrages cintrés en plan et en élévation, tels que chambranle, croisée, persienne, etc., etc. Suivent les voussures et les calottes, et l'ouvrage se termine par un autel, un confessionnal et une chaire à prêcher.

LANGUEDOC. — Vous venez de citer bien des choses; le livre qui les contient me plaît déjà; cependant vous m'avez laissé voir que vous ne l'approuviez pas en tout.

PROVENÇAL. — C'est possible.

LANGUEDOC. — Qu'avez-vous à en dire?

PROVENÇAL. — M. Coulon a mis dans son livre trop d'une chose, pas assez d'une autre, et ces choses ne sont pas toujours arrangées méthodiquement; de plus, dans l'architecture il porte toutes les saillies moulure par moulure, filet par filet; tous ces petits détails sont donc péniblement portés les uns devant les autres. Il aurait dû faire comme ont fait MM. La Gardette et Charles Normand : je veux dire qu'il aurait dû porter toutes les saillies à partir de l'axe de la colonne et coter en conséquence. Cette manière est plus facile, plus précise et plus expéditive tout à la fois; elle vaut donc mieux.

Dans les ouvrages cintrés en plan et en élévation, il y a de très-bons développements; mais, de la manière dont le calibre rallongé est dessiné, on pourrait croire qu'il faut, quand on exécute sur bois, débillarder les pièces en élévation avant de débillarder en plan, ce qui ne doit pas être. J'ai entendu des hommes dire que cette manière de dessiner les chambranles était absolument fausse :

je ne suis pas si rigoureux ; mais je conviens qu'elle peut faire tromper. M. Coulon aurait dû dessiner les calibres rallongés de ses parties cintrées en plan et en élévation, comme ceux de ses escaliers.

Il y aurait aussi quelque chose à dire sur ses arêtiers : pour dessiner son pied d'autel, par exemple, il fait un encombrement de lignes à ne plus s'y reconnaître. Je ne dis pas que son principe soit faux ; je reconnais au contraire qu'il est précis, que l'on peut dans quelque cas en tirer un très-bon parti, mais les élèves le saisiront, le comprendront difficilement ; je préférerais qu'il eût fait un développement de pied par section [1]. Cette ancienne manière demande moins de lignes, moins d'espace et moins de temps ; elle est plus claire, et les élèves la conçoivent mieux, ce qui est en sa faveur une raison d'un grand poids.

Je pourrais entrer dans d'autres détails, mais ce serait, je crois, inutile.

LANGUEDOC. — Ce Vignole est donc mauvais?

PROVENÇAL. — Je vous l'ai déjà dit : c'est un bon ouvrage ; les défauts que j'ai signalés, si ce sont des défauts (car mon opinion est discutable aussi), ne sont pas capitaux. Ce livre est basé sur des principes, il est rempli de choses utiles ; c'est enfin le meilleur livre de menuiserie que je connaisse. Il dépend de M. Coulon de le rendre encore meilleur ; il en a le talent, s'il en a vraiment la volonté.

LANGUEDOC. — Dites-moi quels sont les prix des Vignoles que vous m'avez nommés tout à l'heure.

PROVENÇAL. — Celui de La Gardette se vend 10 fr.
Celui de Charles Normand 40
Celui de Paulin Desormeaux 18
Celui de Roubo 100
Celui de Coulon 18

[1] Dans beaucoup de pays on nomme les sections du pied : *les pigeons*. Cela vient sans doute de ce que les panneaux qui y sont quelquefois figurés représentent comme des ailes. Les noms de la plupart des choses sont tirés des ressemblances.

Ce dernier est très-bon marché, vu son étendue, et la quantité de matières qu'il contient.

LANGUEDOC. — Où se vendent-ils?

PROVENÇAL. — Chez Carillian-Gœury et Victor Dalmont, libraires[1] des corps royaux des ponts et chaussées et des mines, quai des Augustins, n[os] 39 et 41.

LANGUEDOC. — Celui qui n'est pas à Paris ne peut aller en acheter un.

PROVENÇAL. — En connaissant l'adresse des libraires on peut leur écrire.

LANGUEDOC. — Recevront-ils ma lettre?

PROVENÇAL. — Oui, si vous l'affranchissez. Je vous avertis que les frais de transport du livre resteront à votre charge.

LANGUEDOC. — A combien s'élèvent ces frais?

PROVENÇAL. — A quatre ou cinq francs pour Marseille et d'autres villes aussi éloignées; à trois ou quatre francs pour Lyon, Bordeaux, Nantes; et à moins que cela pour des villes très-rapprochées de la capitale.

LANGUEDOC. — C'est décidé, j'achèterai l'ouvrage de Coulon.

PROVENÇAL. — Vous ferez bien.

LANGUEDOC. — Pensez-vous que je puisse dessiner dessus?

PROVENÇAL. — Oui, et je vous avoue qu'il vaut mieux dessiner sur un bon livre que chez un mauvais maître; mais je vous avoue aussi qu'il vaut

[1] On trouve à la même librairie le Dictionnaire historique d'architecture de Quatremère de Quincy; 50 fr.; — l'Art de bâtir, par Rondelet, 125 fr.; — Recueil de menuiserie, 48 fr.; — Recueil de meubles, 48 fr.; — Recueil de serrurerie, 48 fr.; — le Manuel de l'Ebéniste, par Caron aîné, 36 fr.; — le Morisot, prix de la menuiserie, 8 fr. 50 c.; — Traité de la coupe des pierres, par Adhémard, 20 fr ; — par Simonin et La Gardette, 12 fr. ; — par Douliot, 36 fr.; — par Frezier, 30 fr.; — Traité de la charpente, par Douliot, 22 fr.; — par Fourneau, 42 fr. On trouvera enfin à cette librairie tous les ouvrages d'art et de science que l'on pourrait désirer.

mieux dessiner chez un bon maître que sur un bon livre. Un livre n'a qu'un raisonnement à vous donner, et, si vous ne l'avez pas compris, vous ne pouvez rien lui demander de plus. Avec un livre, quelque bon qu'il soit, on se donne beaucoup de peine, et l'on avance très-lentement; un maître offre plus d'avantages: il vous parle de la voix, des yeux et des mains. Si vous n'avez pu le comprendre, il change de manière de s'exprimer, il fait des signes différents, et finit par se faire comprendre, et vous avancez continuellement et sûrement. Je le répète, un bon maître est de beaucoup préférable à un bon livre.

LANGUEDOC. — Je n'achèterai donc pas de livres.

PROVENÇAL. — Achetez toujours; un bon livre ne nuit jamais, tant s'en faut; vous y trouverez inévitablement quelque chose d'utile. De plus, il pourra dans la suite vous remettre en mémoire ce que le temps vous aura fait oublier.

LANGUEDOC. — C'est vrai. Eh bien! je ferai cette emplette le plus tôt possible; mais à coup sûr je commencerai à dessiner de lundi en quinze.

PROVENÇAL. — Pourquoi remettre si loin, et précisément à un lundi? quand on veut dessiner, il ne faut point remettre; pour commencer, tous les jours sont bons. Ne faites pas comme beaucoup font; ils disent: — Je commencerai lundi prochain; — ce lundi arrive, une occasion les dérange; le lendemain ils ne sont pas en train, ils remettent à la semaine suivante qui offre encore quelques obstacles. Après avoir remis de semaine en semaine, voyant les veillées se faire moins longues, ils se disent: — A l'année prochaine! L'année suivante, par le même raisonnement, ils entretiennent la même négligence; A la fin de tout cela ils retournent dans leur pays sans avoir acquis la moindre connaissance en dessin. C'est alors le temps des lamentations! Ecoutez une comparaison: Si vous voulez l'hiver vous lever matin, il ne faut point sortir votre tête du lit, puis vos deux bras, puis une partie de votre corps, puis en-

fin, ayant senti le froid, vous fourrer encore sous vos couvertures et vos draps chauds. Plus vous serez tard au lit, plus vous aurez de la peine à en sortir; plus vous céderez à la paresse, plus la paresse vous serrera fortement. Quand on veut l'hiver se lever matin, il ne faut point tâtonner : il faut sauter du lit vigoureusement et d'un seul bond. Quand on veut dessiner, il ne faut point tâtonner non plus : pour commencer, toutes les saisons, tous les jours sont bons; le tout est de ne point remettre. Commencez ce soir.

LANGUEDOC. — Pays provençal, je commencerai ce soir.

PROVENÇAL. — Et ayant commencé, ne perdez point de temps; si vous perdez huit jours de suite, vous avez après une peine de diable pour retourner à la classe. Moins vous travaillerez, moins vous voudrez faire; plus vous serez assidu, plus vous aurez du courage et du goût à ce que vous ferez. Ne perdez point de temps.

LANGUEDOC. — Pays Provençal, je n'en perdrai point, et vous pouvez croire que l'entretien que vous m'avez accordé portera ses fruits. Dans quelque temps je reviendrai vous voir; j'aurai besoin de vous entendre encore.

PROVENÇAL. — Je vous verrai toujours avec plaisir, et puisque vous promettez de ne pas m'oublier, je penserai à vous aussi. J'écrirai un raisonnement sur le dessin, et principalement sur le trait. Cet écrit vous sera remis quand vous viendrez.

LANGUEDOC. — Vous avez bien des bontés pour moi, pays Provençal, et pour tout cela je ne peux que vous remercier. Allons, au revoir, pays Provençal.

PROVENÇAL. — Au revoir, pays Languedoc.

Raisonnement sur le Trait.

J'ai donné précédemment quelques détails sur l'architecture ; je vais ici, dans l'intention d'être utile, faire quelques observations sur le dessin, principalement sur le trait.

Les Sociétés de Compagnonage doivent avoir pour but l'instruction. Chaque membre de ces grandes réunions doit communiquer à tous les connaissances qu'il possède. Celui qui n'a dessiné que des profils de moulures, et qui les fait dessiner, fait bien. Celui qui n'a dessiné que les ordres d'architecture, et qui les fait dessiner, fait également bien. Celui qui ne connaît que les escaliers, et qui les fait dessiner et comprendre à tous ceux qui l'entourent, fait encore bien, tres-bien. Sachez peu, sachez beaucoup, mais démontrez tout ce que vous savez à tous vos camarades désireux d'apprendre, et vous ne mériterez que des éloges. Si je donne mon approbation entière à ceux qui font dessiner tout ce qu'ils savent, je suis loin de la donner à ceux qui font dessiner ce qu'ils n'ont jamais compris. Je blâme sévèrement ceux qui font copier le trait ; car copier le trait, ce n'est rien faire, c'est moins que cela, c'est se nuire, c'est s'habituer à dessiner machinalement sans penser et sans se rendre compte de ce que l'on fait ; c'est s'enfoncer dans un sentier obscur, dangereux, qui égare la plupart de ceux qui le suivent jusqu'à ne pouvoir plus se retrouver dans le bon chemin. Ils ont dessiné des escaliers, des autels, des calottes, etc. ; ils comptent enfin leurs feuilles, et plus le nombre en est grand, plus ils s'applaudissent de leur talent. Ils viennent à changer de ville ; un maître meilleur que celui qu'ils ont eu pourrait les redresser : ils ne le veulent pas ; pourquoi ? Ils se sont vantés, ils passent pour savants, et, pour ne pas perdre de leur réputation, ils conservent leur

ignorance. De ceux-là, les uns ne font plus rien; d'autres, en très-petit nombre, s'enferment isolément le soir dans leurs chambres. Là, ils veillent, ils travaillent, ils se tourmentent et n'arrivent à aucun bon résultat, parce qu'ils ne sont pas fondés sur les principes.

Une partie de ces hommes égarés, de ces élèves ayant fait fausse route, sentant leur position et leur faiblesse, l'avouent franchement. Ils vont, dès que la possibilité se présente, chez de bons maîtres, ils travaillent avec une nouvelle ardeur, ils refont ce qu'ils avaient fait en aveugles; leur pensée s'ouvre, prend des yeux, et ils voient clair enfin dans les courbes à double courbure [1] comme dans les parties droites.

Mes amis, écoutez-moi : n'ayons point un faux amour-propre. Si nous avons pris une mauvaise route, ne nous obstinons pas à la continuer, retournons sur nos pas, prenons au plus tôt la bonne, la véritable route, celle qui mène sûrement et directement au but. Rien n'est plus cher que le temps, perdons-en le moins que nous pourrons; nous ne sommes plus des enfants, nous sommes des ouvriers et des hommes à qui de certains ouvrages opposent trop souvent de sérieuses difficultés. Ce ne sont donc pas des images, ce ne sont donc pas des dessins d'agréments qu'il nous faut, ce sont des dessins d'utilité, ce sont des principes, c'est tout ce qui peut nous aider dans la conception et dans l'exécution régulière de tout ouvrage qui peut nous être commandé.

Voulons-nous devenir bons menuisiers, dessinons d'abord quelques feuilles de profils de moulures, quelques feuilles de géométrie, dessinons quelques ordres ou tous les ordres d'architecture, si nous en avons le temps, puis arrivons au trait.

Le trait est un travail tout de réflexion et d'application; mais il n'est cependant pas si difficile à com-

[1] Toute courbe cintrée sur deux sens.

prendre que beaucoup veulent le faire croire. Quand on veut bien l'apprendre, on l'apprend. Il faut pour cela avoir de la patience et ne pas se décourager. Commençons par l'escalier : cette partie, je la place en tête et il faut la bien étudier, car elle renferme plusieurs opérations que l'on emploie également dans d'autres parties du trait.

On fait des plans par terre [1] d'escaliers d'un seul coup de compas, c'est-à-dire plein-cintre; alors les lignes du devant des marches tendent toutes au même point de centre, ce qui rend le giron des marches partout égal, et le limon toujours régulier dans son développement. Cet escalier est très-facile.

On fait aussi des plans composés de limons droits et de limons courbes; dans ces plans mixtes, il faut diviser les marches sur la ligne du giron [2] et faire un balancement [3] de marches pour qu'elles augmentent ou diminuent de largeur d'une manière convenable; il faut, quoique les marches soient balancées, et par conséquent plus ou moins en biais dans le plan, que leurs prolongements à travers l'épaisseur du limon soient tendus au point de centre qui aura servi à le décrire. Les prolongements en question seront d'équerre dans les limons droits.

La nature et l'étendue de ce livre ne me permettent ni de donner un grand nombre de dessins, ni de m'étendre dans les démonstrations d'une opération de trait. Je veux cependant, dans l'escalier, entrer dans la description de quelques opérations utiles, et que trop d'hommes ont négligées. Nous allons nous occuper du balancement des marches. (*Voy.* la planche 4.) Vos limons ou votre limon étant tracé, ayant la

[1] Plan par terre, ou plan, tout simplement.

[2] La ligne du giron passe au milieu de l'escalier, et est toujours parallèle aux deux limons.

[3] Balancement de marches, ou dansement de marches : c'est tout comme. Je conseille d'apprendre les choses et de ne jamais se passionner et se disputer pour des mots; on y perdrait son temps.

ligne du giron qui passe au milieu de l'escalier, faites la division de vos marches sur cette ligne. Nous voulons, je suppose, faire le balancement depuis le devant de la marche 1 jusqu'au derrière de la marche 6, ce qui fait six marches à balancer; tirez le devant de la marche 1 d'équerre au limon droit, tirez le devant et le derrière de la marche 6 au point de centre du limon courbe; maintenant occupons-nous de l'échelle de balancement, tirez la ligne droite B, ouvrez votre compas arbitrairement [1]; portez sur la ligne autant de points que vous avez de marches à balancer, montez de chacun de ces points une ligne d'équerre à la ligne B, numérotez ces six lignes par les six chiffres que vous voyez, posez la ligne ponctuée [2] que l'on voit et qui doit toujours être au milieu de l'échelle; divisez sur le contour intérieur [3] du limon, du derrière de la marche 6 au-devant de la marche 1, en six parties égales; portez une de ces parties sur la ligne ponctuée de l'échelle, prenez sur la ligne intérieure du limon la largeur de la marche 6, portez cette largeur sur la ligne 6 de l'échelle. Ayant sur cette échelle un point sur la ligne 6, un autre point sur la ligne ponctuée, tirez une ligne droite qui passe sur ces deux points et se prolonge jusqu'à la rencontre de la ligne 1. Votre échelle de balancement est faite, chaque ligne qui la traverse doit donner une largeur de marche sur le pourtour du limon; la marche 6 étant posée dans le plan, prenez sur l'échelle la largeur de la ligne 5, portez-la sur le pourtour du limon, en avant de la marche 6; vous aurez la largeur de la marche 5. Prenez une à une les lignes 4, 3, 2 et 1 de l'échelle, pour les porter sur le limon, devant la marche 5, et les unes au bout des autres; ayant ainsi,

[1] Plus ou moins.

[2] Si nous balancions un nombre impair de marches, nous n'aurions pas besoin de supposer une ligne ponctuée au milieu de l'échelle, nous aurions alors naturellement une ligne de milieu qui nous servirait.

[3] Intérieur ou dedans.

sur le limon, déterminé vos largeurs de marches par des points, tirez des lignes qui partent de ces points et passent sur les points qui sont sur la ligne du giron et qui y correspondent; ces lignes, donnant le devant des marches, seraient prolongées jusqu'au grand limon, si notre papier eût permis de le figurer; donnez un coup d'œil sur les prolongements des marches au travers des limons, cela suffira, je pense.

Si je faisais un onvrage méthodique de trait, je m'occuperais actuellement de la coupe à crochet, et des lignes de base ou de constructions; mais ce que je décris ici est un hors-d'œuvre à ce livre, et s'adresse à des hommes qui ont déjà quelques connaissances sur le dessin; il n'y a donc pas d'inconvénient à passer tout de suite au développement particulier[1].

Ce développement est de la plus grande utilité; si vous voyez un escalier à briquet ou en fer à cheval avec des limons tout étroits, tout étranglés dans les quartiers tournants, vous pouvez penser qu'ils ont été faits sans son secours. Si vous ne voulez pas être exposé à faire de tels escaliers, apprenez à faire usage du développement particulier.

(*Voyez* planche 4). Commencez à tirer la ligne droite A, prenez dans le plan, sur la ligne A du limon, la largeur de la marche 6; portez cette largeur sur la ligne droite A; prenez encore sur la ligne A du limon la largeur de la marche 5, puis celle des autres marches; portez toutes ces largeurs les unes à côté des autres sur la ligne droite A; élevez les sept lignes qui y sont perpendiculaires[2]. Placez entre ces lignes des hauteurs de marches, comme s'il s'agissait d'un développement ordinaire; décrivez en dessus, puis en dessous des quarts de ronds, les arcs de cercle que

[1] J'appellerai développement ordinaire le développement sur lequel on trace le bois. J'appellerai développement particulier cette autre opération qui développe vraiment le limon et le fait voir dans toute sa longueur pour qu'il puisse être régularisé.

[2] Perpendiculaire, ou d'équerre, c'est la même chose...

vous voyez; tirez deux lignes qui touchent ces arcs de cercle sans pénétrer dedans : ces deux lignes vous donnent le rampant et la largeur régulière du limon. Le développement particulier est terminé, occupons-nous du développement ordinaire. Commencez à poser la ligne de base; projetez, des points formés par la rencontre des lignes des marches avec la ligne intérieure du limon, les lignes 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7; il faut dans tous les cas que ces lignes soient perpendiculaires à la ligne de base; établissez vos hauteurs de marches. Il s'agit maintenant de fixer la ligne du dessus, et celle de dessous du limon. Prenez, dans le développement particulier, sur la ligne d'aplomb, devant la marche 1, la distance du point *a* au point *b*. Portez cette distance sur la même ligne du développement ordinaire, pour fixer le point *b*. Prenez de rechef sur la marche 1 du développement particulier la distance du point *a* au point *c*; portez encore cette distance au développement ordinaire sous le quart de rond de la marche 1 pour fixer le point *c*, enfin prenez dans le développement particulier la largeur variable du limon sur les lignes 2, 3, 4, 5, 6 et 7; portez ces largeurs sur les lignes qui correspondent à celles-ci dans le développement ordinaire. Ayant fixé les points qui doivent vous guider, tirez la ligne de dessus et celle de dessous, et vous aurez la largeur de votre limon.

Quant aux lignes ponctuées qui doivent donner le gauche de ce limon, je n'en parle pas; c'est une chose très-simple, que tous ceux qui ont quelques notions de l'escalier doivent savoir faire.

En dépit de la règle générale, j'ai pris le développement particulier non en dedans, mais en dehors du limon; j'ai cru qu'il valait mieux régulariser ce qui est visible que ce qui ne l'est pas. Je propose à ceux qui trouveraient cela mauvais de l'examiner de près; ils pourront changer de sentiment.

Retournons à la coupe à crochet d'équerre que nous étions censé avoir laissée.

(*Voyez* planche 5.) Le plan par terre des limons

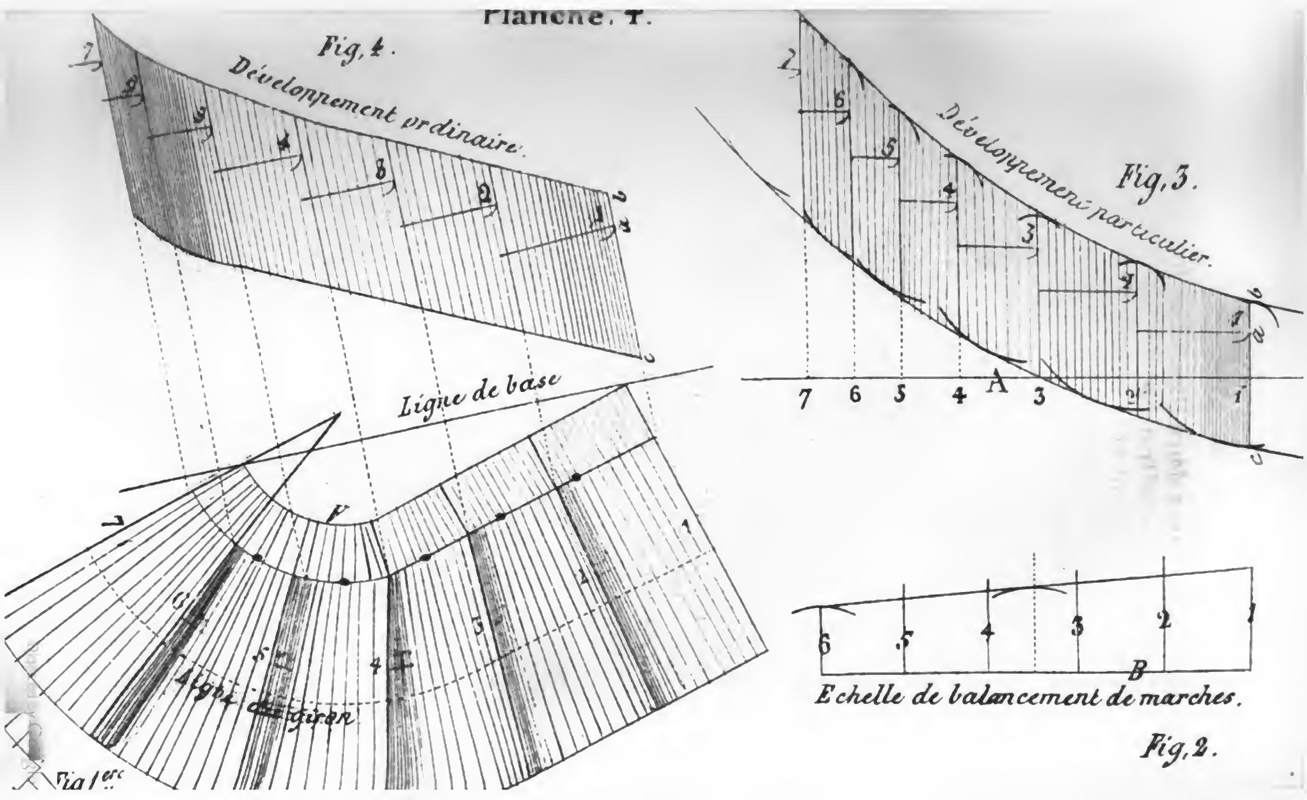


Planche. 4.
Fig. 4.
Développement ordinaire.
Fig. 3.
Développement particulier.
Ligne de base
Ligne du giron
Echelle de balancement de marches.
Fig. 2.
Fig. 1ère

et des marches étant tracé, il faut développer la portion du limon où on veut que la coupe soit placée. Par exemple, prenez, sur la ligne intérieure du limon, la largeur de la marche 2 dans votre compas; portez cette largeur de marche où vous voudrez. (*Voyez* la figure 2.) Tracez les deux lignes d'aplomb 2 et 3; établissez deux dessus de marches. Ayant figuré deux quarts de rond, décrivez au-dessus deux arcs de cercle, décrivez-en deux autres au-dessous, tirez les deux lignes rampantes qui les touchent et établissent la largeur du limon, posez d'équerre aux lignes rampantes deux lignes plus ou moins rapprochées pour former le crochet, retombez des bouts de ces deux lignes quatre lignes d'aplomb venant poser sur une ligne horizontale placée un peu plus bas, distinguez ces lignes par les lettres *a*, *b*, *c*, *d*, prenez ces quatre lignes sur la ligne horizontale, et portez-les, sans déranger leurs écartements, sur la ligne intérieure du limon, dans la marche où l'on doit faire le joint; tirez, du point *a* et du point *d*, deux lignes tendantes au point de centre, qui traversent le limon du dedans au-dehors; posez la ligne *c* parallèle à la ligne *a*, posez la ligne *b* parrallèle à la ligne *d*. Je vous fais poser ainsi ces deux dernières lignes pour qu'il n'y ait pas du gauche dans la coupe, et que le joint soit plus facile à faire. Les lignes de la coupe étant posées dans le plan, et les limons se recouvrant l'un l'autre, tirez les lignes de base, et développez.

J'ai tracé la coupe à crochet d'équerre comme la tracent les maîtres les plus en faveur; cependant je crois devoir observer qu'en agissant de cette sorte la coupe est d'équerre en dedans du limon, où elle ne se voit pas, et n'est pas d'équerre en dehors, seul côté où elle se voit. Sur la figure 2, qui est le dedans du limon, la coupe est d'équerre; sur la figure 3, qui est un développement pris en dehors du même limon, elle est trop couchée. S'il s'agissait d'un limon intérieur [1], un effet tout contraire aurait lieu,

[1] Limon du côté du jour de l'escalier.

car la coupe serait alors trop droite. Il serait facile de démontrer la cause de cet effet; mais je dois me borner à donner pour conseil, à ceux qui tiendraient à avoir une coupe parfaitement d'équerre en dehors du limon, d'opérer sur ce côté du limon, et non sur l'autre.

Je ne m'étendrai pas davantage ici, et j'ai l'espoir d'être compris de quelques-uns, qui pourront me faire comprendre à d'autres.

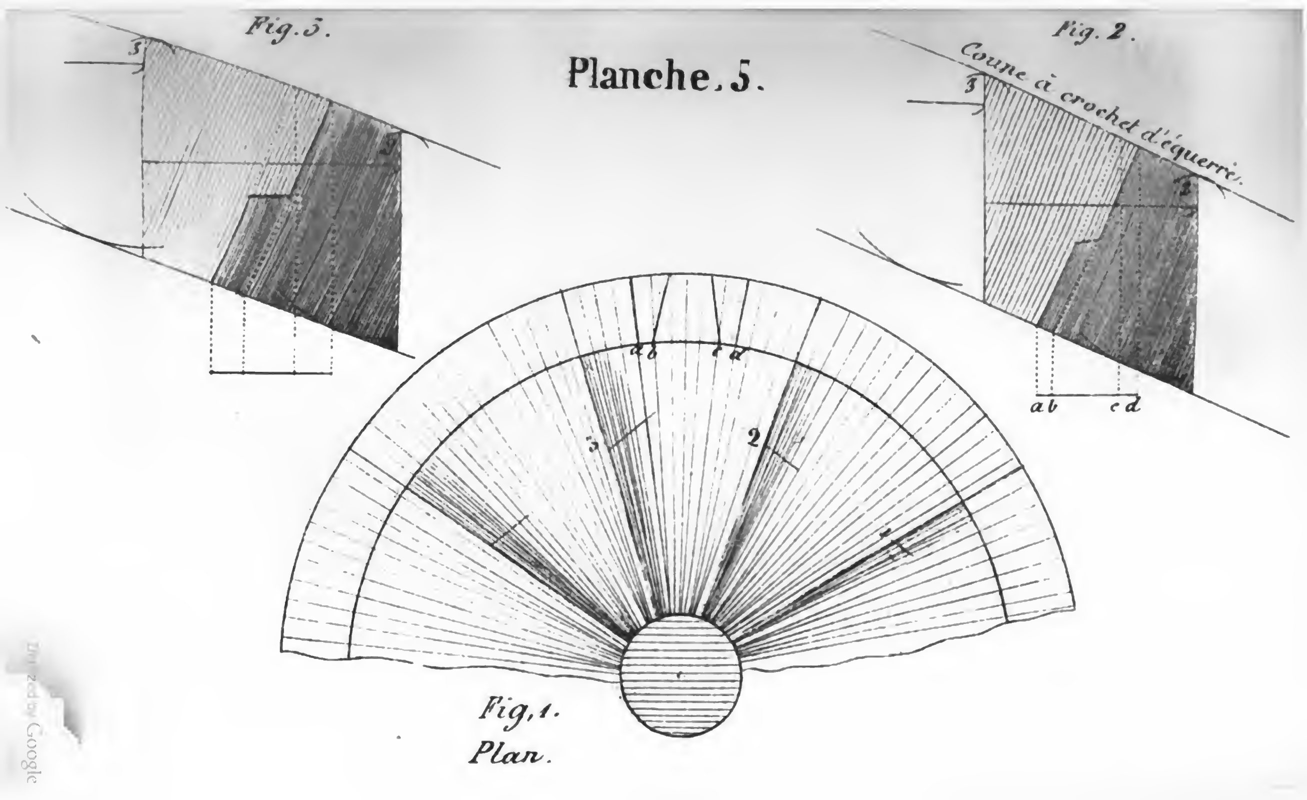
Après avoir donné ces démonstrations, que j'ai cru utiles, je dirai : Faire le balancement des marches dans les plans mixtes et dans les plans à S, développer une portion de limon pour y placer la coupe d'équerre, et retomber cette coupe en plan pour avoir le croisement des limons et leurs longueurs exactes; transporter un limon, quand, faute d'espace libre ou propice, on ne peut le développer sur place; faire le développement particulier et s'en servir pour régulariser la largeur d'un limon, quels que soient son contour et son rampant, c'est presque tout le trait de l'escalier.

Outre ces escaliers à limons pleins, on fait des escaliers en marches massives, dits anglais, dont les coupes ne diffèrent pas de celles des escaliers en pierre.

On fait surtout des escaliers à crémaillères ou demi-anglais. Les opérations que j'ai décrites servent pour ces escaliers comme pour les autres; la différence est que dorénavant les devants des contremarches seront nos principales lignes du plan; c'est de leurs points de contact avec les limons que partiront les projections ou lignes sur lesquelles on établira les hauteurs des marches, pour former le développement du limon, sur lequel on tracera le bois.

Il sera bon de dessiner quelques élévations géométrales d'escaliers; on pourra terminer cette partie du trait par l'escalier à entonnoir à limons évasés [1], et par l'escalier à plafond à courbes et à

[1] Le limon évasé n'est pas d'un bel effet. On peut faire des


Planche, 5.
Fig. 3.
3
3
Fig. 2.
Coune à crochet d'équerre.
3
2
ab
cd
ab
cd
3
2
Fig, 1.
Plan.

anneaux. Ce dernier est très-utile ; le plafond dans a largeur est quelquefois de niveau sous l'escalier ; l'autres fois, pour de certaines raisons, on le fait pencher du côté du petit limon. Ceci est peu difficultueux. Dès qu'on a figuré la coupe de l'escalier, on voit le bout des courbes et la position de leurs arêtes ; on peut facilement comprendre comment il faut porter ces arêtes dans les développements. On fait aussi des escaliers à consoles, à goussets, etc. ; mais je n'en dirai rien, car, connaissant ceux dont j'ai parlé, on n'aura qu'à jeter un coup d'œil sur ces derniers pour les comprendre parfaitement.

La deuxième partie du trait sera formée des ouvrages cintrés en plan et en élévation, tels que chambranle, éventail, persienne, etc. J'observerai que le développement particulier, que je recommande tant pour l'escalier, est ici encore plus indispensable. Un chambranle, exécuté sans le secours de cette opération, n'aurait ni le contour, ni la forme, ni la largeur, ni la régularité qu'on aurait cru lui donner. Ce développement est la base du trait ; mais, pour des raisons que l'on comprendra, je ne m'étendrai pas davantage là-dessus. Je ne peux faire que des observations. Les corniches volantes, pour ceux qui voudront les faire, constitueront la troisième partie du trait. Je les place immédiatement après les chambranles, parce qu'il faudrait quelquefois, dans la menuiserie, les exécuter en même temps.

La quatrième partie du trait se composera des arêtiers [1] droits et des arêtiers courbes. On pourrait sur ces derniers redresser quelques erreurs, et faire voir comment on peut, par des procédés simples et faciles, leur donner les courbures les plus bizarres

escaliers à entonnoir sans évaser les limons ; c'est mieux et moins long.

[1] Arêtier, toute pièce de bois placée sur un angle et inclinée, comme la pièce de charpente formant arête sur l'angle d'un comble ou d'un toit, comme les pieds de devant d'un autel, etc.

sans nuire à la régularité de leurs surfaces apparentes. Je voudrais aussi pouvoir mettre en présence deux systèmes différents et les comparer; mais un si petit livre ne le permet pas.

Dans la cinquième partie du trait rentreront les calottes[1] massives et celles d'assemblage, dont la dernière sera à montants rayonnants et la plus élégante. Les dômes se font par les mêmes principes, et sont plus faciles à exécuter quand leurs plans sont purement circulaires.

La sixième partie du trait sera formée des voussures[2]. On les nomme queue de paon, Saint-Antoine, corne de bœuf (ou de vache), oreille d'âne, partie de Marseille, etc., etc. Les unes ont reçu leurs noms de leurs formes, les autres des lieux où elles ont été construites pour la première fois. Tout ce que je pourrais dire ici sur les voussures ne serait que des mots; il vaut donc mieux s'y appliquer que d'en parler inutilement. Les quadrilatères dont on se sert dans les corniches volantes pourraient, je crois, être utilisés, pour l'économie du bois, dans des panneaux peu gauches de certaines voussures. Je me réserve de faire plus tard quelques recherches là-dessus.

Le classement que je viens d'établir dans les parties du trait est une chose tout arbitraire. L'essentiel est de se faire comprendre des élèves; le maître qui se fait le mieux comprendre est celui qui a la meilleure méthode et qui démontre le mieux, quelles que soient sa méthode et sa manière de démontrer.

Il sera bon de terminer cette étude par un ouvrage où les diverses parties du trait puissent se trouver réunies; par une chaire à prêcher, je suppose. Il n'y a ici rien de bien nouveau. On n'a qu'à rassembler ce qu'on a déjà fait.

[1] Calotte, boiserie du haut d'une niche.

[2] Voussure, espèce de boiserie d'embrasure, que l'on voit placée dans le haut d'une porte cintrée, ou d'une croisée, etc.

Qu'il y ait dans ce travail un escalier à plafond, cet escalier, on l'a fait.

Qu'il y ait un cul-de-lampe [1] sur un plan carré ou polygonoïde, ce ne sera que de l'arêtier; ses courbes ne seront, le plus souvent, que des pieds d'autel renversés; toutes choses qui ne vous sont pas inconnues.

Qu'il y ait une impériale [2] sur un plan circulaire, on emploiera pour la faire les moyens dont on s'est servi pour faire la calotte à montants rayonnants.

Que la chaire, par exemple, s'adapte à une colonne, il faudra, à l'endroit de jonction, et sous le cul-de-lampe, et sur l'impériale, une traverse d'une forme assez originale; vous emprunterez aux voussures des moyens pour l'exécuter.

Je n'ai pas nommé toutes les pièces que l'on fait entrer dans le trait des menuisiers; mais qu'un élève ait dessiné les escaliers, les parties cintrées en plan et en élévation, les arêtiers, les calottes et les voussures, qu'il en ait bien étudié, bien saisi les principes, et il n'aura plus besoin de maître; il pourra faire, avec du goût et de la bonne volonté, toutes sortes d'ouvrages. Les ouvrages varient de formes et de dimensions, mais les principes, mais les opérations principales servant à les exécuter, ne varient pas, et je conclus qu'alors, pour pouvoir, on n'a qu'à vouloir.

Des hommes exagérés, mystérieux, et qu'on peut avec raison nommer les charlatans du trait, prétendent qu'il faut quatre, cinq ans de leçons pour qu'un menuisier sache passablement le trait: ne croyez pas cela.

Celui qui a du courage et quelques dispositions peut, en vingt-quatre mois, dessiner les profils de moulures, les figures les plus utiles de la géométrie,

[1] Cul-de-lampe, pièce en forme de pyramide renversée, et attachée sous la cuve de la chaire.

[2] Impériale, sorte de dôme qui couronne la chaire.

une partie des ordres d'architecture et le trait; outre des dessins, il aura fait, en petit, des escaliers, des autels, des calottes et des voussures; il aura fait enfin tous les modèles qui lui étaient nécessaires pour la conception de ses dessins.

Ayant exécuté en petit, on exécute en grand avec plus de facilité; les lignes étant alors plus écartées les unes des autres, on risque moins de se tromper: le tout est de ne pas avoir peur des grosses pièces de bois.

L'élève qui aura dessiné deux ans ne sera pas d'une force égale au maître qui démontre depuis bon nombre d'années: mais il pourra travailler, se développer, se fortifier encore sans le secours de personne; et si ses dispositions naturelles sont supérieures à celles de son maître, il doit nécessairement à la longue l'emporter sur lui.

Il y a des hommes qui disent qu'il vaut mieux ne point dessiner que de dessiner peu. Je suis d'un avis contraire; le peu que l'on fait peut avoir son utilité, mais je recommande de ne point précipiter ses études, et de bien apprendre le peu que l'on apprend.

O vous, dont la modestie, dont les talents sont connus et appréciés, ô vous Lyonnais *L'Ami du Trait*, Toulousain *La Prudence*, Suisse *Le Résolu*, Lafrance *L'Ami du Trait*, Bourguignon *Franc-Cœur*, Gascon, *L'Ami du Trait*, vous tous enfin, Compagnons courageux, qui, marchant dans la même voie, vous livrez à la démonstration, non-seulement par métier, mais par devoir, mais par dévoûment, mais par amour pour vos semblables, continuez la tâche que vous vous êtes imposée! Vos méthodes sont-elles simples, qu'elles soient, s'il se peut, plus simples encore; rendez le trait facile et attachant, faites de nombreux élèves, formez des hommes à la société, communiquez-leur vos talents; mais de plus inspirez-leur votre sagesse; qu'ils ne soient prévenus ni contre ceux qui élèvent les murs des vastes édifices, ni contre ceux qui les couvrent

de leurs combles solides [1]. Qu'ils n'aient de prévention ni contre les métiers, ni contre des rivaux [2], ni contre des camarades. Ce qu'ils ont appris, d'autres peuvent l'avoir appris aussi, ou peuvent encore l'apprendre comme eux. Donc, s'ils ont des talents, qu'ils y joignent la modestie, cette belle qualité qui leur donne tant de prix ; qu'ils soient enfin comme vous êtes, et ils seront toujours estimés.

[1] Un baldaquin de la plus grande beauté, un ouvrage de charpente d'une complication extraordinaire, a été mis en 1839 à l'Exposition des produits de l'Industrie. Cette réunion de je ne sais combien de milliers de petits morceaux de bois, cet assemblage confus, original, mais délicat, mais sublime, a quelque chose d'imposant. Cet ouvrage sort de la main des Compagnons Drilles. Rendons justice à tout le monde : les Compagnons Drilles ont bien travaillé!

[2] M. Olivier, homme plein de bonté et de talents, est Compagnon du Devoir. Il a été, à Paris, mon maître de dessin, et je ne peux que l'en remercier ; il a donné des leçons à un grand nombre de Compagnons de notre Société. Grandjean, dit Mâconais le Chapiteau ; Séverac, dit Toulousain la Prudence ; Giraudon, dit Provençal le Vainqueur ; tous hommes savants et établis chacun dans son pays, ont été de ses élèves.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE

DE LA PREMIÈRE PARTIE

FIN.

TROYES. — IMPRIMERIE DE CARDON.

LE LIVRE

DU

COMPAGNONAGE.

Deuxième Partie.

TROYES. — IMPRIMERIE DE CARDON.

LE LIVRE

DU

COMPAGNONAGE.

DEUXIÈME PARTIE.

PAR

AGRICOL PERDIGUIER,

DIT AVIGNONAIS LA VERTU, COMPAGNON MENUISIER.

II.

PARIS.

PAGNERRE, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 14 BIS.

1841.

LIVRE DU COMPAGNONAGE.

UN MOT SUR CE VOLUME.

A peine la première partie du *Livre du Compagnonage* eut-elle paru, qu'une multitude de lettres, conçues dans les vues les plus opposées, arrivèrent successivement à mon adresse. Un petit nombre de ces lettres, reproduites dans ce volume, prouveront suffisamment qu'il y a dans chaque Société d'ouvriers, même dans celle des Compagnons qu'on regarde communément comme empreintes de barbarie, des hommes qui savent penser sagement et exprimer leurs pensées d'une manière convenable. On verra figurer ici les noms de Nantais Prêt à Bien Faire et de Bourguignon la Fidélité, deux Compagnons menuisiers de talent, très-estimés parmi les Gavots; — le nom de Vendôme, la Clef des Cœurs, Compagnon blancher-chamoiseur et Chansonnier d'un grand mérite, auquel les Dévorants accordent une haute considération; — le nom de la Vertu de Bordeaux, jeune Compagnon Passant, tailleur de pierre, que le progrès compte au rang de ses partisans les plus dévoués; — le nom de Bien Décidé le Briard, Compagnon tisserand, dont le zèle ardent mérite des élo-

ges; d'autres noms se mêlent encore à ceux que je viens de citer.

La collection des lettres que j'offre fera voir aussi que ma position n'était pas sans embarras; car, à l'exeeption de quelques-unes d'entre ces lettres, qui me flattent et m'élèvent trop sans doute, la plupart des autres, par des raisons justes ou non et qu'on appréciera, me sont peu ou point favorables. Je joindrai à ces lettres les réponses que je leur fis. On verra par là qu'il y a eu lutte, et lutte difficile à soutenir, car j'étais seul contre beaucoup; j'avais, de plus, contre moi, le besoin impérieux qui m'appelait à mon travail manuel, et auquel j'étais forcé d'obéir en courbant la tête.

J'invite donc les Compagnons des différents corps et tous les hommes qui s'intéressent sérieusement aux progrès populaires, à lire tout ceci avec attention : rien n'est tel pour leur expliquer les ouvriers, pour leur faire apprécier l'importance, l'opportunité même de mon entreprise, et, de plus, combien on peut en retirer de bons fruits !

La correspondance sera suivie de chansons de différentes plumes; nous demandons, avant tout, des idées et des sentiments, et cela ne manque pas; des Gavots, des Dévorants donnent leurs concours; ils veulent détruire les préventions et les haines; ils veulent pousser le Compagnonage dans une voie nouvelle et je suis plein d'espoir.

Les chansons seront suivies d'un dialogue sur la versification à l'usage des Compagnons qui, comme moi, sans avoir reçu une instruction nécessaire, voudront produire des chansons;

— d'un dialogue sur le système métrique pouvant, je crois, donner aux ouvriers une idée concise des nouvelles mesures; — d'un dialogue moral et religieux fait non pour les savants, mais pour les ouvriers, mes camarades.

Le volume sera terminé par un travail assez étendu, que j'intitule : Ce que le Compagnonage a été et ce qu'il doit être; je précise là, sans le secours de la tradition, qu'on est forcé d'admettre par fois, l'origine, la marche du Compagnonage et l'année où chaque corps d'état s'y est rattaché. Ce travail se terminera par des conseils que les Compagnons sauront un jour apprécier et mettre en pratique. Mais, dès aujourd'hui, les paroles des Compagnons les plus dévoués porteront des fruits; elles pénétreront dans les lieux les plus humbles et répandront, avec la lumière, des germes d'amour et d'union, et le tour de France en sera fécondé.

Paris, 1841.

CORRESPONDANCE

DES

COMPAGNONS AVEC L'AUTEUR.

Lettre de Bourguignon la Fidélité à l'Auteur.

Escamp, le 25 décembre 1839.

Monsieur,

J'ai reçu avec une vive reconnaissance *le livre du Compagnonage* que vous avez eu la bonté de m'envoyer; ma confusion, cependant, a été grande en voyant quelques faibles chants que j'ai composés, occuper une place dans ce livre à côté de ceux que vous avez cadencés avec tant d'harmonie, de verve et de raison. J'attribue donc l'honneur que vous me faites à votre indulgence et non à mon mérite. Comme vous, mon cher pays, j'avais conçu, étant Compagnon, le projet d'une réforme, ou plutôt d'un rapprochement nécessaire à toutes les sociétés du Compagnonage; mais étant encore jeune lorsque je quittai la Société, je n'ai pu avoir que la pensée de l'œuvre qui paraît vous occuper tout entier.

C'est à vous qu'il appartient de donner, par des chants mélodieux et par des historiettes intéressantes, les leçons de morale et de tolérance dont tant de Compagnons ont besoin. Si ces corporations d'ouvriers, attentives à vos conseils, pouvaient abjurer leurs misérables querelles et fonder des écoles pour leur instruction, elles amélioreraient leur sort et acquerraient l'estime et la considération publique.

Malgré mes occupations multipliées, si quelquefois je peux trouver des expressions assez nettes pour rendre mes pensées intelligibles aux Compagnons, je les ferai couler sur le papier et vous les ferai parvenir.

Usant de cette liberté, je vous adresse le chant écrit ci-dessous, vous permettant de donner à ces couplets ainsi qu'à la présente lettre, la publicité qu'il vous plaira.

Agréez l'assurance de la parfaite considération et de la singulière estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre affectionné serviteur,
THÉVENOT, *dit* Bourguignon la Fidélité.

L'UNION DES OUVRIERS.

CHANSON-IMPROMPTU.

Air du Chant des ouvriers.

REFRAIN.

Chantons, chantons, unissons nos voix,
Vivons heureux sous les mêmes lois,
Soyons tous sincères,
Aimons-nous en frères, *bis.*
Chantons, chantons, unissons nos voix.
Réunissons nos voix.

Sur le tour de France
Avec confiance
Que chacun s'élance
La paix va régner,
Le Compagnonage
En devra l'hommage
A cet homme sage
Nommé Perdiguier.
Chantons, etc.

Compagnons aimables
Soyons raisonnables

Et bien plus affables
Que par le passé;
Fi de la grimace
Et de bonne grâce
Vite qu'on s'embrasse
La guerre a cessé.
Chantons, etc.

Laissons le rebelle
Qui par un faux zèle
Trop souvent querelle
Au nom du Devoir!
Prenons pour devise
Union, franchise
Et que chacun dise
Du matin au soir:
Chantons, etc.

Familles nombreuses
Nous serons heureuses
Et bien plus joyeuses
En nous accordant;
Sans haine et sans piques
Soit dans nos boutiques
Ou dans nos fabriques:
Nous dirons souvent:
Chantons, etc.

Dans nos jours tranquilles
Des travaux utiles
Et bien difficiles
S'exécuteront;
Souvent à l'ouvrage
Remplis de courage
Le corps tout en nage,
Nous répéterons:
Chantons, etc.

Loin d'être frivoles
Fondons des écoles
Où chacun s'enrôle,
Et par tout pays,

Talents et science
Sur le tour de France
Avec abondance
Seront recueillis.
Chantons, etc.

Lettre de Nantais Prêt à Bien Faire à l'Auteur.

Avaray, 25 décembre 1839.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre avec le Livre du Compagnonage. J'aurais dû vous remercier plus tôt, mais je voulais auparavant lire à loisir votre scientifique ouvrage qui doit être du goût de tous les amis de l'ordre social, des arts et de la paix.

La tâche que vous vous imposez est grande et pénible : vous parlez à des hommes qui souvent n'écoutent guère la voix de la raison et seront peut-être méconnaissants des soins que vous prenez pour leur donner un plan de vie plus doux et plus judicieux que celui qu'ils ont suivi jusqu'à ce jour. Mais votre tâche n'en sera pas moins glorieuse, et je pourrais dire avec un grand homme : « Il est grand, il « est beau de faire des ingrats. » En effet, arracher l'homme de ses bois, c'est-à-dire le retirer de son état sauvage, fut l'objet spécial de nos premiers législateurs : Numa, par ses sages lois, rendit les Romains plus civilisés, plus doux et plus humains ; je désire qu'il en soit de même du Compagnonage ; que tous les hommes qui le composent puissent entendre votre voix, entrer dans les idées libérales que vous voulez inculquer dans leur esprit ; qu'ils apprécient les sentiments qui vous portent à les rendre heureux et plus instruits des douces lois qui doivent gouverner les hommes qui veulent vivre en société. Qu'ils comprennent par votre voix ce que c'est qu'humanité, fraternité, justice, et qu'ils voient

enfin (pour me servir d'une de vos expressions) les diverses associations *Compagnonales* dans le jour du siècle où nous vivons.

Quel bonheur, en effet, quelle sécurité, quelle jouissance pour toute une intéressante jeunesse de parcourir toute la France en se serrant la main, et de ne trouver partout que des amis et point d'ennemis.

Oh! Monsieur, quelle gloire pour vous si votre sagesse pouvait opérer une réformation si belle et si utile aux Compagnons de tout état et de toute association. Oh! je vous invite à prendre courage, à ne point cesser d'être ce type heureux que vous vous êtes fait pour le bonheur de tant de sociétés. Vous en recevrez la récompense; votre nom sera consigné non-seulement dans les annales du Compagnonage, mais dans celles de la civilisation; car vous feriez spécialement ce que n'a pu faire jusqu'à ce jour le pouvoir des lois et des magistrats.

Mais comme vous le dites fort bien : « C'est aux « Compagnons à parler aux Compagnons; » je pense aussi qu'ils écouteront mieux votre voix que celle des magistrats qui parlent avec autorité. Elle aura pour eux une impression plus douce et plus persuasive, et vous triompherez peut-être des obstacles qui les ont tant de fois rebutés.

Si j'étais jeune encore, si comme vous j'avais de l'éloquence et de la littérature, j'unirais mes efforts aux vôtres, je travaillerais avec vous au bonheur commun de tous nos frères; je leur ferais voir le tour de France comme un paradis terrestre où étant unis sans aucune distinction par les lois de la fraternité, de l'humanité et de l'amitié, ils pourraient trouver dans cette régénération une source pure et toujours nouvelle de prospérités et de vrais plaisirs. Mais j'ai vieilli, le tour de France n'a plus d'attrait pour moi. Jadis je faisais les mêmes songes que vous; je rêvais aux mêmes moyens de ramener tous nos frères dans la carrière du vrai mérite où ils auraient trouvé des mœurs et une vie plus douce, plus humaine que celle qu'ils ont eue jusqu'à ce jour (gé-

néralement parlant) et qui leur aurait attiré la bienveillance de tous les hommes de bien.

Mais pourquoi faut-il que la plupart se soient obstinés à demeurer dans la sphère des vieux systèmes, dans ces anciennes et dégoûtantes habitudes de ne voir toujours les Compagnons d'une autre société que comme des ennemis qu'il faut écraser sans miséricorde parce qu'ils ne pensent pas comme eux. Oh! quand sortiront-ils donc de cette léthargie profonde? Est-ce à votre voix, sage Perdiguier, qu'ils se réveilleront! qu'ils ouvriront les yeux aux lumières que vous leur présentez! qu'ils deviendront intimement persuadés des grands avantages qui résultent d'une association générale, basée sur des lois sages, libérales, raisonnées et qu'ils comprendront enfin la raison et leurs véritables intérêts.

C'est dans tous ces doutes que je demeure et que je suis, etc.

Desbois, *dit* Nantais Prêt à Bien Faire.

P. S. Votre nouveau système a réveillé ma muse si long-temps assoupie et je vous envois, sans prétention, ses derniers et inexacts soupirs.

LE JARDIN DU COMPAGNONAGE.

CHANSON ALLÉGORIQUE.

Air : Batelier, dit Lisette.

Pays, le tour de France
Est un vaste jardin
Dont l'inexpérience
Conçut mal le dessin;
Compagnons de tout âge
Et de tous les états (*bis*)
Pour refaire l'ouvrage
Accourez à grands pas. (*bis* 3 *fois*.)

Arrachez la semence
De la division,

Faites en abondance
Des semis d'union;
Du souci qui veut naître
N'ayez point de pitié,
Mais laissez partout croître
Les fleurs de l'amitié.

L'arbre de la science
Partout sera planté,
Des fleurs de jouissance
Naîtront à son côté;
Plantez en allégresse
L'arbre de la raison,
Les fruits de la sagesse
Sont de toute saison.

Ces plans atrabilaires
Otez-les de ces lieux,
Teints du sang de vos frères
Ils vous sont odieux;
Le pacifique ombrage
De l'olivier divin
Doit plaire davantage
Dans ce riant jardin.

Qu'on expulse et qu'on ôte
De ces lieux si charmants,
Cette nuisible TOPE
Qui détruit tous nos plans;
La sensible déesse
Qui gît dans chaque fleur,
A l'instant qu'on la blesse
Nous marque sa douleur.

Des beaux lieux où l'aurore
Montre son sein vermeil,
Un cri puissant, sonore
Provoque le réveil:
« Enfants de la lumière
« Déchirez vos bandeaux,
« Ce siècle vous éclaire
« Ne soyez plus rivaux.

« Remplissez sur la terre
« Chacun vos missions,
« Le guerrier fait la guerre
« L'artisan les maisons;
« Aux héros le courage,
« La force, la valeur,
« Aux Compagnons l'ouvrage,
« La science et l'honneur. »

Dans ce lieu de délice
Qui sera jardinier?
Suivant raison, justice,
Ce sera Perdiguier;
Il connaît chaque plante
Et ses douces vertus,
Son talent nous enchante,
Son amour encor plus.

Les deux Compagnons du Devoir de Liberté, Bourguignon la Fidélité et Nantais Prêt à Bien Faire, sont parfaitement d'accord. S'ils étaient habitant du même pays on croirait qu'ils se sont consultés avant d'écrire, tant leurs lettres et leurs chansons impromptu se ressemblent par l'arrangement et par les idées de réforme et d'amélioration qu'elles renferment. Ils s'abaissent encore également, et cela pour m'élever davantage; mais je comprends leur modestie et leur bon vouloir et je ne m'aveugle pas. Pourtant je suis fier de l'approbation et du concours que je reçois de deux hommes aussi estimables sous tous les rapports.

Que les Compagnons de toutes les Sociétés méditent avec soin leurs paroles de paix et d'avenir.

Lettre de la Vertu de Bordeaux à l'Auteur.

Paris, le 9 janvier 1840.

Monsieur,

Un heureux hasard m'a rendu possesseur d'un livre dont vous êtes l'auteur. Un livre de Compagnonage écrit par un Compagnon peut se signaler comme un événement heureux, et c'est avec un plaisir bien sincère, je vous l'assure, que j'ai parcouru les quelques pages qu'il renferme. Un regret seulement (excusez ma franchise, ce n'est pas de la critique, je n'en doute point, vous reconnaîtrez la vérité de mes observations), un regret, dis-je, c'est celui de voir mis en évidence l'origine et la fondation, par vous présumée, de quelques sociétés qui vous sont étrangères. Pourquoi jeter au public ces doutes mensongers sur presque tous les points? et que lui ne peut traiter que de fables. Pourquoi lui apprendre ces paroles calomniatrices, méprisables, renfermées sous le titre de chansons satiriques? Laissons la muse de ces poètes à la Boileau dans un engourdissement léthargique; chantons plutôt ces chants qui célèbrent les vertus et les bienfaits d'une union d'hommes qui sont heureux de pouvoir s'adjoindre le titre de frères. Pourquoi intercaler dans votre œuvre ces deux dialogues qui n'offrent aux lecteurs méconnaissant les ouvriers que matière à risée? Oh! pourquoi ne pas avoir couvert ces deux cent cinquante pages de cette prose, de ce style vrai et agréable que l'on trouve dans la *rencontre de deux frères?* mais je m'arrête; car peut-être je serais importun; car n'avez-vous aussi peut-être offert votre ouvrage qu'à vos confrères. Alors, Monsieur, veuillez bien m'excuser de cette liberté, de ce droit que je m'arroge de vous faire des observations. Mais s'il en était autrement, et que le public eût droit à cette publication, je crois avoir un titre, celui de Compagnon, voire même celui *d'adversaire* (que je vous cite ici, mais qu'en réalité je foule aux pieds avec les abus et les préjugés).

Ces deux titres peuvent alors me permettre ces quelques mots, que je me plais à croire, vous ne prendrez pas en mauvaise part.

Le dix-neuvième siècle est une ère brillante de lumière, et dans notre intérêt général, dans celui du monde, et en un mot, pour suivre le progrès, il serait d'urgente nécessité que cette matière fût exposée avec autant de clarté que le permettent la sagesse et la discrétion. Car hélas! que sommes-nous aux yeux du monde? un groupe d'ouvriers de mœurs douteuses, et dont le principe semble fondé sur l'ignorance et le fanatisme, et ne marchant à travers ce siècle de lumière qu'appuyé sur la brutalité. Telle est la pensée de ce monde qui ne nous a jamais compris, et qui nous méprise trop souvent; telle est l'idée générale qu'il se fait du Compagnonnage.

Mais nous touchons au terme, brisons ce doigt qu'Harpocrate nous impose, déroulons aux yeux du monde des pages de vérité et écrites avec ce style d'impartialité qui doit caractériser tout homme d'honneur.

Ici je m'arrête, car peut-être ne serait-ce que de la persévérance dans l'importunité de vous entretenir plus long-temps; et aussi ne puis-je renfermer dans ces quelques lignes tout ce que je sens en moi d'idées *d'amélioration générale.* Toutes en foule elles se présentent, et aucune, peut-être, ne pourra sortir de ma plume avec netteté. Un moment meilleur viendra, je n'en doute pas, où toutes ces rivalités s'évanouiront par l'éloignement de leur principe, et les progrès de l'intelligence se donneront la main pour former, non pas une fusion, mais bien un pacte d'union humaine marchant vers un même but, le bien-être et l'émancipation intellectuelle.

Veuillez, Monsieur, agréer l'hommage de ma considération distinguée.

H. PERODEAUD, *dit* la Vertu de Bordeaux,
Compagnon Passant, tailleur de pierre.

Seconde Lettre de la Vertu de Bordeaux au même.

Paris, le 22 janvier 1840.

Monsieur,

Le silence que vous manifestez à mon égard serait-il le prix de la liberté que je me suis appropriée de vous adresser une lettre? ou bien serait-ce pour cause de la qualité que j'ai émise dans cette même lettre? Si c'était à ce titre-là, Monsieur, vous jetteriez un démenti à la face de votre livre! Mais non! loin de moi la pensée que vous démentissiez aujourd'hui votre œuvre; je vous crois homme d'honneur autant qu'homme lettré! un oubli seulement est la cause par moi présumée, le motif auquel j'attribue le retard mis dans une réponse que j'attends avec anxiété. Car cette réponse, Monsieur, m'est due, ne serait-ce qu'en raison des deux titres émanés de ma lettre. Ainsi je compte sur votre franchise en votre écrit et sur votre loyauté pour me satisfaire.

Agréez, etc.

H. Perodeaud, *dit* la Vertu de Bordeaux.

Réponse de l'Auteur à la Vertu de Bordeaux.

Paris, 24 janvier 1840.

Monsieur,

J'ai reçu vos deux lettres, et gardez-vous de penser que ce soit votre qualité de Compagnon Passant qui m'ait empêché de répondre à votre première; ce n'est pas l'oubli non plus, car je pensais à vous. La cause donc de mon silence à votre égard était dans la multitude de lettres qui me sont arrivées en même temps. Je suis ouvrier, j'ai besoin de travailler, et je ne pouvais, faute de temps, répondre tout de suite à tous ceux qui s'étaient donné la peine de

m'écrire ; mais vous insistez, vous demandez une prompte réponse, la voici :

Vous me dites qu'un livre de Compagnonage, écrit par un Compagnon, peut se signaler comme un événement heureux, et que vous avez lu ce livre avec un plaisir bien sincère. Après cet aveu, bien doux pour moi, viennent des observations ou plutôt des questions, telles que celles-ci : « Pourquoi mettre « en évidence la fondation et l'origine, par vous « présumée, de quelques sociétés qui vous sont « étrangères? Pourquoi jeter au public des doutes « mensongers sur presque tous les points, et que lui « ne peut traiter que de fables? Pourquoi lui ap- « prendre ces paroles calomniatrices, méprisables, « renfermées sous le titre de *Chansons satiriques.* » Quant à la fondation, quant à l'origine, quant aux doutes mensongers, je ne vous comprends pas. Je ne sais réellement pas ce que vous trouvez de mauvais en tout cela, car vous ne précisez rien. Si je me suis trompé vous auriez dû dire où et comment je me suis trompé, et je vous en aurais remercié d'un bien bon cœur. Mais si pourtant le public ne peut traiter que de fables cette fondation, cette origine et ces doutes mensongers, il deviendrait inutile par plusieurs raisons de s'y arrêter plus long-temps. Quant aux chansons satiriques, je les ai mises sous les yeux de tous et cela pour faire voir que s'il y a tant de fureur chez les jeunes gens, la faute en est à nos poètes qui sont naturellement les plus instruits et souvent les directeurs des sociétés. Donc, si les plus instruits d'entre les Compagnons et les chefs de leurs sociétés produisent de telles chansons, peut-on supposer que les conseils qu'ils donnent vaillent beaucoup mieux? Non. Alors ne soyons plus surpris de voir des sociétés fanatiques et brutales, si ceux qui les gouvernent font tout ce qu'ils peuvent pour les rendre ce qu'elles sont. Mais les temps sont changés, et les Compagnons poètes ne peuvent plus continuer un genre infâme et brutal sans se couvrir d'odieux et de ridicule, et sans passer pour les

tisons de la discorde et les instigateurs des crimes les plus affreux. Les chansons dont il est ici question sont horribles, pernicieuses ; mais je les donne comme telles. — Oui, répondez-vous, mais que dira le public ? — Eh ! Monsieur, pourquoi s'en alarmer ? Ne dites-vous pas vous-même quelque part que le public nous regarde comme des gens dont le principe semble fondé sur l'ignorance et le fanatisme. Ce ne sont donc pas ces quelques couplets que nous blâmons énergiquement qui pourront nous nuire davantage dans l'esprit de celui qui nous juge déjà avec tant de sévérité.

Vous me dites aussi : « Pourquoi intercaler dans « votre œuvre ces deux dialogues, qui n'offrent aux « lecteurs méconnaissant les ouvriers que matière « à risée ? » Si vous parlez du dialogue sur l'architecture, je ne vois pas ce qui peut faire rire, si ce ne sont quelques expressions simples et populaires ; et, du reste, on sait bien que les ouvriers généralement ne sont pas des académiciens. Si vous parlez du dialogue entre le partant et l'inconstant, je ne vois pas non plus ce qui peut faire rire. Je donne aux interlocuteurs le langage qu'ils doivent avoir. L'action de l'inconstant est mauvaise certainement ; mais, que voulez-vous, j'ai vu sur le tour de France des Compagnons faire ce que je fais faire à celui-ci, et, malheureusement, beaucoup de jeunes gens les regardaient comme des héros d'amour. Eh bien ! j'ai voulu flétrir cette action et changer le jugement des ouvriers voyageurs à ce sujet. Je savais que je ferais crier, mais j'étais sûr aussi de produire un effet salutaire ; je suis de ceux qui ne craignent pas de découvrir une plaie pour la brûler s'il le faut, afin de la cicatriser et de la guérir. Vous répondriez sans doute qu'il ne faut pas découvrir de telles plaies aux yeux du monde ; mais ne dites-vous pas dans votre lettre « Que sommes-nous aux yeux du monde ? un « groupe d'ouvriers de mœurs douteuses, etc. » On pourrait vous répondre que si nous sommes ce que vous dites à ses yeux, nous n'avons rien à perdre

dans son estime ; mais je veux mieux justifier ce que vous attaquez ; je vous ferai remarquer que celui des deux interlocuteurs qui a commis une faute la reconnaît et veut la réparer autant qu'il est en lui de le faire, ce qui prouve que sa mauvaise action n'était que le fait d'un faux jugement. Remarquez encore que celui qui le moralise en l'éclairant n'est lui-même qu'un travailleur, vous comprendrez alors que ce dialogue peut faire quelque bien et ne peut en rien déconsidérer les ouvriers.

Vous dites que le monde n'a jamais compris le Compagnonage et qu'il le méprise généralement ; mais le monde n'a pas tout à fait tort, ne soyons pas trop fiers et convenons de la vérité : le Compagnonage est complètement en arrière, ses mœurs, ses coutumes, ne sont plus celles du peuple. Sans aucune raison il se bat dans les champs, dans les rues et sur les places publiques qu'il arrose de son sang ; il étale journellement et publiquement ses vices et son aveuglement ; aussi j'ai cru pouvoir, sans danger pour sa réputation, montrer son bon comme son mauvais côté ; on connaissait l'un, j'ai voulu faire connaître l'autre, et je crois lui avoir rendu un service éminent. Les journaux qui ont parlé du Compagnonage à propos de mon petit livre, ont prouvé ce que j'avance.

Oui, le Compagnonage était stationnaire depuis des siècles, il dormait loin de la civilisation ; j'ai lancé une bombe, puisse-t-elle l'éveiller, l'émouvoir et le faire avancer ; mon intention n'est que bienveillante, car j'aime tous les hommes ; pour moi un enfant de Salomon, de maître Jacques ou du père Soubise sont trois frères que j'aime également. Si je parle plus aux uns, il faut tenir compte de ma position et penser que je devais nécessairement m'appuyer sur quelque chose pour me soutenir d'abord, puis pour m'élever et m'étendre de plus en plus. Je sais que la tâche que je me suis imposée est difficile ; je sais que malgré mes bons désirs je fais des mécontents dans toutes les sociétés, et dans celle que

j'ai fréquentée comme dans les autres. Mais je sais aussi qu'il y aura partout des hommes qui m'entendront et me comprendront ; que quelques-uns d'entre eux voudront bien unir leurs efforts aux miens et concourir selon leur force à la réalisation de l'œuvre immense que j'ai entreprise. La Vertu de Bordeaux sera sans doute de ce nombre, car il veut le progrès. Il a pu me combattre sur quelques points, mais il a senti et compris le fond de mon ouvrage, et il l'approuve. Je l'engage donc, quand il aura occasion de passer au faubourg Saint-Antoine, à me faire une visite, nous causerons ensemble et nous nous entendrons, je l'espère.

Agréez, etc.

PERDIGUIER (Avignonais la Vertu).

Lettre de Vendôme la Clef des Cœurs à l'Auteur.

Monsieur,

J'ai lu avec intérêt votre Livre du Compagnonage que le hasard m'a procuré pour quelques instants, et à part quelques passages que je trouve un peu erronés ou peu charitablement exposés, j'avoue qu'il est tout à fait conforme à mes sentiments, et je ne doute point que dans chaque société du Compagnonage il ne se trouve des hommes qui ne partagent mon opinion.

Mais vous seriez dans l'erreur si vous prétendiez que vos idées soient entièrement neuves pour tous les corps indistinctement ; car j'en connais plusieurs, et notamment celui auquel j'ai l'honneur d'appartenir, qui les professent depuis bien long-temps, et qui marchent sensiblement de pair avec les progrès du siècle.

Comme vous, Monsieur, je désire de tout mon cœur que vos principes soient généralement admis,

et contribuent à détruire entièrement cette ridicule antipathie qui nous divise tous. Mais quelque bons et justes qu'ils soient, je crains bien que l'ostentation n'apporte quelque obstacle à leur propagation, par cela même qu'en fait de réforme chaque société a toujours la prétention de se croire assez éclairée pour opérer elle-même sans l'intervention d'autrui.

Pardonnez-moi, Monsieur, ces réflexions que j'ai l'honneur de soumettre à votre jugement; car ce n'est point pour commenter votre ouvrage que je prends la liberté de vous écrire, mais bien au sujet d'une de mes chansons qui se trouve au nombre de celles que vous reproduisez à l'endroit de votre livre où vous parlez des querelles qui naissent des chansons provocatrices. Ce n'est pas que j'en ressente aucune peine, la manière dont elle est reproduite et surtout sous un autre nom, ne peut nullement blesser mon amour-propre; mais vous me feriez bien plaisir de ne plus la reproduire sans démontrer le ridicule de ceux qui s'attribuent les productions d'autrui.

Bien plus, vous pourriez encore, à propos de querelles, parler de celles qui naissent de ces sortes de fraudes, querelles d'autant plus scandaleuses qu'elles sont le plus souvent excitées entre corps amis, et quelquefois entre les membres d'une même société.

Je joins à ma lettre la chanson dont je vous parle avec un petit cahier de celles que j'ai fait imprimer, afin que les ayant confrontées vous puissiez me croire vrai sur ce que j'ai l'honneur de vous avancer.

Agréez la parfaite considération avec laquelle je suis, Monsieur,

Votre tout dévoué,
PIRON, *dit* Vendôme la Clef des Cœurs,
C. Blancher-chamoiseur.

Paris, 31 janvier 1840.

P. S. Mes compliments à votre muse, car j'ai aussi parcouru vos chansons.

Je reproduis ici deux chansons extraites du cahier que Vendôme a joint à sa lettre; elles sont fort jolies.

MES ADIEUX AU TOUR DE FRANCE.

AIR : Oiseau sacré de la patrie.

Cercle sacré que la prudence
Traça pour l'honneur des beaux-arts,
Source de talents, de science,
Sur toi sont mes derniers regards;
Sentier chéri que je regrette,
A l'exemple de mes aïeux;
Tour de France, je le répète,
Ma muse te fait mes adieux. (*bis*).

Nobles berceaux de l'industrie
Devenus ceux des Devoirants,
Vous qui devez à leur génie
Les plus beaux de vos monuments;
Paris, Lyon, Marseille, Nantes,
Bordeaux, Toulouse et autres lieux,
Belles cités, villes charmantes,
Ma muse vous fait mes adieux.

Sites divers du tour de France
Qu'avec orgueil j'ai visités :
Dans la Gascogne, la Provence,
Le Languedoc, le Dauphiné;
Côteaux dorés dont se fait gloire
Le Bourguignon franc et joyeux;
Beaux pays qu'arrose la Loire,
Ma muse vous fait mes adieux.

Des plaisirs du Compagnonage
Pour moi la coupe se tarit,
Je n'en goûterai davantage,
Mais le souvenir me suffit.
O vous! qui m'étiez si fidèles,
Doux plaisirs au front radieux,

Pour d'autres agitez vos ailes,
Ma muse vous fait mes adieux.

Echos, un peu de complaisance,
Portez aux blancher-chamoiseurs
Les adieux faits au tour de France
Par Vendôme la Clef des Cœurs,
Et quand la Parque trop sévère
Viendra pour lui fermer les yeux
Fasse le ciel que plus d'un frère
Entende ses derniers adieux.

LE VIEUX FRANCŒUR.

AIR : Rendez-moi mon léger bateau.

Chers Compagnons, trente ans du tour de France
Ont vu mes pas fouler le sol flatteur,
Ils ne sont plus ces jours pleins de bonheur
Que nourrissait la plus douce espérance;
Mes amis, mon jonc se ternit,
Mes cheveux blanchissent,
Mes couleurs pâlissent;
Mes amis, mon jonc se ternit
Et ma vielle gourde moisit.

Le cœur épris du plus noble courage
Pour voyager je quittai mes parents;
Bien jeune encor je me mis sur les champs :
J'y ai vieilli dans le Compagnonage.
Mes amis, etc.

En ce temps-là, la chèvre la plus belle
Couvrait mon sac, meuble alors précieux;
Son poil usé ne fait plus d'envieux
Et mon vieux sac n'a plus qu'une bretelle.
Mes amis, etc.

A mon Devoir je fus toujours fidèle,
Plus d'une fois j'ai combattu pour lui;
Comme un César je bravais l'ennemi;
Mais aujourd'hui devant lui je chancelle.
Mes amis, etc.

Combien de fois j'ai bravé l'arrogance
Du bourgeois fier du titre de bourgeois;
Cruel destin! Maintenant je me vois
Forcé par fois de garder le silence.
Mes amis, etc.

Bien boire était autrefois ma devise,
J'étais alors un vrai Grégoire deux;
Vous buvez bien, je buvais encor mieux;
Mais quand je bois maintenant je me grise.
Mes amis, etc.

Pourquoi faut-il que ma frêle existence
Ne puisse plus partager vos plaisirs?
Pourquoi faut-il que d'heureux souvenirs
Soient désormais ma seule jouissance?
Mes amis, etc.

Mes chers amis, Vendôme l'interprète
Du vieux Francœur s'exprime ainsi pour lui.
La Clef des Cœurs déjà son vieil ami,
Comme Francœur avec peine répète :
Mes amis, mon jonc se ternit,
Mes cheveux blanchissent,
Mes couleurs pâlissent,
Mes amis, mon jonc se ternit
Et ma vieille gourde moisit.

Il n'est pas possible qu'un poète comme Vendôme la Clef des Cœurs puisse réclamer comme sienne une chanson qui ne lui appartiendrait pas. La chanson en question commence par le vers : *L'alouette a chanté l'aurore*, et est reproduite aux pages 167 et 168 de la première partie de cet ouvrage; on peut voir que son dernier couplet porte le nom de Jacques le Chambéry, Compagnon menuisier du Devoir. J'invite celui-ci à réclamer au sujet de la chan-

son qu'on lui conteste, et à appuyer sa réclamation par des chansons aussi poétiques que celles de Vendôme.

Réponse de l'Auteur à Vendôme la Clef des Cœurs.

Paris, 6 février 1840.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre et le cahier que vous avez eu la bonté de m'envoyer; j'ai lu et relu vos chansons, ainsi que votre lettre dont le poli n'exclut pas la franchise.

Vous me dites que vous avez lu le livre du Compagnonage, et qu'à part quelques passages, vous le trouvez tout à fait conforme à vos sentiments. Je n'attendais, d'aucun côté, une approbation entière. Il se trouve, dans ma Société même, des hommes qui ne me sont pas, à beaucoup près, si favorables que vous; ils ne m'ont pas compris; ils comprendront plus tard, je l'espère. Ainsi, malgré des réticences, je conviens franchement que vos aveux me flattent; puissent, comme vous le pressentez, des hommes de chaque Société partager votre opinion!

Vous dites que je serais dans l'erreur si je prétendais que mes idées fussent absolument neuves pour tous les corps indistinctement; que vous en connaissez plusieurs, et notamment celui auquel vous avez l'honneur d'appartenir, qui les professent depuis bien long-temps. Ce que vous m'apprenez-là ne peut que me contenter: plût à Dieu qu'il en eût été de même de tous les corps sans exception! et je me serais bien gardé de faire un livre. Mais nous n'en sommes pas encore là: vous le savez, la plupart d'entre eux sont stationnaires depuis bien long-temps, et pourtant la civilisation marche toujours, elle marche!.... et ils restent immobiles et la perdent de vue. Je tente

de les émouvoir et de les faire avancer. Vous désirez que je puisse réussir : mais vous craignez que l'ostentation n'apporte des obstacles à la propagation de mes principes, et vous me faites à ce sujet des observations fort justes que j'apprécie. Malgré cela, monsieur, je continue à croire que mes efforts ne seront pas vains. Il y a dans chaque Société des hommes qui ont des yeux, des oreilles et un noble cœur. Ils m'entendront, ils s'adresseront à leur tour à leurs Sociétés, qui, étant fortement agitées, se lèveront émues, et marcheront ; il le faut, le siècle l'exige impérieusement.

Quant à la chanson qui fait l'objet principal de votre lettre, je la tiens des Compagnons menuisiers du Devoir ; cette chanson me plût quoique un peu défigurée, et je l'insérai dans mon livre telle qu'elle me fût donnée. D'après votre lettre et votre cahier, je ne doute pas que vous n'en soyez l'auteur : celui qui a mis au jour *mes Adieux au Tour de France, le Vieux Francœur, l'Abeille, etc.*, n'a pas besoin de s'attribuer les productions d'autrui, les siennes l'honnorent assez. Cependant je crois qu'il faudra que le nom de Jacques le Chambéry ne soit point déplacé. Je me bornerai à mettre au bas de la page où il se trouvera, une petite note qui renverra à l'endroit du volume où votre lettre et quelques autres se trouveront rassemblées ; si, d'après cela, Jacques le Chambéry ne réclame pas, il sera tout jugé, et, en punition de son larcin, nous laisserons son nom attaché à votre chanson, comme à une sorte de pilori.

Je pense que cet arrangement pourra vous convenir, dans le cas contraire, vous savez mon adresse, écrivez-moi, ou, si vous le pouvez, honorez-moi d'une visite, nous causerons ensemble et cela vaudra mieux.

Recevez, etc.

PERDIGUIER (Avignonais la Vertu).

Lettre des Compagnons menuisiers de Bordeaux à l'Auteur leur confrère.

Bordeaux, ce 20 janvier 1840.

Notre cher pays,

La présente est au sujet de votre dernier ouvrage que vous nous avez fait parvenir il y a déjà quelques temps; nous aurions dû vous faire cette réponse plutôt, mais il nous en coûtait de détruire dans votre esprit l'illusion qu'un travail si compliqué avait dû, sans doute, y faire naître; aussi avons-nous voulu méditer, et c'est après mûres réflexions qu'enfin nous nous sommes décidés. Attendu par tous avec impatience, ce livre n'a pas entièrement répondu à l'idée que l'on s'en était formée, il a fait bien des mécontents, cependant nous l'avons distribué, chose qui n'a pas encore été faite à Toulouse et qu'on se refuse de faire.

Certe, la notice sur le Compagnonage est peut-être un peu trop détaillée. Mais ce qui, surtout, ne saurait trop être blâmé, c'est que d'après vos premiers ouvrages, nous pensions que vous vous seriez attaché à démontrer la beauté de notre Société et la fraternité qui doit exister chez tous les Compagnons doués de sentiments humains et qui ont quelque éducation : voilà ce que nous n'avons point trouvé, ou du moins imperceptiblement.

Des fautes graves et que des gens bruts seuls peuvent commettre, sont détaillées par vous, et assurément un lecteur étranger à toute Société les ferait tomber sur nous comme sur les autres; dans son esprit nous serions confondus menuisiers, maréchaux, forgerons, charpentiers, etc., etc. En un mot, tous les corps d'états se trouvent ici posséder à peu près la même organisation sociale; certe, cette confrontation ne nous est en rien favorable. Il nous semble que nous possédons déjà assez d'amélioration pour ne pas nous attribuer 1° les fausses conduites, dans lesquelles nous ne saurions reconnaître un but moral,

la citation ne peut que nous nuire, aussi pensons-nous qu'elle ne devait point trouver place dans cet ouvrage, dans lequel vous ne deviez point vous attacher à faire ressortir les vices, mais au contraire, à les cacher. Du reste, votre impartialité connue et appréciée vous aura seule fait commettre de telles fautes; 2° l'histoire du Partant et de l'Inconstant, pour ne pas dire voleur, se trouve dans la même catégorie, car la conduite de ce dernier n'offre, non-seulement point d'exemple, mais elle ne serait jamais le fait d'un homme de cœur. Mais ce qui nous choque le plus, et que nous souhaitons ne pas voir remarquer par les Dévorants, c'est à l'origine des sobriquets au sujet du nom de *Chien*. Vous dites: « Ceux qui se séparèrent de ceux qui avaient tué Hiram portèrent ce nom par la suite. » Donc, vous concluez tout naturellement que les Compagnons de Liberté sont les meurtriers d'Hiram! Nous n'avions jamais eu à soutenir une semblable accusation.

Au résumé, nous aurions préféré 1° à la place de ce dialogue de Provençal et de Languedoc, beaucoup trop étendu pour le parti que l'on peut en tirer; 2° de cette notice sur le trait inutile pour ceux qui ont commencé à dessiner, et beaucoup trop avancée pour que ceux qui n'en ont aucune connaissance puissent en tirer avantage; 3° de ces réflexions sur tous les hommes illustres, en un mot, de ces scènes dialoguées qui tiennent beaucoup de papier sans renfermer beaucoup d'idées; nous aurions donc préféré y voir classer quelques bonnes feuilles de géométrie, quelques notes sur les premiers principes à suivre en commençant à étudier le dessin; de plus, des anciennes chansons oubliées depuis long-temps, ou du moins souvent tronquées indignement par ceux qui les chantent; et cela parce qu'ils ne les ont jamais vues imprimées. Peut-être aussi quelques nouveaux poëtes auraient pû trouver place dans cet ouvrage; par là c'eût été un recueil de chansons bien recherché, bien estimé généralement, car il eût fait revivre les anciens poëtes et fait connaître les nou-

veaux. Joignez à cela les noms de ceux qui se sont distingués dans notre Société par leurs travaux; et nous aussi, nous avons nos hommes illustres! Enfin cela est fait actuellement, nous n'avons pas eu la même pensée, puissent cependant toutes nos observations ne point porter préjudice au tour de France en le privant des écrits que nous espérons recevoir de vous par la suite, car vous nous l'avez promis, vous reprendrez la plume.

Veuillez, notre cher pays, agréer notre parfaite considération,

Vos fidèles pays de Bordeaux, etc.....

(Suivaient les noms de six Compagnons).

La lettre ci-dessus, je l'avoue, me parut bien injuste. Les Compagnons qui l'avaient écrite ne parlaient pas le langage de la modération et de l'amitié: il y avait chez eux parti pris de m'abaisser et de m'humilier. Faut-il leur répondre avec calme et douceur? Mais pourrais-je les convaincre et les ramener? Ne prendront-ils pas les procédés les plus aimables pour de la faiblesse et de la peur?.... Voyons, écrivons! Je connais l'élément où je vais frapper, et j'envisage les résultats. Quand on aime la paix, il faut savoir faire la guerre et la faire à propos.

Réponse de l'Auteur aux Compagnons de Bordeaux, ses confrères.

Paris, 28 février 1840.

Mes chers pays,

Avant de m'écrire votre lettre du 20 janvier, avez-vous bien réfléchi? Cette lettre est-elle bien l'œuvre d'un corps, ou ne l'est-elle que d'un seul individu? Quoiqu'il en soit, elle me surprend et m'étonne. Quoi!

aucune partie de mon ouvrage n'a trouvé grâce devant vous ? Quoi ! vous condamnez tout avec une égale rigueur ! Je ne sais ce qui vous a inspiré votre lettre, mais à coup sûr ce n'est pas la bienveillance.

Le dialogue du Partant et de l'Inconstant vous paraît une atrocité, et vous avancez bravement que la conduite de ce dernier n'a point d'exemple : je suis forcé de vous dire que j'ai copié l'Inconstant sur un de nos Compagnons, que je pourrais nommer, eh ! du reste j'avais des modèles dans toutes les Sociétés... et lorsque vous me dites que je devrais m'attacher à cacher les vices et non à les découvrir, je vous répondrai que vos personnes valent assurément beaucoup mieux que vos doctrines.

La notice sur le Compagnonage vous paraît trop détaillée, vous trouvez un passage sur l'origine des sobriquets qui vous épouvante, vous tremblez qu'on ne vous accuse du meurtre d'Hiram........ Dieu ! quel malheur !...... Mais lisez le livre, page 161 (31, première partie de cette édition), et vous verrez que ce meurtre fabuleux, chimérique, est attribué aux Compagnons Étrangers, qui cependant ne s'en sont point formalisés.

L'article sur les fausses conduites vous choque aussi, vous craignez qu'on ne vous accuse de faire ce que vous ne faites pas ; mais encore un coup, rassurez-vous et relisez ce livre que vous avez mal lû ; vous trouverez, page 187 (60, première partie de cette édition), un petit article où il est dit que vous ne topez pas ; puisqu'on tope dans les fausses conduites, on ne peut vous les attribuer.

Enfin le dialogue sur l'architecture vous paraît trop long ; le raisonnement sur le trait inutile ou trop avancé. Il fallait mettre à la place de cela de bonnes feuilles de géométrie.... Ecoutez, mes pays, si vous désirez des traités de géométrie vous pouvez en acheter ; on en vend, et ils coûtent même plus de vingt sous, je vous en avertis.

Les réflexions sur les hommes illustres vous paraissent sans intérêt, ou pour mieux dire, j'aurais dû

nettre à la place de ces hommes illustres, les hommes illustres de notre Société; car, comme vous le lites, et en grosses lettres : « Et nous aussi, nous ivons nos hommes illustres. » Mes pays, il se peut que vous ayez des hommes illustres, mais j'ai le nalheur de ne pas les connaître; comme je suis chargé de composer *le Manuel du Menuisier*, pour a bibliothèque des arts et métiers, je vous prie de n'envoyer la liste de ces hommes illustres que je ne connais pas, on l'inserrera dans ce nouvel ouvrage, nais affranchissez.....

La rencontre de deux frères que vous désignez sous le titre de scène dialoguée, tient, selon vous, beaucoup de papier sans renfermer beaucoup d'idées, merci du compliment. Vous saurez qu'en ceci vous n'êtes pas d'accord avec le *National* (n° du 21 janvier 1840), qui regarde ce morceau qu'il qualifie de moral et de philosophique, comme le meilleur du livre. Son ugement, je crois, peut encore balancer le vôtre; nais vous auriez préféré voir, dites-vous, à la place le la rencontre de deux frères, les chansons de nos anciens et celles de nos nouveaux poètes; de nos anciens, j'ai pris tout ce qui s'adaptait le mieux à mon plan, et repoussais leurs chansons provocatrices; quant aux nouveaux je ne les connais pas. J'ai reçu, l est vrai, de L......, un manuscrit contenant une vingtaine de chansons, parmi lesquelles j'en ai choisi deux [1] pour mon volume, puis, j'ai renvoyé à L...... son manuscrit, auquel j'ai joint un traité de versification et des conseils qui auraient dû l'encourager; j'ai perdu du temps, j'ai pris de la peine dans l'espoir de le contenter; il paraît que je n'ai pas réussi; L..... n'a pas répondu, il est ingrat, tant pis pour lui.

En somme, vous dites, qu'à la place du dialogue du Partant et de l'Inconstant, du dialogue sur l'architecture, du raisonnement sur le trait, de la no-

[1] Ces deux chansons, d'après le vœu des Compagnons de Nîmes et de ceux de Bordeaux, ont été retirées de la seconde édition du livre du Compagnonage.

tice sur le Compagnonage, de la rencontre de deux frères et des réflexions sur les grands hommes, j'aurais dû mettre des bonnes feuilles de géométrie, des réflexions sur les hommes illustres de notre Société et nos vieilles et nos nouvelles chansons, ce qui eut fait revivre nos anciens poètes et fait connaître les nouveaux, dont plusieurs, dites-vous, étaient dignes de trouver place dans cet ouvrage. Mes pays, vous vous trahissez, vous laissez enfin percer le dépit. Prenez donc un parti digne de vous, mon livre est fait, on ne peut plus y revenir, mais je vous ai laissé tous vos matériaux, vous pouvez en faire un second, faites-le et il sera sans doute bien recherché, bien estimé généralement; de qui? de ceux peut-être qui chantent encore sans rougir : *Mangeons le foie de quatre Chiens Dévorants* et d'autres gentillesses de la même façon. Mes pays, si vos goûts en étaient encore là je serais fier de ne les avoir point satisfaits et de m'être attiré votre blâme sévère. Je suis cependant assez heureux, je reçois quelques dédommagements, plusieurs journaux s'intéressent à mon œuvre et m'accordent une satisfaction que je suis loin de recevoir de vous. Lisez *la Revue du Progrès*, du 15 décembre 1839, *le Corsaire*, du 17, *le Capitole*, du 23, l'*Ami de la Charte* de Nantes, du 4 janvier 1840, *le Censeur de Lyon*, du 8, l'*Ère Nouvelle* d'Aix, du 19, *le National*, du 21, etc, etc., vous verrez que toutes ces feuilles jugent mon écrit et mes intentions d'une toute autre manière que vous ne le faites. Si vous prétendiez que les journaux ne savent ce qu'ils disent, je vous demanderai si vous avez plus de confiance en Bourguignon la Fidélité, auteur de la chanson : *la Liberté n'est pas une chimère*, et en Nantais Prêt a Bien Faire, auteur de la chanson *Compagnons unissons nos voix* : vous répondrez sans doute *oui*. Eh bien! ces deux Compagnons m'ont adressé chacun une lettre. Voici comment s'exprime le premier : « Comme vous, mon cher pays, j'avais conçu, étant Compagnon, le projet d'une réforme, ou plutôt d'un rap-

prochement nécessaire à toutes les Sociétés de Compagnonage; mais étant encore jeune lorsque je quittai la Société, je n'ai pu avoir que la pensée de l'œuvre qui paraît vous occuper tout entier; c'est à vous qu'il appartient de donner, par des chants mélodieux, et par des historiettes intéressantes, les leçons de morale et de tolérance dont tant de Compagnons ont besoin, etc. » Voici comment me parle le second : « La tâche que vous vous imposez est grande et pénible; vous parlez à des hommes qui, souvent, n'écoutent guère la voix de la raison, et seront peut-être méconnaissants des soins que vous prenez pour leur donner un plan de vie plus doux et plus judicieux que celui qu'ils ont suivi jusqu'à ce jour; mais votre tâche n'en sera pas moins glorieuse et je pourrais dire avec un grand homme : *Il est grand, il est beau de faire des ingrats, etc.* » Que pensez-vous, mes pays, des paroles de notre vieux Nantais, de cet homme que nous devons tous admirer? Ne dirait-on pas qu'il connaissait vos intentions d'avance? qu'il prévoyait ce que vous deviez faire? J'ai reçu des lettres des Compagnons du Devoir, ils se plaignent un peu, mais au moins ils sont polis, ils approuvent même le fond de mon ouvrage et reconnaissent la bonté de mes intentions. Est-ce que les Compagnons du Devoir seraient plus avancés en raison que ceux du Devoir de Liberté? Je ne le crois pas, car nos Compagnons des villes de Lyon, de Montpellier, de Tours, etc., etc,, m'ont félicité sur mon ouvrage; je pense même que les Compagnons de Bordeaux sont moins en arrière que leur lettre pourrait le faire supposer; cette lettre est moins l'œuvre de la Société que quelque rancune, et voici comment j'expliquerai ce que j'avance : P......, votre secrétaire, était secrétaire à Marseille quand L...... m'envoya de cette ville son manuscrit. La lettre à laquelle je réponds et le manuscrit en question, sont écrits avec la même plume, je reconnais l'écriture; ainsi, P...... a écrit votre lettre, il avait écrit précédemment le manuscrit, il s'était joint à

L...... pour me l'envoyer, car il avait pleine confiance en cette œuvre. Puis il a vu que je n'étais pas précisément de son goût; oh! alors son amour-propre s'est irrité, il a rêvé vengeance, il a conspiré sourdement, et l'explosion s'est faite par cette terrible lettre qui devait me terrasser et me faire demander grâce; non, il n'a pas toute la puissance qu'il croit avoir; j'ai montré sa lettre aux Compagnons de Paris, ils s'en sont indignés; quant à moi, j'en ai ri, car je la trouve très-plaisante, tant par sa prétention que par sa pauvreté [1]. Quand je ferai une seconde édition du Livre du Compagnonage je l'inserrerai dedans afin que l'on puisse juger et de l'esprit de la lettre et de l'intention de son auteur.

Les Compagnons de Toulouse, m'apprenez-vous, n'ont point distribué les volumes; mais les Compagnons des autres villes les ont distribués, et j'ai reçu de divers côtés des lettres qui honorent ceux qui les ont écrites et ceux qui les ont approuvées; ceux-là m'ont compris.

Et vous, Compagnons de Bordeaux, vous ne me comprendriez pas? vous me reprocheriez d'avoir parlé sans colère des forgerons, des maréchaux, des charpentiers, etc., etc.; mais les ouvriers qui exercent ces états ne sont-ils pas des hommes comme nous? Mais les combats que nous nous livrons trop souvent et sans raison ne nous sont-ils pas funestes à tous? et si nous pouvons contribuer à les faire oublier et à nous mettre d'accord avec l'opinion publique, pourquoi ne le ferions-nous pas? Mettez, mes pays, la prévention de côté; relisez mon livre

[1] Celui que je mets en cause ici ne fut, dit-on, que l'écho de beaucoup de voix, et par conséquent bien moins répréhensible que je ne l'avais cru. Je fus donc très-rigoureux à son égard; mais j'étais attaqué sur mon terrain, attaqué de plusieurs côtés en même temps, et je pus, échauffé, aigri par la lutte, en repoussant des attaques, mettre quelquefois le pied sur le terrain d'autrui. Si nous sommes, de part et d'autre, tombés dans des extrêmes, cela nous engagera à l'avenir à réfléchir davantage et à mieux mesurer nos coups.

avec l'esprit dégagé de toute mauvaise influence, vous finirez par me rendre justice, vous aimerez peu à peu ce qui vous a choqués d'abord, et vous direz ensuite : « Avignonais est notre ami ; il ne nous a point vantés, mais il nous a servi ; il n'a point dénigré les autres sociétés, mais il a élevé la nôtre en la plaçant à latête de toutes dans la voie du progrès et de la civilisation, » et vous serez fiers de ce que j'ai fait et de la part que vous y aurez prise. Je le répète, relisez mon livre avec attention et impartialité, et vous comprendrez que j'ai servi une bien grande cause.

J'ai cru devoir vous écrire cette trop longue lettre : la vôtre, quoique dépassant de beaucoup les bornes d'une juste critique, ne m'a point indisposé contre vous, je pense que celle-ci ne vous indisposera pas contre moi.

Recevez, etc.

PERDIGUIER (Avignonais la Vertu).

Cette réponse aux Compagnons de Bordeaux fut vue, approuvée et signée des Compagnons de Paris, mes confrères, qui pour la plupart m'appuyaient en cette affaire ; je parlerai plus loin de ses suites.

Je reçus dans ces entrefaites une lettre de M. Moreau, ouvrier serrurier, qui avait déjà publié dans le journal *l'Intelligence* quelques articles des plus énergiques contre le Compagnonage, et où les Compagnons du Devoir étaient surtout durement traités. Le Tourangeau a été Aspirant, il est maintenant membre de la Société de l'Union. Si l'auteur du *Livre du Compagnonage* avait été enfant de maître Jacques, Moreau aurait attaqué les enfants de maître Jacques ; dans le cas contraire, il attaque les enfants de Salomon.

Moreau voulait faire la critique du *Livre du Compagnonage*, et il l'a faite dans une lettre qu'il m'a adressée. Cette lettre, quoique très-longue, sera reproduite ici presque dans son entier, me réservant de placer des notes-réponses au bas de la plupart des pages. Les Compagnons sauront qu'ils ont des adversaires redoutables et fort exigeants, et qu'au besoin je me fais leur défenseur.

Lettre de Moreau, ouvrier serrurier, à l'Auteur.

Auxerre, le 8 mars 1840.

Monsieur,

Un de vos collègues, ami du progrès, de vous et de moi, m'a procuré le plaisir de vous lire; je dis plaisir sans cependant être satisfait de votre ouvrage qui a pour titre : *le Livre du Compagnonage*, mais parce que nous sommes toujours fiers d'avoir parmi nous autres ouvriers, des hommes qui, malgré le monopole de l'éducation, parviennent à faire ressortir leurs talents comme vous venez de le faire.

Il est facile à voir dans votre livre que vous êtes *géné*; vous ne parlez pas comme vous pensez, la raison en est assez simple; vous ne pouviez pas dire tout d'un coup à ceux qui paient votre livre : « Votre « institution est mauvaise, parce qu'elle détruit l'é« galité prescrite par la nature, parce qu'elle est « pleine d'abus, de mystère et d'orgueil; il faut la « détruire de fond en comble, car le Compagnonage « est condamné par l'opinion publique. » En tenant un tel langage on vous appellerait traître, renégat et transfuge; vous n'auriez plus de souscripteurs, mais seulement des ennemis [1].

[1] Vous voyez, dites-vous, que je suis *géné*, que je ne dis pas tout ce que je pense, par la raison que je ne pouvais pas le dire

Tout en vous reconnaissant beaucoup de talent, vous me permettrez cependant de passer rapidement votre livre en revue et d'y combattre le Compagnonage.

J'ouvre votre livre et je vois une lettre très-bien dictée, où vous faites comprendre aux Compagnons qu'il est de leur devoir de s'instruire les uns les autres. Moi, je tiens ce langage à tous les ouvriers sans distinction [1].

Votre première *note* n'offre pas le même avantage, vous voulez excuser les surnoms des Compagnons, tels que le Décidé, le Solide, Sans Rémission, etc., par les ridicules surnoms des rois de France. Vous savez bien que tous ces surnoms ont été donnés par de vils courtisans et de lâches adulateurs; vous, homme de progrès, bon démocrate, vous ne seriez pas logique en prenant pour modèles des rois, tels que les Clovis, Louis XI, Charles IX, Louis XIV, Louis XV, etc., etc. Ils avaient tous des surnoms aussi ridicules que beaucoup de Compagnons : avec de tels exemples vous ne ferez pas des hommes sages et vertueux [2].

Je vois des chansons qui me paraissent très-bien tant qu'à la poésie ; mais point de bonne pensée : vous faites de Salomon un modèle de sagesse et de vertu ; vous en faites un Dieu [3] ; nous verrons plus loin ce qu'il sera.

sans indisposer le Compagnonage et sans le soulever en masse contre moi. Puisque vous voyez que je ne pouvais pas pousser plus avant sans un grand danger, tout devait se borner là. Ainsi, la critique que vous m'adressez porte absolument à faux; j'ajouterai encore que je n'écris pas dans le but unique d'avoir des souscripteurs, comme vous affectez de le croire, mais dans celui de faire des prosélytes.

[1] Si vous dites vrai, je vous en félicite sincèrement.

[2] Lisez mieux la *note* qui se trouve au bas de la page 9 (12 de cette édition) : vous reviendrez je crois sur votre jugement; il me paraît injuste.

[3] Cela est vrai. Si cependant vous les comparez aux chansons barbares que je voulais faire tomber, vous comprendrez

Voici une très-bonne note : « et j'entreprends le tour de France. » Vous donnez de bons conseils aux jeunes Affiliés; c'est malheureux qu'ils ne servent à rien, car l'idée du Compagnonage et du plaisir absorbe toutes leurs pensées; il est trop tard pour leur faire apprendre le dessin, et trop tôt pour leur en faire sentir la nécessité [1].

Une note au sujet du mot *Gavot* vous fait tomber dans la contradiction, car vous vous fâchez contre ce pauvre innocent de *Constitutionnel*, parce qu'il vous a qualifiés de simples Gavots, c'est-à-dire d'ouvriers non initiés; auriez-vous la prétention d'être de *doubles Gavots* ou d'être plus que les ouvriers non initiés [2], en ce cas vous ne seriez plus démocrate.

Je saute et j'arrive à l'abrégé de la vie de Salomon, dit le Sage; vous dites : « Il fut sacré du vivant de David son père, et lorsque la mort de ce prince lui eut laissé le pouvoir souverain, il débuta par se débarrasser d'Adonias son propre frère, dont un parti nombreux avait soutenu les prétentions au trône, etc. » Voilà, j'espère, un beau début de sagesse et de vertu.

Vous ne croyez pas, j'espère, à cette vision du Seigneur qui lui dit : « Je vous accorderai tout ce que vous me demanderez, etc. »

Vous conviendrez que cette sagesse, avec laquelle il reconnut entre deux femmes la véritable mère

alors qu'elles étaient un progrès. Voyez les premières pages de l'introduction où ma pensée à ce sujet peut se faire comprendre.

[1] Il y a du vrai dans ce que vous dites; il y a de l'exagération aussi; car les hommes que vous attaquez sont encore ceux qui s'instruisent le plus sur le dessin; mais en serait-il autrement, dès que vous admettez les conseils que je donne comme bons, vous ne devriez pas me blâmer de les avoir donnés.

[2] Je ne joue ni sur les mots ni sur les choses, et je sais que je ne suis ni plus ni moins qu'un autre ouvrier. Je crois néanmoins qu'il est bon de mettre à leur place ceux qui veulent faire les docteurs et expliquer aux autres ce qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes.

d'un enfant, n'est tout simplement qu'un peu de présence d'esprit.

. . . .

Je continue votre recit: « Il se livra au sensualisme oriental; il eût jusqu'à sept cents femmes et trois cents concubines, etc. » Nous étions bien loin de l'égalité, car il n'y avait pas assurément mille femmes pour chaque homme; un grand nombre sans doute n'en avaient pas du tout et étaient dans le plus cruel esclavage, et on ose appeler cela de la sagesse et de la vertu [1].

. . . .

Votre narration sur les deux frères est bien, votre conférence a beaucoup de bon; mais toujours ce maudit système : restons chacun dans notre Devoir et vivons tous en frères, car nous sommes tous égaux.

[1] Je suis loin d'approuver et de vouloir la continuation de tout ce qui est mauvais : je sens que tous les hommes apportent en naissant des droits égaux et qu'ils devraient tous vivre heureux, car la terre est grande et belle : rien n'y manque. Mais nous n'avons pas à parler en ce moment de ce que nous voulons, mais de ce qui est et de ce qui a été.

Quand on veut bien juger des choses, il faut tenir compte des temps, des lieux, des mœurs et des conditions. Salomon vivait il y a trois mille ans, dans les pays d'Asie, et il était roi. Il devait naturellement être absolu, aimer le luxe et posséder un vaste sérail; il était en cela ce que sont encore de nos jours les souverains des mêmes contrées. Si M. Moreau était né d'un sultan; s'il avait été appelé à le remplacer au pouvoir suprême, en acceptant le trône aurait-il refusé le sérail? Aurait-il tout changé, tout transformé dans son empire? C'est ce que nous ne savons pas, et en supposant qu'il en aurait eu la volonté, en aurait-il eu la puissance? C'est ce que nous ne savons encore pas. Je le répète, pour bien juger les personnages de l'histoire, il faut se transporter en esprit dans les âges et dans les lieux où ils vécurent; il faut tenir compte de tout.

Je crois donc que les souverains, qui tant de siècles après leurs règnes vivent encore dans la mémoire des peuples, ne furent pas des hommes vulgaires, et j'ai pour eux le respect que je dois avoir; mais qu'on le sache, je ne reconnais à aucun homme, de nos pays et des temps où nous sommes, le droit de les parodier. De nouvelles idées sont écloses, et je me dispense d'en dire davantage à ce sujet : me comprendra qui voudra.

Pourrons-nous vivre en frères tant que nous serons divisés par différents Compagnonages, par différentes croyances, par castes et décorations? Non. Il y aura toujours rivalités, jalousie, concurrence et luttes sanglantes tant qu'il y aura des distinctions, des mystères et des prérogatives. Vous reconnaissez l'égalité d'un Compagnon à un marquis; d'un pauvre à un riche, et vous ne voulez pas reconnaître celle d'un Affilié à un Compagnon : nous la reconnaissons, me répondrez-vous bien vîte, puisqu'ils sont admis à la table des Compagnons, et à payer les frais avec eux. Bien; mais leur permettez-vous de porter des cannes et des couleurs [1]? Non. Leur rendez-vous compte des correspondances? Non. Leur dites-vous ce que vous voulez faire de l'argent que vous leur faites verser [2]?

[1] Permet-on au soldat du centre de porter l'épaulette et le sabre du grenadier ou du voltigeur? Permet-on à ces derniers de porter l'épaulette d'or ou d'argent et l'épée de l'officier? Non; et pourquoi? Une hiérarchie est établie dans l'armée, où on ne peut s'élever que de grade en grade. Une hiérarchie, mais plus juste, en ce que les ouvriers possédant tous à peu près la même fortune, recevant tous la même éducation, ont tous la chance de passer par tous les ordres et par tous les emplois, est établie aussi dans le Compagnonage. Est-ce un bien? Est-ce un mal? Serait-il mieux régi sans cela? Aurait-il même pu se conserver à travers tant de révolutions et de décombres? Je laisse à répondre là-dessus.

[2] Quant à l'argent, je vous renvois à la première partie de cet ouvrage, où je me suis déclaré, il y a déjà long-temps, en faveur des réformes utiles; mais il ne faut pas croire pour cela que les Compagnons aient quelques profits à retirer de leurs emplois et soient à la charge des non-Compagnons. J'ai occupé, à Lyon, pendant sept mois, la première charge de ma Société; j'étais jeune, actif, dévoué; je fis tout ce que je pus pour elle; et je dus pourtant, durant ou après ce règne limité, faire venir de chez mes parents, en diverses reprises, un total de 320 francs, avec cela je pus agir, puis me liquider envers tout le monde; sans cela j'étais *cloué* dans Lyon pour bien long-temps. Voilà donc quels furent mes bénéfices, et je puis affirmer que beaucoup de ceux qui m'ont précédé ou suivi dans cette charge n'ont pas été plus heureux que moi; plusieurs même, à cause de leurs dettes, se sont mariés dans la ville où ils les avaient contractées. Celui qui se retire avec honneur de

Non, toujours non. Alors où est donc la liberté, et l'égalité si bien reconnue par vous ?

. . . .

Le jour de la fête patronale, les Aspirants la font s'ils veulent ; les Affiliés, au contraire, sont forcés de la faire ou de payer moitié des frais [1]. Ils ont l'honneur, il est vrai, d'être *admis à un bout de la table* des Compagnons [2] ; mais à la promenade ils sont comme les Aspirants, toujours de l'*arrière-garde.*

. . . .

S'il y a un peu moins de dispute dans votre Société que dans celle des Dévorants, il faut en attribuer la cause à votre *institution despotique* et à la *grande facilité* avec laquelle vous recevez vos Compagnons [3], ce qui vous donne en même temps plus de voix et plus de force pour soutenir vos priviléges.

Je pourrais vous reprocher de n'avoir pas assez

la première charge de ma Société, mérite vraiment l'estime de tous les Compagnons et de tous les Affiliés, et on peut le croire quand je l'avance. Si je demande que les Sociétés soient administrées au grand jour, c'est pour détruire d'injustes soupçons qui trop souvent planent sur des Compagnons qui, loin de bénéficier, font de constants sacrifices. C'est aussi pour rendre les fripons impossible, car ceux-ci pèsent sur tout le monde, et on n'a jamais trop d'yeux pour les surveiller, et jamais trop de bras pour les jeter à la porte.

[1] A moins que des raisons légitimes ne puissent les en dispenser : un homme qui a manqué d'ouvrage ou a été malade, n'est contraint à aucuns frais.

[2] Je n'ai pas à discuter pour prouver le contraire de ce que vous dites : tous les Affiliés peuvent ici apprécier le manque de vérité de vos paroles, et je peux les avertir que vous n'êtes presque jamais plus exact et plus vrai dans vos accusations. Quand on attaque des adversaires, il faudrait, pour toucher et convaincre, attaquer avec bonne foi et non avec passion.

[3] Une *institution despotique* ne donne pas les titres et les priviléges à tous ceux qui les demandent, autrement, elle ne serait plus une institution despotique, mais un droit commun. S'il ne fallait seulement à tout homme qu'un an de noviciat pour devenir électeur, on n'aurait plus besoin de faire des pétitions, nous le serions tous de droit l'année prochaine : nous attendrions.

parlé de la Société de l'Union [1] ; vous ne donnez pas une seule chanson de cette Société ; alors on pourrait dire que vous êtes partial.

. . . .

Vous dites que l'ordre et la paix ne règnent pas dans la Société de l'Union. Qui vous l'a dit ? En avez-vous des preuves [2] ? Y a-t-il eu un schisme chez eux ? Je crois pouvoir assurer que non, et qu'ils sont étroitement unis.

. . . .

Dans votre conférence vous avez bien évité de faire parler *un sociétaire de l'Union*, vous aviez sans doute peur que sa *cause triomphe* [3] : aussi tous vos bons conseils resteront sans fruits, car vous ne réformez pas les principaux abus, vous ne cherchez pas la racine du mal.

Vous trouvez qu'il faut que les hommes soient bien ...us pour se battre ainsi sans sujet, sans intérêt, sans ...spoir d'un avenir meilleur, et pourquoi se battent-...s ? pour le Compagnonage, pour des cannes et des couleurs. C'est donc les cannes et les couleurs qu'il faut détruire..... Bien des Compagnons diront : comment, vous voulez détruire le Compagnonage ? et que deviendront les jeunes ouvriers s'il n'y a plus des Compagnons pour les instruire ? Je pourrai vous dire qu'il vaut mieux ne point fréquenter de Société que d'en fréquenter une mauvaise [4]. Regardez à Paris et

[1] Je n'avais pas beaucoup à m'en occuper dans ce livre, destiné à faire rentrer le vieux Compagnonage dans une voie plus large.

[2] Des preuves ? J'en ai et en grand nombre ; mais je ne veux ni récriminer, ni accuser. Je serais plus heureux si je pouvais faire en conscience l'éloge de tout ce qui est nouveau.

[3] Figurez-vous un membre de cette Société au milieu des Compagnons, et leur disant : « Votre institution est mauvaise, parce qu'elle est pleine d'abus, de mystère et d'orgueil. Il faut la détruire de fond en comble, etc., etc. » Vous qui connaissez l'esprit des Compagnons, jugez du tumulte qu'il aurait provoqué et du danger qu'il aurait couru.

[4] Les Sociétés que vous détestez si fort ont certainement

dans toutes les villes écartées du tour de France et qui n'ont pas encore été infectées du Compagnonage[1].

rendu de bien grands services aux travailleurs, en protégeant leurs salaires et leur vie. Dans les pays où elles existent, l'ouvrier est mieux rétribué que dans ceux où elles n'existent pas : de plus, elles communiquent à l'homme une certaine force morale. On a rarement vu le Compagnon traduit en justice pour fait d'immoralité, ou pour infraction aux lois de l'honneur. Vous prétendez que les Compagnons se battent absolument à cause des cannes et des couleurs. Mais est-ce pour cela que se battent les nations contre les nations, les habitants d'un village contre ceux d'un village voisin, les soldats de terre contre ceux de mer, les cavaliers contre les fantassins, et tant d'individus qui vont chaque jour s'asseoir sur les bancs des cours criminelles? Le mal peut-il être dans des rubans? Mais les francs-maçons en portent, des rubans; les conscrits le jour de leur tirage au sort; les habitants des campagnes, aux fêtes des jeunes mariés; les membres des sociétés chantantes en portent aussi; et si nous examinons bien, nous verrons partout les hommes les plus graves se parer d'insignes plus ou moins significatifs: pour ceux-là les rubans ne renferment aucun mal. Enfin, si vous détruisiez les cannes et les couleurs chez les Compagnons, croiriez-vous avoir détruit la cause du mal? Si vous détruisiez leurs Sociétés elles-mêmes, croiriez-vous avoir fait un grand pas en avant; que tout serait fini; que tout irait mieux? Que mettriez-vous à la place de ce que vous auriez détruit? Il y a chez les Compagnons du fanatisme; mais ne voit-on pas ailleurs de l'égoïsme, de l'indifférence? Y comprend-on bien la fraternité humaine? Ah! cessez d'attaquer avec tant de violence des cannes et des couleurs : le mal n'est pas dans les attributs, mais dans les hommes. Il faut faire pénétrer dans leurs têtes et dans leurs cœurs la lumière et l'amour : au lieu de les désunir, il faut les unir ; il faut répandre sur eux, au lieu de mots irritants et grossiers, des idées nobles et fraternelles; il faut nous réformer nous-mêmes, et puis nous réformerons les autres.

[1] Vous dites que le Compagnonage n'existe pas à Paris; c'est une erreur : les tailleurs de pierre, les charpentiers, les tanneurs, les forgerons, les maréchaux, les chamoiseurs, les cordonniers, les boulangers, etc., etc., sont là en société comme dans les autres villes de Devoir. Si on s'y bat moins, c'est parce que l'air d'une capitale civilise tous les rangs de sa population. Les charpentiers et les boulangers se livrent bien encore quelques combats, mais on a l'espoir fondé que la raison les éclairera et qu'ils cesseront de se dégrader aux yeux de ceux qui les observent, soit en souffrant, soit en ricanant.

Regardez, dis-je, comme tous les ouvriers fraternisent pêle-mêle sans distinction de corps, et sans ostentation pour le talent. Si ces jeunes ouvriers voyagent et entrent malheureusement dans une Société de Compagnonage, ils deviennent ennemis à mort.

. . . .

Mon but n'est pas de critiquer l'Association, au contraire, c'est de réunir tous les hommes, tous les ouvriers principalement dans un seul faisceau, dans une seule Société; mais pour cela il faut détruire toutes les distinctions, les cannes et les couleurs. Plusieurs Compagnons s'écrieront avec fureur : « Comment! vous voulez nous ôter nos couleurs saintes, notre écharpe royale et notre bouquet sacré ? » Et pourquoi non, puisque vous voulez l'égalité avec les marquis, et entre les pauvres et les riches! vous conviendrez que tout le monde ne peut pas avoir des couleurs, des écharpes, des cannes et des bouquets; c'est un attirail qui coûte au moins cent francs; ensuite, si tout le monde en avait, vous perdriez tout de même vos distinctions.

Ne vous trouvez-vous pas ridicules vous-mêmes[1], quand vous êtes affublés et chamarrés de rubans avec franges en or, et le bouquet monstre qui vous cache toute la poitrine? Il y a vraiment de quoi rire de pitié en voyant ce luxe effréné, cette vanité, cet orgueil que vous étalez le jour de vos fêtes, montés en voitures comme de riches négociants ou propriétaires, musique et tambours en tête, exprès pour vous faire regarder. Et vos bons Affiliés payant, et à pied par derrière [2]. Que d'argent dépensé inutile-

[1] Il y a bien ici quelque chose d'un peu cru, mais cela tient à la manière de celui qui parle; on ne doit point s'en formaliser.

[2] Voilà des erreurs! Quand tous les Compagnons vont en voiture, ils se passent de musique, par la raison que le bruit assourdissant des unes détruirait l'harmonie et l'effet de l'autre; de plus, quand les Compagnons vont en voiture, ce qui est rare, les Affiliés ne vont pas à pied.

ment dans quelques jours, pour manger du pain et boire de l'eau le reste de l'année !.....

La Société de l'Union ne fait pas de si grandes dépenses; ses membres n'ont pas, comme chez vous, une écharpe et un bouquet à donner tous les six mois au premier Compagnon [1]; ils n'ont pas de luxe inutile comme vous, par conséquent, ils dépensent moins [2]. La Société de l'Union est meilleure parce que tous les ouvriers de tous les corps d'états peuvent se réunir et fraterniser tous ensemble; par ce moyen ils sont mieux disposés à faire de bons citoyens et à entrer dans la société humanitaire [3].

[1] Après avoir consacré pendant six mois un temps précieux au service d'une Société, on en reçoit, pour toute récompense, une écharpe et un bouquet; on les a, je crois, bien gagnés : pour ma part, je sais ce que cela coûte; mais j'ai eu l'honneur de servir mes frères, honneur dont je suis vraiment fier.

[2] Il ne faut pas être rigoriste; il ne faut pas faire un crime aux Compagnons de faire une ou deux fêtes par an, et de dépenser, à cette occasion, la somme de dix francs chacun au plus, en musique et en festin. Jeune, j'ai fréquenté leurs Sociétés; j'étais un ami du travail et de l'ordre, et pourtant ces fêtes m'étaient bien douces; elles étaient pour moi une courte halte de bonheur dans le rude sentier de la vie. Les Compagnons qui, sans avoir éprouvé de maladies ou des pertes, fuyaient ces sortes de fêtes de famille, étaient presque toujours les moins laborieux, les plus débauchés, les plus égoïstes et les plus malheureux sous tous les rapports.
Vous dites que chez vous on dépense moins en superfluités : on devrait alors y être plus riche, et y faire une nourriture meilleure et mieux réglée. Mais je crains cependant bien que vous ne fassiez usage ni des chapons délicats du Maine, ni des vins fins de Bordeaux, et que vous ne soyez réellement ni plus riches, ni plus heureux que les Compagnons que vous jetez si bas.

[3] Je sais que les Compagnons rapportent au pays natal bien des préjugés; et vous! n'y rapportez-vous point de scepticisme? Etes-vous vraiment aussi parfait que vous le prétendez? La haine ardente que vous manifestez contre les Compagnons n'est-elle pas inspirée par une sorte de fanatisme? N'auriez-vous pas un peu de ce mal que vous leur reprochez avec quelque raison? Réfléchissez! il est bien difficile d'être parfaitement juste.

Votre dernière note : *je livre à l'impression*, est vraiment tout ce qu'il y a de mieux, c'est aussi pour cela que je vous écris, car vous promettez à vos lecteurs de reprendre un jour la plume; moi pour ma part je vous y engage de toutes mes forces, mais je vous en prie en grâce, ne faites plus l'éloge du Compagnonage ni de Salomon. Vous perdriez votre temps: l'opinion publique les condamne et les rejette comme tous les mystères de la religion catholique. Notre siècle est un siècle de lumière et d'égalité. Ecrivez toujours car vous en avez le talent; mais exercez votre lyre et votre plume comme les Rouget de l'Isle, comme les Béranger, les Altaroche, les Voitelin, les J.-J. Rousseau, les Lamennais, Louis Blanc, Laponneraye, etc.

Unissons nos faibles voix aux voix fortes de la démocratie, marchons d'accord à la conquête de nos droits; que tous nos efforts tendent vers un même but, celui de réunir tous les hommes en un seul intérêt; pour cela, commençons par les ouvriers, formons une société universelle pour tous les corps, composée d'abord de tous les ouvriers mariés non établis, de tous les célibataires sédentaires et de tous les jeunes ouvriers honnêtes qui voudront se réunir à nous. Que cette Société ait pour base l'égalité, et pour but le bonheur de tous, par un mutuel secours; que tout l'argent déposé en caisse par les Sociétaires ne soit absolument que pour le soulagement des malheureux.

S'il se fait quelque banquet, que ce soit cottisé séparément du tribut ordinaire et volontairement. Dans cette Société, instruisons-nous les uns les autres sur nos véritables intérêts; engageons même quelques amis de l'humanité qui ne sont pas ouvriers, à venir nous donner quelques lumières; donnons des concours pour exciter l'émulation des arts, du dessin, de la littérature, de la morale, etc., et des prix analogues au travail.

Nous pourrions aussi admettre les apprentis à quelques séances, sans les faire payer aucun tribut. Ce

serait seulement pour leur donner les véritables principes de l'association. Ne prêtons qu'un seul serment, celui de maintenir de toutes nos forces notre Société populaire et de lutter sans cesse contre la tyrannie et l'oppression. En faisant ceci et nous plaçant sous la protection des journaux démocratiques, nous serons dignes de notre siècle et de l'avenir.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Votre dévoué compatriote,

MOREAU (ouvrier serrurier).

Réponse de l'Auteur à M. Moreau.

Paris, 15 mars 1840.

Monsieur,

Je réponds à votre lettre, non pour discuter avec vous, mais pour vous faire savoir que je l'ai reçue; d'ailleurs comment relever toutes les erreurs, les injustices, les exagérations, les jeux de mots, les inconvenances et le rigorisme qu'elle renferme? Il faudrait pour cela beaucoup de pages. Comme je n'ai que des courts instants de loisir, je veux les consacrer à éclairer les ouvriers de bonne foi qui sentent le besoin et le désir de l'être, et non les dépenser en pure perte.

Il faut que je vous le dise, monsieur, vous ne tenez compte ni de ma position, ni des difficultés de tous genres que j'avais à surmonter; vous ne m'avez pas compris. Le médecin qui veut opérer des cures difficiles et nombreuses, étudie attentivement la maladie et l'organisation de ceux qu'il veut traiter et guérir. Quelle que soit d'abord son opinion à leur égard, il ne leur dit pas: *Tous les soins sont pour vous inutiles, il vous faut mourir*. Non, au lieu de les épouvanter il les rassure, les encourage toujours par de douces paroles et approprie les remèdes à leur tempérament, à leur force, à leur mal; c'est ainsi qu'il parvient souvent à soulager ses malades, puis à les guérir.

Les savants qui traitent le moral, comme ceux qui traitent le physique de l'homme, ont besoin d'agir prudemment; autrement, ils aigrissent le mal au lieu de le détruire. C'est ce que font beaucoup de nos écrivains démocrates; ils sont hardis, impétueux, mais peu habiles et peu sages: voilà, je crois, une des causes du peu de progrès que font les masses depuis des années. Les procédés violents ne me conviennent pas, vous trouverez bon que je ne m'en serve pas non plus.

Maintenant s'il faut vous dire la vérité, vous ne m'êtes pas tout à fait étranger; je connaissais déjà votre manière de penser et de vous exprimer; je vous ai lu dans l'*Intelligence*, vous étiez impérieux et peu véridique; vous êtes à présent ce que vous étiez alors; vous, membre d'une association que vous proclamez seule bonne et digne de vie, vous êtes l'ennemi acharné de toutes celles qui existent à côté de la vôtre; vous appelez sur elles anathème et destruction; vous vous dites homme de liberté, et vous êtes despote; vous vous dites homme de progrès, et vous êtes intolérant; vous parlez sans cesse d'humanité, et vous êtes sans bienveillance pour vos semblables dès qu'ils sont Compagnons. Croyez-moi, si vous aimez vraiment les hommes, ayez quelques ménagements pour eux, lors même que vous attaquez leurs préjugés et leurs vices.

Moi, membre comme vous d'une association, je prêche l'amour et le rapprochement à tous les hommes; si les idées de progrès et de charité que je répands peuvent germer en eux; s'ils se sentent un jour poussés les uns vers les autres et capables de se mêler, de se confondre, et de ne former plus enfin qu'une seule et grande association, qu'ils le fassent: plus leur union sera intime, plus ils seront puissants et heureux; c'est là tout ce que je désire.

Mais pour le moment, je n'ai pas cru devoir pousser plus avant; je connais les hommes et je ne brusque pas leur susceptibilité.

Enfin, vous ne m'approuvez pas, je ne vous approuve

as non plus; vous pensez d'une façon, moi d'une utre; vous êtes libre, je le suis aussi; agissons donc hacun de notre côté et ne cherchons pas à nous imoser l'un l'autre nos croyances; nous y perdrions ous les deux notre temps, et comme rien n'est ussi cher que le temps, il faut en perdre le moins ossible.

Ne prenez pas, monsieur, ceci en mauvaise part, t veuillez agréer, etc.

AGRICOL PERDIGUIER.

M. Moreau a fait paraître, il y a peu de jours, me brochure d'une trentaine de pages; M. Moeau est toujours le même. Sa Société est un molèle de perfection, toutes les autres sont détestales, et pour le prouver, il les peint de couleurs ien noires; puis il s'adresse aux Affiliés, aux spirants, et leur dit: Vos Compagnons achèent des cannes et des rubans avec votre arent, ils vous exploitent indignement; révolez-vous, et mettez-vous avec les *Sociétaires*. —Si des Affiliés, si des Aspirants se faisaient reevoir Compagnons, dans l'espoir d'avoir des annes et des rubans aux dépens de ceux qui 'en portent pas encore; s'ils croyaient pouvoir e faire légitimement exploiteurs, ils se tromeraient singulièrement, et, pour qu'ils n'érouvent aucun mécompte de cette sorte, je rois devoir les avertir que les cannes et les ruans ne coûtent qu'à ceux qui les portent, et ue les Compagnons, pour tout ce qui concerne a Société, dépensent davantage que les non-ompagnons.

Il est triste de voir un homme qui se prétend lu progrès chercher, par des moyens peu

loyaux, à semer partout la haine et la désunion. « La Société de l'Union, dit-il, ne ressemble au Compagnonage que par le bon côté. Chez elle, dit-il encore, tout découle de ce précepte : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fut fait », etc. Je venais de parcourir cette brochure, lorsqu'on me remit *le Constitutionnel* (n° du 27 avril 1841). Voici ce que j'y lus : « Le 15 de ce mois, une « rixe terrible s'est engagée à Grenoble entre « des garçons boulangers de la Société des *So-* « *ciétaires* et d'autres garçons du même état « de la *Compagnie de la Liberté*[1]. Quarante « Sociétaires, venant de faire la conduite à un « de leurs camarades, rencontrèrent cinq Com- « pagnons de la Liberté, et les assaillirent sur- « le-champ à coups de pierres et de bâtons. Un « de ces derniers se réfugia dans la boutique « d'un épicier; mais les *Sociétaires* se préci- « pitèrent à sa poursuite, pénétrèrent dans le « domicile de l'épicier, maltraitèrent ce com- « merçant qui voulait défendre le fugitif, et « portèrent enfin cinq coups de couteau sur la « tête du malheureux Compagnon de la Li- « berté. Les blessures sont tellement graves « qu'on désespère de le sauver. Huit des Socié- « taires ont été arrêtés (*Courrier de l'Isère*). »

Ainsi, on le voit, les *Sociétaires* ne sont pas plus sages que les *Compagnons*. Il faut chercher, par tous les moyens pacifiques dont nous pouvons disposer, à les réformer les uns et les autres. La tâche est grande, et pour la remplir avec succès, il faut bien se garder d'adopter le

[1] Ce doit être plutôt de la Compagnie *du Devoir*; car il n'existe point de boulangers de la Compagnie *de la Liberté*.

genre de M. Moreau, qui se plaît à récriminer. On a vu, dans sa lettre insérée dans ce volume, les attaques qu'il dirige contre le Compagnonage en général, et contre moi en particulier; il use dans sa brochure des mêmes procédés, et il deviendrait inutile de les signaler et de faire une seconde édition de ce qu'on a vu.

Seconde Lettre de Vendôme la Clef des Cœurs à l'Auteur.

Monsieur,

Je vous dois *des remerciements* pour l'envoi que vous m'avez fait de votre livre que vous avez eu la bonté de joindre à votre réponse à ma lettre, car vous avez satisfait au désir que j'avais de le posséder; *j'espère vous les porter sous peu de jours*, en me rendant à l'honneur de votre invitation. Mais en attendant cette première entrevue qui doit me procurer le plaisir de vous connaître plus particulièrement, permettez-moi, monsieur, d'user de la confiance que vous semblez m'accorder, pour vous faire quelques observations relativement à votre notice sur le Compagnonage que vous auriez pu nous rendre plus favorable par des citations un peu plus discrètes et plus dignes de votre sujet; d'ailleurs, cette notice n'apprend rien aux Compagnons qu'ils ne connaissent déjà, et les erreurs que vous y avez glissées, tout en scandalisant les uns, ne peuvent que servir d'aliment à l'ignorance des autres.

Vous m'objecterez sans doute que lorsqu'il s'agit de signaler des abus, et surtout des abus de cette sorte, il n'est guère possible, quelques ménagement que l'on prenne, de ne pas dépasser les bornes de la circonspection; mais je vous répondrai : soyons satirique s'il le faut, ne craignons point de blesser l'a-

mour-propre de ceux que nous voulons ramener à la raison, lors même qu'ils persistent à s'en éloigner; mais ne couvrons pas de ridicule une institution aussi sublime qu'est celle du Compagnonage, que la fougue de la jeunesse, les passions et surtout l'ignorance, n'ont déjà que trop avilie aux yeux du vulgaire. Car, monsieur, qu'en pensera-t-il du Compagnonage, l'homme sensé qui lira, par exemple, votre conduite de Grenoble? Ce que nous en penserions nous-mêmes si nous y étions étrangers, que tout le reste dont les Compagnons font tant de mystères, ne doit pas valoir mieux, si c'est ainsi qu'on procède à l'un de ses actes qui doit être considéré comme l'un des plus sérieux; or donc, si cette manière d'exclure d'une Société celui qui s'en est rendu indigne, existe réellement quelque part, n'est-ce pas le cas de nous rappeler ce proverbe : que toute vérité n'est pas bonne à dire.

J'avoue pourtant que je suis bien loin de vous soupçonner d'aucune mauvaise intention : les sentiments que vous manifestez dans votre rencontre des deux frères m'en sont un sûr garant; mais songez bien aussi que vous n'écrivez pas pour des hommes qu'on a retiré des colléges pour leur faire apprendre un état; que bien peu vous comprendront, ou ne voudront pas vous comprendre, si la bienveillance et la modération ne dirigent votre plume.

Quant au lecteur sensé, il vous passera facilement ce qu'il y a de défectueux dans votre livre pour ne s'attacher qu'à ce qu'il renferme de bon; et comprenant le but honorable que vous vous y proposez, dira comme moi : honneur à celui qui l'a conçu!

Je laisse à votre jugement à suppléer à l'étendue que j'aurais pu donner à ces observations que je vous prie de me pardonner en faveur de l'intérêt que je vous porte, car je me promets bien de vous seconder chaque fois que j'aurai l'occasion de converser avec des hommes sur l'importance de votre sujet.

Quant à l'arrangement que vous me proposez, concernant ma chanson, j'ai si bonne opinion de vous,

que je vous laisse entièrement le maître d'en agir comme bon vous semblera.

Recevez, etc.

PIRON (Vendôme la Clef des Cœurs).

Paris, 16 février 1840.

Réponse de l'Auteur à Vendôme la Clef des Cœurs.

Paris, 28 mars 1840.

Monsieur,

Quand j'ai reçu votre dernière lettre je pensais que vous étiez sur le point de m'honorer d'une visite ; je croyais donc pouvoir répondre de vive voix aux objections que vous m'adressiez ; je vois que me suis trompé, que vous comptez sur une réponse écrite, réponse que je vais tacher de vous faire.

Voici votre première objection : « Votre notice sur « le Compagnonage n'apprend rien aux Compagnons « qu'ils ne connaissent déjà, et les erreurs que vous « y avez glissées, tout en scandalisant les uns, ne « peuvent que servir d'aliment à l'ignorance des au- « tres. » Réponse : pendant que je travaillais à cette notice, j'ai pris des renseignements de divers côtés d'où il est résulté que j'ai su, après l'avoir écrite, ce que je ne savais pas avant ; ainsi, puisque j'ai appris en l'écrivant, d'autres, j'en suis bien sûr, apprendront en la lisant. Quant aux erreurs que vous m'accusez d'y avoir glissées, je vous invite à me les signaler.

Deuxième objection : « Soyons satirique s'il le faut, « ne craignons pas de blesser l'amour-propre de ceux « que nous voulons ramener à la raison, lors même « qu'ils persistent à s'en éloigner ; mais ne couvrons « pas de ridicule une institution aussi sublime qu'est « celle du Compagnonage, que la fougue de la jeu- « nesse, les passions et surtout l'ignorance n'ont « déjà que trop avilie aux yeux du vulgaire. » Réponse : aux satires on répond par des satires, et les

questions n'avancent toujours pas; cependant, sans faire une satire, sans dépasser les bornes de la circonspection, j'ai froissé des amours-propres, j'ai fait des mécontents. L'un m'accuse de ridiculiser le Compagnonage, l'autre m'accuse d'en faire l'éloge; celui-là me reproche d'être partial et d'avoir eu des égards pour ma Société, tandis qu'une partie de celle-ci me reproche mon impartialité et me blâme de ne pas lui être assez favorable : que conclure de tout ceci? qu'il n'était donné à personne de traiter un sujet si délicat et de contenter de prime-abord et à fond tout le monde. Pourtant ces plaintes contradictoires qui se croisent et se choquent sont loin de m'affliger; elles me sont une preuve certaine que le Compagnonage s'agite, et j'ai l'espoir que de cette agitation naîtra quelque chose de profitable...... Relativement à l'avilissement du Compagnonage par la fougue de la jeunesse, les passions, etc., etc., je ne pense pas comme vous. A mon avis, le Compagnonage est aujourd'hui ce qu'il était il y a cent ans; il est resté constant à ses anciennes habitudes, il n'est changé en aucune manière; c'est le public qui est changé : le public ne voit plus avec les mêmes yeux, ne juge plus avec le même esprit. Autrefois les prêtres catholiques ordonnaient et célébraient les fêtes des ânes et des fous, cérémonies bien singulières que le public trouvait sublimes : si on lui donnait de nos jours les mêmes fêtes il les trouverait ridicules. Autres temps, autres mœurs, utres goûts. Le clergé, quoique très attaché aux ux usages, s'est réformé sur plusieurs points; ourquoi le Compagnonage n'en ferait-il pas autant? pourquoi ne chercherait-il pas à se mettre d'accord avec son siècle et avec l'opinion publique? qu'il y pense, il y va de son intérêt.

Troisième objection : « Qu'en pensera-t-il du Com-
« pagnonage, l'homme sensé qui lira, par exemple,
« votre conduite de Grenoble? que tout le reste dont
« les Compagnons font tant de mystères, ne doit pas
« valoir mieux si c'est ainsi qu'on procède à l'un de
« ses actes qui doit être considér comme l'un des

« plus sérieux. » Réponse : l'exemple est mal choisi ; *loin* que la conduite en question nuise au Compagnonage, elle lui fait honneur ; on voit par elle que les Compagnons savent réprimer les abus et les vices. Ce n'est peut-être pas la conduite par elle-même qui vous paraît mauvaise, mais la manière de procéder à une chose si sérieuse. Oui, la conduite de Grenoble est une chose sérieuse, mais un enterrement l'est davantage. Il faut que je vous le dise, j'ai vu faire à Bordeaux un enterrement, par un corps d'état que je pourrais nommer ; il y avait dans cette cérémonie des choses bien singulières ; si j'en avais donné la description dans mon livre j'aurais provoqué d'abord des éclats de rire, ensuite, l'indignation. Ainsi ce que des Compagnons font en plein vent, sans crainte du public, il ne faudrait pas le donner par écrit à ce même public. Pourquoi cela ? S'il ne faut pas dire de certaines choses quand tout le monde vous écoute, il faut encore moins les faire quand tout le monde vous regarde.

Quatrième objection : « Songez bien aussi que vous « n'écrivez pas pour des hommes qu'on a retirés des « colléges pour leur faire apprendre un état ; que bien « peu vous comprendront, ou ne voudront pas vous « comprendre, etc., etc. » Réponse : n'ayant moi-même jamais mis les pieds dans les colléges, je ne peux écrire pour des collégiens ; il ne faut, je crois, pour me comprendre, que du simple bon sens. Quant à ceux qui ne le voudront pas, je ne peux que les plaindre... Malheur à ceux qui repoussent toute réforme, toute amélioration : le peuple qui avance toujours dans la voie du progrès et de la civilisation ne les entend, ne les comprend plus, et quand on n'est plus compris du peuple on a une existence bien chétive et bien fragile. Le Compagnonage se compromet de gaîté de cœur, aux yeux du peuple ; il étale fréquemment avec complaisance, et, qui plus est, avec orgueil, tout ce qu'il a de mauvais en lui ; il n'est connu que sous un mauvais jour. De là cette réprobation qui s'étend et l'enveloppe de plus en plus ;

de là ces articles de journaux provoquant des lois de proscription; de là tant de Compagnons n'osant eux-mêmes plus avouer ce qu'ils sont. Oui, on le connaissait, le Compagnonage, mais sous son mauvais côté seulement; j'ai voulu le montrer sur toutes ses faces. A-t-il perdu à cela ? Non. Car des hommes qui, par la parole ou par leurs écrits, le condamnaient radicalement, le jugent à présent d'une manière plus douce et plus favorable. Je l'ai servi, le Compagnonage; il doit continuer à se servir lui-même; il le peut. Il est le maître de sa destinée; il peut rester en arrière, il peut avancer, il peut se perdre, il peut se sauver; je l'engage à avancer, à se faire comprendre et à se sauver.

Vous promettez, monsieur, de me seconder dans l'œuvre que j'ai entreprise: le concours d'un homme tel que vous n'est pas à dédaigner. Unissons donc nos efforts et travaillons avec persévérance à éclairer nos camarades; nous finirons, je vous l'assure, par obtenir d'heureux résultats.

Je termine ma lettre par une demande : vous m'aviez envoyé un cahier de vos chansons que je montrais à tous mes confrères, et cela pour leur prouver que chaque Société a ses poètes. Ce cahier, auquel je tenais tant, je l'ai perdu. Je vous prie d'avoir la bonté de m'en faire tenir un second.

Rien de plus à vous dire pour le moment qui puisse fixer votre attention.

Agréez, etc.

PERDIGUIER (Avignonais la Vertu).

Trois jours après l'envoie de cette lettre, je reçus la visite de Vendôme la Clef des Cœurs; il me dit: « Vous avez entrepris là une œuvre « bien grande et bien pénible; il vous fallait, « pour oser l'entreprendre, beaucoup de cou- « rage; j'aurais reculé devant une telle mission. « Maintenant je vous engage à continuer, à ne

« vous lasser jamais. Je ferai tout ce qui dépen-
« dra de moi pour vous seconder. » Nous causâmes long-temps ensemble, et nous nous séparâmes liés d'amitié et d'intentions.

Le 16 mars je reçus une seconde lettre de mes confrères de Bordeaux. Leur première était fort douce auprès de celle-ci, où les mots de spéculateur, etc., m'étaient prodigués. Je vis par elle, j'appris encore d'autre part, qu'on cherchait à exciter contre moi les préjugés et les mauvaises passions. Des lettres anonymes et d'autres lettres partaient de Paris et d'ailleurs, se répandaient dans toutes les villes et me présentaient sous un jour détestable. Je recevais souvent des objections, des questions, etc., et quelquefois des insultes ignobles. Je vis qu'il était temps de m'adresser à tous mes confrères pour parer les coups que l'on me portait, et leur faire connaître la vérité et le but de mes efforts.

Lettre de l'Auteur aux Compagnons du tour de France, ses confrères.

Paris, 16 mai 1840.

Mes chers pays,

Je vous envois trois lettres [1] à la fois, et dans la même feuille; je vous invite à les lire avec soin et à réfléchir, car la démarche que je fais en ce jour n'est pas sans gravité. Je vous rappellerai que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour la prospérité

[1] J'avais joint à cette lettre les copies des lettres que j'avais reçues de Bourguignon la Fidélité et de Nantais Prêt à Bien Faire. Je voulais montrer que j'avais l'approbation et l'appui des Compagnons les plus estimables.

et pour l'honneur de notre Société ; on me dit cependant qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle soit reconnaissante. On me dit que le blâme, que les reproches, que des accusations nombreuses tombent sur moi.

Est-il vrai que l'on me reproche d'avoir trop peu fait des chansons nouvelles? Mais lorsque les villes du tour reçurent mon premier, puis mon deuxième cahier, un très-petit nombre d'entre elles prit la peine de me répondre. Eh ! peut-on chanter toujours quand ceux pour qui on chante semblent ne point prêter l'oreille, et ne donnent aucun signe direct de satisfaction ?

Est-il vrai que l'on m'accuse d'avoir dit trop de choses sur notre Société ? Mais en ai-je dit une seule que tous les Affiliés ne sachent ? et pourtant les Affiliés sont libres de changer de Société quand bon leur semble, et peuvent dire tout ce qu'ils savent sans se compromettre.

Est-il vrai que l'on me blâme d'avoir parlé du baldaquin des charpentiers, et de n'avoir rien dit de celui de *....; mais le premier de ces ouvrages je l'ai vu, le second je ne l'ai pas vu, et puis ignore-t-on...

. . . .

Est-il vrai que l'on me reproche d'être trop impartial, de n'être pas assez rigoureux envers les Devoirants ? Mais les satires engendrent les satires. Ensuite, pensez combien un livre satirique, signé, approuvé de toute la Société, pouvait nous nuire aux yeux de la justice quand survient un procès, et aux yeux de tous les hommes de bien dans tous les temps. De plus, quelle confiance pourrait-on avoir dans ma parole si je prodiguais l'éloge d'un côté et l'insulte de l'autre ? Il faut être juste si l'on veut être cru.

Est-il vrai que l'on me blâme d'avoir rangé des charpentiers parmi les enfants de Salomon ? Mais les Devoirants en général repoussent les cordonniers et les boulangers : ce qui ne nous empêche pas de compter ces derniers parmi les enfants de maître

Jacques. Quand nous nous obstinerions à nier les charpentiers de Liberté, on ne verrait pas moins qu'ils existent sous le titre d'enfants de Salomon. J'ai dit néanmoins que nous n'avions point de rapports avec eux.

Est-il vrai que l'on me blâme d'avoir intercalé dans mon livre la chanson *Gavot abominable?* Mais cette chanson était connue dans les villes et dans les campagnes, et faisait croire que les Gavots étaient des espèces de monstres. Ceux qui la liront dans mon livre sauront l'apprécier à sa juste valeur.

Est-il vrai que l'on me blâme de ce que je n'ai pas renfermé mon ouvrage dans notre Société seulement? Mais si mes idées, si mes principes ne sont répandus, s'ils ne pénètrent de toutes parts chez les Devoirants, ceux-ci ne pourront en profiter, ils continueront à nous attaquer, il faudra nous défendre et la guerre durera toujours. Dans le cas contraire, mes désirs se réaliseront et chacun pourra un jour voyager sans crainte et sans dangers. Le tour de France ne sera plus un vaste guet-à-pens, mais une belle promenade où la jeunesse ira s'instruire et se réjouir.

Les critiques que je viens de citer et auxquelles j'ai répondu n'ont certainement rien de bien flatteur; mais voici la seule chose qui me blesse réellement : on m'accuse d'avoir spéculé, d'avoir exploité la Société; cela est par trop fort et trop injuste. Or, sachez donc comment j'ai spéculé :

En 1834, trente-trois Compagnons de Paris souscrivirent pour deux francs chacun. Je fis tirer cinq cents exemplaires d'un premier cahier, j'en donnai une partie aux souscripteurs, le restant fut envoyé gratis à toutes les villes du tour de France. Il est vrai qu'à cette époque la ville de Beziers et celle de Toulouse m'envoyèrent l'une quinze francs et l'autre dix. Mais je n'en fus pas moins de douze francs du mien, et de mon temps perdu qui valait à lui seul beaucoup plus que toute la souscription.

En 1836, soixante-un Compagnons souscrivirent

aux mêmes conditions. Je fis tirer treize cents exemplaires d'un second cahier, qui, comme les premiers, furent distribués aux souscripteurs ou envoyés aux villes du tour gratis, et franc de port. Je ferai remarquer que les souscripteurs ne paient jamais tous; que seul je faisais tout et supportais tous les frais de correspondance et autres frais : j'en fus cette fois de trente francs du mien et de mon temps perdu. Et combien en perd-on, de temps, pour faire de telles choses dans une ville comme Paris, où notre Société n'existe pour ainsi dire pas, où tous ses membres sont isolés et agissent individuellement. Non, on n'a jamais compris toutes les peines que je me donnais, et cela sans intérêt; car je n'ai jamais voulu vendre un seul cahier et retirer la moindre pièce de monnaie, j'aimais mieux tout donner.

Tant de sacrifices et si peu de reconnaissance ne m'avaient point rebuté; je crus, cette fois, pouvoir servir en même temps et ma Société et la cause sainte de l'humanité; je réunis mes deux cahiers auxquels j'ajoutai des chansons et des notes morales, puis des figures de géométrie, un dialogue sur l'architecture, et un raisonnement sur le trait, tout cela pour inspirer le goût du dessin; puis une notice sur le Compagnonage où notre Société se distingue par son organisation supérieure ; puis enfin la rencontre de deux frères, partie morale et raisonnée qui contribuera sans doute à rétablir la paix sur le tour de France. Quinze villes me fournissent quatre cent vingt souscripteurs à deux francs, dont chacun recevra deux exemplaires de l'ouvrage. Mais comme une cinquantaine de ces souscripteurs n'ont encore rien déboursé [1]; comme la plupart des villes n'ont point affranchi leurs lettres, ou ont rogné le montant de leurs souscriptions pour en payer le port, il en ré-

[1] Depuis que cette lettre a été envoyée, beaucoup d'entre ces cinquante m'ont payé, et si une ville m'a négligé, la faute en est a un fripon qui l'a trompée, et dont la Société de cette même ville a fait justice en le flétrissant.

sulte que je n'ai guère touché que sept cents francs. J'ai fait imprimer ce livre qui ne devait avoir, d'après ma promesse, que cent cinquante pages, et il en a deux cent cinquante-deux; de plus, cinq planches que je n'avais pas promises, et une couverture imprimée. Puis, je l'envois aux villes, et j'envois des volumes au-delà du nombre convenu. Je reçois toujours moins qu'il ne m'est dû, et je donne toujours plus que je ne dois: pauvre calcul! Enfin les déchets, les correspondances, les frais d'emballage, de commission, etc., etc., compromettent mes intérêts. Après tant de soucis, de soins et de fatigues, six cents francs que je venais de recevoir de mes parents ont disparu. Je n'en ressens aucune peine; si j'étais un homme riche, ayant l'intention fixe de servir une cause, je semerais mon livre partout, et pour rien; mais ne pouvant en user de la sorte, et voulant néanmoins répandre mes idées que je crois bonnes, je suis forcé de vendre les volumes qui me sont restés, et voilà que les Compagnons de Bordeaux me traitent de spéculateur. Si l'on a cru que j'avais bénéficié avec la Société, on s'est trompé; il ne faut que de la bonne foi pour comprendre que je n'ai fait que des sacrifices.

Oui, je suis pauvre, mais je n'en suis pas honteux; le malheur m'a long-temps accompagné, mais j'ai souffert seul, à l'écart; j'ai beaucoup travaillé pour la Société, mais je n'ai jamais compté sur des récompenses; car je sais que quand on sert les Sociétés au-delà de leurs désirs, on doit les mériter et non les obtenir. Je vous ai fréquentés un bon nombre d'années, mais j'ai toujours fait rigoureusement mon devoir, et si un seul de mes confrères peut me reprocher quelque chose, qu'il parle, qu'il s'adresse à moi.

Pourquoi faut-il que des membres de cette Société que j'ai si bien servie soient en ce moment mes plus rudes ennemis? Je sais que des lettres anonymes partent de Paris et vont semant partout le mensonge et la calomnie; des Compagnons des provinces ac-

cueillent ces impostures et les répandent à leur tour. Mais quel est donc mon crime ? Qu'ai-je donc fait pour soulever tant de colère ? Un livre dont ma Société sera fière un jour, et elle dira avec orgueil : « C'est de mon sein que sont sortis les Compagnons qui les premiers ont prêché la concorde au tour de France ! » Eh bien ! ce livre de morale et de paix est aujourd'hui une cause de tourment pour son auteur : c'est donc un crime d'aimer les hommes ? Jésus-Christ aimait les hommes, et les hommes l'ont crucifié ; Socrate aimait les hommes, et les hommes l'ont empoisonné ; Jean-Jacques Rousseau aimait les hommes, et les hommes l'ont poursuivi à coups de cailloux. Moi, qui ne suis presque rien, j'ai voulu pourtant, dans l'obscure condition où le sort m'a placé, faire quelque bien à mes semblables, et mes semblables m'en savent mauvais gré ; ils m'en font un crime. Il est donc vrai que les hommes les mieux intentionnés ne trouvent que des tortures ici-bas.... Mes pays, ne vous préparez point de regrets, ne vous laissez point entraîner par ceux qui veulent jeter le trouble dans notre Société ; ils s'en prennent toujours aux hommes que vous estimez le plus, ils les abaissent par la médisance et la diffamation, puis ils se dressent sur la pointe de leur pied et se présentent comme seuls dignes de vos hommages. Ces êtres indéfinissables se sont attaqués à moi, ils ont voulu me ravaler ; mais je me suis défendu et j'ai résisté avec succès. C'est ce qui les irrite davantage ; aussi pour me perdre, tous les moyens leur semblent bons. Défiez-vous des lettres anonymes, œuvres infâmes que notre Société n'avait jamais connues. Ne faites pas comme les Compagnons de Bordeaux qui, s'appuyant sur une de ces lettres partie de Paris, viennent de me salir.

Mes chers pays du tour de France, je fais un appel à vos sentiments, n'ayez point de prévention ni contre mon livre, ni contre les intentions qui me l'ont inspiré ; lisez-le, faites-le lire à des hommes sages et éclairés, vous comprendrez facilement ce que je suis,

et tout l'intérêt que je vous porte en cherchant à obtenir que le sang des ouvriers de la France ne soit plus répandu sur la poussière de nos grandes routes et de nos promenades publiques ! Je vous ai mis à la tête du Compagnonage, je vous invite à vous y conserver dignement.

Quand je vous ai envoyé mon livre, je savais que mes idées ne seraient pas admises tout d'un coup ; aussi je m'étais bien gardé de vous demander une approbation que vous ne deviez m'accorder que plus tard ; mais ces lettres inconcevables, mais ces mots de spéculation, etc. m'ont profondément affligé, et je romps le silence pour me plaindre et me soulager, puissiez-vous me rendre justice !

Recevez, mes chers pays, etc.

Perdiguier (Avignonais la Vertu).

Je fis tirer la lettre ci-dessus par le moyen autographe, et j'en mis un exemplaire à la poste pour chaque ville du Tour de France. Il fallut, quinze jours plus tard, écrire une seconde lettre, plus longue, plus énergique, et prendre des individus à partie, car j'étais attaqué sans ménagement. Les lettres circulaient, se croisaient : l'un envoyait de Chartres à Montpellier une lettre dans laquelle il exhortait un Compagnon influent à mettre la main à la plume pour empêcher de circuler le livre détestable de ce niais d'Avignonais, un livre, enfin, qui fait tourner en dérision le Compagnonage, etc., etc.

Un autre écrivait de Paris à Nantes une lettre dont voici un extrait : « Cet homme (Avigno-
« nais) doit être indigne d'exister dans notre
« Société ; tout Compagnon doit dire en le
« voyant : Voilà le plus lâche des hommes.......
« Que le tour de France connaisse le traître qui,

« jusqu'à ce jour, a grugé les Compagnons[1]; je « crois que, d'après un aprécis pareil, vous se- « rez le premier à Nantes qui dira que ledit « Avignonais doit être brûlé et rayé du Com- « pagnonage, etc., etc. »

Mon ami Sauvageon, dit Lyonnais l'Ami du Trait, effrayé de la situation où je me trouvais, m'écrivit de Lyon, sa résidence, une lettre dont voici un passage : « Vous dites que vous nous « faites votre dernier adieu; pourtant nous som- « mes tous vos amis; nous ne vous oublierons « jamais; vous avez fait pour la Société ce que « jamais personne n'eût pu faire. Votre nom ne « s'effacera point de notre mémoire.

« Quoique les Compagnons de Lyon ne vous « aient, autant dire, point fait compliment sur « votre ouvrage; quoiqu'ils aient manqué à leur « devoir, et moi aussi, nous sommes tous vos « amis, parce que nous savons que nous possé- « dons en vous l'ami le plus sincère et le plus « fidèle des hommes de notre rang.

« Eh! vous nous faites votre dernier adieu! « Je vous prie de nous écrire, nous recevrons « vos lettres avec plaisir; nous voudrions pou- « voir vous posséder dans notre cité pour vous « mettre à l'abri des persécutions. Je prie l'É- « ternel de vous donner assez de force pour « pouvoir supporter les persécutions des injustes « et des aveugles. Je vous remercie, au nom de « la Société, de votre ouvrage. Nous aurions « dû vous en être reconnaissants d'une autre « manière que par des mauvais traitements, « etc., etc. »

[1] J'ai dit dans la lettre précédente comment j'ai grugé les Compagnons.

J'eus dans Paris beaucoup de tracas, beaucoup d'agitations et de tourments; je me défendis le mieux que je pus : la paix s'ensuivit, tout fut tranquille. Je passerai bien des faits sous silence, afin de ne blesser personne, et de ne provoquer aucun mécontentement. Si cependant, malgré mes soins à éviter toute personnalité, cette publication m'attirait de nouvelles attaques, je me défendrais à l'avenir comme je me suis défendu dans le passé.

Dans cet intervalle (en mai 1840), un Monsieur, que je ne connaissais point encore, vint me trouver et me dit : « Je viens de la part de mme *George Sand ;* elle a lu votre *Livre du Compagnonage,* et désire vous voir et vous connaître. Auriez-vous la complaisance de venir un jour chez elle. » Je répondis affirmativement. Il ajouta : « Nous vous attendons demain à dîner; venez, vous nous ferez plaisir. » Je promis d'y aller, et j'y fus. Madame Sand m'accueillit on ne peut mieux ; nous causâmes bien long-temps ensemble, puis je la quittai, très-satisfait de cette entrevue.

Huit jours plus tard, le même Monsieur revint me trouver, et me remit, de la part de celle qui avait déjà pensé à moi, quatre jolis volumes et une lettre des plus flatteuses et des plus nobles, dont je transcrirai deux fragments.

Paris, ce 29 mai 1840.

« J'ai lu avec un bien vif intérêt, monsieur, les « notes que vous m'avez communiquées [1], et je suis

[1] Ces notes étaient les copies des deux dernières lettres que j'avais adressées à mes confrères du tour de France. Une seule de ces lettres est reproduite dans ce volume. (Voyez page 55.)

« tout à fait persuadée que le bon droit et la vérité
« sont de votre côté. Persévérez dans la voie vrai-
« ment grande et généreuse que vous avez embras-
« sée et soyez sûr que votre vertueuse entreprise
« portera ses fruits. Vous triompherez des préjugés
« et des passions, non pas entièrement sans doute,
« car le mal est grand, notre vie est courte, et nul
« de nous ne peut réaliser qu'une très-faible partie
« du bien qu'il a conçu. Mais vous aurez ouvert la
« tranchée; d'autres champions de cette cause de
« fraternité viendront seconder vos efforts, et vous
« laisserez un beau nom parmi vos frères. J'ai été vi-
« vement touchée de la lecture de vos écrits, et votre
« conversation m'a confirmée dans la haute estime
« que j'avais de vous. Cependant, à la joie que j'ai
« eue de vous entendre parler si bien des choses que
« vous sentez, s'est jointe une profonde tristesse à
« cause des épreuves que vous avez souffertes et de
« celles que vous souffrirez encore. Tout homme qui
« se dévoue au culte de la justice doit être persécuté,
« et sa vie est une lutte, un angoisse, un péril sans
« autre terme que la mort. Puisez donc votre force
« dans l'idée même de cette souffrance à laquelle
« votre vertu vous a dévoué.

. . . .

« Pardonnez-moi ces réflexions que m'inspirent la
« sympathie la plus vive et l'intérêt le plus fraternel.
« Je charge la personne qui vous remettra ma lettre
« de vous dire encore plusieurs choses dictées par les
« mêmes sentiments.

« Tout à vous.

« GEORGE SAND. »

En effet, cette personne me dit que Mme George Sand comprenait mon dévoûment et l'importance de ma mission, et des offres me furent faites en son nom. J'y fus sensible ; cependant je me bornai à un remercîment.

Mais peu après mes idées revinrent là-des-

sus, et je me dis : Tu es pauvre; malgré cela, tu as dépensé au service d'une juste cause ta tranquillité, ton temps, tout l'argent que tes bras t'ont produit, tout celui que ton père t'a donné, et tu es contrarié, et tu souffres de ne pouvoir faire davantage. Dans ce moment, une occasion favorable se présente, une femme célèbre par son génie te tends la main; ne sois pas d'une fierté ridicule, accepte l'offre qu'elle te fait : le bien tombé sur toi se répandra tout aussitôt sur d'autres. Tu iras refaire ton tour de France, propager tes idées de fraternité, et nouer des relations amicales avec les Compagnons les plus éclairés des Sociétés encore ennemies. Eh ! sais-tu que cela peut porter bien loin ! Oui.— Et je me rendis à ces raisons; j'écrivis à Mme George Sand une assez longue lettre, par laquelle j'acceptai son offre et lui faisais part de mes projets. Le lendemain je reçus cette réponse :

« Vos projets sont trop nobles pour que je ne fasse « pas tout ce qui dépendra de moi pour les seconder; « comptez donc sur moi et sur mes amis. Je n'ai pas « le temps de vous écrire aujourd'hui, mais venez me « voir vendredi prochain dans la soirée ou dîner avec « nous si vous pouvez. Nous causerons de vos pro- « jets, vous me direz quelle est la somme qui vous « est nécessaire et nous la trouverons bien.

« Je vous remercie d'avoir accepté mon offre et « d'avoir compté sur mon dévouement à votre cause, « sur ma haute estime pour votre personne.

« Tout à vous.

« GEORGE SAND. »

Moi, qui n'avais jamais rencontré dans la vie qu'injustice ou indifférence, je fus heureux de tels procédés! Cette bonté, cette noblesse m'en-

chantèrent, me ravirent! Oui, pour sortir d'un monde trop matériel, je lisais quelquefois dans les romans, pour voir au moins en esprit des actions généreuses et grandes; et voilà pourtant que je trouve, dans ce monde si froid, ce que je pensais ne plus y trouver! Au jour indiqué, je me rendis chez l'illustre dame; elle me demanda quelle somme m'était nécessaire, je le lui dis, et huit jours après cette somme me fut apportée à mon domicile par Mme George Sand elle-même. Deux personnes dévouées de cœur, Mme Marliani, épouse du consul d'Espagne à Paris, et une autre personne d'un grand mérite, participèrent à cette œuvre tout en faveur de la cause du progrès, du progrès lent, si l'on veut, mais réel, mais sûr.

Le 16 juillet, après m'être suffisamment préparé, je me mis en route. Quel bonheur, quand on est resté si long-temps renfermé dans les murs d'une grande ville, de se trouver tout à coup transporté au sein des vastes campagnes, et de voir les côteaux et les vallées, les châteaux et les cabanes, les endroits populeux et les solitudes, les eaux fraîches et limpides, les cieux si brillants et la terre chargée de feuillages, de fleurs et de fruits. Qu'on est heureux de respirer ainsi! comme le cœur se dilate! comme nous sentons alors les joies de l'existence!.... Mais il ne s'agit pas ici de décrire des lieux et de dire ses impressions. Il s'agit d'autres choses, et il faut être bref.

Le 17 juillet j'arrivai à Auxerre; je reçus de ma Société un accueil fraternel; j'eus occasion de voir là le serrurier Moreau, auteur de la lettre qu'on a pu lire dans ce volume. Notre

entretien fut tout pacifique; je lui conseillai beaucoup de ne pas froisser les Compagnons par ses écrits, s'il voulait leur inspirer de beaux sentiments. Mais M. Moreau, garçon très-honnête du reste, ne connaît que sa Société; il est homme de parti, et malheureusement ne devait point tenir compte de mes paroles. Je fus à trois lieues de cette ville, à Escamp, voir Bourguignon La Fidélité. Il me remit une chanson nouvelle et progressive de sa composition, en promettant d'en produire d'autres. — Le 20 j'arrivai à Dijon, — le 21 à Châlons, — le 23 à Lyon; j'y restai sept jours, et quittai peu mon ami Sauvageon, et d'autres amis bons comme lui. Je fus mis en rapport avec beaucoup de Compagnons des Sociétés les plus opposées de formes et de principes; je passai une longue soirée dans une réunion de tanneurs de maître Jacques, et vraiment ils firent preuve d'un grand sens. — Le 30, en descendant sur le Rhône, je me trouvai assis, sur le bateau, près d'un homme qu'à son accent je reconnus pour un de mes compatriotes. Nous causâmes ensemble; je lui prêtai ensuite, dans l'intention de le distraire un moment, le *Livre du Compagnonage*, dont je m'avouai l'auteur. Il se retira dans un coin du bateau, où il resta longtemps à lire; il vint enfin à moi en me présentant le livre et en me disant : Voulez-vous me le vendre? — Je vous le donne. — Non, dit-il, je veux vous le payer : ce n'est qu'à cette condition que je le garderai. J'eus beau me défendre de toucher à son argent; il fallut, bon gré mal gré, recevoir ses *vingt-cinq sous*. Alors il me dit : « Je suis Compagnon tourneur, et je

vous félicite de votre travail; vous vous placez à la hauteur du siècle, vous sapez les abus et les vieilleries, vous parlez de paix et d'union: tout cela est fort beau. Je suis établi à Nîmes, j'occupe beaucoup de Compagnons; ils verront votre ouvrage, et je suis bien persuadé qu'ils en seront contents. Quant à moi, je vous engage à persévérer dans votre pénible et noble entreprise. »

Douze heures après avoir quitté Lyon, j'étais dans Avignon, mon pays natal; je recueillis là un poème en beaux vers, intitulé *le Compagnonage et l'Indépendance*, composé par un Compagnon cordonnier. Je restai plus longtemps dans la ville d'Avignon et dans Morières, bourg où j'ai ma famille et mes amis d'enfance, que dans tout autre pays. — J'arrivai à Marseille le 10 août, — à Toulon le 12; je fis la rencontre de M. Jaume, dit Provençal la Fleur d'Amour, ancien Compagnon de ma Société, qui, indigné des abus et des guerres du Compagnonage, aurait voulu, vers 1830, l'effacer du tour de France, et le remplacer par une association nouvelle; il avait rédigé, à cet effet, un projet d'organisation qu'il remit à M. Charles Dupin, alors de passage à Toulon. Le géomètre député, fort du travail du menuisier, fit, dit-on, sur cette matière, un rapport très-étendu devant l'assemblée des députés, rapport où le nom de M. Jaume ne trouva, je crois, point de place. Cependant M. Dupin n'oublia pas le Provençal; il lui fit cadeau d'un assortiment de pièces de géométrie, tant en modèles qu'en dessins, et on ne peut que l'en féliciter.

Je fis observer à mon confrère en Société

qu'il ne fallait pas détruire le Compagnonage, lequel pouvait rendre encore de grands services, mais le réformer, et surtout sans l'intervention des députés, car il faut craindre les lois que les riches font expressément pour les pauvres.

M. Jaume s'est toujours occupé de l'amélioration du sort des ouvriers; il sera dans l'avenir ce qu'il fut dans le passé, un homme dévoué. Il promit de me donner de ses nouvelles; il a tenu parole: j'ai reçu avec sa lettre une adresse très-flatteuse, signée de trente-cinq ouvriers appartenant aux trois Sociétés, je veux dire à celle du Devoir de Liberté, à celle du Devoir et à celle de l'Union.

Le 16 j'arrivai à Nîmes, et je vis avec plaisir beaucoup d'anciens camarades;—le 18 à Saint-Gilles, où je fis quelques remarques; — le 21 à Montpellier: je vis là Sommière le Dauphin, ancien ami de Nantais Prêt à Bien Faire, et un des hommes les plus utiles de ma Société; — Le 24 à Cette, où habite Languedoc Sans Peur, poète de quelque mérite, que je vis un instant sans avoir l'avantage de pouvoir lui parler; — le 25 à Béziers, où le progrès marche sagement; — Le 28 à Toulouse; — le 31 à Bordeaux. Les Compagnons de Béziers m'avaient conseillé de sauter Toulouse et Bordeaux, parce que, disait-on, les Compagnons m'étaient là fort contraires. Il est vrai que les Compagnons de Toulouse avaient eu un moment la pensée de faire un auto-da-fé du *Livre du Compagnonage;* mais ils étaient revenus à d'autres sentiments. Il est encore vrai que les Compagnons de Bordeaux m'avaient écrit des lettres peu flatteuses; mais le temps avait marché, et ceux-ci, comme

les autres, m'accueillirent en ami. Il y eut cependant à discuter là et ailleurs; mais on n'est pas tout à fait sans prévoyance quand on entreprend un tel voyage; on sait déjà de quoi il s'agit. — Le 5 septembre j'étais placé dans un bateau dont les grandes roues nous poussaient rapidement sur la Gironde; nous faisions route pour Royan. Je vis un Compagnon avec une gourde au côté gauche, suspendue à un cordon rouge qui lui passait sur l'épaule droite. Il avait ausssi une grande et belle canne: je m'approche de lui, et lui demande s'il n'était pas exposé, quand il voyageait à pied, à être topé sur la route. Il me répondit qu'en allant de Toulouse à Bordeaux il l'avait été plusieurs fois. Les premiers qui me topèrent, dit-il, furent raisonnables; ils burent à ma gourde, et je bus à la leur. Mais trois charpentiers vinrent ensuite: quand ils eurent appris que j'étais boulanger, ils me dirent: Passe au large. Je répondis qu'il fallait bien céder, puisque j'étais seul et qu'ils étaient trois. Alors un des charpentiers se posa devant moi en agitant sa canne, et me dit: En garde. Nous commençâmes à nous battre; j'avais le dessus, les deux autres s'empressèrent de se mettre de la partie, je fus vaincu et meurtri. — Les charpentiers sont vos ennemis, je le sais; mais ne pourriez-vous en aucune manière vous réconcilier? — Ce serait facile si nous voulions subir les conditions qu'ils veulent nous imposer. — Quelles sont ces conditions? — Il faudrait leur payer d'abord un tribut, et puis nous abstenir de porter la canne pendant sept ans. — Et vous refusez? — Nous aimerions mieux nous battre jusqu'à la mort

que d'obtenir la paix au prix de telles lâchetés : une paix achetée ne valut jamais rien. — N'est-ce pas pénible d'être forcé de se battre contre des jeunes gens qu'on n'a jamais vus? ne déplorez-vous pas ces fatales luttes? — Je les déplore assurément, et je vous avouerai que nous avons eu à Lyon, il n'y a pas encore bien long-temps, une nombreuse assemblée au sujet du *Livre du Compagnonage*, qu'un de nos frères venait de recevoir de Paris. Ce livre fut lu devant tous nos Compagnons, et approuvé sans réserve; nous partageons les doctrines d'Avignonais la Vertu; comme lui nous voulons la paix. — Eh! le connaissez-vous, cet Avignonais? — Non. — C'est celui à qui vous parlez en ce moment. Le boulanger fut surpris, et si son visage se colora, ce ne fut pas d'une basse honte.

J'ai eu dans mon voyage, soit dans les villes, soit sur les routes, beaucoup d'entretiens intéressants avec des Compagnons de toutes les Sociétés, entretiens que je suis forcé de taire par discrétion, ou pour ne pas être trop long dans ce récit. Le 5, au soir, je suis arrivé à Rochefort, — le 6 à La Rochelle, — le 9 à Nantes. Je trouvai là plusieurs Compagnons qui avaient défendu mes principes avec chaleur, entre autres Albigeois l'Estime des Vertus. J'y trouvai aussi Parisien l'Ami des Arts, qui les avait combattus; je ne trouvai point en lui, comme je le craignais, un ennemi, mais un ami dévoué. Parisien veut la paix dans le Compagnonage et le progrès partout; et, il faut le dire, son intelligence, son activité, sa parole facile, son dévoûment à ses frères, dont il vient de

donner des preuves dans les débats du tarif entre les Compagnons et les maîtres, lui ont mérité l'estime de tous, je veux dire, des Gavots, des Dévorants et des maîtres; ses qualités lui ont acquis une juste influence dont il use en faveur de la bonne cause. Je partis de Nantes bien malade, j'arrivai à Tours le 13; je ne vis point Bénardeau, duquel on lira plus loin une lettre et des chansons. Je devais de là aller à Beaugenci, puis à Avaray, faire visite à Percheron le Chapiteau et à Nantais Prêt à Bien Faire. Mais je ne le pus pas; ma santé étant dérangée, il fallait suivre la route la plus directe. J'arrivai le 17 à Chartres, ville où j'ai composé ma première chanson, et rentrai dans Paris le 20, deux mois quatre jours après l'avoir quitté.

Je me plais à le répéter, mes frères m'ont fait, dans tout le cours de mon voyage, l'accueil le plus cordial. Je n'en conclus cependant pas que mon œuvre soit achevée; je sais qu'elle est jugée diversement et qu'il me reste beaucoup à faire. Des Compagnons pensent que le Compagnonage ne peut se modifier en aucune manière, qu'on s'est toujours battu et qu'on se battra toujours; d'autres pensent tout différemment, et ne se gênent plus pour le dire.

Dans le commencement de 1840, des Compagnons ont opiné pour que mon livre fût brûlé; d'autres lui ont arraché des pages ou collé du papier blanc sur des lignes qui leur soulevaient le cœur; d'autres l'ont caché soigneusement; d'autres l'ont accueilli avec bonté, et ajoutons que tous répètent aujourd'hui qu'il n'est pas si dangereux qu'on l'avait cru d'abord; qu'en

le lisant plusieurs fois on finit par s'y habituer et le trouver bien.

Voilà déjà un changement dans l'esprit compagnonal. Mais ce changement ne se fera, ainsi que je le désire, qu'avec le temps.

Je rappellerai que, lorsqu'en 1826 je composai ma première chanson, je n'avais jamais entendu un Compagnon prononcer les mots de tolérance et de paix. Je rompais brusquement avec le passé, et marchais seul vers l'avenir. Les chansonniers mes prédécesseurs avaient chanté les combats et la haine; ils avaient aigri les esprits et endurci les cœurs. Et je venais, tout jeune, sans aucun appui, entreprendre une tâche radicalement opposée à la leur. Il ne faut donc pas être surpris des obstacles que j'ai pu rencontrer. Dans toute autre Société que dans celle du Devoir de Liberté, ces obstacles eussent été encore plus grands. Les Compagnons du Devoir eux-mêmes pourront convenir de ce que j'avance : aussi je ne veux aucun mal à ceux qui m'ont d'abord opposé des entraves, et je sais un gré infini à ceux qui reviennent aux idées de justice qui doivent un jour rendre le peuple plus grand et plus heureux.

Oui, que le *Livre du Compagnonage* se répande de plus en plus; qu'il pénètre dans toutes les villes et dans les campagnes les plus obscures; que ceux qui, après avoir voyagé, se retirent dans leurs foyers et s'établissent, le fassent lire à leurs ouvriers, à leurs apprentis, à leurs enfants ; et les jeunes gens, actuellement sur le tour de France, seront remplacés par des jeunes gens mieux disposés à s'éclairer. Ceux-ci seront remplacés à leur tour par d'autres jeunes gens

encore plus avancés du côté du progrès, et insensiblement les préjugés disparaîtront, et les grandes réformes auront lieu sur le tour de France.

J'avais achevé depuis quelques mois ce second tour de France; ma santé s'était un peu améliorée, je me consolais de mes peines au souvenir de mon action, quand des journaux, je ne sais dans quel intérêt, n'ont pas craint de venir troubler mon repos. Ils ont mis mes parents en cause d'une manière très-scandaleuse; ils ont fait de moi une sorte d'instrument, ils m'ont fait jouer, et cela peut-être avec le seul désir de produire un feuilleton à effet, un rôle passif et des plus ridicules.

Ah! Messieurs des journaux, puissiez-vous ne plus accueillir à la légère des fables qui froissent le cœur d'un homme, et peuvent nuire à une cause que tous les gens de bien désirent voir triompher! Laissez à chacun ses œuvres!

Pendant que j'étais en course, plusieurs lettres arrivèrent à mon adresse; guère après mon retour à Paris, j'en reçus plusieurs autres. Je vais en reproduire quelques-unes seulement.

Lettre de Beau Désir le Gascon à l'Auteur.

Paris, le 11 octobre 1840.

Monsieur,

J'ai lu avec intérêt votre livre du Compagnonage,

il y a cependant des passages peu flatteurs pour les Compagnons du Devoir. A la page 85, dans des réflexions que vous faites à propos d'un couplet de l'une de vos chansons, je trouve ceci : « Je crois pouvoir me dispenser de nommer les Sociétés où sont cumulés l'ignorance, les abus, les absurdités, je veux même ne point parler de leur fanatisme, etc. » Mais, vous parlez de leur despotisme, vous signalez des Aspirants qui se sont séparés d'avec leurs Compagnons ; certes, ces séparations peuvent arriver au corps d'état le plus modéré, le plus juste, le plus sage. Des Aspirants qui s'oublient par leur conduite ou par leurs actions doivent être rappelés à l'ordre ; des Compagnons leur feront des remontrances dans leurs propres intérêts ; ils s'en trouvent blessés s'ils sont vicieux ; et s'ils sont mal habiles, s'ils désespèrent de pouvoir être un jour Compagnons, ils en ressentent aussi du mécontentement et de la jalousie. Ils s'excitent alors les uns et les autres et se séparent des Compagnons sans que pour cela les Compagnons aient provoqué la séparation. Pour les abus, l'ignorance, etc., je pense qu'il y a des hommes justes et des hommes éclairés dans toutes les Sociétés, et je crois que vous le pensez également.

Dans la notice sur le Compagnonage, page 160 (21 de cette édition), on prendrait facilement pour une satire la citation que vous faites des corps d'état. Je suis loin de douter de votre franchise et de vos bonnes intentions. Mais vous avez omis des corps d'états qui auraient dû y trouver place, et mentionné d'autres corps que vous auriez dû en écarter dans l'intérêt même de la cause que vous défendez.

J'espère que vous voudrez bien m'excuser de la liberté que je prends de vous écrire ; mais ayant vu une erreur dans votre ouvrage concernant la Société à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, j'ai cru de mon devoir de vous la signaler : page 174 et 175 (44 de cette édition), en parlant des cloutiers, vous dites que nous commandons nos assemblées en culotte courte et chapeau monté, vous avez été mal informé :

il y a plus de trente ans que nous ne commandons plus nos assemblées en culotte courte et chapeau monté. Nos cheveux, nous les avons conservés pour des raisons personnelles et par respect pour nos ancêtres; mais nous avons compris qu'il y avait des choses qui devenaient ridicules et qu'il fallait marcher avec le temps. Nous avons compris le progrès comme tous les Compagnons l'ont compris. Le mal est que chaque corps d'état marche individuellement; tandis que nous devrions marcher collectivement. Cependant j'ai la conviction que les Compagnons du Devoir s'uniront, et que cette antipathie qui existe entre quelques corps d'états, disparaîtra devant la raison des hommes sages et éclairés.

Je ne puis qu'admirer vos nobles sentiments et vous remercier au nom de l'humanité de votre travail; mais il y a beaucoup de notices qui n'apprennent rien à personne de bien important: vous auriez, ce me semble, dû les taire; elles ne peuvent être que nuisibles.

Vous attaquez le topage, les hurlements. Dans son origine, le topage était tout fraternel. On n'élevait pas la voix pour toper, on ne se mettait point en garde devant un adversaire pour le braver; aujourd'hui c'est déplorable, car il est souvent le prélude d'un combat.

L'origine du nom de Chiens que vous donnez aux Compagnons du Devoir, est une erreur ou une satire; mais en considérant votre position, l'on peut vous trouver moins partial, vous écrivez en face de votre Société à laquelle vous devez sans doute quelque sacrifice.

Je dois rendre justice au talent que vous déployez dans la rencontre des deux frères: ce morceau est fait avec autant de savoir que de bon goût. Il est vraiment moral, exemplaire, sublime, selon moi, et je vous en félicite.

Vendôme la Clef des Cœurs, Compagnon blancher-chamoiseur, m'a procuré votre ouvrage et je lui en sais bon gré; je le ferai voir à mes amis.

Je n'ai plus rien à vous marquer qui puisse vous intéresser.

Daignez recevoir mes respects.

VARNIER, *dit* Beau Désir le Gascon, Compagnon cloutier, du Devoir.

Réponse de l'Auteur à Beau Désir le Gascon.

Paris, 14 octobre 1840.

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et j'ai peu à réfuter; cependant nous différons sur quelques points. Vous jetez un blâme formel sur tous les révoltés sans exception. Voici mon opinion à ce sujet :

Les Compagnons qui gouvernent une Société sont quelquefois bien jeunes et un peu trop fiers. Ils peuvent avoir un tort, commettre une faute envers les Aspirants. Il peut se trouver parmi ces derniers des hommes instruits, sensibles et souffrant de leur dignité avilie. Ils portent une réclamation aux Compagnons qui, cela s'est vu plus d'une fois, au lieu de les écouter avec bonté, les repoussent impérieusement; les Aspirants s'excitent alors les uns les autres et la révolte se fait. Il y a toujours parmi les chefs des révoltés des Aspirants qui auraient pu faire de bons Compagnons. Je sais qu'il y en a aussi de peu délicats, qui profitent d'un désordre pour esquiver leurs dettes ou pour se venger des justes réprimandes qu'on leur a souvent faites. Mais si les révoltes sont fréquentes, si les révoltés établissent des associations basées sur de justes lois, il faut supposer alors que tous les révoltés n'étaient pas mus par de mauvais sentiments, qu'il y en avait même parmi eux de fort respectables; car il n'appartient qu'aux hommes sages et bien intentionnés de fonder des associations régulières et durables. Il faut donc étudier avec soin, il faut rechercher les causes de désordre et d'affaiblissement,

il faut examiner s'il n'y a rien dans nos sociétés particulières qui se trouve en désacord avec l'esprit et les mœurs de la société générale, il faut faire un retour sur nous-mêmes; nous pouvons avoir raison, nous pouvons aussi avoir quelques torts. — Lorsque dans un empire le peuple se soulève et crie contre ses chefs, demandez à ceux-ci quels sont les griefs du peuple; ils répondront qu'ils n'en a pas, que le peuple se plaît dans la sédition et dans le tumulte; les gouvernants ont toujours raison, les gouvernés ont toujours tort. Arrive ensuite une catastrophe, un bouleversement, et tout le contraire est prouvé, les plaintes du peuple étaient fondées et légitimes. — Ainsi étudions attentivement les causes de révoltes et faisons en sorte que les révoltes ne se renouvellent plus.

Ce n'est cependant pas que je conseille aux Compagnons la mollesse et la lâcheté; mais pour être respectés il faut être respectables. Presque toutes les révoltes, je ne crains pas de le dire, sont provoquées par leur orgueil ou leur imprévoyance. Compagnons, soyez sévères, justes et bons; soutenez, encouragez le jeune homme laborieux et bien intentionné, détournez du mal celui qui, par faiblesse, pourrait quelquefois s'y livrer; mais si parmi les Affiliés, si parmi les Aspirants il s'en trouve quelques-uns qui n'aient ni cœur ni âme, et fuient le travail et l'honneur; s'ils sont sous l'empire du plus vil égoïsme et n'ont de plaisir que dans de sales orgies; s'ils refusent obstinément de prêter l'oreille aux conseils de la raison et de l'amitié, chassez-les promptement de votre sein; n'attendez pas que le vice ait exercé son influence mauvaise sur les jeunes gens les plus purs, mais faibles encore, le mal est contagieux. Soyez justes, soyez clairvoyant et les choses dont vous vous plaignez sans cesse n'arriveront plus, car elles arrivent presque toujours par votre manque de sagesse.

Pour les abus, l'ignorance, etc., vous en conviendrez, beaucoup de Sociétés en ont un fond considéra-

ble, et c'est précisément ce qui déverse un certain mépris sur le Compagnonage; de mon côté je reconnais comme vous, qu'il y a dans chaque état des hommes d'intelligence et de cœur, qui, je crois, feront tout ce qui dépendra d'eux pour jeter un esprit nouveau et des mœurs nouvelles au sein de nos vieilles Sociétés; de ces Sociétés qui ont traversé tant de siècles en donnant toujours la force, la puissance aux ouvriers, et protégeant ainsi leur présent et leur avenir.

Si j'ai omis, à la page 160, quelques corps d'états, vous n'aurez qu'a me les signaler et nous réparerons facilement cette omission.

Vous me dites que les Compagnons cloutiers portent encore de longs cheveux par respect pour leurs ancêtres, mais qu'ils ne portent plus de culotte courte, etc.; à cela je peux répondre que j'ai vu moi-même, à Nantes, en 1826, des cloutiers faire une cérémonie funèbre, en culotte courte; des Compagnons récemment arrivés de Bordeaux et de Nantes m'assurent avoir vu les cloutiers dans leur antique tenue. Nous prendrons d'autres informations, et s'il en est autrement, nous le dirons sans détour.

Vous dites qu'autrefois le topage était tout fraternel; je le crois, car les fondateurs du Compagnonage étaient les amis des ouvriers, et ils se seraient bien gardés de leur dire : battez-vous, repoussez-vous les uns les autres. Vous reconnaissez, monsieur, que le topage a dégénéré, qu'il n'est plus aujourd'hui une chose fraternelle, mais une chose déplorable et le prélude de beaucoup de combats: s'il en est ainsi, si d'un bien il s'est transformé en un mal, il faut le supprimer tout à fait et le remplacer par quelque chose de meilleur et de plus en harmonie avec les mœurs présentes.

En parlant du nom de Chien attribué aux Compagnons du Devoir, je n'ai ni commis une erreur ni prétendu faire une satire : j'ai tout bonnement suivi la tradition telle qu'elle est admise par les menuisiers du Devoir. Quant à cette histoire d'Hiram, je ne

la regarde que comme une fable assez ingénieuse, mais dont les conséquences sont horribles, car elle tend à diviser ceux qui la prennent au sérieux. La Bible, seul livre d'une autorité réelle sur les constructeurs du temple de Salomon, ne dit rien du meurtre d'Hiram, et pour ma part je n'y crois pas. Les Compagnons étrangers et ceux de la Liberté n'ont aucun détail authentique sur cette fable toute nouvelle pour eux, et je pense que les Compagnons des autres Sociétés ne sont guère plus avancés; je la regarde donc comme une invention toute maçonique et introduite dans le Compagnonage par des hommes initiés aux deux Sociétés secrètes [1].

Je suis au reste très content de voir que mes idées de paix et de conciliation vous sourient; je vous remercie de vos bons sentiments pour moi, et je suis bien persuadé que l'ami de Vendôme la Clef des Cœurs, de ce Compagnon poète d'un si grand mérite, usera de toute son influence pour faire le bien en faisant comprendre aux jeunes gens combien nous nous nuisons, combien nous nous attirons de mépris en nous battant, en nous déchirant les uns les autres sans pitié et sans miséricorde; car le monde a les yeux sur nous.

En attendant, monsieur, que j'aie le plaisir de vous voir, recevez, etc.

PERDIGUIER, (Avignonais la Vertu.)

[1] La franc-maçonnerie, d'après les historiens les plus zélés pour elle, et M. Bazot est de ce nombre, ne fut introduite en France qu'en 1715. Le Compagnonage l'a incontestablement de beaucoup devancée; néanmoins, dès qu'elle fut établie dans ce pays, des Compagnons la fréquentèrent et puisèrent dans son sein, avec des vérités utiles, de nombreuses erreurs. Presque tous les francs-maçons des ordres inférieurs prennent au grand sérieux le meurtre d'Hiram, puis ils se livrent à des arguties, à des disputes sans fin. Cette fable, très-inoffensive dans la Maçonnerie, pourrait avoir, dans le Compagnonage, des résultats funestes. Il serait à souhaiter que les chefs des sociétés maçonniques voulussent bien prendre la peine d'ouvrir à ce sujet les yeux de leurs frères des grades inférieurs; ils feraient un grand bien.

Lettre de Bien Décidé le Briard à l'Auteur.

Paris, le 28 octobre 1840.

Monsieur,

J'ai sous les yeux votre ouvrage intitulé *le Livre du Compagnonage:* partisan zélé de la destruction des préjugés, je m'associe de tous mes vœux à votre tâche ; si comme vous je savais m'exprimer, je vous servirais de levier pour l'accomplissement de cette belle œuvre. Cette idée avait déjà germé dans bien des cœurs, mais il fallait le talent et du courage pour oser l'entreprendre; vous, vous avez réuni ces deux qualités, vous y joindrez, je l'espère, la persévérance. C'est au foyer du fanatisme que se trempent ordinairement des âmes si fortes, et pourtant vous en êtes l'adversaire le plus redoutable. Compatriote de Raspail, vous êtes digne de la noble mission que vous vous êtes imposée. En faisant triompher une si sainte cause, vous aurez bien mérité du Compagnonage et de la patrie.

Il y a quelques erreurs dans votre livre, permettez-moi de les rectifier :

Au cinquième paragraphe des adjonctions, page 175, vous dites : « Les Compagnons tisserands sont peu anciens, un menuisier traître à sa Société, leur vendit le Devoir. » Le fait est tout à fait controuvé ; voici une petite historiette que je vous donne comme certaine : En 1775, il se trouvait à Narbonne, en Languedoc, deux corps d'une union parfaite; le premier, menuisier, jouissant du titre de Compagnon; le second, tisserand, n'ayant pas le même avantage, quoique partageant souvent les mêmes dangers. Une occasion fortuite se présenta, elle fut saisie avec avidité par les derniers. Dans une rixe, les Compagnons furent appréhendés au corps par le guet, il s'en suivit procédure et amende ; les mêmes Compagnons vinrent encore réclamer de leurs accolites des secours, mais cette fois ils étaient pécuniaires.

Après avoir vingt fois versé leur sang pour une cause dont ils ne jouissaient que d'illusion, cela demandait réflexion; cependant la réponse ne se fit pas long-temps attendre, l'occasion était belle, ils voulurent en profiter. L'un des tisserands leur dit ces paroles pleines de convenance et de justice : « Les pays, si nous partageons vos malheurs, il est juste que nous prenions part à vos félicités. » On ne put combattre de pareilles raisons. Il fut donc arrêté en chambre que les tisserands feraient partie de la grande famille, et il leur fut délivré un brevet, sous le titre de Compagnons toiliers.

Au huitième paragraphe des adjonctions, page 178, je vois les vanniers, les sabotiers, les cordiers vivant dans l'isolement le plus complet; je vous ferai observer que les sabotiers doivent figurer dans le paragraphe suivant, en remplacement des tisserands que je nommerai dorénavant toiliers, car ils furent reconnus Compagnons sous ce nom. Mais je continue leur historique :

Les toiliers firent mère avec les menuisiers pendant plusieurs années et ils n'avaient point d'adversaires. Ils rompirent avec eux et pour cause, et passèrent en tutelle chez les Compagnons Passants, tailleurs de pierre qui achevèrent leur instruction; ils poussèrent la chose jusqu'à vouloir qu'une partie de leurs élèves portât les noms comme eux. Ce n'est que lorsque les toiliers voulurent reconnaître les Compagnons maréchaux, que les forgerons les abandonnèrent, se joignirent aux menuisiers et furent de ce moment les uns et les autres leurs ennemis; il est encore vrai que depuis, les chapeliers leur ont créé beaucoup d'embarras pour n'avoir pas voulu cesser de porter le surnom comme eux, car les Compagnons toiliers le font passer devant le nom de pays, et ne hurlent pas (comme vous appelez cela); le mot *vous* est usité chez eux.

J'aurais passé sous silence un fait sur le topage, consigné dans la rencontre de deux frères, si cela n'eut pas fait dire que vos personnages sont des

personnages de paille, ou, pour mieux dire supposés. Pour moi, je trouve que tous les moyens sont bons pourvu qu'on arrive au but. Du reste, comme les Compagnons de Liberté ne topent pas, vous pouviez ignorer comment on tope. Mais vous dites être à peu de distance de la route à vous reposer, et avoir entendu dire tope pays, quelle vocation; cela n'est pas possible, voici comment ils ont dû s'exprimer :

Le premier : tope? — Le second : tope.

Le premier : quelle vocation? — Le second : maréchal-ferrand.

Le premier : Compagnon? — Le second : dans l'âme et dans les bras, etc. — Et vous le pays? — Le premier : cordonnier-bottier. — Le second : ça te servira, ou, passe au large, etc. Notez que c'est toujours pour ne pas demander si l'on est Compagnon que l'affaire s'engage, et la canne est le trophée du vainqueur.

Recevez mes salutations, etc.

BRAULT (dit Bien Décidé le Briard).

Comme la lettre que l'on vient de voir était suivie d'une chanson sur le tissage, du même auteur, je vais en reproduire deux couplets :

Si l'on a pu marcher sur l'onde,
Vers tant de pays inconnus;
Christophe alla au Nouveau-Monde
Par des moyens fort ingénus.
Vous auriez vu ce beau courage
Succomber dans les vastes mers,
Mais le secours de notre ouvrage
Lui fit parcourir l'Univers.

La colonne est faite à la gloire
De nos soldats victorieux :
A qui doivent-ils la victoire
Dans des moments si périlleux?
Au drapeau : le noble tissage
Qui sût toujours les réunir.

Vous comprenez qu'à notre ouvrage
S'attachent de beaux souvenirs.

Réponse de l'Auteur à Bien Décidé le Briard.

Paris, 29 octobre 1840.

Monsieur,

J'ai reçu avant-hier au soir votre lettre et je suis très-content de l'approbation que vous me donnez ; il faut, dans un temps comme celui où nous sommes, temps de corruption, d'égoisme et de misères, que les hommes généreux se dévouent : combattons le mal sans relâche, et répandons de toutes parts des germes de morale, de paix et d'union. Voyageurs d'un jour sur la terre, ne nous attachons pas à des choses frivoles, soyons les champions de la justice et de la fraternité, et, quels que soient les résultats que nous obtenons, ne désespérons jamais de l'avenir : vous êtes homme, je compte sur vous.

Avant même que vous m'en eussiez parlé, je savais que mon livre renfermait quelques erreurs. Celui qui, le premier, osait entreprendre une œuvre aussi périlleuse, ne pouvait échapper à toutes sortes d'inconvénients. Il y a cependant des choses qui paraissent des vérités aux uns, des erreurs aux autres ; elles sont donc contestables, car chaque Société les donne et les explique à sa manière.

Il est difficile, à travers tant de dires contradictoires, de bien reconnaître la vérité et d'arrêter sa pensée d'une manière invariable ; nous tâcherons pourtant de le faire.

Je ne puis que vous remercier de l'historique que vous me donnez sur votre Société ; ces détails m'ont vivement intéressé. J'y vois que les Compagnons Passants tailleurs de pierre ont achevé votre éducation compagnonale et exigé que vous portassiez les sur-

noms comme eux. Je sais cependant que si vous les avez portés autrefois, vous ne les portez plus aujourd'hui exactement pareils : un tailleur de pierre né à Lyon, s'appellerait, je suppose, la Rose de Lyon ; un toilier né dans la même ville devrait s'appeler la Rose le Lyonnais. Il y a donc là une différence : est-ce vous qui avez modifié l'arrangement de vos noms, ou sont-ce les tailleurs de pierre ? Je pense que ce sont ces derniers, et voici sur quoi mon jugement se fonde : j'ai passé, cette année, dans le courant du mois d'août, par la petite ville de Saint-Gilles, en Languedoc, je suis entré dans sa vieille tour, j'ai monté, en tournant toujours sur ma gauche, l'escalier célèbre sous le nom de Vis-Saint-Gilles ; j'ai remarqué dans le haut de cet escalier, à ma droite, sur le paroi du mur en tour creuse, des marteaux-taillants, des compas, des équerres, des niveaux, des noms et des millésimes, dessinés et gravés profondément dans la pierre rongée par les ans. Voici quelques-uns de ces noms que j'ai recueillis : *Joli Cœur de Laudun*, 1640 ; *l'invention de Nanci*, 1616 ; *l'Espérance le Bérichon*, 1655 ; *la Verdure le Picard*, 1656. Les noms que je viens de reproduire sont inscrits dans l'intérieur d'une tour depuis deux cents ans [1], et appartiennent probablement à des Compagnons qui l'auront réparée ou élevée de quelques pieds à ces époques éloignées de nous. Ce monument, commencé depuis six siècles, ne fut, je crois, jamais couvert ni garanti intérieurement des eaux du ciel. Les Etrangers et les Passants durent travailler là tour à tour ; les deux premiers noms que l'on a vus appartiennent à des Compagnons Etrangers, les deux derniers à des Compagnons Passants ; on peut donc voir que les Compagnons Passants tailleurs de pierre, portaient autrefois les noms comme vous les portez aujourd'hui, et que du moment que votre

[1] On pourrait peut-être trouver dans les cathédrales de Paris, de Strasbourg, etc., d'autres inscriptions encore plus intéressantes sur les Compagnons : il faudrait avoir le loisir de faire de telles recherches.

amitié se refroidit, ils voulurent se distinguer. Ainsi, en s'éloignant de vous sous le rapport des noms, ils se rapprochèrent des Compagnons Etrangers. Les inscriptions de la tour de Saint-Gilles étaient pour moi un problême dont votre lettre me donne la solution. Vous dites donc une chose que je crois vraie en avançant que vous tenez vos noms des Compagnons Passants tailleurs de pierre.

Dans la rencontre de deux frères, j'ai abrégé le topage volontairement, et afin que l'action marchât plus vite; mais je crois l'avoir décrit à la page 207 (59 de cette édition), tel qu'il se pratique: si j'ai commis quelque erreur, je suis toujours prêt à la rectifier. Je tiens à conserver dans mon livre les paroles du topage telles qu'elles se prononcent depuis des siècles; elles peignent des mœurs fort originales, auxquelles on donnera un jour quelque attention; mais si je tiens à conserver des paroles, je tiens davantage à faire cesser toutes actions coupables: celle du topage est de ce nombre, et n'est ni de notre temps, ni de notre pays. Supposons qu'un voyageur, arrivé récemment d'une longue course, nous tient ce propos: « Dans l'un des pays lointains que j'ai parcourus, étant un jour dans un lieu presque désert, je vis tout à coup apparaître d'un côté une centaine de jeunes gens, ils étaient parés de rubans, armés de grandes cannes ferrées, et l'écho répétait leurs chansons énergiques; je vis venir aussitôt, d'un côté opposé, un autre troupe de même force, les jeunes gens qui la composaient avaient aussi des rubans et des cannes et chantaient avec la même énergie que les premiers. Quand les deux troupes furent en présence, elles échangèrent quelques paroles de convention, puis des paroles plus dures, et se précipitèrent enfin l'une sur l'autre; il y eut une horrible mêlée, on entendit des cris affreux, on vit le sang couler abondamment, et des blessés et des morts roulèrent sur la poussière. Le carnage se serait prolongé encore long-temps, mais les soldats du pays arrivèrent à la hâte et y mirent un terme. J'appris ensuite que les

combattants des deux partis n'étaient autres que des ouvriers honnêtes et laborieux qui n'appartenaient ni au même métier, ni à la même association industrielle; qu'ils se détestaient à cause de cela, et se battaient chaque fois qu'ils pouvaient se rencontrer soit en troupe, soit différemment; qu'ils se battaient ainsi depuis un temps immémorial, sans que ni les spectateurs, ni les combattants, sussent vraiment pourquoi. » Que diriez-vous des ouvriers du pays lointain qui se comporteraient de la sorte? qu'ils sont des sauvages, des barbares, etc., etc. Eh bien! ce que les sauvages et les barbares ne font pas, nous, les enfants d'une nation qui répand des lumières sur toutes les nations; nous, les enfants de cette noble France, nous le faisons. Et des Compagnons, dans le but de justifier ce qui n'est pas justifiable, ont cru pouvoir comparer notre rivalité à celle qui existe entre les royalistes et les républicains : mauvaise comparaison! Si les royalistes s'emparent du pouvoir, ils organisent un gouvernement auquel les républicains doivent nécessairement se soumettre; si ces derniers l'emportent, ils imposent à leur tour la forme gouvernementale, la constitution et les lois qui leur conviennent : dans les deux cas le parti vainqueur établit son gouvernement qui doit être aussi le gouvernement du parti vaincu. Mais quelle est notre prétention à nous, Compagnons? Est-ce que les charpentiers voudraient étendre leur empire sur les tanneurs, les forgerons sur les maréchaux, les Dévorants sur les Gavots, les Gavots sur les Dévorants; pouvons-nous faire quelque conquête? acquérir quelques droits les uns sur les autres? Non. Chacun sait que chaque corps de métier est indépendant et que rien ne peut changer cet état de choses; pourquoi nous battons-nous donc? pour quelle cause? dans quel but? personne ne peut me répondre; notre brutalité est donc une espèce de folie qui nous nuit à tous également. A-t-on jamais vu les royalistes et les républicains se toper sur la route, se demander leur opinion pour avoir ensuite

le plaisir de se quereller et de se battre? Non; cela n'a lieu que chez nous; on se tope, et si le topé répond qu'il est cordonnier-bottier, on lui dira galamment : ça te servira, ou passe au large, etc., et le plus souvent la canne sera le trophée du vainqueur. Mais savez-vous que ceux qui agissent ainsi tiennent un peu du fameux don Quichotte de la Manche, cherchant des aventures par toute l'Espagne; encore don Quichotte, lors même qu'il commettait les plus grosses sottises, se prétendait-il le redresseur des torts, ce qui ne le rendait que ridicule. Le Compagnon qui attaque le passant sur la route mérite d'être qualifié plus énergiquement.

Toutes les fautes des Compagnons sont retombées sur le Compagnonage, qui renferme cependant de si belles choses; aussi, malgré les qualités qui l'ont fait vivre et passer à travers tant de décombres, n'est-il plus vénéré de nos jours comme il le fut jadis; les jeunes gens des grandes villes, ceux surtout qui ont reçu le plus d'instruction, le fuient avec quelque dédain; on a vu des corps d'état réunis en de fortes Sociétés qui se réduisent aujourd'hui à quelques membres qui marchent à leur ruine sans vouloir seulement en être avertis. Il est temps, cependant, d'ouvrir les yeux à la lumière, de prêter l'oreille à la raison. Cessons toutes nos batailles, n'ayons plus de haine les uns pour les autres; jetons de côté des usages surannés qui répugnent à la jeunesse et l'éloignent de nous. Soyons les amis de tous les travailleurs honnêtes, excitons les ouvriers, à quelque état qu'ils appartiennent, à se former en Société, et soit qu'ils se parent du nom de Compagnon ou de tout autre nom, qu'ils soient les bien venus. Regagnons avec le nombre, les sympathies et la puissance que nous avons perdues. Veuillez, et nous le pouvons.

Le présent peut inspirer quelque dégoût, mais je le répète, ayons foi dans l'avenir; j'ai fait un appel aux sentiments généreux, et mille voix m'ont répondu; beaucoup de Compagnons comprennent que le titre d'homme est le plus grand de tous les titres,

et agissent sagement; qu'ils persévèrent, qu'ils répandent sans cesse la lumière et des paroles de paix, d'union et de fraternité, les plus aveugles verront, les plus sourds entendront, et un temps meilleur viendra.

Vous m'exhortez à la persévérance; oh! oui, je saurai persévérer; je comprends toute l'importance de la cause que j'ai embrassée, et je la servirai sans relâche; et vous, secondez-moi de toutes vos forces, soit par des chansons ou par d'autres moyens, et faites en sorte que vos amis vous suivent de près.

J'espère avoir le plaisir de vous voir bientôt, etc.

PERDIGUIER (Avignonais la Vertu).

Peu après avoir fait réponse au tisserand, je reçus la visite d'un jeune Bourguignon qui arrivait de Toulon; il me conta qu'il avait été topé près d'Avignon par quatre cordonniers: « Quand ils eurent appris, dit-il, que j'étais Affilié menuisier, ils me crièrent : Passe au large. Je répondis que la route était assez grande, et que nous pouvions tous passer sans nous déranger de notre ligne: ils persistèrent à vouloir me faire détourner, je m'obstinai à marcher droit devant moi; il fallut se battre. Comme un seul ne pouvait me résister, ils se mirent plusieurs de la partie. Je fus vaincu; regardez ma joue, elle porte une cicatrice qui ne s'effacera jamais. » En effet, cette cicatrice était fort large. Le topage occasionne chaque jour des affaires semblables. Je sais que, dans son origine, il n'avait pas ce caractère agressif; il a été pris dans un mauvais sens, et rien ne pourra jamais le rendre ce qu'il fut. C'est pour cela que je persiste à dire qu'il faut l'abolir

complètement, car beaucoup de gens ne l'entendraient jamais que comme une insulte. Le topage a fait son temps; il faut adopter des paroles qui soient fraternelles pour tout le monde.

Lettre de Tourangeau, Affilié menuisier, à l'Auteur.

Tours, 29 octobre 1840.

Accueillez, cher co-sociétaire, les faibles vers où, rimailleur inhabile, je m'évertue à faire preuve sinon de talent, du moins de zèle à la cause dont vous vous êtes honorablement prononcé le champion.

Je réclame préalablement l'indulgence, car c'est au bruit strident des scies et des marteaux, pendant de rares moments de loisir, sans notions aucunes de versification, que, d'un crayon habile tout au plus à tracer quelques plans techniques, j'essaie quelquefois même l'alexandrin; il se peut que sans guide poétique, je me sois écarté grossièrement de la route difficile qu'on doit suivre, obligé que je suis, pour satisfaire à la fois à l'exigence de la mesure et à la difficulté de la rime, de chercher des rapports et des comparaisons dans quelques vers qui sont restés dans ma mémoire; j'ai besoin, je le répète, de beaucoup d'indulgence

J'ai l'honneur d'être, etc.

BÉNARDEAU, *dit* Tourangeau, Affilié menuisier du Devoir de Liberté.

Hommage à toi que le ciel a fait naître
Dans l'humble caste à laquelle je tiens,
Fervent apôtre, en te faisant connaître
Ton auréole honore aussi les tiens;
Poursuis, ami, ta généreuse idée,
D'heureux succès naîtront avec le temps.

Vrai sectateur du sage de Judée,
Courage, instruis, moralise en chantant.

Tel qu'un rubis que la poudre recelle,
Cher Perdiguier, tu restais ignoré;
Lorsque la presse aux mille voix révèle
Parmi nous tous ton nom, frère adoré.
Aux saints devoirs, par tes leçons, Tyrtée,
Le cœur n'est plus incrédule, inconstant;
Vrai sectateur du sage de Judée,
Courage, instruis, moralise en chantant.

Aux doux accords de ton luth, ô poète,
Egaie encor l'âme du travailleur;
Lève la voix, enfant des cieux, prophète,
Dans l'avenir annonce un jour meilleur;
Prédis à tous.... la réforme éludée
Viendra guérir le plébéien souffrant.
Vrai sectateur du sage de Judée,
Courage, instruis, moralise en chantant.

Fronde ce siècle exploité des perfides
Où le travail incessant, triste sort!
Devient pour nous l'œuvre des Danaïdes [1];
Car qui n'a rien ne s'assied qu'à la mort.
De l'éternel ta juste cause aidée
Va triompher, éclore! ô frère, attends.
Vrai sectateur du sage de Judée,
Courage, instruis, moralise en chantant.

1 J'ai besoin de dire, pour l'intelligence de beaucoup de mes lecteurs, que, d'après la Mythologie, les Danaïdes étaient cinquante sœurs qui épousèrent cinquante frères; dans une seule nuit, quarante-neuf d'entre elles égorgèrent chacune son mari. En punition de ce crime, elles furent condamnées dans les enfers à remplir d'eau, avec des paniers d'osier, un tonneau percé. Un tel travail ne pouvait finir, et notre ami Tourangeau compare les ouvriers aux Danaïdes, par la raison que le travail des uns et des autres n'a point de fin.

Réponse de l'Auteur à Tourangeau.

Paris, 10 novembre 1840.

J'ai reçu, mon cher Tourangeau, votre lettre et votre chanson, où je trouve des pensées et des vers excellents, et des louanges à mon adresse un peu trop exagérées. Je ne suis ni un Tyrtée, ni un prophète, je ne suis qu'un simple Compagnon dévoué aux réformes utiles et au bien de tous. Cependant je vous remercie de votre travail et de vos bons sentiments pour moi ; je vous prie de me les continuer. Il faudra pourtant à l'avenir vous occuper moins de l'homme, et plus de la cause. Chantez la paix, l'union, la fraternité, le rapprochement général et tous les nobles sentiments trop souvent méconnus.

Plusieurs Compagnons de notre Société, plusieurs Compagnons du Devoir, ont déjà composé dans le sens de la réforme compagnonale, des chansons fort jolies qu'ils m'ont adressées ; je vous invite à concourir avec eux, à produire comme eux quelque chose de neuf et de bon, vous le pouvez, vous en avez le talent. Dans trois ou quatre mois au plus vos productions nouvelles et celles de vos concurrents, concurrents fort respectables, seront imprimées à côté les unes des autres.

Allons, bon courage, ami Tourangeau, et donnez-moi de vos nouvelles.

Tout à vous.

Perdiguier (Avignonais la Vertu).

Lettre d'Antoine le Provençal à l'Auteur.

Barcelonette, le 15 de février 1841.

Monsieur,

C'est dans les montagnes des Alpes que votre Livre du Compagnonage vient, par hasard, s'offrir à ma vue,

et je vous assure que j'en ressens une joie bien vive; il est doux au cœur d'un vieux Compagnon, retiré depuis trente ans dans une solitude, d'être ainsi tout à coup mis en rapport avec le tour de France, avec les Compagnons qu'on a tant aimés et qu'on aime encore malgré l'éloignement.

Vous le dirais-je, je fus autrefois un Compagnon turbulent, un ennemi ardent des Compagnons de Liberté, vos confrères; mais les années ont produit en moi un notable changement; oui, si dans le sens physique ma vue s'est affaiblie, elle a acquis dans le sens intellectuel et moral une portée qu'elle n'avait jamais eue; les préjugés, les erreurs ne la fascinent plus, et je suis devenu l'ami de toutes les Sociétés, de celles surtout qui admettent dans leur sein la raison et le progrès: je vous félicite de vos nobles sentiments, allez, persévérez!

Vous m'excuserez si, après vous avoir donné des éloges mérités, je vous présente quelques observations peu fondées peut-être : ne pourriez-vous pas, tout en prêchant la fraternité, éviter d'exposer aux yeux du public des habitudes vieillies et des faits peu honorables pour le Compagnonage? Ne craignez-vous pas que des ennemis du peuple ne puisent là des armes pour nous combattre et nous salir? Il est des gens qui, par principes et par nature, ne veulent voir les choses populaires que d'un seul côté et disent ensuite qu'elles sont détestables sur toutes les faces. Défions-nous de ces gens-là, car ils sont méchants.

Je trouve aussi que votre Société est un peu mieux servie que les autres. Bien que je sache qu'elle s'appuie sur un fond démocratique, je sais également qu'elle n'est pas sans défaut; oui, vous penchez d'un côté, vous trahissez une certaine sollicitude; je suis cependant bien loin de vous en faire un crime, vous deviez nécessairement la flatter un peu; vous deviez vous montrer son ami fidèle et vous faire apprécier comme tel afin de pouvoir mettre votre livre en évidence, et surtout en vente; vous le voyez, je comprends votre position et les difficultés dont elle

est hérissée, et à cause de cela je me garderai bien de vous chercher une misérable querelle de mots.

Je connais mainte Société qui, pour prix de vos généreux efforts, vous eussent qualifié de traître et banni de leur sein avec des cris de rage; elles se fussent déshonorées, il est vrai, mais leur aveuglement eût-il été de la plus courte durée, aurait rendu votre tâche encore plus difficile. Si donc, votre Société, quoique assez bien partagée, a reçu votre livre favorablement; si elle vous donne son assentiment et se sent capable de mettre vos leçons en pratique, je la félicite du plus profond de mon cœur. Mais n'aurait-elle pas agi d'une manière tout à fait conforme à vos désirs, ne vous en alarmez pas : si le présent n'est pas pour vous, espérez, l'avenir vous bénira!

Recevez, monsieur, mes félicitations bien sincères, et comptez-moi au rang de vos amis les plus dévoués.

VALETTE, *dit* Antoine le Provençal,
Compagnon menuisier du Devoir.

Réponse de l'Auteur à Antoine le Provençal.

Paris, 25 février 1841.

Habitant des montagnes et des solitudes que j'aime et que je voudrais pouvoir parcourir à loisir et en tous sens, j'ai reçu votre aimable lettre. Je vous remercie des encouragements que vous me donnez. Je vous remercie encore des observations que vous me faites au sujet de quelques détails de mon livre et de certaines gens peu charitables qui ne veulent voir, comme vous le dites, des choses populaires, que le mauvais côté.

Ces gens là, croyez-le, n'avaient pas attendu la publication du *Livre du Compagnonage* pour nous jeter de la boue; ce livre n'est certainement pas aussi dangereux que vous le prétendez; il nous a

ait plus d'amis que d'ennemis : plusieurs journaux 'accueillirent on ne peut mieux ; d'autres journaux e virent, mais, craignant d'appuyer, ou de constaer un progrès dans les classes ouvrières qu'ils affecent de croire d'une nature inférieure, dégradée et lépourvue de sens et de raison, gardèrent soigneusenent le silence. Mais ce silence obstiné sur la maière que j'avais traitée, a été rompu et voici à quelle occasion : Madame George Sand, un des grands écriains de la France, voulant me seconder dans la réaisation de l'œuvre qui m'occupe, vient de mettre au our : *le Compagnon du Tour de France*, roman out populaire ; elle n'a pas fait, selon l'usage, de 'ouvrier, une ignoble caricature ; elle l'a présenté ous un jour assez favorable, sachant bien qu'il ne aut pas humilier les gens quand on veut s'en faire omprendre et les servir. Sa généreuse idée n'a pas été goûtée de la presse ; si quelques journaux lui ont favorables, un plus grand nombre lui est conraire et lui crie : votre talent vous fait défaut, vous l'êtes plus que l'ombre de vous-même, vous servez ine mauvaise cause, les ouvriers ne sont pas aussi éclairés que vous le prétendez follement, etc. Mais e crois que le meilleur sera, mon cher monsieur Valette, de faire passer sous vos yeux des extraits le quelques journaux. Voici d'abord, ce que j'emprunte au feuilleton du *Constitutionnel* (n° du 2 février 1841), lisez et jugez :

« Evidemment, *en poétisant* ces scènes du Compagnonage, le romancier a voulu en faire quelque chose *digne d'attention et d'intérêt*. Ces vagues idées de charte industrielle, ces appels *à l'harmonie* entre *les Devoirs*, tendraient à *insinuer* qu'il y a *quelques efforts à tenter dans cette voie*, et que la partie intelligente des classes ouvrières jette les yeux de ce côté. *C'est là une erreur qu'il importe de détruire*[1]. Le Compagno-

[1] Il n'y a rien à reprendre à cela et à tout ce qui précède, ant c'est noble et bien exprimé !

« nage est un legs sauvage des époques barbares, « une association à l'état défensif, farouche, turbulente, haineuse, exclusive. *Repoussé désormais des professions éclairées, il s'est réfugié dans les métiers les plus grossiers*[1], et y « perpétue des mœurs qui ne sont plus de notre « siècle. Ni parmi *les typographes*, qui sont en contact direct avec les travaux de l'esprit, ni parmi « les ouvriers mécaniciens, tailleurs, *bottiers*[2] et « autres corps nombreux[3], qui vivent dans les « grands centres de population, on ne retrouve rien « des habitudes du Compagnonage. Ces hommes laborieux ont compris que ces promenades hors « barrières, où le bâton joue un si grand rôle, *que* « *ces stations dans les cabarets, que ces cérémonies, que ces combats n'étaient guère que des* « *prétextes offerts à la débauche, à la fainéantise, à la violence*[4], *ils y ont renoncé*. Les tailleurs de pierre, les charpentiers, les menuisiers, les « maçons[5], conservent encore la tradition des *Devoirs*, et le seul bénéfice qu'ils en retirent consiste « en quelques yeux pochés[6] et quelques membres

[1] Trente-un corps de métier font aujourd'hui partie du Compagnonage; on voit que les métiers *grossiers* sont très-nombreux.

[2] Les bottiers font partie du Compagnonage, et une partie des typographes tend à se constituer en Compagnonage.

[3] Je ne sais quels sont ces *autres corps nombreux* dont on veut parler, je ne les connais pas.

[4] Voici venir maintenant *des stations dans les cabarets qui sont des prétextes offerts à la débauche ; des combats qui sont des prétextes offerts à la violence*, etc., etc.; je ne savais pas que le prétexte fut la chose elle-même, mais un savant nous éclaire toujours sur quelque point.

[5] Les maçons ne font point partie du Compagnonage, et si j'en fais l'observation, c'est pour que l'on sache qu'un auteur n'a pas besoin d'avoir étudié une chose pour en parler sur un ton de maître.

[6] Il est étonnant qu'une association qui ne donne que de tels bénéfices ait pu se soutenir tant de siècles : c'est un phénomène qui mérite d'être étudié.

« luxés sur d'ignobles champs de bataille. Le roman-« cier aurait donc pu se dispenser de mettre son co-« loris au service d'une cause qui en est peu digne, « et surtout de raconter l'Odyssée du topage, dont « toute la vertu se résume en assauts de bâtonistes « le long des chemins. Incontestablement il pouvait « mieux placer son style. » D'après W. W., auteur les lignes ci-dessus, le Compagnonage se renferme lans quelques états grossiers; les Compagnons sont les débauchés, des fainéants, etc.; et puis, après avoir dit à l'auteur auquel il s'attaque : Vous n'avez plus de talent, il lui dit encore : « Vous auriez pu « vous dispenser de mettre votre coloris au service « d'une cause qui en est peu digne, vous pouviez « incontestablement mieux placer votre style. » Que le contradictions ! que de bévues chez le feuilletoniste! et pourtant vous allez voir comment il aime à se hausser sur la pointe de ses pieds.

Pierre Huguenin, le héros du roman, est un Compagnon menuisier, qui sait raisonner politique, philosophie, morale; ce qui ne l'empêche pas d'être très-habile dans son métier; il s'entend mieux à faire un escalier en bois que l'employé des ponts-et-chaussés qui lui en a présenté un plan reconnu défectueux. Cela blesse le feuilletoniste, et le voilà qui s'écrie de dépit : « Nous ne le trouvons pas davantage (le progrès) dans *le privilége que s'attribue le menuisier Huguenin de se lancer dans les espaces philosophiques* [1], *et de pérorer dans la même chaire qu'il a rabotée de ses mains. Evidemment il y a là conflit d'attributions, confusion de compétence. On veut bien consentir* à ce que Pierre *sache le dessin linéaire sans l'avoir appris* [2], et soit plus ingénieur par *in-*

1 Un ouvrier qui, sans le savoir, parle philosophie, usurpe un *privilége* qui ne doit appartenir qu'à ceux qui philosophent tant la ligne : c'est entendu !

2 Concéder que nous *sachions* le dessin linéaire sans l'avoir appris, que nous soyons plus ingénieur par *intuition* qu'un

« *tuition* qu'un élève de l'école polytechnique par « *éducation*, etc., etc. » O fameux docteur W. W.! vous êtes un drôle d'homme! Pourquoi ne voulez-vous pas que ceux qui fatiguent des bras sachent aussi penser et remuer la langue? Pourquoi ne voulez-vous pas, malgré vos concessions hypocrites, qu'un ouvrier puisse étudier et comprendre la théorie et les principes les plus rigoureux d'un métier qui est tout à fait le sien? Je suis menuisier, et je ne pense pas qu'un ingénieur des ponts-et-chaussées, quelque savant qu'il soit, puisse m'en montrer bien long sur le dessin linéaire qui se rapporte aux travaux de ma profession; et des milliers de menuisiers pourraient vous dire pour leur compte ce que je vous dis pour moi-même. Je serais donc bien aise que le docteur W. W. entendît nos réclamations, afin qu'il cessât à l'avenir, et cela dans son seul intérêt, d'outrager, avec une impudence pareille, la vérité, le bon sens, et les ouvriers qui certes le valent bien. Mais passons à un autre journal.

Le *Courrier Français* renferme, dans son numéro du 16 janvier 1841, un feuilleton signé *Hippolyte Lucas*. M. Lucas, après avoir donné quelques éloges au talent de l'auteur du *Compagnon du Tour de France*, ajoute : « Mme Sand ne se serait pas trop « égarée de son chemin, si, tout en parlant du « Compagnonage, elle en avait fait voir davantage

élève de l'école polytechnique par *éducation!* Tout cela est si méchant et si absurde, que raisonnablement on ne peut y répondre; que signifie cette confusion entre l'ouvrier et l'ingénieur? Nous n'irons certainement pas faire les travaux des ingénieurs des ponts et chaussées; mais ceux-ci ne viendront pas, je crois, faire les nôtres. Ce n'est pas sur les routes que l'on fait des escaliers, mais bien dans les ateliers des menuisiers et des charpentiers, et c'est là que nous travaillons. Au reste, quels sont ceux qui ont fait les meilleurs Traités de menuiserie? Roubo le menuisier, Coulon le menuisier, et non des ingénieurs. Quel est celui qui a fait le meilleur Traité de charpenterie? Fourneau le charpentier, et non un ingénieur; mais dans un temps comme celui-ci, où l'on prend à tâche de salir l'ouvrier, nous aurons à défendre nos camarades, et tout n'est pas dit.

« les qualités et les défauts, car, quelle que soit celle « des deux sociétés à laquelle on s'adresse, il y a « autant d'absurdités dans l'une que dans l'autre, « etc. » Mme George Sand offre dans son roman une scène de topage, puis un combat entre les menuisiers et les charpentiers, où le sang coule à flot; elle fait ressortir l'orgueil, la fureur, la haine des Compagnons; mais tout cela ne suffit pas à M. Lucas, qui, d'exagération en exagération, arrive à ceci: « Un jeune homme arrive-t-il dans une ville, *il faut* « qu'il aille chez la Mère des Compagnons, *privilége*[1] « *obtenu* la plupart du temps *en arrosant le gosier* « *du rôleur*, ouvrier chargé de l'embauchage. *En* « *arrivant*, il faut qu'il remette *trois francs* aux « Compagnons du Devoir ou aux Gavots, pour payer « un déjeûner dit d'embauchage[2]. Tous les mois il re- « met encore à ces Sociétés une somme de vingt à « trente sous, dont l'emploi reste inconnu comme « celui des fonds secrets. Un autre exemple d'ouvrier « à maître suffira pour faire voir combien peu, mal- « gré ce qu'en dit l'auteur, le Compagnonage est es- « timé en province. *Si un maître a un ou plusieurs* « *ouvriers appartenant à l'une des deux Sociétés*, « *sa boutique est connue pour appartenir à cette* « *Société*, *et il ne peut pas employer d'autres ou-* « *vriers d'un parti contraire*, *à moins de voir sa* « *boutique mise à l'index*[3] *: peu importe que l'ou-* « *vrier qui est de la secte opposée fasse mieux son* « *affaire que l'autre*, *il n'a pas le droit de le* « *prendre*. HEUREUX SOUVENT LUI-MÊME, S'IL « ÉCHAPPE, LUI ET SES OUTILS, A LA FUREUR DU « PARTI QUI LUI DICTE LA LOI. » Convenons que M. Hippolyte Lucas pourrait être très-entendu en littérature, mais qu'assurément il l'est très-peu sur le fait des Associations.

[1] S'il *le faut* absolument, ce n'est pas un *privilége*.

[2] Voyez l'article embauchage, page 52, première partie.

[3] Un maître n'a qu'à être honnête homme, et il peut changer de Société quand bon lui semble.

Un Compagnon qui conduit un de ses confrères chez un patron, et l'embauche, en recevra, en échange de son temps perdu, la somme de deux francs ou un léger repas. Cela n'est que légitime ; pourquoi donc récriminer de la sorte, et exagérer les choses pour les faire paraître mauvaises? Le Rouleur, n'étant qu'un simple ouvrier, ne peut donner tout son temps, à moins qu'il ne veuille contracter de fortes dettes et se voir contraint de faire des dupes.

Il y a dans Paris des maisons de placements; allez demander à ceux qui les tiennent une place quelconque, il faudra d'abord donner au moins trois francs pour vous faire inscrire, et, si l'on parvient à vous placer, ce qui n'arrive pas toujours, il faudra compter encore une somme considérable, quelquefois la douzième partie des gages d'une année; et, après vous avoir rançonné de la sorte, ces placeurs seront-ils vos appuis, vos défenseurs auprès de vos *maîtres*, si ces maîtres sont injustes envers vous? Non, au contraire; les Compagnons agissent différemment.

Les membres d'une Société versent chaque mois leur quotité pour solder les frais communs, et cela ne devrait point étonner. On a une salle d'assemblée, il faut en payer le loyer; — des maîtres viennent quelquefois chez la mère, soit pour demander des ouvriers, soit pour autres choses, il faut les recevoir comme les gens du peuple reçoivent ordinairement leur monde, je veux dire cordialement. — On a des arrivants à accueillir, des partants à accompagner, et ni les uns ni les autres ne *rincent le gosier* de qui que ce soit, comme M. Lucas l'a gentiment avancé. — Il faut soutenir des correspondances, — soulager des infortunes, — payer pour ceux qui ne paient pas, car malheureusement il est des lâches, il est des hommes de mauvaise foi, cancer des sociétés, qui pèsent à plaisir sur les épaules de leurs frères, aussi pauvres, aussi faibles qu'eux.

Si M. Lucas connaît le moyen de former et de régir

une Association où chacun de ses membres puisse n'avoir que des bénéfices et point de charges, où tout le monde puisse être soulagé sans qu'il n'en coûte rien à personne, il doit, sans retard, révéler un secret si important, et il ne peut manquer d'être proclamé le législateur par excellence: Moïse, Jésus, Mahomet, seront détrônés, car leurs miracles seront bien petits auprès de ceux que nous attendons du nouveau législateur, le plus chéri des enfants de Dieu.

Mais, en attendant que la révélation se fasse, disons qu'en critiquant l'embauchage et les frais de mois, M. Lucas a critiqué des choses auxquelles il n'a point réfléchi. Il fait pire encore quand il traite à sa manière des rapports des Compagnons avec les maîtres; quand il parle de la fureur des premiers et des dangers que courent, en certains cas, les seconds et leurs outils! Il fait preuve, en parlant ainsi, ou de beaucoup d'ignorance, ou de beaucoup de mauvaise foi. Pourquoi présenter les Compagnons comme des voleurs, comme des brigands? Quel plaisir trouve-t-on à abaisser toujours l'ouvrier dans l'intérêt mal compris de celui qui l'occupe? Ne peut-on faire de la critique sans tomber dans des extrémités si blâmables?

« Ces sociétés, dit le même auteur, sont bien tom-
« bées depuis 1830 [1], époque où chacun a mieux
« compris ses devoirs et ses droits; et l'ouvrier lui-
« même a été le premier à abandonner ces rivalités
« qui ne lui amenaient souvent que des coups ou la
« misère. Du reste, les journées sont si modiques en
« province que les ouvriers cherchent, autant que
« possible, à atteindre la capitale, où ils jouissent
« de plus de liberté, et où ils sont mieux rétribués;
« et il arrive souvent que tous ces dignitaires, qui

[1] Les ferrandiniers ou tisseurs en soie, se sont formés en Société compagnonale en 1832, et cette Société compte au moins trois mille membres actifs. Il est d'autres Sociétés qui se forment aussi, dont on pourra parler plus tard. L'isolement est funeste aux ouvriers : ils le sentent.

« veulent singer la franc-maçonnerie, ne sont que « de bien faibles ouvriers dans la capitale. » Peut-on entasser ainsi sottise sur sottise? Quoi! actuellement les ouvriers quittent de toutes parts la province pour se diriger en masse sur Paris! Quoi! la population ouvrière d'un grand état tendrait à se renfermer dans les murs d'une seule ville, parce qu'on y gagne, dit-on, de bonnes journées! On voit encore là combien M. Lucas étudie savamment le mouvement de la population de la France, et de plus combien il est sensible à la misère des travailleurs parisiens, misère qui va toujours croissant. Il attaque ensuite les dignitaires, qu'il place bien bas: ceux donc qui auront mérité l'estime de leurs co-associés, et qu'on aura portés, par élection, à la tête de la Société dont ils font partie, sous la dénomination de Dignitaire, de premier Compagnon, de capitaine ou de Président, ne seront plus, à cause même de la considération dont on les aura honorés, que de bien faibles ouvriers! En province, ils étaient quelque chose; mais dans la capitale, avec les autres ouvriers de la province, rentrés là comme eux, ils ne seront plus rien. Je me trouve quelque peu enveloppé dans ce jugement rigoureux, car j'ai eu, je l'avoue, l'honneur de marcher, une moitié d'année, à la tête de mes confrères, et je ne pensais pas que l'exercice de cette fonction eût pu nuire à ma capacité comme ouvrier menuisier. D'après le feuilletoniste, j'étais dans l'erreur, et je dois être déchu.

Ah! M. Hyppolite Lucas, faites des biographies sur Régnard, d'Ancourt et autres. Jugez, en littérature, les vivants et les morts, mais ne sortez pas de ce domaine, déjà bien vaste! Laissez en paix les ouvriers que vous ne connaissez pas, et que vous traitez horriblement, sans avoir, je crois, l'intelligence bien claire de ce que vous faites. Avant d'expliquer et de juger un objet, quelque mesquin qu'il vous paraisse d'abord, étudiez-le attentivement, vous vous en trouverez bien et nous aussi.

Le *National* lui, qui, autrefois, me fut si favo-

rable et me seconderait encore au besoin, renferme, dans son numéro du 18 janvier 1841, un article tout à fait opposé à ses doctrines radicales. De cet article, signé Léon Durocher, et que je ne fais peser que sur son auteur, je ne citerai que des courts passages; commençons par celui-ci : « Pierre Huguenin, un « simple menuisier ! on ne le croira jamais! C'est un « membre de la Société des gens de lettres, un ré- « dacteur de revues, un candidat à l'académie des « sciences morales, un professeur au Collége de « France, un saint-simonien, un phalanstérien, tout « ce que vous voudrez, excepté un ouvrier. Quand « on manie la plume ainsi, on jette là promptement « la varlope. » M. Léon Durocher, homme de lettre, rédacteur de revues, n'admet pas qu'un ouvrier puisse lui ressembler sous le rapport de l'intelligence; un ouvrier n'est pas un homme, il ne peut être ni saint-simonien, ni phalanstérien; et, par la même raison, ni légitimiste, ni républicain [1], ni juste-milieu; il est trop brute, trop borné pour être raisonnablement d'une opinion quelconque. Aussi monsieur Durocher, ajoute-t-il à propos de Pierre Huguenin, qui, d'un bout à l'autre du roman, parle beaucoup et n'écrit pas une ligne, cette profonde réflexion : « Quand on « manie la plume ainsi, on jette là promptement la « varlope. » Le critique vient de constater, dans le même article, la décadence littéraire de George Sand; puis il reconnaît, sans en avoir la moindre intention, que ce talent est toujours des plus puissants. Il veut

[1] Le saint-simonisme, le fourriérisme, sont des systèmes sociaux; il est pourtant des ouvriers assez éclairés pour les comprendre, et les approuver ou les rejeter. Le républicanisme est un système aussi; il demande à ses partisans le sacrifice de leurs intérêts individuels à l'intérêt de tous. De nos jours, peu sont capables de tels sacrifices. Et cependant beaucoup d'hommes se disent républicains, sans que ce titre leur soit contesté : si l'on croit qu'il y ait des ouvriers républicains, on doit croire qu'il y a des ouvriers saint-simoniens et des ouvriers fourriéristes : pour ma part, j'en connais que je ferai connaître à M. Durocher s'il le désire vraiment.

abaisser à la fois le romancier et le menuisier, son héros; il ne fait que se contredire et s'abaisse lui-même.

Répondons maintenant à cette même phrase *quand on manie la plume ainsi, on jette là promptement la varlope*, d'une autre manière. Faisons remarquer qu'un ouvrier, eût-il reçu de Dieu le don du génie, sortirait difficilement de l'obscurité. Ayant ordinairement à travailler de six heures du matin à huit heures du soir, et quelquefois plus, il ne peut écrire durant le jour; et, après la journée, fatigué de travaux ingrats auxquels il s'est livré trop long-temps, il a bien du mal à tenir ses yeux ouverts et son esprit éveillé; rapetissé de la sorte, il produit avec une grande peine. Mais admettons qu'un ouvrage de quelque importance, soit né de ses veilles, trouvera-t-il un éditeur qui veuille s'en charger? Un éditeur n'achète ordinairement ni le manuscrit, ni l'esprit qu'il renferme, mais le nom de l'auteur, et un nom d'ouvrier promet peu de retentissement et peu de gain [1].

Si l'ouvrier, à défaut d'un éditeur, peut rassembler assez de fonds pour se faire lui-même l'éditeur de son ouvrage, la presse l'aidera-t-elle à en tirer parti, et à rentrer au moins dans ses frais? Hégésippe Moreau, l'ouvrier imprimeur, le poète du peuple, est mort misérablement dans un hospice, et on ne lui a adressé louanges sur louanges que quand il n'a plus été de ce monde! La jalousie, l'orgueil, les folles prétentions étouffent trop souvent la justice; et les talents modestes, les inspirations généreuses, les hommes les plus dignes, succombent sous le poids des iniquités,

[1] Au sujet du gain des ouvrages littéraires et savants, on pourrait faire d'autres réflexions. Comment Jean-Jacques Rousseau aurait-il vécu et tant écrit, si des riches comme on n'en voit plus dans les temps où nous sommes, ne l'avaient soutenu? Car ses ouvrages lui rapportèrent peu. Qu'ont-elles produit à leurs auteurs, les œuvres de Saint-Simon et de Fourrier. Celui qui a fait l'article auquel je réponds, ayant consacré de nombreuses pages à ces réformateurs, doit le savoir aussi bien que qui que ce soit.

si la fortune ne les seconde. Quel malheur que la presse, ce grand levier, ne comprenne pas mieux sa véritable mission, son noble apostolât; que de biens! que de progrès pourrait-elle réaliser!

M. Léon Durocher reproche à George Sand de prêter à ses personnages un langage qu'ils ne peuvent avoir; s'il s'agit de la forme, je le veux bien, aucun ouvrier, aucun homme de lettre même, ne peuvent parler comme elle écrit; elle a trop de poésie! trop de perfection! quel malheur!—Dans nos tragédies tous les personnages parlent en vers; je pense que ce langage n'est pas plus naturel aux princes qu'aux moindres valets; et je ne sache pourtant pas que M. Durocher ait formulé une protestation en forme à ce sujet. — On a parlé de la forme, mais voici venir le fond; le critique dit au romancier : « Qu'à personnifier le « peuple, il fallait l'éloigner de la controverse anti« cipée, des questions qui sont confuses pour tout le « monde, etc., etc. [1]. » Le romancier n'a nullement prétendu personnifier le peuple dans un seul homme, qui, au milieu de tous les personnages du roman, se trouve une exception, un homme à part; il a voulu donner un type très-élevé, sans doute, mais vrai, malgré cela; car les hommes du peuple, les pauvres, je veux dire, soit qu'ils parlent, soit qu'ils écrivent, vont au fond des choses [2]. Je ne parlerai pas des auteurs les plus célèbres que la misère a toujours accompagnés. Mais qu'on lise l'*Atelier*, qu'on lise *la Ruche Populaire*, journaux rédigés par des ouvriers

[1] C'est précisément quand les questions sont confuses qu'il faut faire appel à un plus grand nombre d'intelligences, afin de les résoudre.

[2] Les riches ont vu quelquefois des pauvres de près, et pourtant ils ne les connaissent pas : la misère rend timide; les pauvres devant les riches, qui souvent les dédaignent, parlent peu, ils craindraient de mal dire et de faire ce qu'ils appellent *des cuirs*; cette crainte les paralyse, et ce n'est vraiment qu'avec leurs égaux qu'ils ont de l'esprit et qu'ils se livrent à l'elan de leur cœur. Je le répète, les riches ne connaissent pas les pauvres; ils ne peuvent pas les connaître.

de toutes professions, on trouvera des articles d'un grand sens et d'une portée peu commune. Quand des ouvriers se mettent à écrire, c'est que quelque chose les tourmente et les pousse là. Non, ce n'est pas pour faire des phrases plus ou moins spirituelles qu'ils prennent la plume, mais pour se plaindre, mais pour trouver ou indiquer un arrangement qui promette plus de bien-être à la masse du peuple, que celui dont ils subissent les plus tristes conséquences; le présent ne les satisfaisant pas, ils se font hommes à systèmes, réformateurs, utopistes, et cela se conçoit.

Les écrivains riches et bien élevés agissent autrement, et cela se conçoit aussi. Ils discutent beaucoup sur des personnes, sur des formes, sur des vieux textes; ils se livrent journellement des batailles de mots bien ronflants, cela les fait connaître et les pousse aussi loin qu'ils peuvent aller sans rien déranger à la scène pourtant bien fragile, construite tout exprès pour eux. La plupart de ces écrivains, placés dans une région toute particulière, peuvent à peine voir le peuple, et ne comprennent ni sa nature ni ses besoins; et si quelques ouvriers, porte-voix de leurs camarades, un moment libres, expriment fortement des vérités accablantes, on traite ces vérités là d'absurdités, de chimères, d'impertinences; on les dénature pour mieux les flétrir, et l'ouvrier, n'ayant autant dire point de tribune, ne pouvant pas obtenir la parole à son gré, pour répondre à ceux qui l'accusent et l'injurient, perd sa cause, et souffre à l'écart. Il arrive par fois que des âmes d'élite, âmes généreuses mais trop rares, se font les interprètes, les défenseurs des ouvriers, on leur crie alors, avec un concert de voix infernal, épouvantable, qu'elles flattent trop leurs héros; et en définitive, qu'elles servent une mauvaise cause.....

M. Léon Durocher prétend que les ouvriers sont très-indifférents en fait de choses publiques, et il s'en félicite; il dit, en parlant du Corinthien : « Il y a « dans l'allure insouciante du jeune ouvrier, quel- « que chose de plus vrai, de mieux observé que dans

« la mélancolie raisonneuse de Pierre. Le Corinthien « est plus sobre de digressions philosophiques ou « sociales; il a l'air plus artisan, moins gentilhom- « me, moins nourri des spéculations de saint Simon « et de M. Pierre Leroux : cela fait son éloge, il a su « se tenir dans le cercle des idées pratiques [1]; sa tête « ne court pas les champs en quête de chimères, etc., « etc. » Et plus loin, ayant cru devoir, à l'occasion d'un ouvrier qui raisonne, tant cela lui paraît extraordinaire, mettre la multitude en cause, il dit : « Le « peuple a plutôt le sentiment des choses qu'il n'en a « le raisonnement. » Puis, voulant le flatter un peu, il le flatte par ces mots : « Quand il parle, c'est Dieu « qui parle. » Le peuple parle comme Dieu, mais il ne raisonne pas, puis il conclut : « En temps ordi- « naire il juge, et quand le moment est venu, il exé- « cute. » Voilà donc le peuple juge, et bon juge surtout, d'après M. Durocher, d'une chose qu'il ne peut comprendre et raisonner. Quoi qu'on en dise, des jugements qu'on ne raisonne pas, doivent être de pauvres jugements. Notre critique dit encore : « Monter « sur les cimes de la pensée où la foule des Tytans a « été foudroyée; à quoi bon, le peuple fait mieux, « il assiste à leur chûte et recueille le fruit le plus « net de leurs efforts, etc., etc. » Si ceux qui font les affaires du peuple s'acquittent si bien de leur mission, pourquoi vouloir changer quelque chose à ce qui est? Pourquoi vouloir remplacer des colosses par d'autres colosses et peut-être par des nains? que sais-je! — Mais loin que le peuple recueille les fruits des efforts des Tytans, comme on les appelle, il ne recueille que des déceptions, que des misères, ce que M. Léon Durocher, vivant dans sa sphère privilégiée, ignore complètement. J'ai bien lu son article, article très-littéraire, je le veux bien, mais gonflé d'excessives prétentions, et pourtant dépourvu de toute philosophie et de toute logique; cet article, disons

[1] C'est-à-dire qu'il ne pense qu'à son métier, à la sculpture et aux plaisirs; il est ambitieux, égoïste et libertin : voilà tout.

la vérité, m'a paru perfidement dirigé contre la réforme électorale, par la raison qu'il deviendrait absurde, de conférer des droits à ceux dont les Tytans s'occupent avec tant de sollicitude et qu'on a peints d'ailleurs comme tout à fait incapables de les exercer.

Non, ce n'est vraiment pas par sentiment que nous devons donner notre suffrage à tel ou tel candidat, mais par raisonnement; notre opinion, notre jugement, si nous sommes sincères, sont toujours l'effet d'un raisonnement intime ou parlé. Or donc, si le peuple manquait de raisonnement et par conséquent de discernement et de jugement dans les affaires publiques, il faudrait le traiter encore en enfant, mais l'instruire, et ne point l'abuser.

Ce qui m'a le plus étonné de l'article de M. Léon Durocher [1], ce n'est pas qu'il ait pu sortir de sa plume, vu que je ne le connais pas; ce ne sont pas non plus les choses les plus choquantes qu'il renferme, vu que tous les jours on en écrit de plus choquantes encore: ce qui m'a donc le plus étonné c'est qu'il ait pu se glisser dans *le National*.

Bien d'autres journaux ont publié, à propos du même roman, des articles dont ce qui vient de passer sous vos yeux peut vous donner une idée suffisante.

Je me suis trop étendu sans doute, on pourrait dire que j'ai oublié la personne à laquelle j'écris: mais non, je voulais vous montrer, monsieur, jusqu'où va le mépris que l'on professe pour nous et pour tout ouvrage qui sort de la voie commune, et après avoir reproduit des paroles blessantes, je répondais à l'instant ce que mon cœur m'inspirait; j'y étais entraîné naturellement et presque malgré moi. Ne craignez donc plus, mon cher Valette, que notre livre nous nuise aux yeux de qui que ce soit; on croit l'ouvrier bien plus inepte, bien plus dégradé qu'il ne l'est réellement. Cessons désormais de nous

[1] M. Louis Raybeaud est le Léon Durocher du *National*, et j'ai appris de M. Beaune, au moment où je corrigeais l'épreuve de cette feuille, qu'il était aussi le W. W. du *Constitutionnel*.

rayer de ce qu'on pourra dire de nous ; découvrons
s plaies physiques et morales, car nous en avons ;
yons nos médecins nous-mêmes, soignons-nous
iproquement, nous grandirons en santé, en force,
intelligence, en sagesse ; et nos yeux, plus péné-
ants, verront un jour avec surprise des hommes
rés de riches vêtements ; et, affectant l'état le
is robuste et le plus sain, être vraiment plus pau-
es et plus malades que nous ne le fûmes jamais.
formons-nous ! voilà ce qu'il faut aujourd'hui crier
en haut. Plus tard nous pourrons crier sur le même
n : réformez-vous ! réformez-vous !

Vous me parlez de ma Société ; je n'ai pas à m'en
aindre ; elle a été pour moi ce qu'elle devait être.
s enfants de maître Jacques et ceux du père Sou-
se, je l'espère, vivront un jour unis avec ceux de
lomon ; déjà plusieurs poètes, membres de Socié-
s qui ont été trop long-temps ennemies, me secon-
nt avec un saint dévoûment, et cela promet beau-
up.

Je ne vous en dis pas davantage pour le moment,
us connaîtrez, avant trois mois, par le second vo-
me que je prépare, des détails que je ne puis don-
r ici, étant d'une longueur qu'une lettre ne com-
rte pas.

Adieu, monsieur, et soyez persuadé que je suis
nsible à votre approbation et à l'amitié que vous
offrez et que j'accepte avec reconnaissance.

PERDIGUIER, *dit* Avignonais la Vertu.

Je ne savais si je devais reproduire dans ce
lume ma réponse à la lettre d'Antoine le Pro-
nçal ; je m'y suis pourtant décidé, et ma pen-
e n'a rien de mauvais. Puissent les hommes
lettres qui ne veulent pas donner la main
ix réformes ouvrières garder au moins le si-
nce, et ne point les entraver par des paroles
u réfléchies que les ouvriers regardent comme
s bravades indécentes. Leur critique n'est

utile que lorsqu'elle est juste. Et vous, Compagnons, mes frères, puissiez-vous lire avec le plus grand soin les articles nombreux que l'on vous consacre, et ne répondre aux calomnies qui vous touchent qu'en vous réformant, qu'en cherchant à devenir chaque jour meilleurs! Nous avons donné beaucoup d'armes contre nous; nous ne sommes pas encore ce que nous devons être. Réformons-nous! réformons-nous!

Au moment de livrer mon manuscrit à l'éditeur, quelque chose de nouveau passe sous mes yeux, et je m'empresse d'en faire part à mes lecteurs.

Le Messager, journal ministériel rédigé sous l'influence de M. Guizot, renferme dans son nº du 21 mai 1841, toujours à propos du *Compagnon du tour de France*, un feuilleton des plus extraordinaires. Son auteur, M. Ch. Rabou, est en arrière de trois mille ans, et je ne sais quoi détacher de son galimatias philosophique. En voici cependant un échantillon: « Au moyen « de ce type (il s'agit de Pierre Huguenin), re- « vêtu à plaisir de toutes les perfections, et « qu'on présente aux classes ouvrières comme « un reflet d'elles-mêmes, on leur apprend « qu'elles ont par dessus toutes les classes de la « Société l'intelligence, la probité, la noblesse « des sentiments; on va même, sublime de la « flatterie, jusqu'à leur dire qu'elles ont l'élé- « gance des formes et la beauté physique. » M. Ch. Rabou doit être un noble et beau dandy; mais assurément ses paroles sont très maladroites. Tout le monde sait que les hommes laborieux ne sont pas plus boiteux, borgnes, bos-

us, tortus, laids enfin de visage et de corps, ue les hommes des classes privilégiées, dont I. Rabou doit être le fleuron le plus brillant et ; plus remarquable. Les ouvriers comprenront facilement ici que les jaloux ridicules, ui vont jusqu'à leur contester la beauté phyique, doivent nécessairement leur contester outes les autres qualités.

Je ne suivrai point M. Ch. Rabou dans ses ombreuses divagations. On saura néanmoins u'il parle de Platon; qu'il en fait une citaon qu'il loue beaucoup, et cela faute d'en omprendre le sens. Si l'on suivait à la lettre s paroles de Platon citées et approuvées par . Rabou, toute hérédité serait abolie. Ce n'est ependant pas là ce que désire M. Rabou.

Anciennement l'esclavage existait en prinpe, et l'esclave était regardé comme une bête e somme: de là vient que Platon, quoique ès-grand par le cœur et par le génie, a pu diiser les hommes en trois races: la race d'or, race d'argent et la race de fer. Mais il reonnaît aussitôt qu'il naît quelquefois dans la ice de fer des enfants avec des âmes d'or, qu'il ıît également dans la race d'or des enfants ec des âmes de fer. « Or, dit Platon, Dieu ordonne *principalement* aux magistrats de prendre garde, *sur toutes choses*, au métal dont l'âme de chaque enfant est composée. Et si leurs propres enfants ont quelque mélange de fer ou d'airain, il ne veut pas qu'ils leur fassent grâce, mais qu'ils les relèguent dans l'état qui leur convient, soit d'artisan, soit de laboureur; il veut aussi que, si ces derniers ont des enfants qui viennent de l'or ou

« de l'argent, on les élève, ceux-ci à la condi-
« tion de guerriers, ceux-là à la dignité de ma-
« gistrats, parce qu'il y a un oracle qui dit *que*
« *la république périra lorsqu'elle sera gou-*
« *vernée par le fer ou l'airain.* » Les paroles du philosophe Platon que j'emprunte au *Messager* sont claires, et je veux bien qu'elles nous soient applicables; mais je n'ai jamais entendu, jamais vu dans notre Société, les magistrats chargés du *triage* des âmes. Les enfants d'or de la race de fer continuent la rude tâche de leurs pères; les enfants de fer de la race d'or ne descendent point à la condition d'artisan ou de laboureur, ils héritent toujours des hautes fonctions. Nous courons donc grand risque d'être un jour gouvernés par le fer ou l'airain, et l'on sait, d'après Platon et M. Rabou, ce qui doit en arriver. Je ne pousserai pas plus loin mes réflexions à ce sujet. Je dois cependant reconnaître que, si M. Rabou approuve Platon, il le fait fort innocemment; il comprend de la manière la plus lourde l'allégorie sous laquelle Platon insinue, comme il le dit lui-même, une dure vérité. Cette vérité est très-dure en effet, mais M. Rabou ne sait pas pour qui, il ne s'en doute pas. M. Rabou croit matériellement aux trois races d'or, d'argent et de fer, et il sait très-bien, lui, que les ouvriers sont de cette dernière; il pourra même le leur persuader, car les *ouvriers croient*, dit-il, *tout ce qui est imprimé*. Son feuilleton était imprimé, c'est ainsi que je l'ai lu; il a produit sur moi, comme on voit, un effet puissant, et il ne manquera pas d'agir de même sur tous les ouvriers, mes camarades.

« La règle commune veut, dit M. Rabou, que les enfants ressemblent aux pères »; puis il ajoute en note : » Cette ressemblance n'est pas le fait de la naissance seulement. » Oh! certes non, M. Rabou, et nous pouvons avancer, sans crainte d'être démenti par des hommes de bon sens, que la naissance ne fait absolument rien. — Un morceau d'acier façonné est plus brillant qu'un morceau du même métal qui ne l'est pas, quoiqu'ils aient en nature les mêmes qualités. Un homme cultivé a quelque chose de supérieur à l'homme sans culture, et pourtant ce dernier peut posséder en germe des qualités plus éminentes que le premier; il ne faut que les développer. — Il faudrait être aveugle pour ne pas le voir : il est, de nos jours, des lumières comme des préjugés dans tous les rangs de la Société : l'inégalité d'intelligence s'efface de plus en plus. Je connais un simple ouvrier vidangeur qui possède le don d'écrire à un degré supérieur à M. Rabou [1], et pourtant M. Rabou, si nous voulons l'en croire, *est un fils de famille*. Mais en voilà assez ! Ce n'est pas en 1841, et en France surtout, que nous devrions avoir à discuter sur une telle matière.

Moïse a dit : « Tous les hommes sont sortis du même couple »; et ces paroles sont préfé-

[1] Et Magu le tisserand, Jasmin le perruquier, Durand le menuisier, Lebreton, l'imprimeur sur indiennes, Beuzeville le potier d'étain, Reboul, le boulanger, et cent autres que nous pourrions nommer, mais que le manque d'argent et de protection forcent à ne point faire imprimer leurs productions. Tous ces gens-là ne valent-ils pas bien M. Rabou? Et si nous voulions nommer tous les ouvriers qui écrivent sur les questions politiques et sociales, la liste en serait certe bien longue. Mais à quoi bon offrir aux yeux des gens ce qu'ils s'obstinent à ne point voir.

rables à toutes les catégories inventées par les savants. Jésus a dit : « Tous les hommes sont frères, ils sont tous également composés de chair et d'os. » Voilà ce qui est encore beau. Et quand des hommes viendront me dire : Il y a une race d'or, une race d'argent et une race de fer, je leur répondrai : Vous n'êtes pas chrétien! Non, monsieur Rabou, fussiez-vous tous les jours prosterné au pied de nos autels, fissiez-vous même vos prières en latin, non, non, vous n'êtes pas chrétien, et tous ceux qui partagent vos idées, quelles que soient leurs prétentions et leurs grimaces, ne sont pas plus chrétiens que vous.

CHANSONS DE RÉGÉNÉRATION,

PAR DES

Compagnons de Devoirs opposés.

Dans la préface de la première édition du Livre du Compagnonage je disais :

« Quelquefois les journaux, avec de très-bonnes intentions sans doute, ont voulu nous éclairer; mais, vivant loin de nous, ignorant nos habitudes et notre manière de sentir, ils ont pu nous choquer, et leurs meilleures paroles ont cessé d'avoir de l'empire sur nous.

« C'est aux Compagnons qu'appartient vraiment de se faire comprendre aux Compagnons. Que ceux qui sont plus avancés appellent à eux ceux qui le sont moins. Depuis quelques années nous avons marché, vous le voyez, et nous n'en sommes nullement fatigués : que les Compagnons du Devoir en fassent autant que nous; qu'ils répandent des écrits salutaires, des idées de progrès dans leurs sociétés. Il ne s'agit pas d'aller vite; mais nous sommes dans un temps qui ne permet pas de s'arrêter. Il faut donc nécessairement avancer, ou s'attendre, dans un avenir plus ou moins reculé, à une chute complète. »

Ma première tentative importante, ayant provoqué des objections, je répondais à celles de Vendôme la Clef des Cœurs, Compagnon du Devoir :

« Je continue à croire que mes efforts ne seront pas vains. Il y a dans chaque Société des hommes qui ont des yeux, des oreilles et un noble cœur ; ils m'entendront, ils s'adresseront à leur tour à leurs Sociétés, etc. »

Je ne me suis pas trompé ; j'ai été compris, on peut lire ici les chansons qui m'ont été adressées par des Compagnons de différentes Sociétés ; elles sont toutes inspirées par les sentiments les plus nobles, et constituent, dans le Compagnonage, un genre nouveau et tout à fait à part. Ce ne sont plus des chansons de sectes, mais des chansons dont le Compagnonage en masse peut et doit faire un heureux usage.

Le grand drapeau humain est arboré : ces chansons, dont on en a entrevu quelques-unes à la suite de certaines lettres, proviennent de Nantais Prêt à Bien Faire, de Bourguignon la Fidélité, de Vendôme la Clef des Cœurs, de Bien Décidé le Briard, de Tourangeau Benardeau ; au reste, chaque chanson portera le nom de son auteur.

LE DEVOIR DES COMPAGNONS.

AIR : Ma chaumière et mon troupeau.

Fiers pélerins du tour de France
Pourrons-nous enfin concevoir
Que la douceur, la tolérance
Sont les attributs du Devoir !
Pensons que la force brutale
Renverse et détruit l'union,
Les vertus et la morale,
Le Devoir des Compagnons. (*bis*).

A nos statuts, à nos mystères
Mêlant des sentiments plus doux,
Cessons ces pitoyables guerres
Qui nous sont funestes à tous.
Que la douce philantropie
Nous guide dans nos actions,
Préservons de fourberie
Le Devoir des Compagnons. (*bis.*)

D'une ridicule bravoure
Ne nous vantons plus désormais,
Que chaque Compagnon savoure
Le doux plaisir de vivre en paix;
Appliquons-nous à la science,
Aux arts, à nos professions,
Et faisons fleurir en France
Le Devoir des Compagnons. (*bis.*)

Thévenot, *dit* Bourguignon la Fidélité, Compagnon menuisier du Devoir de Liberté.

A L'AMITIÉ.

Air :

Fille du ciel entends ma voix,
A mes accents daigne sourire,
Douce amitié reprends tes droits
Sur nos cœurs double ton empire;
Que le parfum de tes bienfaits
S'exhale sur le tour de France,
Là que ton culte désormais
Soit observé sans dissidence.

Au nom de frères généreux
Déplorant toutes nos querelles,
Je t'invoque, fais que mes vœux
Touchent les cœurs des plus rebelles;
Fais que ton céleste flambeau,
Guide sacré de l'homme sage,

Réunisse en un seul faisceau
Tous les fils du Compagnonage.

Fais que chacun des corps divers
Voyageant sous ta loi divine
Rejette au loin les fruits amers
Que la Discorde nous destine ;
Fais que par ton souffle divin
La torche de cette furie
S'éteigne, et qu'entre nous enfin
Règne la paix et l'harmonie.

O vous, Compagnons, mes amis,
Il n'est nul d'entre vous, je gage
Qui ne se rende à mon avis
Pour l'honneur du Compagnonage ;
Oublions nos ressentiments
Et les querelles de nos pères,
Et mus par d'autres sentiments
Devenons un peuple de frères.

Membre d'un corps ami de tous,
L'auteur de ces couplets, mes frères,
D'un meilleur accord entre nous
Rêve les effets salutaires.
Vendôme *dit* la Clef des Cœurs
Désire sur le tour de France
Que tous les corps sur leurs couleurs
Jurent une sainte alliance.

PIRON, *dit* Vendôme la Clef des Cœurs, Compagnon blancher-chamoiseur.

ORDRE DU JOUR DES COMPAGNONS.

DÉDIÉ A MON AMI PERDIGUIER.

Air du Destrier.

Amis un nouveau jour doit luire
Sur le sol où nous voyageons,

Du moins j'ose vous le prédire
Si j'en crois mes prévisions.
Ah ! pour cette noble espérance
La raison est un ferme appui,
Grâce à son heureuse influence,
Quand le siècle à grands pas s'avance,
Nous devons marcher avec lui.

Si dans nos castes différentes
Les sentiments sont partagés,
Par des maximes tolérantes
Dissipons de vieux préjugés ;
Entre nous plus d'antipathie,
Plus de querelles, de combats,
Que la douce paix nous rallie,
Que la plus parfaite harmonie
Règne entre tous les corps d'états.

Autrefois si le fanatisme
Déchirait l'Eglise en tous sens,
Si contre le christianisme
Se déchaînaient les Musulmans,
Faut-il que ce funeste exemple
Se propage encor parmi nous ?
Non, devant l'œil qui nous contemple,
De la Concorde ouvrons le temple
Désormais notre rendez-vous.

C'est là qu'aux pieds de la déesse,
Nous devons, ô chers Compagnons,
Entre les mains de la sagesse
Abjurer nos dissensions ;
C'est là que les fils de Soubise,
De Jacques et de Salomon,
En prenant la même devise
Doivent signer avec franchise
Le pacte de leur union.

Jadis, quand un vain privilége
Accordait le pas à tel corps,
Tel autre à l'église, en cortége,

Devait suivre son rang alors ;
Quatre-vingt-neuf de cet usage
Détruisit les derniers fragments.
Quoi ! comme aux temps du vasselage
Offririons-nous encor l'image
De l'inégalité des rangs.

Topons [1] sur le commun passage,
Mais de celui qui nous répond
Quel que soit son Compagnonage
Respectons la vocation.
Compagnons de toute nuance
Ne nous abordons désormais
Sur la route du tour de France
Qu'avec l'œil de la bienveillance
Ou bien l'olivier de la paix.

O toi, qui sur le tour de France
A répandu par tes écrits
Le germe de cette alliance
Qui doit faire un peuple d'amis.
Avec toi, Perdiguier, j'espère
Pour nos frères des jours meilleurs ;
Tel est du moins le vœu sincère
Que ne cessera point de faire
Vendôme *dit* la Clef des Cœurs.

Par le même.

LES CONSEILS DE LA RAISON.

Air : Elle aime à rire, elle aime à boire.

Mes amis, j'entrevois l'aurore
D'un jour pour nous plus radieux,

[1] Vendôme n'entendait pas par toper s'attaquer et se battre, mais se parler et sympathiser sur la route; comme je lui fis observer que le mot *topons* pouvait être très mal interprété, il devait l'effacer et faire quelques changements au couplet : le malheur le plus grand nous a privé de cet avantage.

Chers Compagnons à ses beaux feux
Nous refuserions-nous encore ?
Non, cessons d'être désunis,
Notre beau siècle s'en offense,
Désormais que le tour de France
Ne comporte que des amis.

Mettons fin à toutes ces haines
Qu'enfantent nos rivalités,
Respectons mieux nos libertés,
Et si le Devoir a ses chaînes
De ces liens soyons épris,
Qu'ils soient ceux de notre alliance !
Désormais que le tour de France
Ne comporte que des amis.

Jouissons mieux de notre vie,
Compagnons de tout corps d'état,
Joignons nos couleurs à l'éclat
Des couleurs de notre patrie !
N'entravons plus les dons chéris
Qu'à tous la liberté dispense ;
Désormais que le tour de France
Ne comporte que des amis.

Accueillons-nous avec franchise,
Et que ces trois mots : amitié,
Egalité, fraternité,
Désormais soient notre devise ;
Les arts par nos mains embellis
Nous applaudiront en silence ;
Désormais que le tour de France
Ne comporte que des amis.

Puisque l'union fait la force,
Ne formons plus qu'un seul faisceau,
Qu'entre nous l'accord le plus beau
Dans nos retraites nous renforce.
Si nous avons des ennemis,
Ils connaîtront leur impuissance ;
Désormais que le tour de France
Ne comporte que des amis.

Nos fondateurs dans leurs synodes,
Jacques, Soubise et Salomon,
Pensaient de la même façon
Quand ils écrivirent leurs Codes.
Si donc aux mêmes lois soumis,
Nous sommes tous en conscience;
Désormais que le tour de France
Ne comporte que des amis.

J'ai lu dans un petit ouvrage
Tout exprès pour nous composé
Et par l'auteur intitulé :
Le Livre du Compagnonage.
J'y ai lu, je vous le redis,
De ces paroles la substance :
Désormais que le tour de France
Ne comporte que des amis.

Enfin désormais soyons frères,
De Vendôme la Clef des Cœurs,
Comme il vous le redit ailleurs
Ce sont les vœux les plus sincères;
Frères, soyons de son avis,
Répétons avec confiance :
Désormais que le tour de France
Ne comporte que des amis.

Par le même.

LES SOBRIQUETS.

Air de la Catacoua.

Je ris de maintes épithètes
Que dans maintes occasions
Surtout quand ils sont en goguettes
S'entredonnent les Compagnons :
Mais je déplore avec le sage
Ces sobriquets plus qu'outrageants
Dignes du temps
Où les manants

S'entredonnaient ces noms insignifiants
Dont héritait chaque village
Pour désigner ses habitants.

Autrefois si cette manie
Naquit de nos rivalités,
Si par la haine elle est nourrie
Ou par d'autres absurdités,
Aujourd'hui le bon sens réclame
Devant ces noms injurieux
Que nos aïeux
Jadis entre eux
S'entredonnaient comme font leurs neveux
Sans penser que ce ridicule
Prête une arme à nos envieux.

Mais du siècle rendons-nous dignes
En proscrivant ces vilains noms
Qui déshonorent nos insignes
Et le titre que nous portons.
Compagnons, de par la nature
Entre nous plus de noirs gamins,
Plus de lapins,
Plus de bouquins,
Plus de renards, plus de loups, plus de chiens,
Ces noms qui font au ciel injure
Ne sont pas faits pour des humains.

Effaçons de notre langage
Ces termes : Cambuis, Paillassons,
Ces sobriquets, fils de l'outrage,
Tels que Biscornets, Guenillons,
Sobriquets que je voudrais taire
Pour l'honneur de tout corps d'état :
Pointus, Culs-Plats,
Et cetera.
Pour l'avenir supprimons ces noms-là,
L'honneur sera notre salaire
Et la raison applaudira.

A ces épithètes cruelles,

A ces pitoyables surnoms,
Moteurs de toutes ces querelles
Qu'enfantent nos divisions;
Par nos maximes tutélaires,
Chers Compagnons, opposons-leur
Ces noms flatteurs
Acquis d'ailleurs
Par la vertu, la sagesse et les mœurs;
Tel est le sentiment, mes frères,
De Vendôme la Clef des Cœurs.

Par le même.

VOYAGE DANS L'AUTRE MONDE.

Air : Tout comme a fait son père.

L'autre jour je fus transporté
En esprit, chez les ombres,
Ces lieux, que l'on dit sombres,
Brillaient d'une vive clarté.
Dans ces contrées
Tant redoutées
Des sots vivants, craignant leurs destinées,
Je ne vis que des gens heureux.
Parfait accord régnait entre eux.
Je me disais, en parcourant ces lieux :
Ah! qu'ils sont fous sur terre
De se faire la guerre;
Tandis qu'ici chacun se traite en frère.

Mais, ce qui me frappa le plus,
Ce fut une guinguette
Où chacun, en goguette,
Déclamait contre les abus
Du tour de France.
Dieu! quand j'y pense,
Tous les acteurs, dans une salle immense,
Bénissant l'arrêt du destin,
Chantaient, en se donnant la main,

Dus les devoirs et ce sage refrain :
Ah! qu'ils, etc.

Les Maréchaux et les Charrons
Y buvaient sans rancune
Dans la tasse commune
Aux Bourreliers, aux Forgerons,
Un tendre hommage
Etait le gage
D'un saint respect pour tout Compagnonage.
Jacques, Soubise et Salomon
Présidaient la réunion;
Tous trois aussi chantaient à l'unisson :
Ah! qu'ils, etc.

Les Serruriers, les Menuisiers,
Devoirants, adversaires,
Passants, Tailleurs de pierres,
Et les Compagnons étrangers
Chantaient la gloire
Du vieux Grégoire,
Qui leur versait à tous gaîment à boire.
Les Charpentiers, les Corroyeurs,
Ombragés des mêmes couleurs,
S'entredisaient, dans l'élan de leurs cœurs :
Ah! qu'ils, etc.

Là, chacun y portait son nom,
Ses couleurs à sa guise,
Et prenait pour devise :
Liberté pour tout Compagnon.
Droits de naissance,
De préséance
N'y étaient point disputés d'importance;
Là se confondaient tous les rangs;
Tous disaient, en hommes galants,
Offrant le pas aux derniers arrivants :
Ah! qu'ils, etc.

J'allais sortir, lorsque soudain
(Jugez de ma surprise)

Un des fils de Soubise
Me reconnaît, me tend la main.
— La Coterie?
Dans l'autre vie,
Dis-moi, dit-il, Vendôme, je te prie,
Si les fils de nos fondateurs
Sont entre eux toujours querelleurs.
—Sans doute—Hélas! mon cher la Clef des Cœurs.
Ah! qu'ils sont fous sur terre
De se faire la guerre,
Tandis qu'ici chacun se traite en frère.

Par le même.

On vient de lire le Voyage dans l'autre monde, cette chanson me fut remise le 15 avril 1841 par Vendôme la Clef des Cœurs que de tristes pressentiments devaient avertir, car huit jours plus tard nous avions fait une grande perte, je l'accompagnai jusqu'à sa tombe; il n'était plus qu'un cadavre. Mais il a bien rempli sa vie, et sa mémoire restera parmi nous. Le bon Vendôme voulait voir la concorde s'établir entre toutes les Sociétés, et il travaillait à la réalisation de ce qu'il désirait. O vous qui connaissiez Vendôme et ne pouviez moins faire que de l'estimer, lisez et relisez encore ses dernières chansons, et rappelez-vous bien surtout qu'elles renferment ses derniers vœux.

NE FORMONS QU'UN FAISCEAU.

Air de Cambronne, ou Je m'en souviens.

La liberté, cette vierge si pure
De son flambeau vient dessiller nos yeux.
Oh! quelle est belle en sa simple parure,
Comme son front est noble et radieux,

Par son aspect elle fait fuir la haine
Et la discorde avec son noir drapeau,
Puis elle dit pour briser votre chaîne,
Chers Compagnons, ne formez qu'un faisceau.

De Salomon on vante la sagesse,
Des Compagnons c'est un digne régent,
De maître Jacque on connut la tendresse
Et de Soubise on sut le sentiment.
Oui, qui comprend leurs profondes maximes
Doit être fier de leur riche cadeau;
Si nous voulons jouir de leur estime,
Chers Compagnons, ne formons qu'un faisceau.

De quels propos ornez-vous vos langages,
Vous méditez, et sur les grands chemins
Pour déployer vos aveugles courages
Vous vous rendez souvent trop inhumains.
Des Compagnons pour porter la bannière
De vos deux yeux retirez ce bandeau,
Et répétez jusqu'à l'heure dernière :
Chers Compagnons, ne formons qu'un faisceau.

Avec bonté soulageons l'indigence,
Que tous états soient égaux à nos yeux;
Du bien d'autrui Dieu nous a fait défense,
De l'envier c'est être malheureux.
Car qui produit mérite notre estime.
Nous sommes tous sur le même tableau
Dont la légende nous exprime :
Chers Compagnons, ne formez qu'un faisceau.

Des faux amis nous poussant à l'outrage
Auraient fini par nous anéantir;
Aux nœuds sacrés du beau Compagnonage
Méditons tous un meilleur avenir;
Mais aujourd'hui, forts par l'expérience,
Nous débattant contre un cruel fléau,
Introduisons chez nous la tolérance,
Chers Compagnons, ne formons qu'un faisceau.

Pauvres mortels, tant de haine vous lasse,
Du temps passé détournez le regard,
De l'avenir mesurez mieux l'espace,
Croyez-en bien Décidé le Briard.
Chacun de nous, telle est mon espérance,
Mettra ces mots sur le Code nouveau :
Quand il s'agit des enfants de la France,
Chers Compagnons, ne formons qu'un faisceau.

BRAULT, *dit* Bien Décidé le Briard, Compagnon toilier.

L'ALLIANCE DES CORPS.

AIR : Si le vin.

Liberté (*bis*) sur le tour de France
De nos Compagnons protège la sainte alliance
Et nos cœurs (*bis*), par reconnaissance,
Auront à jamais
Le souvenir de tes bienfaits.

Il faut qu'enfin cette terre
Soit le céleste jardin;
Què tout Compagnon soit frère
Et appui de l'orphelin.
Nous viendrait-il d'Allemagne,
Nous n'en serons point jaloux;
D'Italie ou d'Espagne,
Qu'il s'attable avec nous.
Liberté, etc.

Amis, redoublons de zèle
Pour réformer nos abus :
Bourguignon le Cœur Fidèle
Vaut la Rose de Tournus;
Ne soyons plus rigoristes,
Qu'on se nomme désormais
Bon Soutien le Dombiste
Ou Jean le Béarnais.
Liberté, etc.

Que la discorde et l'envie
S'échappent de notre sein;
Bannissons la jalousie
Et son infernal venin.
Aujourd'hui qu'on s'humanise
Dans chaque profession,
Ayons tous pour devise,
Sans ostentation:
Liberté, etc.

Des auteurs des plus beaux codes
On admire la raison.
J'en rappelle l'épisode
Par ces mots: paix, union.
Ils veulent, dans leur empire,
Ces augustes souverains,
Que tous y puissent dire
En se tendant les mains:
Liberté, etc.

A l'Auteur du Livre du Compagnonage.

Ne perdez pas l'espérance;
Agissez matin et soir.
J'ai dans votre expérience
Déjà mis tout mon espoir;
Pour seconder votre flamme,
Bien Décidé le Briard
Vous jure sur son âme
De dire avec Panard:

Liberté (*bis*) sur le tour de France.
De nos Compagnons protége la sainte alliance,
Et nos cœurs (*bis*), par reconnaissance,
Auront à jamais
Le souvenir de tes bienfaits.

Par le même.

LE SERGENT COMPAGNON.[1]

AIR : Je ne suis pas curieux.

Depuis vingt ans, paisible, ici j'habite,
Tout glorieux de mes anciens exploits;
Mais aujourd'hui quel bruit soudain m'agite?
De Perdiguier je reconnais la voix.....
Je comprends bien sa mission divine.
Je suis confus, et vais pour mes erreurs
Vite cacher ma vieille carabine,
Mes vieux galons, ma canne et mes couleurs.

A dix-huit ans commença ma carrière.
Je fus vainqueur chez l'antique Germain:
Le sort changea, l'arbitre de la guerre
Nous accabla de son affreux dédain.
Ainsi trahis, le Devoir me fascine;
Je dus, hélas! en proie à mes douleurs,
Abandonner ma vieille carabine,
Mes vieux galons, pour porter les couleurs.

Comme soldat j'ai bravé la mitraille,
En défendant l'honneur de mon pays.
Mais, Compagnon, usant de représailles,
Combien j'ai dû m'attirer de mépris!
D'Avignonais j'écoute la doctrine,
Et je conçois qu'il faut des temps meilleurs,
Et bien soigner sa vieille carabine,
Ses vieux galons, sa canne et ses couleurs.

Chers Compagnons, pour dissiper l'orage,
De la Vertu recevez les avis,
Et du sergent le modeste héritage
Tout aussitôt reprendra de son prix.
Si vous cessez votre guerre intestine,
Vous vous serez concilié des cœurs

[1] L'auteur de cette chanson est en effet un ancien maréchal-des-logis.

Qui chanteront la vieille carabine,
Les vieux galons, la canne et les couleurs.

Pour le banquet, la déesse Minerve
A préparé son brillant étendard.
Le vieux sergent tient toujours en réserve
Celui de Bien Décidé le Briard,
Et dans sa joie il prend sa mandoline,
Et fait entendre à ses bons auditeurs
Qu'il peut encor porter sa carabine,
Ses vieux galons, sa canne et ses couleurs.

Par le même.

LA PAIX.

Air de ma Bretagne.

« Barde du travailleur, viens, me dit l'Espérance;
« Chante aux faibles lueurs du crépuscule éteint:
« La nuit s'est endormie, et l'aurore s'avance
« Sur son char, et la paix auprès d'elle revient.
« L'horizon se colore
« De ce feu précurseur;
« Un beau jour doit éclore
« Sur ce sol de douleur. »
Ah! ma voix vous implore,
Accourez, messagers du bonheur!
Il en est temps encore,
Dissipez notre erreur. (*bis*).

Par la douce pitié tout à coup éveillée,
Notre âme, souriant au progrès qui l'instruit,
S'émeut au jour naissant, contemple, émerveillée,
Les faveurs de la paix qu'enfin elle comprit.
Plus de sanglante arène
D'exécrable renom;
Plus de lutte inhumaine
Dégradant notre nom.
Toi, seule souveraine,
Guide-nous, immuable raison,

Sous tes règles entraîne
L'honnête Compagnon.

Oublions nos discords: de sa brûlante haleine
L'aveugle préjugé, sombre enfant de la nuit,
Guidé par le vieux temps, attisa cette haine,
Dont l'amour fraternel trop long-temps a gémi.
Reste impur du vieil âge,
Notre lucide esprit
Désormais se dégage
De ton lien maudit;
A la paix notre hommage!
Compagnons frères, Français, amis,
Serrons-nous, car l'orage
Menace le pays.

Par la voix du passé, les mânes de nos frères,
Au culte de l'erreur en cent lieux immolés:
« Repoussez, disent-ils, ces Caïns sanguinaires,
Fiers à bras trop fameux dans des temps reculés:
Cette sève de vie,
Dans vos corps vigoureux
Stimulant l'énergie,
Les élans généreux,
Est sacrée, et l'impie
Qui la verse est coupable, odieux;
Gardez pour la patrie
Votre sang précieux. »

L'humanité grandit, le jeune âge la berce,
D'un visage serein semble apaiser son cri;
Dans ses bras caressants, les larmes qu'elle verse
Ne tombent pas en vain sur son cœur attendri.
Quand la presse ensemence
Dans ce sillon nouveau,
Préparant l'abondance,
Un avenir plus beau;
D'utiles connaissances.......
De nos maux font échapper le sceau.
Arrière, ignorance,
Fuis avec ton bandeau.

Sur nos pas égarés la raison illumine ;
Loin de nous, Compagnons, sottes préventions ;
Aimons-nous ici-bas, suivons la loi divine :
Nos plus grands ennemis, ce sont nos passions.
Fraternelle tendresse,
Assainis à jamais
Le cœur de la jeunesse
Par ton baume parfait ;
Qu'une sainte allégresse,
Don du ciel, et régnant désormais,
Nous présente sans cesse
L'asile de la paix.

Par Benardeau, dit Tourangeau, Affilié
menuisier du Devoir de Liberté.

DIALOGUE SUR LA VERSIFICATION

ENTRE NANTAIS ET RENNOIS.

RENNOIS. — Savez-vous, pays Nantais, que vous passez pour un vrai poète?

NANTAIS. — A cause, pays Rennois?

RENNOIS. — A cause des chansons que vous avez composées en l'honneur de notre belle société.

NANTAIS. — Il est vrai qu'elles sont faites à peu près suivant les règles de la versification; mais il ne suit pas de là qu'elles soient vraiment poétiques et me puissent mériter le titre de poète.

RENNOIS. — Est-ce que tout ce qui est écrit en vers n'est pas de la poésie?

NANTAIS. — A la rigueur, non; et l'on trouve bien souvent plus de poésie dans la prose que dans les vers.

RENNOIS. — Ce n'est pas l'avis de Voltaire.

NANTAIS. — Je le sais; mais lisez la prose de Bernardin de Saint-Pierre, celle de Chateaubriand, de Lamennais, de George Sand, et vous sentirez à la grandeur des descriptions, à l'expression de la pensée et du sentiment, quelque chose qui touche, charme, transporte, et qu'on ne peut définir. La poésie est là avec sa puissance et son entraînement; on la voit, on la touche, on la sent, mais on ne peut pas l'expliquer et la faire comprendre à celui qui ne la comprend pas de lui-même.

RENNOIS. — Mais, si l'on veut faire une

chanson, il ne faut pas, j'espère, l'écrire en prose.

NANTAIS. — Non.

RENNOIS. — En ce cas, si je n'ai pas fait de la poésie, j'ai fait des vers.

NANTAIS. — Vous?

RENNOIS. — Moi, je vous apporte une vingtaine de chansons de ma composition; elles sont bien nouvelles, elles n'ont jamais vu le jour, les voilà... Je vous prie de me dire ce que vous en pensez.

Nantais prend le manuscrit et le parcourt d'un bout à l'autre; puis, s'adressant à Rennois, lui dit : Faut-il vous dire la vérité?

RENNOIS. — Oui, parlez, et ne craignez pas de me fâcher. Je ne suis pas comme les autres poètes.

NANTAIS. — Eh bien! ami Rennois, vous avez ce qui fait le poète, je veux dire les idées, l'imagination et le sentiment naturel et profond; mais il vous manque un peu d'étude. Vos vers sont trop longs ou trop courts, presque toujours mal cadencés, et souvent entrelacés sans aucun ordre; vous faites rimer les pluriels avec les singuliers, et quelquefois le masculin avec le féminin. Vous avez d'autres défauts, dont je ne parle pas. Ne soyez cependant pas surpris de ce que je viens de vous dire : je faisais autrefois tout comme vous, je me suis aperçu de mes défauts, et je me suis corrigé en partie. Vous pourrez faire de même.

RENNOIS. — Je ne demande pas mieux. Facilitez-moi le moyen de faire ce que vous avez fait; faites-moi connaître toutes les difficultés à combattre. Si je me sens trop faible pour les

aborder et les vaincre, je cesse à l'instant d'écrire; dans le cas contraire, je me remets à l'œuvre, et poursuis ma carrière avec vigueur et persévérance. Les explications que je demande, vous devez les donner non-seulement à votre ami Rennois, mais à tous les Compagnons. Je suis bien persuadé qu'ils en tireront avantage, soit en versifiant mieux qu'ils ne le font ordinairement, soit en ne versifiant plus du tout. Voyons, comment faut-il mesurer les vers?

NANTAIS. — Les vers se mesurent par syllabes, et leur longueur varie depuis une jusqu'à douze; il y en a même de plus longs. Ceux de douze syllabes ont un repos ou césure qui coupe le vers en deux parties. Ces parties ou moitiés de vers sont appelées hémistiches; les vers de dix syllabes ont leur repos à la quatrième. Exemple :

Sans ê-tre ai-mé du dieu de l'Har-mo-ni-e,
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Peut-on chan-ter com-me chan-ta ja-dis
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Vous voyez que ces vers sont de dix syllabes, et qu'ils ont à leur quatrième un repos ou césure, c'est-à-dire que le mot s'y trouve achevé. Vous devez le remarquer, le premier de ces deux vers a une syllabe de plus que le second; mais cette syllabe, étant muette, ne donne aucun son, et constitue la rime féminine. Lisez le couplet tout entier (page 141 du 1er volume), vous verrez qu'il se compose de quatre vers à rimes masculines, de quatre vers à rimes féminines, et que ces derniers ont tous une syllabe de plus que les autres, syllabe qui ne compte pour rien. Remarquez donc bien l'ar-

rangement de ce couplet. Ensuite, si vous voulez faire une chanson sur le même air, faites en sorte que tous vos couplets aient le même nombre de vers et tous vos vers le même nombre de syllabes; il faut, de plus, que vos huit vers soient entrelacés comme ils le sont là.

RENNOIS.—Et, si je voulais faire une chanson sur l'air : *Laissez reposer le tonnerre*, les vers d'un même couplet auraient-ils tous la même mesure?

NANTAIS. — Non, et voici un exemple :

A-près a-voir pen-dant cinq ans
1 2 3 4 5 6 7 8
Chers Com-pa-gnons, vo-ya-gé dans la Fran-ce,
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Je vois ap-pa-raî-tre le temps
1 2 3 4 5 6 7 8
De ren-trer sa-tis-fait au lieu de ma nais-san-ce.
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

Vous le voyez, le premier et le troisième vers ont huit syllabes chacun; le second en a dix, et le quatrième douze. Le vers de douze syllabes a son repos à la sixième, celui de dix à la quatrième; ceux de huit et d'une moindre longueur n'ont pas besoin d'avoir de repos. Si vous voulez faire une chanson sur cet air, faites d'abord un couplet qui ait le même arrangement que celui que je vous cite. (*Voyez* le couplet entier, page 159 du 1er volume). Faites ensuite vos autres couplets d'après votre premier.

RENNOIS.—C'est entendu. Parlez-moi maintenant de la rime.

NANTAIS. — Je ne puis vous en parler longuement. Il me suffira de vous dire que nous

devons, nous autres Compagnons, nous attacher plus à la précision de la mesure qu'à la richesse de la rime; car, sans cette précision, on ne peut chanter une chanson convenablement. Je crois devoir vous avertir, quant à la rime, qu'elle est un peu négligée dans mes compositions; je ne fus jamais sévère à cet égard. Je n'ai plus qu'un conseil à vous donner. Lisez des vers, et vous comprendrez facilement lorsque la rime est valable et lorsqu'elle ne l'est pas; et puis, si vous pouvez mieux faire que moi, faites mieux.

RENNOIS.— C'est bien. Dites-moi maintenant ce que c'est qu'un hiatus.

NANTAIS. — Deux voyelles qui, en se rencontrant, forment un son désagréable et embarrassent la prononciation; comme, par exemple: *fonda un*, *j'y ai*, *moi aussi*, *vérité éternelle*, *sera applaudi*, etc., forment des hiatus. Le premier *a u*, le second *y a*, le troisième *i a*, le quatrième *é e*, le cinquième *a a*. Vous le sentez, toutes ces rencontres de voyelles produisent un effet mauvais qu'il faut éviter. Dans ce qui suit, par exemple: *faire imprimer*, *pauvre enfant*, *peine amère*, etc., c'est très-bien, car il y a élision, et non hiatus.

RENNOIS. — Vous m'avez indiqué à peu près toutes les difficultés, n'est-ce pas?

NANTAIS. — Ecoutez encore un moment. Quand vous emploierez les mots terminés par de doubles voyelles, comme *armée*, *idée*, etc., il faudra qu'ils soient suivis de mots dont la première lettre soit une voyelle. Si les mots, armée, idée, étaient au pluriel, comme les *armées*, les *idées*, il faudrait les rejeter forcé-

ment à la fin des vers, pour en former des rimes. On ne pourrait, en aucune façon, les placer dans le corps du vers.

Voici une autre observation, et ce vers me servira d'exemple :

Sous ta fe-nê-tre, ob-jet que je ré-vè-re.
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Si le mot qui termine le premier hémistiche à la quatrième syllabe était au pluriel, il ne pourrait former élision avec le mot qui commence le second; on ne pourrait pas dire : sous tes *fenêtres, objet*, etc., sans déranger et gâter le vers, tandis que, dans le premier cas, la dernière syllabe du premier hémistiche et la première du second s'élisent et n'en forment qu'une, qu'on prononce d'une seule émission de voix. Il ne faudrait pas non plus, dans la place où il se trouve, que le mot fenêtre soit suivi d'un mot dont la première lettre serait une consonne, car l'embarras deviendrait alors le même. Cadencez donc bien vos vers, entrelacez-les les uns avec les autres comme l'air ou la musique le commandent; faites usage de rimes valables, évitez les hiatus et tout ce qui est dur à la prononciation et à l'oreille, et vous aurez fait ce que les règles ordonnent. Je ne vous parlerai pas des différents genres de poésie, nous ne devons point ici sortir de notre sujet; mais je vous le recommande, lisez des chansons et d'autres pièces de vers des bons auteurs que la France a vus naître; repassez bien dans votre tête les courtes observations que je viens de vous faire, et vous comprendrez parfaitement tout ce que vous avez désiré comprendre.

RENNOIS. — Oui, je comprendrai; mais je ne sais si je pourrai vaincre tant d'obstacles. Et moi, qui ai fait au moins vingt chansons dont j'étais si fier et si content! En voilà de la besogne! en voilà des réparations à entreprendre! Ah! si j'avais su, je n'aurais pas tant produit, mais j'aurais produit peut-être quelque chose de mieux. Ah! pauvres déshérités de la fortune, combien nous sommes garottés! que d'entraves nous retiennent, et que de peines pour les briser et faire quelques pas en avant! Enfin je me suis égaré, et je ne suis pas le seul. Compagnons, mes camarades! faites comme moi, ouvrez les yeux, ayez bon courage, et remettez-vous à l'œuvre; après avoir pataugé la nuit dans les landes et les marais, à travers les bruyères, le jonc et les massettes, qu'on est heureux d'arriver au point du jour sur une route ferme, unie, large, directe et tracée dans les plus beaux paysages! oui, ayons bon courage..... Vous n'avez plus rien à me dire, ami Nantais?

NANTAIS. — Encore quelques mots. Vous vaincrez toutes les difficultés, j'en suis sûr; mais gardez-vous de suivre la trace des poètes exagérés. Je ne vois dans leurs chansons que des victoires, des gloires, des lauriers, des couronnes, des triomphes, entassés pêle-mêle. Tous ces grands mots, entassés sans ordre et sans à-propos, ne sont qu'une musique assourdissante qui n'exprime absolument rien. Il ne faut pas s'attacher à faire du bruit pour du bruit. Il faut exprimer des idées et des sentiments, et surtout se bien garder de produire des chansons satiriques; si de telles chansons

produites par vous venaient à provoquer quelque désordre, si le sang des ouvriers venait à couler, vous seriez coupable. Ce sang retomberait sur votre tête, et vous seriez un jour miné par le remords et la tristesse; votre vieillesse serait malheureuse. Chantez l'amour, le travail, l'union, la fraternité, quelques aventures intéressantes, et vous n'aurez jamais rien à vous reprocher; au contraire.

RENNOIS. — Ami Nantais, ce que vous m'avez dit me sera d'un grand secours. Il faut nécessairement que j'écrive, quelque chose est dans ma tête et dans mon cœur; il faut qu'il sorte, sans quoi je serais malade et j'en mourrais. Mais, à l'heure qu'il est, je voudrais vous faire d'autres demandes.

NANTAIS. — Sur quoi?

RENNOIS. — Sur le nouveau système métrique, car vraiment je n'y comprends rien. Si vous pouviez satisfaire à mon désir, je reviendrais demain, bien disposé à vous écouter : de la mesure des vers on passerait à d'autres mesures; qu'en dites-vous?

NANTAIS. — Venez.

RENNOIS. — Eh bien! à demain.

NANTAIS. — A demain.

DIALOGUE

SUR LES NOUVELLES MESURES

entre les deux mêmes.

RENNOIS. — Me voilà et tout disposé à apprendre d'où dérivent le gramme, l'are, le stère, le décastère et tant d'autres mesures dont les noms anti-poétiques ne se gravent que difficilement dans la mémoire. Les enfants, les vieillards et les bègues ne sont plus aptes à faire les commissions du ménage.

NANTAIS. — Les inconvénients que vous signalez sont compensés par des avantages.

RENNOIS. — Aussi je tiens à les connaître.

NANTAIS. — Mais pour me faire comprendre j'aurais besoin de prendre la chose d'un peu haut.

RENNOIS. — De tant haut que vous voudrez. J'écoute et ne craignez pas d'être trop long.

NANTAIS. — Les anciennes mesures : la toise, le pied, l'aune, la livre, le boisseau, etc., ont un grand défaut, c'est de n'être pas pareilles dans tous les pays; en Angleterre le pied est plus court qu'en France : celui qui achèterait une quantité de marchandise au pied de ce pays-là, verrait sa quantité moindre au pied de ce pays-ci, et tout cela engendrerait des mécomptes ou du moins des calculs longs et compliqués. En France même, chaque localité avait des mesures particulières, et, dans les

grandes foires, comme celle de Beaucaire, par exemple, les marchands et les acheteurs venus des points les plus opposés, ont eu quelquefois bien de la peine à s'entendre au prix et au mesurage des marchandises. Pour remédier à ce mal-là on a voulu adopter des mesures qui fussent communes, non-seulement aux habitants d'un même état, mais à ceux de tous les états, et elles ont été basées sur la circonférence du globe. Le globe est le monde que nous habitons; on dit qu'il est rond et qu'il tourne?........

RENNOIS. — Qu'il tourne! Mais s'il tournait, nous aurions tantôt la tête en haut, tantôt les pieds, ce qui ne serait pas trop amusant. Ensuite les eaux des rivières, des fleuves et des mers s'échapperaient de leurs lits comme d'autant de vases renversés..... Dieu! quelles cataractes, quelle débacle épouvantable!..... et puis quelle sécheresse, quelle désolation!.... mais.... j'oubliais le pire des maux..... non...., nous ne pourrions rester attachés, cramponés à la terre, nous tomberions dans le vide; et, papillons sans ailes, nous ferions culbutes sur culbutes jusqu'à ce que tout souffle humain se soit éteint à jamais.

NANTAIS. — Je ne vous parlerai pas, ami Rennois, de l'attraction, force qui maintient chaque chose à sa place, ni de l'atmosphère qui nous entoure et dans lequel s'opèrent mille phénomènes; mais je vous ferai remarquer que si la terre était immobile, il faudrait que le soleil, ce grand foyer de lumière et de chaleur; lui, placé à 35 millions de lieues dans l'espace, fasse en vingt-quatre heures, le tour de la terre,

c'est-à-dire qu'il parcoure, en si peu de temps, une ligne, une circonférence enfin de 210 millions de lieues. Ce serait par trop fort, cette masse ignée, ardente, pourrait, dans son vol incommensurable, se briser, et ses fragments, brandons incendiaires, voler de toutes parts dans l'étendue. La terre ne parcourt, en un an, en tournant 365 fois sur elle-même, que les 210 millions de lieues que le soleil devrait parcourir en un seul jour; son mouvement est plus doux et plus probable que celui-ci. Mais en voilà assez là-dessus. Nous disons donc que la terre est une boule, on suppose une ligne qui passe au milieu de cette boule et l'embrasse comme un cercle [1], ce cercle se nomme le méridien; il y a un autre cercle au centre de cette même boule, et, placé en croix sur le premier, ce second cercle s'appelle l'équateur. Il y a deux points aux deux extrémités du méridien qui s'éloignent également de tous les points de l'équateur : ces deux points là se nomment les pôles. Si l'on va de l'un des pôles à l'équateur, on aura parcouru le quart du globe ou du méridien : c'est ce quart là que les savants ont mesuré.

RENNOIS. — Je conçois qu'on ait pu mesurer de l'équateur jusques où les régions tempérées touchent aux régions froides; mais comment a-t-on pu pénétrer jusqu'au pôle, à travers les mers et les montagnes de glaces ?

[1] Les savants (si des savants lisaient jamais des entretiens d'ouvriers) pourraient reprocher à Nantais d'employer le mot cercle pour le mot circonférence, là-dessus je répondrais, pour Nantais absent, que quand on veut enseigner quelque chose au peuple, il faut nécessairement se servir de son langage. Mieux valent les choses que les noms.

NANTAIS. — Je n'ai pas à vous en parler, les astronomes, les géomètres, les physiciens, qui, à diverses époques, exécutèrent ces grands travaux, sont Picard, Cassini, La Condamine, Clairault, Maupertuis, Delambre, Mechain, Biot, Arago, tous hommes dont la haute science n'est point contestable. Je ne puis rien répondre de mieux à votre dernière question. Le quart du méridien, dis-je, fut divisé en *dix* parties égales; chacune de ces dix parties en *dix* autres parties, et ainsi de suite jusqu'à ce que le terme de la division se soit trouvé être la *dix-millionième partie* du quart du méridien; cette dix-millionième partie se trouvant d'une longueur commode pour les usages ordinaires du mesurage, fut adoptée comme unité fondamentale des mesures nouvelles, et prit le nom de *mètre*, mot qui lui-même signifie mesure. On prétend que si le mètre venait à se perdre on pourrait le retrouver en mesurant une seconde fois le quart du méridien.

RENNOIS. — Mais le nouveau mètre serait-il bien de la même longueur que le premier ? Ne pourrait-il pas avoir quelques lignes de plus ou de moins ?

NANTAIS. — Je ne puis rien affirmer là-dessus, et je me borne à vous exposer le système. Je continue : le *mètre* [1] fut divisé en *dix* parties appelées *décimètres*, ou dixièmes parties du mètre; le décimètre en *dix* parties appelées *centimètres*, ou centièmes parties du mètre; le centimètre en *dix* parties appelées *millimètres*, ou millièmes parties du mètre; le millimètre étant assez petit, on ne le subdivisa pas.

[1] Sa longueur est de 3 pieds 11 lignes.

Vous le voyez, de la *dix-millionième* partie du quart du méridien, ou de la *quarante-millionième* du méridien tout entier, on a formé le *mètre*, et c'est du mètre que dérivent le stère, l'are, le kilogramme, etc., et toutes leurs subdivisions.

RENNOIS. — Il faudra bien du temps pour se familiariser avec ces noms-là. Ils sont, je crois, russes ou prussiens.

NANTAIS. — Non, ils sont grecs et latins.

RENNOIS. — Et pourquoi du grec et du latin, et non du français?

NANTAIS. — Parce qu'on a voulu, comme je vous l'ai dit, que ces mesures fussent universelles. C'est pour cela, c'est pour ne blesser aucune susceptibilité nationale, qu'on s'est servi des langues réputées *mères-langues*, et que les savants de tous les pays connaissent. C'est encore dans une grande pensée qu'on a basé ces mesures sur la circonférence de la terre, mère commune de tous les hommes. Les auteurs du système métrique sont des enfants de la France, mais leurs travaux furent faits pour la généralité des nations et adressés à tous les peuples.

RENNOIS. — Cela est fort beau, et l'on reconnaît bien là les Français..... Mais quel rapport trouve-t-on entre le *mètre* et les autres mesures, telles que *are*, *stère*, etc.? Comment transformer les mesures anciennes en mesures nouvelles et les nouvelles en anciennes? Voilà bien de la besogne! et vous le savez, les ouvriers ne sont pas des mathématiciens. Et puis, par le temps qui court, ils n'ont guère le temps de calculer!

NANTAIS. — Je le sais ; aussi je me suis procuré ce que je savais vous être nécessaire, et que vous me demandez en ce moment. Le voilà.

RENNOIS. — Je vous remercie, ami Nantais, du *Tableau*[1] que vous me donnez ; j'aime vraiment les calculs tout faits, en attendant que je puisse me livrer au plaisir de les faire moi-même. Mais ce n'est pas le tout ; je voudrais maintenant savoir autres choses. Plus j'apprends, plus je désire apprendre. Ne pourriez-vous pas me donner quelques leçons d'astronomie, de physique, de chimie, de littérature, etc.

NANTAIS. — Vous me demandez là beaucoup de choses, et fussé-je capable de vous satisfaire, le temps ne me le permettrait pas. Je crois pouvoir vous renvoyer à la *Bibliothèque populaire*, publiée par M. Adjasson de Grandsagne ; elle se compose de cent vingt-un petits volumes et ne coûte que trente francs.

RENNOIS. — Trente francs ! c'est beaucoup pour un ouvrier. N'importe ! je travaille fort, je veux travailler plus fort encore, et parvenir enfin à me la procurer.

NANTAIS. — Si vous ne pouvez pas tout prendre d'un coup, prenez d'abord les *volumes* qui traitent des choses qui vous intéressent le plus ; ils se vendent *six* sous pièce. Le directeur de la *Bibliothèque populaire* publie en ce moment une Collection à *douze* sous le volume, qui complète sa première publication. Vous pourrez trouver là encore de quoi satis-

[1] Une petite partie du tableau que Nantais a donné à Rennois est reproduite à la fin du dialogue.

faire tous vos goûts : *astronomie*, *physique*, *chimie*, *botanique*, *géologie*, *mécanique*, etc., etc.

RENNOIS. — Ah! oui, il faut que je satisfasse mes goûts; il faut que je comprenne un peu les affaires du monde: il faut que j'ouvre mes yeux fermés depuis trop long-temps. Merci pour les bontés que vous avez eues pour moi, et que je vous prie de me continuer. Vos entretiens me sont utiles; permettez que je vienne vous voir quelquefois.

NANTAIS. — Venez quand vous voudrez. Nous causerons ensemble, et certainement nous y gagnerons tous deux.

RENNOIS. — Je compte donc sur vous!

NANTAIS. — Vous le pouvez.

Fragments du Tableau donné à Rennois par Nantais.

Dix mètres font un *déca*mètre, *cent* mètres font un *hecto*mètre, *mille* mètres font un *kilo*mètre, *dix mille* mètres font un *myria*mètre ; puis on dit : deux myriamètres, trois myriamètres, etc., etc. Ces mots *déca, hecto, kilo, myria,* sont empruntés du grec et signifient : dix, cent, mille, dix mille. Les mots suivants : *deci*, *centi*, *milli*, sont empruntés du latin et signifient : le dixième, le centième, le millième. C'est ainsi que, pour la dixième partie du mètre, on dit *décimètre* ; pour la centième, *centimètre;* pour la millième, *millimètre*.

Toutes les mesures, avons-nous dit, dérivent du mètre, et il est bon d'avoir un mètre sous les yeux pour se faire une juste idée des autres mesures.

Rapport de chaque mesure avec le mètre.

MÈTRE. — Mesure pour les *longueurs*. Le *mètre* est la 40 millionième partie de la circonférence de la terre.

ARE. — Mesure pour les *surfaces*. Pour déterminer l'étendue, la superficie d'un bois, d'une vigne, d'un pré, etc., etc. L'*are* est un carré dont chaque côté a *dix* mètres de longueur.

LITRE. — Mesure de *capacité*. Pour mesurer les liquides, les grains, etc. Le *litre* contient un décimètre cube, je veux dire ce que contiendrait une boîte absolument carrée, laquelle aurait intérieurement un décimètre de longueur, de largeur et de profondeur.

STÈRE. — Mesure pour les bois de chauffage. Le *stère* a un mètre cube. Le cube a la forme d'un dé à jouer. Le *mètre cube* est la mesure pour les *solides*.

GRAMME. — Mesure pour les *poids*, pour les *pesanteurs*. Le *gramme* pèse un *centimètre cube* d'eau distillée. Le *kilogramme* [1], avec ses subdivisions en décagrammes, grammes, etc., sert à mesurer les choses de pesanteur.

FRANC. — Unité de la monnaie d'argent. Le *franc* pèse cinq grammes; il est composé de

[1] Il vaut environ deux de nos anciennes livres.

neuf parties d'argent pur et d'une partie de cuivre.

ÉCLAIRCISSEMENT.

Un	vaut	Un	vaut
Myriamètre..	dix mille mètres.	Décastère....	dix stères.
Kilomètre.[1]..	mille mètres.	STÈRE........	*mètre cube.*
Hectomètre..	cent mètres.	Décistère.....	dixième du stère.
Decametre....	dix mètres.	Mille kilogrammes..	poids du mètre cube d'eau et du tonneau de mer.
MÈTRE.......	*base du système*	Cent kilogrammes..	quintal métrique [3].
Décimètre....	dixième du mètre.	KILOGRAMME	mille grammes, poids du décimètre cube d'eau distillée.
Centimètre...	Centième du mètre.	Hectogramm.	cent grammes.
Millimètre...	millième du métre.	Decagramme	dix grammes.
Hectare......	cent ares.	GRAMME......	*poids d'un centimètre cube d'eau distill.*
ARE..........	*carré de dix mètres de côté*	Décigramme.	dixiè. du gram.
Centiare......	centième de l'are	Centigramm.	cent. du gram.
Kilolitre......	mille litres.	Milligramme	mill. du gram.
Hectolitre ...	cent litres.	FRANC........	cinq grammes d'argent.
Decalitre [2]...	dix litres.	Décime........	dixième du franc
LITRE	*décimètre cube.*	Centime	cent. du franc.
Décilitre.	dixième du litre.		
Centilitre. ...	centième du litre		

[1] 3 kilomètres et 198 mètres font une lieue de poste.

[2] Le double décalitre est 20 litres, le double-décilitre la cinquième partie du litre; le double hectogramme 200 grammes, etc.

[3] L'ancien quintal était cent de nos anciennes livres, le quintal métrique est plus du double plus fort.

Réduction d'anciennes mesures en mesures nouvelles et réciproquement, à l'usage des Compagnons. [1]

Réduction des toises en mètres et centim.		Réduction des pieds en mètres et centim.		Réduction de pouces en mètres et centim.		Réduction des lignes en millimètres.		Réduction des millimètres en lignes.	
toises	[2] mètres. centimèt.	pieds.	mètres. centimèt.	pouces.	mètres. centimèt.	lignes.	millimèt. centièmes de millim.	millimet.	lignes. centièmes de lignes.
1	v. 1.94	1	v. 0.32	1	v. 0.02	1	v. 2.25 [3]	1	v. 0.44 [4]
2	3.89	2	0.64	2	0.05	2	4.51	2	0.88
3	5.84	3	0.97	3	0.08	3	6.76	3	1.33
4	7.79	4	1.29	4	0.10	4	9.02	4	1.77
5	9.74	5	1.62	5	0.13	5	11.27	5	2.21
6	11.69	6	1.94	6	0.16	6	13.53	6	2.66
7	13.64	7	2.27	7	0.18	7	15.79	7	3.10
8	15.59	8	2.59	8	0.21	8	18.04	8	3.54
9	17.54	9	2.92	9	0.24	9	20.30	9	3.99
10	19.49	10	3.24	10	0.27	10	22.55	10	4.43

[1] Cela veut dire qu'on laissera de côté tout ce qui n'est pas indispensable aux ouvriers ou aux ménages d'ouvriers.

[2] Il faut dire ainsi : une toise vaut 1 mètre 94 centimètres, et en descendant aplomb la même colonne : 2 toises valent 3 mètres 89 centimètres; trois toises, etc. A la colonne des pieds et aux autres colonnes, on compterait de la meme manière. J'avertis que, pour ne pas jeter de la confusion dans les esprits peu habitues aux chiffres, on néglige ici les millimètres : à la rigueur, une toise vaut 1 mètre 94 centimètres et 9 millimètres. Lorsqu'on veut réduire des toises en mètres, il faut savoir d'abord ce que vaut une toise; ayant trouvé 1. 94. 9., il faut pour deux toises multiplier ce dernier produit par 2; il le faut multiplier par 3 pour 3 toises, par 100 pour 100 toises, et ainsi de suite. On fera de même pour les produits du pied et du pouce, et pour toutes les autres mesures.

[3] Cela veut dire 25 centiemes de millimètre ou un quart de millimètre.

[4] Cela veut dire 44 centièmes d'une ligne, pas tout à fait une demi-ligne.

Réduction des mètres en toises, pieds, pouces et lignes.

Mètres.		Toises.	Pieds.	Pouces.	Lignes.	Centièmes de lignes.
1	vaut	0	3	0	11	29
2		1	0	1	10	59
3		1	3	2	9	88
4		2	0	3	9	18
5		2	3	4	8	48
6		3	0	5	7	77
7		3	3	6	7	07
8		4	0	7	6	36
9		4	3	8	5	66
10		5	0	9	4	96

Réduction des toises carrées en mètres carrés.

Toises.		Mètres.	Centièmes de mètre 1.
1	vaut	3	79
2		7	59
3		11	39
4		15	19
5		18	99
6		22	79
7		26	59
8		30	38
9		34	18
10		37	98

Réduction des toises cubes en mètres cubes.

Toises.		Mètres.	Centièmes de mètre.
1	vaut	7	40
2		14	80
3		22	21
4		29	61
5		37	01
6		44	42
7		51	82
8		59	23
9		66	63
10		74	03

Réduction des mètr carrés en toises carrées.

Mètres.		Toises.	Centièmes de toises.
1	vaut	0	26
2		0	52
3		0	78
4		1	05
5		1	31
6		1	57
7		1	84
8		2	10
9		2	36
10		2	63

Réduction des mètres cubes en toises cubes.

Mètres.		Toises.	Centièmes de toises.
1	vaut	0	13
2		0	27
3		0	40
4		0	54
5		0	67
6		0	81
7		0	94
8		1	08
9		1	21
10		1	35

(1) On comprendra centièmes de mètre carré, centièmes de mètre cube, centièmes de toise carrée, centièmes de toise cube, pour les décimales des pieds carrés et des pieds cubes en mètres carrés, etc., et réciproquement on comprendra de la même manière.

Réduction des pieds carrés en mètres carrés.		Réduction des pieds cubes en mètres cubes.		Réduction des mètres carrés en pieds carrés.		Réduction des mètres cubes en pieds cubes.		Lieues de postes converties en myriamèt. kilom. etc	
Pieds.	Mètres. Dixième de mèt. Centième de mèt. Millième de mèt. Dix millième id.	Pieds.	Mètres. Dixième. de mèt. Centième de mèt. Millième de mèt. Dix millième id. Cent millième id.	Mètres.	Pieds. Centièmes de pieds.	Mètres.	Pieds. Centièmes de pieds.	Lieues.	Myriamètres. Kilomètres. Hectomètres. Décamètres. Mètres.
1	v. 0.1.0 5.5	1	vaut 0.0.3 4.2.8	1	vaut 9.48	1	vaut 29.17	1	v. 0.3.8.9.8
2	0 2.1.1 0	2	0.0 6.8.5.5	2	18.95	2	58.35	2	0.7 7.9.6
3	0 3.1.6.6	3	0.1.0.2.8.3	3	28.43	3	87.52	3	1.1.6.9.4
4	0.4.2.2.1	4	0.1.3.7.1.1	4	37.91	4	116.70	4	1 5 5 9.2
5	0.5.2 7.6	5	0.1.7.1.3.9	5	47.38	5	145.87	5	1.9.4.9 0
6	0.6.3.3.1	6	0 2.0.5.6.6	6	56.86	6	175.04	6	2 3 3 8 8
7	0 7.3.8.6	7	0.2.3.9.9.4	7	66.34	7	204.22	7	2.7.2.8 7
8	0 8.4.4 2	8	0 2.7.4 2.2	8	75.81	8	233.39	8	3.1.1.8.5
9	0 9.4.9.7	9	0.3.0.8.5.0	9	85 29	9	262.56	9	3.5 0 8.3
10	1 0.5.5.2	10	0.3.4.2.7.7	10	94.77	10	291.74	10	3.8.9.8.1

A l'endroit des lieues, on pourrait dire, si on le jugeait plus commode : une lieue vaut 3 kilom. 898 mètres, deux lieues valent 7 kilom. 796 mètres, trois lieues valent 11 kilom. 694 metres, etc. Je m'abstiens de donner la réduction des myriamètres en lieues. Un kilomètre est un peu plus d'un quart de lieue.

Réduction des nouveaux poids en poids anciens.

Grammes.		Livres. Onces. Gros. Grains.	Kilogrammes.		Livres. Onces. Gros. Grains.
1	vaut	0.0.0.19	1	vaut	2 0.5.35
2		0.0.0.38	2		4.1.2.70
3		0.0.0.56	3		6.2.0.33
4		0.0.1. 3	4		8.2.5.69
5		0.0.1.22	5		10.3.3.32
6		0.0.1.41	6		12.4.0.67
7		0.0.1.60	7		14.4.6.30
8		0.0.2. 7	8		16.5.3.65
9		0.0.2.25	9		18.6.1.28
10		0.0.2.44	10		20.6.6.64
100		0.3.2.11	100		204.4.4.59
500		1.0.2.17			
1000		2.0.5.35			

Réduction des anciens poids en poids nouveaux.

Grains.[1]		Grammes. Centièmes de grammes.	Livres.		Kilogrammes. Centième de kilogrammes.
10	valent	0.53	1	vaut	0.48
20		1.06	2		0.97
30		1.59	3		1.46
Gros.			4		1.95
1		3.83	5		2.44
2		7.65	6		2.93
3		11.47	7		3.42
4		15.30	8		3.91
Onces.			9		4.40
1		30.59	10		4.89
2		61.19	100		48.95
3		91.78	1000		489.50
4		122.38			

[1] Le grain a à peu près la pesanteur d'un grain d'orge; il faut 72 grains pour faire un gros; il faut 8 gros pour faire une once; il faut 16 onces pour faire une livre; une livre ne fait pas tout-à-fait un demi-kilogramme.

Aunes et fractions d'aunes réduites en mètres.

Aunes.	Fractions d'aune.		Mètres. Centimètres.	Aunes.	Fractions.		Mètres. Centimètres.	Aunes.	Fractions.		Mètres. Centimètres.	Aunes.	Fractions.		Mètres. Centimètres.
»	1/2	vaut	0.60	2	1/6	vaut	2.60	5	1/2	vaut	6.60	7	1/6	vaut	8.60
»	1/3		0.40	2	1/8		2.55	5	1/3		6.40	7	1/8		8.55
»	1/4		0.30	3			3.60	5	1/4		6.30	8			9.60
»	1/6		0.20	3	1/2		4.20	5	1/6		6.20	8	1/2		10.20
»	1/8		0.15	3	1/3		4.00	5	1/8		6.15	8	1/3		10.00
1			1.20	3	1/4		3.90	6			7.20	8	1/4		9.90
1	1/2		1.80	3	1/6		3.80	6	1/2		7.80	8	1/6		9.80
1	1/3		1.60	3	1/8		3.75	6	1/3		7.60	8	1/8		9.75
1	1/4		1.50	4			4.80	6	1/4		7.50	9			10.80
1	1/6		1.40	4	1/2		5.40	6	1/6		7.40	9	1/2		11.40
1	1/8		1.35	4	1/3		5.20	6	1/8		7.35	9	1/3		11.20
2			2.40	4	1/4		5.10	7			8.40	9	1/4		11.10
2	1/2		3.00	4	1/6		5.00	7	1/2		9.00	9	1/6		11.00
2	1/3		2.80	4	1/8		4.95	7	1/3		8.80	9	1/8		10.95
2	1/4		2.70	5			6.00	7	1/4		8.70	10			12.00

Prix comparatifs de l'aune et du mètre.

Quand l'aune vaut		Le mètre vaut.		Quand l'aune vaut		Le mètre vaut		Quand l'aune vaut		Le mètre vaut		Quand l'aune vaut		Le mètre vaut	
f.	c.	f.	c.	f.	c.	f.	c.	f.	c.	f.	c.	f.	c.	f.	c.
»	50	»	42	1	65	1	38	2	80	2	33	4	80	4	00
»	55	»	46	1	70	1	42	2	85	2	38	4	90	4	08
»	60	»	50	1	75	1	46	2	90	2	42	5	00	4	17
»	65	»	54	1	80	1	50	2	95	2	46	5	25	4	38
»	70	»	58	1	85	1	54	3	00	2	50	5	50	4	58
»	75	»	63	1	90	1	58	3	10	2	58	5	75	4	79
»	80	»	67	1	95	1	63	3	20	2	67	6	00	5	00
»	85	»	71	2	00	1	67	3	30	2	75	6	25	5	21
»	90	»	75	2	05	1	71	3	40	2	83	6	50	5	42
»	95	»	79	2	10	1	75	3	50	2	92	6	75	5	63
1	00	»	83	2	15	1	79	3	60	3	00	7	00	5	83
1	05	»	88	2	20	1	83	3	70	3	08	7	25	6	04
1	10	»	92	2	25	1	88	3	80	3	17	7	50	6	25
1	15	»	96	2	30	1	92	3	90	3	25	7	75	6	46
1	20	1	00	2	35	1	96	4	00	3	33	8	00	6	67
1	25	1	04	2	40	2	00	4	10	3	42	8	25	6	88
1	30	1	08	2	45	2	04	4	20	3	50	8	50	7	08
1	35	1	13	2	50	2	08	4	30	3	58	8	75	7	29
1	40	1	17	2	55	2	13	4	40	3	67	9	00	7	50
1	45	1	21	2	60	2	17	4	50	3	75	9	25	7	71
1	50	1	25	2	65	2	21	4	60	3	83	9	50	7	92
1	55	1	29	2	70	2	25	4	70	3	92	9	75	8	13
1	60	1	33	2	75	2	29								

J'ai laissé figurer dans les sept dernières pages que l'on vient de voir, tout ce que j'ai cru le plus utile, quant à la réduction des arpens en hectares, des setiers en hectolitres, des voies en stères ; il n'était pas indispensable d'en parler : relativement aux mesures tout a été abrégé le plus possible ; car le livre du Compagnonage ne peut tout renfermer. Je pense néanmoins, que le peu que je viens d'exposer pourra donner quelques éclaircissements à ceux qui voudront bien se donner la peine de l'étudier avec attention.

DIALOGUE

MORAL ET RELIGIEUX

Entre Lyonnais et Bordelais.

Un jour, Lyonnais venait de chanter la chanson du *Banquet* (voyez page 139, Ire partie); Bordelais le tire doucement à l'écart, et lui dit d'un ton railleur : Je vous y prends, mon Pays! vous qui tant de fois avez blâmé l'ivrognerie et l'incrédulité, vous les chantez l'une et l'autre maintenant. A la bonne heure, buvons, chantons, et après nous la fin du monde!

LYONNAIS. — Ami Bordelais, je chante dans un moment de gaîté une chanson à boire, et m'étourdis sur l'avenir pour mieux savourer le présent. Mais la raison reprend ensuite le dessus, et je redeviens grave.

BORDELAIS. — Redevenir grave! mais c'est un grand mal. Est-il quelqu'un de plus heureux que l'ivrogne, le riboteur, le libertin? Il jouit de la vie, et vous, avec votre gravité, avec votre conduite sensée, vous n'en jouissez pas.

LYONNAIS. — J'ai travaillé, ami Bordelais, avec des ouvriers d'une constitution solide et d'une habileté peu commune; ils faisaient en un seul jour autant de travail que moi en deux. Je les ai vus de près, ces ouvriers colosses, ces riboteurs fameux; eh bien! ils n'étaient pas heureux!

BORDELAIS. — Expliquez-moi cela.

LYONNAIS. — Ils travaillaient quelques semaines avec une rare ardeur : quand ils se voyaient une petite somme d'argent, ils se mettaient à boire, à se griser jusqu'à ce que tout fût dépensé. Le premier jour, ils prenaient quelque plaisir ; le lendemain, ils étaient déjà moins bien disposés ; les jours suivants, ils ressentaient d'abord de la fatigue, puis de l'ennui et du dégoût, et ils allaient se promenant machinalement comme des hommes démoralisés, et ne sachant plus que faire et que devenir ; enfin, quand ils n'avaient plus rien à dépenser, quand ils ne trouvaient plus de crédit nulle part, il fallait bien reprendre le chemin de l'atelier. Ils y revenaient donc, mais bien lentement, avec le corps flasque, la tête penchée et le visage sombre et défait.

BORDELAIS. — Eh bien! ils travaillaient, et réparaient le temps perdu et leurs bourses épuisées!

LYONNAIS. — Oui, ils travaillaient..... en se maudissant, en s'appelant lâche, fainéants, ivrognes, abrutis, sans cœur, mange-tout...., en parlant quelquefois d'aller se pendre ou se noyer..... Oui, ils travaillaient, mais avec colère et désespoir ; et je souffrais de les voir ainsi.

BORDELAIS. — Les ouvriers plus sages ne travaillent-ils pas également, et sont-ils pour cela beaucoup plus avancés que les autres?

LYONNAIS. — Oui. Ils travaillent avec l'âme contente et le cœur joyeux, car leurs affaires ne sont pas en désordre ; aucun de ces créanciers, que nous appelons *anglais*, ne les cha-

rine. Ils travaillent; mais, tout en travaillant, ils chantent quelquefois; ils échangent de temps en temps quelques mots d'amitié, et, si un ami vient par hasard leur faire visite, ils l'accueillent avec transport et le traitent cordialement, car leurs poches renferment toujours quelques pièces de monnaie. Comme ils se dérangent rarement, leur courte partie n'en est que plus vive et mieux sentie: ils chantent! ils sautent! ils se divertissent! ils sont livrés à la joie la plus naïve et la plus franche! et le lendemain ils retournent à l'atelier, bien satisfaits de la veille: pour eux le travail est un plaisir, le festin un plaisir, le souvenir du festin et l'espérance d'en faire un semblable plus tard sont encore des plaisirs. L'ouvrier débauché ne ressemble pas à ceux-là: à son travail il est triste, il ne soulève pas un moment la tête, il n'a point d'entretiens familiers avec les autres ouvriers, il est excessivement avare de son temps; il languit d'avoir achevé son ouvrage, afin d'en recevoir le prix; il pense à son aubergiste, à ses nombreux créanciers qui le tourmentent comme des démons. Si l'un de ses amis, si l'un de ses frères arrivé d'un pays lointain vient le voir, il ne peut se déranger pour fêter son arrivée; il le reçoit froidement, tristement; il ne travaille que pour son ventre, que pour ses orgies abrutissantes; il ne peut rien faire pour ses amis et pour ses frères qu'il méconnait presque; il est avare à leur égard et envers tout ce qui n'est pas lui: que le pauvre qui a faim n'implore pas sa pitié, il serait repoussé durement! Le bambocheur, comme je l'entends, se tue à force de travailler, se tue à

force de boire; il se tue encore par les privations et la tristesse, et, en tuant son corps, il tue aussi son intelligence et tout ce qui peut inspirer l'amour et le dévoûment. Croyez-vous toujours au bonheur de l'ivrogne?

BORDELAIS. — Non. Tout ce que vous dites n'est que trop vrai, l'ivrogne n'est pas heureux. Mais votre morale n'est pas d'une austérité excessive; vous admettez que l'homme ne doit pas se passer de quelques moments de récréation et de plaisirs, et je me rends à toutes vos raisons. Maintenant je vous attaquerai sur un autre point : vous criez contre l'indifférence, contre le manque de foi, et cependant vous chantez le scepticisme. Ce n'est pas que je vous en blâme; au contraire, car je ne crois ni à Dieu ni à diable.

LYONNAIS. — Je chante le scepticisme comme je chante le vin. Il est des moments de gaité folle; mais, s'il faut vous parler franchement, je vous dirai que l'homme qui croit est plus heureux que celui qui ne croit pas.

BORDELAIS. — Etes-vous un homme religieux, un vrai croyant?

LYONNAIS. — Je ne m'en vante pas. Si mon cœur aime et croit fermement, mon esprit, lorsqu'il s'enfonce au-delà d'une certaine limite, cherche, balance, s'inquiète. Et certes les philosophes les plus audacieux n'ont pas concouru seuls à me rendre ainsi; d'autres hommes, avec des idées et des doctrines inverses à celles des premiers, ont puissamment contribué au désordre actuel de la croyance publique. Mais je vous répéterai que celui qui croit est plus heureux que celui qui ne croit pas.

BORDELAIS. — Cela demande une preuve ; êtes-vous capable de me la fournir ?

LYONNAIS. — Je le crois.

BORDELAIS. — Voyons! je suis curieux.

LYONNAIS. — Je ne rentrerai pas dans des raisonnements bien savants, bien profonds, car je ne suis pas un docteur. Je vais vous présenter d'abord deux exemples, écoutez-moi : l'athée, au lit de mort, quoique persuadé qu'il a fait son devoir sur la terre, quoique plein de courage et de vertu, doit être désolé ; il avait des biens, des amis, une femme qu'il aimait tendrement, des enfants chéris qui grandissaient sous ses yeux ; il faut tout quitter à jamais, cet esprit, cette intelligence, tout ce qui lui inspirait les plus hautes pensées, et lui ouvrait l'immensité, va s'éteindre à l'instant; son corps va se dissoudre et rentrer dans la poussière, et tout sera fini pour lui ; il ne reste plus rien de ce qu'il a été, il meurt tout entier. Plus d'avenir! Comme cela est vague! comme cela est triste! n'est-ce pas, Bordelais ?

BORDELAIS. — En effet.

LYONNAIS. — Le croyant à son heure dernière n'est point dans une si horrible situation : convaincu d'avoir rempli tous ses devoirs, il ne redoute point les jugements de Dieu ; son corps doit passer dans la terre, mais son âme, revêtue d'une forme quelconque, doit passer dans le ciel. S'il quitte des biens matériels, il en trouvera d'immatériels et de divins ; s'il quitte sa femme, ses enfants, ses amis, ce n'est que pour un temps. Il les reverra tous dans le séjour éternel : et, relevé par la foi et l'espérance, il se détache de la vie avec joie et sans terreur. Ne

trouvez-vous pas cette mort préférable à la première?

BORDELAIS. — Je suis encore forcé de dire comme vous.

LYONNAIS.— Les malheurs de nos jours, mon ami, naissent du manque de foi; comme on n'espère, comme on ne craint rien au-delà de la vie; comme on ne croit qu'aux jouissances terrestres et matérielles, chacun veut de l'or pour se les procurer; avec de l'or, on a des palais, de riches parures, des mets délicats, et toutes les aises de la vie; avec de l'or on a des droits, des emplois, des honneurs, des titres et des priviléges; l'or est le dieu de notre temps; l'or attire l'or; l'or est tout; aussi les possesseurs d'or deviennent-ils de plus en plus avares, de plus en plus inhumains; l'or est dieu et ils sont les maîtres de l'or; ils sont donc plus que Dieu; et tout doit ployer sous leur barbare puissance. Celui qui n'a pas voulu ou su atteindre à l'or est regardé comme un incapable, comme un idiot: oui le pauvre est méprisé de nos jours comme il ne le fut jamais; sa vie est une angoisse, un tourment, un supplice, un enfer continuel, et tout cœur honnête doit s'indigner et s'effrayer d'une si détestable situation.

BORDELAIS. — La situation présente est telle que vous venez de le dire; mais pensez-vous que l'incrédulité y contribue pour quelque chose.

LYONNAIS. — Je le pense. Si les hommes croyaient vraiment en Dieu et à l'immortalité de l'âme; s'ils avaient toujours présent à l'esprit que ce Dieu juste et vengeur les suit à chaque pas de leur vie; qu'ils ne peuvent rien faire sans qu'il le voit, sans qu'il en soit l'inévitable

témoin; bien des crimes se commettent qui ne se commettraient pas; les hommes seraient alors moins hypocrites, moins fourbes, moins avares, moins ambitieux; ils s'aimeraient les uns les autres, ils seraient tous frères, ils partageraient leurs rares peines et leurs nombreux plaisirs, et la terre serait un séjour de félicité.

BORDELAIS.—Et vous croyez réellement qu'un peuple religieux serait un peuple heureux !

LYONNAIS. — Oui.

BORDELAIS. — Pourtant les Italiens, les Espagnols sont très-dévôts et ils ne sont pour cela ni meilleurs, ni plus heureux; dans leurs pays, dépourvus d'industrie et de bien-être, on est sans activité et sans puissance; et si l'on montre quelques éclairs d'énergie, c'est pour s'égorger; n'allons pas si loin chercher des exemples, on est plus dévôt dans les contrées méridionales de la France que dans celles du nord, et pourtant on y voit plus de haines et de désordres, car on s'y bat, on s'y tue pour des opinions politiques mal comprises; et puis nous avons des souvenirs : on se rappelle les inquisitions, les auto-da-fé, les Saint-Barthélémy, les massacres des Cévennes, de Cabrières, de Mérindol; on se rappelle encore de bien d'autres crimes dont on pourrait parler; tout cela ne prouve pas en faveur des idées que vous émettez, et le peuple craint justement le retour d'un pouvoir fanatique, qui tant de fois désola la France, et la couvrit de sang, de pleurs et d'ossements.

LYONNAIS. — Ne confondons pas l'homme religieux comme vous l'entendez, et l'homme religieux comme je l'entends : l'un ne s'attache qu'à la forme et est rempli de préjugés funes-

tes, l'autre ne s'attache qu'au fond et ne maudit personne; son dieu est le dieu de l'univers, et tous les hommes sont ses frères; sa religion a de la grandeur, de la puissance et de l'avenir; le scepticisme et le bigotisme n'en ont pas; l'un n'inspire à l'homme que l'égoïsme le plus orgueilleux et le plus vil, l'autre le fanatisme le plus aveugle et le plus barbare.

BORDELAIS. — Et pourquoi, si ce Dieu existe vraiment, ne fait-il pas les hommes meilleurs? Pourquoi ne les force-t-il pas à être plus justes et plus heureux? Ou il ne le peut pas, ou il ne le veut pas: dans le premier cas il manque de puissance, dans le second il manque de bonté.

LYONNAIS. — Si Dieu forçait les hommes à agir comme ceci ou comme cela, ils cesseraient d'être libres, ils ne seraient plus que de simples machines dont une main puissante dirigerait tous les mouvements, et on ne pourrait alors leur imputer ni vices, ni vertus. Dieu a donné aux hommes la liberté, la force, l'intelligence; il dépend d'eux d'en faire un bon usage; la terre est grande et féconde et recèle ou peut recéler tous les biens; le soleil brille au firmament et la réchauffe de ses rayons; les eaux du ciel, amoncelées en nuages, tombent, la rafraichissent, et, s'infiltrant en elle, produisent les sources, les rivières et les fleuves, d'où mille canaux peuvent s'échapper et porter partout, selon la volonté, le tribut de leurs ondes.

Pourquoi les hommes, au lieu de se faire une guerre constante, au lieu de dépenser tant de science, d'énergie et de ruse à renverser, à détruire et à se tromper réciproquement, ne s'appliquent-ils pas à introduire la justice partout

et à cultiver avec plus de soin, d'ensemble et d'amour, la terre, leur commune mère, qui donne beaucoup et donnerait davantage encore?

Tous les hommes, sans exception, pourraient alors trouver leur part de repos et de bien-être. Ainsi, si les misères, les désordres, les crimes pullulent en ce monde, n'en accusons pas Dieu; les hommes font leur situation eux-mêmes et sont seuls coupables des maux qui les affligent.

BORDELAIS. — N'en accusons pas Dieu. Je veux bien pour ma part ne plus l'accuser; mais prenez au hasard quatre hommes des plus entendus en affaires publiques et adressez-leur cette question : Croyez-vous en Dieu? trois d'entre eux vous répondront sans hésiter : Non. Ils ajouteront même au besoin, que l'âme n'est rien de plus que la respiration, que le souffle de vie qui anime l'homme comme tous les autres animaux.

LYONNAIS. — Peut-on confondre deux créatures si dissemblables? L'homme comprend et explique la plupart des phénomènes de la nature; il soumet à sa puissance, les élémens, les êtres animés et inanimés; il tient registre des faits divers qui ont agité les temps et l'espace; il produit de merveilleuses machines qui centuplent sa force et sa puissance créatrice; il invente incessamment, soit dans les arts, soit dans les sciences, et ajoute de nouvelles connaissances aux connaissances acquises.

Il n'en est pas de même des animaux : eux, ils ne font aucune découverte, ils ne connaissent aucun progrès. Les singes, les chiens, les castors, les abeilles et les espèces moins intel-

ligentes, sont ce qu'elles furent toujours; elles n'ont pas plus de lumières, de savoir et d'expérience de nos jours qu'au jour de la création. Elles ne connaissent ni leurs aïeux, ni leurs enfants. Soyez doué d'une patience à toute épreuve, consacrez tous vos loisirs à faire l'éducation d'un animal quelconque, réussissez à lui apprendre à travailler et à faire l'aimable, il ne saura rien apprendre de ce qu'il sait à ses enfants et à ceux de sa race. La race des animaux ne sort point de son ignorance primitive: chez elle, point de vêtements, point de mets préparés, point d'artistes; les siècles, les événements, la rude expérience, ne lui ont rien appris, rien fait gagner en adresse et en perfection, tandis que l'homme ne connait point de bornes au progrès et au perfectionnement qu'on peut apporter en toutes choses. Il mesure avec toujours plus de précision, des yeux et de la pensée, l'immensité de la terre, des mers et des cieux. Son imagination inquiète et vagabonde explore dans tous les champs des routes nouvelles, et un pressentiment indéfinissable lui crée un monde au-delà de ce monde, lui parle d'une puissance invisible, mystérieuse, et en fait un être tout à fait à part des autres êtres.

BORDELAIS. — Cependant les plus célèbres d'entre ces êtres à part ont ri de l'âme, ont nié Dieu, et frappé à coups redoublés sur toutes les superstitions, sur toutes les croyances religieuses. Je pourrais citer entre autres Voltaire[1], Diderot, d'Alembert.

[1] Voltaire n'avait certainement pas une âme religieuse, cependant quand Franklin lui présenta son petit-fils en lui demandant sa bénédiction, Voltaire lui posa une main sur la tête

LYONNAIS. — Je le reconnais. L'état de la société, malgré un certain vernis dont elle se pare, est bien loin d'être satisfaisant. Quant aux hommes célèbres que vous venez de citer, chacun reconnaît l'étendue de leur esprit et de leur savoir. Mais ils manquaient peut-être d'une âme vraiment noble et d'un cœur tendre et compatissant. Ils avaient une mission de destruction à remplir, et, grands et utiles démolisseurs, on les a vus à l'œuvre; ils ont rempli

et prononça ce peu de mots: « Dieu et la liberté. » Je crois aussi devoir faire passer sous les yeux du lecteur, le passage suivant d'une épître de Voltaire:

Dieu ne doit point pâtir des sottises du prêtre:
Reconnaissons ce Dieu, quoique très-mal servi.
De lézars et de rats mon logis est rempli;
Mais l'architecte existe, et quiconque le nie
Sous le manteau du sage est atteint de manie.
Consultez Zoroastre, et Minos et Solon,
Et le martyr Socrate et le grand Cicéron;
Ils ont adoré tous un maitre, un juge, un père:
Ce système sublime à l'homme est nécessaire;
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les cieux, dépouillés de son empreinte auguste,
Pouvaient cesser jamais de le manifester:
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
Que le sage l'annonce, et que les rois le craignent!
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent, que vous faites couler;
Mon vengeur est au ciel, apprenez à trembler:
Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.
Mais toi, raisonneur faux, dont la triste imprudence
Dans le chemin du crime ose les rassurer,
De tes beaux arguments quel fruit peux-tu tirer?
Tes enfants à ta voix seront-ils plus dociles?
Tes amis, au besoin plus sûrs et plus utiles?
Ta femme plus honnête? Et ton nouveau fermier,
Pour ne pas croire en Dieu, va-t-il mieux te payer?....
Ah! laissons aux humains la crainte et l'espérance.

leur tâche avec succès. Mais ils n'auraient pas été propres à construire, à organiser une vaste société, et à rendre un peuple sympathique et heureux.

Les bienfaiteurs par excellence, Confucius, Socrate, Jésus-Crist, Barthélemy de Las-Casas, Vincent de Paule, William Penn, Fénélon, Jean-Jacques Rousseau, eurent tous en eux quelque chose de contemplatif, de rêveur, de religieux. MM. de Lamennais et de Chateaubriand sont de nos jours sous l'empire des mêmes sentiments. Ne trouvez-vous pas en ces hommes-là plus de simplicité, plus d'amour, plus de dévoûment et de véritable désintéressement, que dans tous les sceptiques que la terre a portés.

BORDELAIS. — On ne peut qu'admirer tous ceux que vous avez nommés, et ne vois rien chez leurs antagonistes de haut parage qui puisse leur être comparé. Mais descendons un peu plus bas : ne trouvez-vous pas que la fleur de la génération présente, que nos jeunes démocrates, en un mot, font preuve, quoique peu religieux, du même dévoûment, en sacrifiant également, si l'intérêt de tous le demande, leurs personnes et leurs biens.

LYONNAIS. — Il s'en trouvent parmi eux qui possèdent de bien hautes qualités ; mais les meilleurs valent-ils bien les premiers chrétiens qui supportaient mille tortures sans se plaindre, sans se détracter jamais? Ont-ils cette foi ardente, cette persévérance calme et inébranlable?

BORDELAIS. —Pourquoi non?

LYONNAIS. —Mais si un fait politique pou-

vait les compromettre, si l'instrument des supplices se dressait formidable devant eux, de matérialistes ne deviendraient-ils pas spiritualistes, n'appelleraient-ils pas, à leur moment suprême, leurs ennemis devant le tribunal de ce Dieu auquel ils avaient refusé de croire jusqu'alors ?

BORDELAIS. — Mais je ne sais.

LYONNAIS. — Etudiez le passé; le courage qui ne se dément jamais est dans la foi. Ceux donc qui élèvent leurs pensées au-dessus de la matière brute et des jouissances terrestres, et sentent en soi quelque chose de religieux, de sympathique, peuvent rallier les hommes, leur inspirer de nobles sentiments et l'amour des uns pour les autres. Mais ceux qui nient Dieu hautement, ceux qui n'ont dans le cœur que de la sécheresse, ne peuvent, quel que soit le degré de leur savoir, que détruire les institutions, bonnes ou mauvaises, diviser les hommes, les rendre subtils, froids, impérieux; ils pourraient encore, par un effet de tactique, imposer une sorte de despotisme d'une rudesse extrême, mais sans dignité et sans racine, que le peuple lui-même arracherait bientôt : qu'on le sache, l'homme a besoin d'aimer et de croire, détruire sa croyance en Dieu c'est détruire en son cœur la foi et l'espérance, deux biens universels. Si nous sommes sur une mer en furie, tout prêts à nous briser sur des roches sauvages; si nous sommes égarés dans des déserts arides et silencieux ou dans des bois touffus et remplis de hurlements affreux et menaçants; si, dans ce monde si brillant pour quelques-uns, si lamentable pour tant

d'autres, notre corps s'affaisse et languit; si, dans ces cas divers, nous sentons notre dernière heure approcher, notre pensée se relève aussitôt, nous ne voulons pas mourir tout entier, nous voulons conserver notre individualité; si l'idée d'une autre vie a pu nous paraître douteuse, l'idée d'une destruction complète nous paraît plus douteuse encore. Ah! ne soyez point cruels, laissez à l'homme la foi et l'espérance, ce sont ses derniers biens, biens des plus précieux.

BORDELAIS. — Mais, encore un coup, êtes-vous un vrai croyant?

LYONNAIS. — Je vous l'ai dit, ami Bordelais, pas aussi bon que je voudrais l'être.

BORDELAIS. — En ce cas vous voulez faire croire aux autres ce que vous ne croyez pas vous-même?

LYONNAIS. — Je ne vous ai point dit que je ne croyais pas, et puis fût-il vrai qu'un mal m'eût effleuré, je ne désirerais pas pour cela que ce même mal pût effleurer les autres.

BORDELAIS. — Je vous comprends; et je suis ravi qu'une chanson à boire ait donné lieu à un tel entretien. Mais si vous vous étiez montré trop orthodoxe, si vous m'aviez parlé comme parlent beaucoup de prêtres, je ne vous aurais point écouté et vous ne m'auriez convaincu en aucune manière. Allons, amusons-nous encore un moment, chantons, folâtrons comme des enfants, et puis soyons sérieux et sobres, travaillons, raisonnons et aimons.

LYONNAIS. — C'est cela.

CE QUE LE COMPAGNONAGE

a été

ET CE QU'IL DOIT ÊTRE.

Par les lettres et les chansons qui précèdent, on peut comprendre qu'il se fait un travail immense dans le Compagnonage. La tradition plaît aux Compagnons et les flatte singulièrement, et pourtant ils jettent les yeux au loin dans l'avenir et rêvent progrès et réformes sociales.

Les hommes se disputent, se contrarient pour des futilités, et ils se comprennent facilement sur de grandes choses de principes. Parlez contre la fabuleuse antiquité de leurs origines, contre leurs vieux usages, quelque mauvais qu'ils soient; contre leurs prétendus titres et priviléges, vous les blessez profondément; parlez à ces mêmes hommes de leurs intérêts communs; de la nécessité où ils sont de se réunir et de s'entendre pour se rendre plus forts et plus heureux, ils vous écouteront sans peine, ils vous comprendront avec plaisir.

Je suis cependant forcé de toucher aux choses par où les hommes sont le plus sensibles; je dois parler librement du passé et blâmer ce qui me paraît blâmable, afin d'être plus à mon aise en parlant de l'avenir et en proposant ce que je crois juste, utile et bon.

On doit se pénétrer de cette vérité que tous les hommes sont frères, et que les plus nobles d'entre eux sont ceux qui ont les plus géné-

reux sentiments et qui se montrent les plus dévoués à leurs semblables. Ayant admis ces principes qui sont vrais pour les individus, disons qu'une Société ne doit pas non plus se prévaloir de son ancienneté pour abaisser et humilier une autre Société; l'ancienneté n'est rien par elle-même, et si au lieu d'expérience, de modération et de sagesse, elle ne donne qu'une fierté insolente et ridicule à ceux qui la possèdent, elle est un mal; il faut alors en démontrer toute l'insuffisance, et saper ses folles prétentions.

Nous avons à parler du Compagnonage et à remonter, si cela est possible, à sa véritable source, à son origine; cette origine remonte-t-elle à la fondation du temple de Salomon? Les Compagnons, sans être à même d'en donner des preuves suffisantes, disent : oui; et les savants, sans avoir daigné examiner sérieusement la chose, disent : non. Les Compagnons, tout versés dans les travaux manuels et dans ce qui se rapporte spécialement à leurs industries, n'ont point écrit leur histoire, et ceux qui font métier d'écrire l'histoire, ont laissé de côté la vie de l'ouvrier comme une chose trop chétive pour les occuper. Ils nous parlent cependant de diverses associations connues en Egypte et en Syrie, dont les membres se nommaient Thérapeutes, Pharisiens, Saducéens, Esséniens, etc. Ces derniers surtout, si nous en croyons Joseph, historien juif, et Philon, savant de la même nation, qui écrivait trente ans avant la naissance de Jésus-Christ, auraient existé dès la plus haute antiquité en association dans la Judée. Il y avait chez les

Esséniens des initiations, des cérémonies, des secrets, plusieurs ordres hiérarchique, et, il fallait, avant d'arriver à un ordre quelconque, un an de noviciat. Le chef de l'association était élu par tous les associés, et à la pluralité des voix; tous les membres vivaient en commun et en frères. Quand deux d'entre eux se rencontraient pour la première fois, quoiqu'ils ne se fussent connus en aucune manière, ils se traitaient comme des vieux amis. Le membre qui se comportait mal avec ses frères, n'était ni mis en prison ni puni de mort, mais chassé honteusement de la Communauté, laquelle le repoussait à jamais; je sais que cette association n'est pas le Compagnonage, mais elle y ressemble sous beaucoup de rapports.

Puisqu'on nous a laissé des détails sur les Esséniens, les Saducéens et tant d'autres sectes, on aurait dû nous en laisser également sur les ouvriers de l'antiquité.

Comment vivaient les ouvriers qui ont élevé les pyramides et les temples gigantesques de la vieille Egypte? Comment vivaient ceux qui ont bâti les remparts tant vantés de la riche Babylone? Comment vivaient ceux qui créèrent les monuments de Palmyre et de Balbec, dont les ruines immenses saisissent d'étonnement et invitent aux profondes méditations? Comment vivaient ceux qui dressèrent le parthénon d'Athène, le tombeau de Mausole, le colisée romain, et le temple de Salomon, célèbre dans l'univers? Vivaient-ils en associations? Se transportaient-ils en masse d'un lieu à un autre quand il s'agissait de grandes constructions, ou bien isolément et un à un? Personne

ne le sait, ni les historiens, ni les archéologues, ni les philosophes.

Demandez seulement comment vivaient les ouvriers qui bâtirent Notre-Dame de Paris, ou la cathédrale de Chartre, ou celle de Rouen et tant de vieux et solides ponts répandus çà et là sur la terre de France? On vous répondra avec beaucoup de peine quelques mots sur Maître Bon-Œil, tailleur de pierre distingué, qui, après avoir achevé Notre-Dame de Paris, partit en 1370 pour Upsal en Suède, avec des *Compagnons* et des bacheliers; on pourra s'étendre autant sur les frères pontifs ou faiseurs de ponts, à la tête desquels marchait, en 1180, saint Benezet, jeune berger du Vivarais.

Si nous interrogions les Allemands et les Italiens, les uns pourraient nous dire quelque chose des Compagnons constructeurs des cathédrales de Cologne et de Strasbourg; les autres, de celle de Milan. Si nous remontions dans la plus haute antiquité, la bible et les chroniques assiriennes et égyptiennes, nous diraient qu'à la construction de tels et tels monuments, les ouvriers étaient très-nombreux et divisés en plusieurs ordres ou catégories; mais tout cela est fort incomplet, et ne nous apprend pas comment les ouvriers vivaient, comment leurs associations se sont formées, organisées et perpétuées de siècle en siècle.

Dans tous les temps on s'est occupé des monuments, de leurs dispositions, de leurs destinations, de leurs transformations successives et de leurs moindres débris; on a parlé de tout cela bien longuement et plus ou moins savamment; mais des ouvriers, qui, à force de génie

et de constance, ont élevé ces grandes masses de pierres, de bois et de métaux, on n'en a jamais rien dit de bien positif et de vraiment satisfaisant. Il y a là de l'ingratitude; pourquoi dédaigner une partie si nombreuse et si utile du peuple?

Comme dans les pays d'Orient on a vu de tout temps des associations religieuses et mystiques, les ouvriers ont commencé là à connaître ces sortes d'associations, et depuis ils les ont toujours pratiquées. Les constructeurs de tant de temples et de tant de palais, étaient associés à peu près comme les Esséniens; ils avaient des noviciats, des initiations, des fêtes particulières, des secrets, des reconnaissances; et, quel que fut le nom dont ils se paraient, ils constituaient le vrai Compagnonage. Le Compagnonage existe donc depuis plusieurs milliers d'années; les Compagnons placent sa fondation dans le temple de Salomon; j'ai cru d'abord, j'ai cessé de croire ensuite, et après avoir feuilleté bien des volumes et m'être livré à un examen plus approfondi, ma première croyance ne me paraît plus absurde et contraire à la vérité. Si, du moins, le Compagnonage n'a pas été inventé là, il a pu y recevoir une forme, une organisation plus parfaite.

Du temps de Samuel, la Judée avait très-peu d'ouvriers; les Juifs, amis de l'agriculture et des troupeaux, ignoraient les arts et l'industrie. Du temps du roi David, on forma des ouvriers dans le pays d'Israël, et l'on en fit venir des pays étrangers. Du temps de Salomon, son fils, encore plus; car, si l'on en croit la bible, les ouvriers qui travaillèrent au tem-

ple, étaient innombrables. Tous ces récits nous paraissent exagérés, et peuvent l'être; mais si nous cousidérons que dans des temps, si loins de nous, on n'avait pas nos procédés expéditifs pour couper les bois et la pierre; que les hommes n'étaient pas éguillonés par la concurrence; qu'on était dans des pays très-montagneux, qu'on manquait de machines et de puissants moyens de translation; qu'il fallait porter sur les épaules tout ce qui pouvait se porter ainsi, et rouler sur des morceaux de bois cylindriques au travers de longs espaces inégaux, les pierres énormes qu'on retirait des carrières profondes; qu'on réfléchisse à tout cela, et les récits de la bible paraîtront moins exagérés. Calculez seulement combien il a fallu de journées d'ouvriers pour transporter l'obélisque de Louqsor, de la Seine à son piédestal qui n'en est cependant pas éloigné, vous verrez que, malgré toutes les inventions et tous les avantages que nous possédons, il en fallut beaucoup, et vous comprendrez que cette pierre a coûté immensément. Je dis donc, que les temples, que les palais, que les murs de Jérusalem furent bâtis par des ouvriers du pays et par des étrangers en plus grand nombre; que les villes de Palmyre et de Balbec, qui renfermaient tant de merveilles et dont les orientaux attribuent la fondation à Salomon, furent encore bâties par les mêmes mains; que tout ce que l'on vit et de grand et de beau, soit en Judée, soit en Syrie, soit en Babylonie, soit en Egypte, soit en Grèce, soit à Rome, fut fait par des associations d'ouvriers, par des Compagnons; et ils n'étaient certainement pas dirigés par de

misérables entrepreneurs, par des industriels intrigants dont le cœur sec, dont l'âme froide n'ont que l'or pour dieu et pour mobile.

Le Compagnonage était quelque chose de permanent, de vagabon, de cosmopolite; il se transportait religieusement d'un lieu à un autre; il allait partout où les grands travaux de construction l'appelait; il avait des chefs pris dans son sein, qui ne le quittaient jamais, chefs dont les arts, les sciences et la gloire étaient leurs seules passions, leur seul amour, amour qui les guidait constamment et si droit, tous les jours de leur vie.

Qu'importe que la Judée et la Syrie, ces pays originaires du Compagnonage, soient passés sous la domination successive des Egyptiens, des Syriens, des Perses, des Grecs, des Romains et des Turcs. Les conquérants dispersaient les hommes, renversaient les monuments; puis, l'orage passé, les paisibles ouvriers se réunissaient encore et relevaient ce que des guerriers farouches avaient jeté par terre. Et c'est cependant à ces derniers seulement que les historiens, que les poètes prodiguent leurs veilles et dispensent les couronnes et la gloire, pendant qu'ils laissent dans un injuste oubli, les hommes plus laborieux et plus utiles, qui, par leurs travaux rarement interrompus, effacent les traces des crimes, des ravages et de la désolation. Cela prouve que l'or a été dans tous les lieux et dans tous les temps entre les mains les moins pures et les moins bienfaisantes, et que la masse des artistes et des savants fut toujours vaine, ambitieuse et corruptible.

Si l'on me demandait si le Compagnonage ne

s'est point modifié dans son langage, dans ses formes et dans ses cérémonies, je répondrais qu'il a nécessairement subi l'influence des lieux et des temps : il est chrétien en France, il a été hébreux et payen dans la Judée et la Syrie[1]; de nos jours il va à la messe, il célèbre les fêtes de Pâques, de Toussaint, de Noël, etc., etc. Anciennement il faisait le Sabbat et fêtait des jours qu'il ne fête plus, et d'autres jours qu'il fête encore. Le fond du Compagnonage a toujours été fraternel, religieux; de là vient sa longue existence. Mais comment est-il passé du judaïsme et du paganisme au christianisme? de l'Orient en Occident? de l'Asie en Europe? Comment a-t-il pu se répandre en France, en Allemagne, en Italie et ailleurs? Nous allons essayer de le dire, mais il faut prendre la chose d'un peu haut; il faut remonter aux croisades.

En 1095, six cent mille hommes se croisèrent et partirent en armes et en tumulte pour aller délivrer le tombeau de Jésus-Christ; mais il ne faut pas croire que tous ces intrépides chrétiens fussent comtes, barons, ducs, etc., etc.; il se trouvait parmi eux beaucoup de serfs, de vilains, de manants, je veux dire de gens soi-disant sans noblesse, des valets, des

[1] M. Moreau ayant avancé dans un écrit que si le Compagnonage était venu de Judée, il devrait n'être composé que de Juifs, les Compagnons de Liberté de la ville de Nîmes ont répondu à cela ce peu de mots : « On a une religion avant d'avoir un état, et notre Compagnonage reçoit les hommes dans son sein sans interroger leurs croyances religieuses ; il suit de là que le Compagnonage a toujours fini par être de la religion du pays où il se recrutait. » Je n'ai rien à ajouter aux paroles des Compagnons de Nîmes.

paysans et des artisans. Eh! n'en fallait-il pas pour ouvrir des routes, construire des ponts, des fortifications, et les machines de guerre qui défendent ou attaquent les places en ouvrant la brèche par où les combattants doivent passer. On ne connaissait point alors les canons, et les sièges étaient communément d'une longueur extrême; cependant, quatre ans après leur départ d'Occident, les croisés avaient conquis la cité sainte et planté leurs drapeaux sur ses murs sanglants; ils étaient maître de la Judée et de presque toute la Syrie.

A cette époque on vit se former dans Jérusalem, à côté de l'association religieuse et guerrière des chevaliers de l'hôpital de Saint-Jean qu'on appela plus tard chevaliers de Malte; celle des chevaliers du Temple, connus sous le nom de Templiers; les ouvriers de la France, en contact avec les ouvriers nomades de l'Orient, très-habiles en théorie et en pratique, prirent bientôt d'eux des connaissances profondes dans l'art de construire, et de plus, des formes d'association qu'ils n'avaient jamais connues. Dans la cité de Jérusalem, près du tombeau de Jésus-Christ et des restes du temple de Salomon, de ce roi juif, dont le nom est resté vénéré dans ces brûlantes contrées, ils s'associèrent aussi, ils adoptèrent le vieux Compagnonage qu'ils trouvèrent tout fait et qu'ils chrétiennisèrent un peu.

Les tailleurs de pierre, les premiers, se formèrent en société; ils furent *Compagnons Etrangers* et enfants de Salomon; les menuisiers ou charpentiers en menu, et les serruriers qu'on nommait encore forgerons, suivirent de

près; ils furent *Compagnons de la Liberté*, et reconnurent également Salomon pour père.

Le nom de Compagnon *étranger*, qui convenait si bien aux anciens constructeurs de tant de monuments dont il ne reste plus que des vestiges, ne convenait pas moins à des ouvriers de la France associés dans des contrées si lointaines. Le nom de Compagnon *de la liberté* n'était pas déplacé non plus; car, dans les pays de despotisme et de tyrannie, les petits s'unissent tant qu'ils peuvent et se soustraient à l'esclavage et à la misère au nom de la liberté; et puis, pour ces associations ordinairement si pacifiques et reconnues si utiles par leurs travaux, le mot de liberté signifiait encore qu'elles étaient libres, qu'elles jouissaient de certaines franchises, qu'elles étaient autant dire indépendantes des autorités civiles et militaires. Ainsi, en Allemagne on appela les associés tailleurs de pierre, *Maçons francs*, ou *Francs maçons*. Cependant les Compagnons de la France, en Judée et en Syrie, comme les moines guerriers, furent armés; comme eux ils portèrent l'épée; dans un pays que l'on colonise, tous les artisans constructeurs et colonisateurs sont soldats au besoin, il faut protéger les travaux de la colonie. Si de nos jours on met entre les mains de ces hommes (comme aux colons de l'Algérie) des armes à feu, on ne pouvait mettre alors, par les raisons les plus puissantes, que des armes blanches; nos pères, en Compagnonage, ont donc porté l'épée; les corporations établies dans la France, l'ont portée aussi, il n'y a pas encore bien long-temps, chacun le sait. Mais ce droit leur fut conquis dans la Palestine, il ne put leur venir que de là.

Ainsi, les tailleurs de pierre, les charpentiers en menu et les ouvriers des forges, apportèrent en France, avec le Compagnonage d'origine judéenne, dont les formes étaient neuves pour nos climats, les goûts les plus hardis et des connaissances profondes dans l'art de construire. Ce fut à la suite des croisades qu'on vit s'élever tant de cathédrales aux longues flèches, chargées de toutes parts d'ornements et de sculptures originales, et embellies dans leurs intérieurs de chaires à prêcher et autres boiseries si remarquables! Ce fut en ce temps que Paris, Chartres, Rouen, Saint-Quentin, Laon, élevèrent leurs cathédrales colossales; que l'Italie, l'Allemagne virent s'élever des constructions si grandiôses, que l'Orient sema, par le Compagnonage et par les moines qui le protégeaient, ses formes et sa puissance architecturale sur toute l'Europe. Que l'on étudie les monuments que l'on fit en France avant les croisades, et ceux que l'on fit immédiatement après, on ne sera pas tenté de me contredire.

Les ouvriers allemands qui bâtirent les cathédrales de Cologne et de Strasbourg, daus le courant du 13e siècle, étaient associés; ils se nommaient *francs maçons*, où *maçons francs*, où *maçons libres;* car tous ces noms signifiaient la même chose; les statuts de leur association, dite franc-maçonnerie, étaient secrets; elle admettait successivement aux grades d'apprenti, de compagnon et de maître, grades qui répondaient à ceux des Compagnons français. Elle avait des fêtes, des cérémonies, des signes, des attouchements et des mots particuliers pour se reconnaître. Son but était de



former, en excitant l'émulation, des artistes habiles, et de donner du bien-être à tous les associés; le Compagnonage, en France, avait encore le même but. Cette Association de francs maçons allemands qui taillaient la pierre et élevaient les cathédrales, n'existe plus, mais elle a donné naissance à la franc-maçonnerie des symboles, répandue de nos jours sur tous les points du monde. Pour prouver que pour appuyer des folles prétentions je n'invente pas des fables à plaisir, j'emprunte à l'histoire d'Allemagne[1], par M. Lebas et publiée dans la plus belle collection historique que l'on puisse voir, l'*Univers Pittoresque*, les détails suivants : « Lorsqu'au onzième et au douzième siècles l'art fut déplacé, et passa des mains des moines dans celles des laïques, ces derniers, à l'exemple de leurs devanciers, liés entr'eux dans tous les pays par une confraternité qui leur assurait aide et secours, ou bien encore, à l'imitation des artistes byzantins et arabes qui avaient continué les corporations romaines, s'unirent entre eux, formèrent une confrérie qui se reconnaissait à certains signes et cachait au vulgaire les règles de son art. En Allemagne cette association, déjà commencée par les architectes de la cathédrale de Cologne [2], ne se

[1] Tome 2, page 421. M. Lebas a beaucoup puisé dans la *Description de la Cathédrale de Cologne*, par Boisserée, et dans l'*Histoire de l'Architecture*, par Stiegliz; ces deux ouvrages sont à la bibliothèque royale, le premier est traduit en français, le second est encore en allemand et manuscrit. Les Compagnons qui voudraient le lire devront se faire aider d'un camarade allemand.

[2] Non par les architectes, car ce mot n'était point d'usage, mais par les tailleurs de pierre. Maître Gérard, le directeur de

répandit généralement que du temps d'Erwin de Steinbach, à la fin du treizième siècle. Les membres qui la composaient se divisaient en maîtres et en compagnons, et se donnaient le nom de francs-maçons, à cause de certains priviléges dont jouissait le métier de maçon [1]. Cette association se divisait à son tour en associations particulières qui portaient le titre de loges, du nom donné à l'habitation de l'architecte [2] près de chaque édifice en construction. Les statuts de la franc-maçonnerie étaient tenus secrets; avant d'être reçus, les frères s'engageaient sous serment à l'obéissance et à garder un silence absolu sur tout ce qui concernait leur union. Les maximes de l'art ne devaient jamais être écrites; elles étaient exprimées par des figures symboliques empruntées à la géométrie ou bien aux instruments d'architecture et de maçonnage, et la connaissance de ces symboles n'était communiquée qu'aux seuls initiés. Cette absence de toute leçon écrite avait le double avantage de conserver l'art, comme une chose sacrée, au-dessus de la portée du vulgaire, qui l'eût profanée et affaiblie, et de forcer à l'apprentissage pratique tous ceux qui voulaient devenir artistes. On n'était reçu franc-maçon qu'après avoir fait des preuves de maî-

ce grand travail, n'est connu, dans les papiers du temps, que comme tailleur de pierre; il en est de même de maître Bon-Œil, directeur des travaux de la cathédrale de Paris.

[1] Le mot de maçon et celui de tailleur de pierre signifiaient la même chose, il en est encore de même dans plusieurs provinces méridionales.

[2] On entendra dorénavant par les architectes les maîtres maçons et les compagnons chargés de diriger les travaux d'un édifice.

trise dans un examen d'autant plus sévère et d'autant plus scrupuleux, que la confrérie répondait du talent de ses membres, *désignant souvent les maîtres, les conducteurs, les compagnons* qui devaient entreprendre un édifice, les encourageant, les réprimandant et les punissant selon le mérite de leur ouvrage. L'esprit mathématique des architectes du moyen-âge, ne voyant le bien et le beau de l'ensemble que dans la symétrie, l'ordre et l'harmonie des parties, avisa de soumettre à des règles inviolables, non-seulement la conduite de l'artiste, mais encore la conduite morale des francs-maçons. La vie de chacun devait être religieuse, honnête et tranquille. Un règlement maçonnique fait à Torgau, en 1462, par les maîtres de Magdebourg, d'Halberstadt, d'Hildesheim, etc. conservé de nos jours à Rochiltz, est resté comme un curieux monument des statuts de l'Association. Les rapports les plus importants comme les plus insignifiants en apparence des *architectes* [1] et des ouvriers, y sont strictement réglés, sous menace incessante de punition; et cette punition n'était rien moins, en plusieurs cas, que de se voir expulsé de la confrérie comme *mauvais sujet,* ou déclaré *sans honneur.* Le mensonge, la calomnie, l'envie, une vie débauchée étaient, *chez les Compagnons,* punis par le renvoi, et tout porte à croire qu'une pareille condamnation les privait de leur métier. *Chez les Maîtres,* ces mêmes fautes amenaient le même résultat :

[1] J'ai déjà dit qu'on ne connaissait point là d'architectes, mais des associés plus ou moins élevés dans les ordres et dépendant toujours de l'association.

ils étaient aussi déclarés *sans honneur*. La moindre négligence dans le travail, et jusque dans l'entretien des instruments et des outils, était également punie de peines déterminées. Deux tribunaux, l'un supérieur et l'autre inférieur, connaissaient des délits et jugeaient tous les différends. Le premier de ces tribunaux siégeait tous les trois ans, dans le chef-lieu de chaque confrérie particulière; le second se tenait dans la loge de l'architecte, qualifiée de *lieu sacré;* enfin la grande loge de Strasbourg prononçait en dernier ressort sur toutes les causes. Les maximes symboliques ne servaient pas seulement à exprimer les maximes de l'art en général, elles étaient encore employées comme signature par les maîtres et les ouvriers, qui devaient signer de leur marque particulière chaque pièce d'ouvrage, afin d'en faire connaître l'auteur. Ces mêmes signes variés à l'infini, servaient de clef à l'explication de l'édifice.

. . . .

Au reste, si comme tout porte à le croire, une croyance plus élevée que celle du vulgaire avait été admise par la franc-maçonnerie du moyen-âge, elle seule a survécu à l'objet principal et primitif de l'Association, et s'est continuée jusqu'à nos jours dans l'institution uniquement morale de la franc-maçonnerie moderne.

« L'Association franc-maçonnique comptait quatre loges principales : la loge de Strasbourg, la loge de Cologne, la loge de Vienne et celle de Zurick. La première avait vingt-deux loges du midi de l'Allemagne sous sa dépendance; la seconde, toutes les loges des pays du Rhin; la troisième, celles d'Autriche, de Bohême et de Hon-

grie; enfin la quatrième, les loges de la Suisse. La loge de Strasbourg avait en même temps la suprématie générale sur toutes les autres, et l'architecte en chef de la cathédrale était toujours le grand-maître des francs-maçons d'Allemagne. Mais au seizième siècle, l'esprit qui avait animé la confrérie s'était peu à peu retiré d'elle avec la science qu'elle avait été amenée à négliger tant par sa propre faute que par suite des événements politiques. Le style de la renaissance qui vint s'opposer au style gothique alors dans sa période décroissante, et qui fut favorablement accueilli en Allemagne, fit bientôt regarder les préceptes de l'art du moyen-âge et de la franc-maçonnerie comme ruinés et usés; et quand à la fin du dix-septième siècle, une décision de la diète impériale rompit les relations des loges d'Allemagne avec la loge de Strasbourg, parce que cette ville était devenue française, l'association se trouva sans chef et ne se hâta pas d'en choisir un autre. Enfin, en 1731, une autre décision de la diète ayant défendu de tenir les règles de l'art secrètes comme par le passé, la franc-maçonnerie se trouva dissoute de fait, puisqu'elle n'avait plus de but, et elle disparut entièrement en tant qu'institution ayant l'art pour objet. »

Voilà comment s'expliquent, dans des ouvrages très-estimés, des écrivains pleins de sagesse et de profondeur.

J'ajouterai que les plus haut placés d'entre les anciens associés, ayant acquis des richesses, se sentirent de l'ambition au cœur; l'architecture ne fut plus l'objet de toutes leurs pensées, ils aimèrent à fréquenter des gens étrangers à

:ur art et d'une condition quelquefois élevée, u'ils attirèrent insensiblement dans leur asociation mystérieuse ; et quand, en 1731, l'asociation industrielle fut dissoute, l'association hilosophique[1], ayant déjà un commencement 'existence, se constitua définitivement, s'étendit à l'infini, et du simple elle passa au fi-:uré. Oui, ici tout fut symbolisé : le tablier de eau de l'ouvrier devint l'emblême du travail, e compas celui de la justice, l'équerre celui de a droiture, le niveau celui de l'égalité, le maillet celui de la puissance. Dieu fut appelé le :rand architecte ; les discours en prose et en

[1] Cette association transformée ainsi, ne répondant plus aux esoins des ouvriers, ceux ci fondèrent une société nouvelle, ile *des Compagnons Maçons étrangers*. Cette société d'ouriers, éludant l'ordonnance impériale de 1731, s'étendit dans ombre et le silence. Elle finit enfin par se montrer au grand ur, par trouver une sorte de liberté et conquérir son droit de ité. Les villes de Brême, Lubeck, Hambourg, Rostock, Berlin, unebourg, Brunswick, Sigeberg, Dantzick, Leipzick, Copenagne, etc., connaissent les *Compagnons Maçons étrangers*. lais dans ces derniers temps, en l'année 1839 et en l'année 840, des contestations s'étant élevées entre les Compagnons et s maitres, l'autorité est intervenue, les Compagnons ont été ondamnés à des peines sévères, et la dissolution de leur soiété a été prononcée.

Si l'on en croit un article du *Journal de Francfort*, du 14 écembre 1840, que le *Constitutionnel* a reproduit dans son ppplément du 31 du même mois, *les Etrangers* se comporteaient fort mal ; le *Journal d'Allemagne, écho des Proriétaires*, les accuse hautement d'actions criminelles : j'aurais esoin d'entendre la défense des accusés pour pouvoir appréier justement cette affaire. Les ouvriers, je le sais, bien souent manquent au devoir et tombent dans la barbarie ; mais eux qui vivent de leurs labeurs, je le sais aussi, sont souvent es calomniateurs infâmes. Il faut se défier de leurs accusaions trop intéressées. On a vu dans ce volume, page 99, de uelle sorte M. Hippolyte Lucas a traité des rapports des Comagnons avec les maitres : je le répète, il faut se défier des ccusations que l'on porte sans cesse contre les ouvriers.

vers, relatifs à l'association, prirent le nom de pièces d'architecture. En général, dans les banquets, on appela les aliments des matériaux. Le pain fut la pierre; le sel et le poivre furent le sable; la fourchette fut la pioche; la cuiller fut la truelle, et les assiettes furent des tuiles. On ne peut le méconnaître, voilà bien la parodie des mots que la même association employait tout naturellement dans son état primitif. Malgré cette démonstration, beaucoup de francs-maçons, beaucoup de membres de cette association des symboles, qui couvre en ce moment le monde, auraient bien de la peine à se persuader qu'ils sont issus d'une association d'ouvriers[1]. Cela est vrai pourtant, comme il est vrai que les Charbonniers des environs de Naples furent les initiateurs des Carbonaros de l'Italie et de la France, dont le but unique était le renversement de toute royauté, comme il est vrai que les Compagnons fendeurs, paisibles bûcherons, obscurs habitants des forêts, furent la souche d'une association toute politique, à la tête de laquelle marchèrent, dit-on, des généraux et des magistrats.

Au reste, comment les membres d'une association, dont les travaux sont tout spirituels et moraux, auraient-ils pu prendre le nom de

[1] Il pouvait sans doute exister depuis long-temps, en dehors des associations d'ouvriers, plusieurs associations secrètes, mais les associés se réunirent aux maçons, ou se parèrent de leur *nom*, afin de ne pas être suspects aux autorités. Il en est de même des Carbonaros et des Fendeurs. Les ouvriers, en s'associant, n'ont qu'un but, celui de se soulager entre eux; mais les hommes des conditions plus élevées ne s'associent pas toujours avec des idees si restreintes. On le sait, on les observe, et l'on comprend qu'ils soient alors obligés de se deguiser sous des formes et sous des noms qui ne sont pas les leurs.

maçons, qui n'était donné primitivement qu'à ceux qui taillaient la pierre, en se servant d'une *mace*[1] en fer ou en bois, avec laquelle ils frappaient sur un ciseau en fer et acier. De *mace* vint le mot *maçon*. Les maçons des pays où la pierre était moins dure inventèrent une sorte de *marteau taillant*, avec lequel ils taillèrent la pierre, et le nom de *tailleur de pierre* remplaça peu à peu celui de maçon, que cependant ils portent encore dans plusieurs contrées.

Ainsi, les constructeurs de monuments qui, à la suite des Croisades, se répandirent en Allemagne sous la protection des moines armés[2] et des moines sans armes, se nommèrent francs-maçons (ceux qui se répandirent en France, tailleurs de pierre étrangers et compagnons libres). Outre les francs-maçons, il y avait, et il y a encore dans le même pays, des compagnons tonneliers, des compagnons forgerons, etc., etc., mais ceux-ci n'ont point de rapport avec le Compagnonage français qui nous a occupés et va nous occuper encore.

Les tailleurs de pierre étrangers, les menuisiers et les serruriers de la Liberté, se nommant tous les compagnons libres, vivaient unis comme de bons frères, et furent long-temps sans concurrents et sans rivaux. Mais une scission éclata à la fin chez les premiers; il en arriva autant chez les seconds.

Les dissidents des deux associations furent

[1] *Mace*, c'est ainsi qu'on écrivait anciennement le mot masse, voyez le dictionnaire de Borel et celui de Trevoux.

[2] Les chevaliers teutoniques, ceux du Temple, etc.

pris sous la protection de Jacques Molay, grand-maître des Templiers. On sait que les Templiers avaient aussi apporté en France des formes mystiques, et que Salomon et le temple n'étaient point oubliés dans leurs cérémonies. Jacques Molay appela donc les dissidents à lui, et en forma deux nouvelles Associations : l'une de tailleurs de pierre, Compagnons *passants*, en opposition aux Compagnons *étrangers* [1]; l'autre, de Compagnons menuisiers et serruriers *du Devoir*, en opposition aux Compagnons *de la Liberté* [2].

Le Compagnonage fut alors partagé en deux catégories bien distinctes; l'une marcha sous la bannière de Salomon, l'autre sous celle de Jacques Molay, connu dans le Compagnonage sous le nom de Maître-Jacques; de son titre de grand-maître et de son prénom, on lui com-

[1] On conteste rarement aux Compagnons *étrangers* la qualité de Doyens du Compagnonage. Des serruriers, enfants de maître Jacques, m'ont dit plusieurs fois : « nous reconnaissons les Compagnons étrangers pour nos pères en Compagnonage. » En effet, si les enfants de maître Jacques eussent existé seuls, et si une fraction détachée de leur société eût prit tout à coup, dans le douzième ou treizième siècle, le nom d'*Enfant de Salomon*, ou je me trompe, ou elle eut péri sous le poids du ridicule : on peut conclure de là qu'il fallait être les premiers pour pouvoir adopter Salomon pour père.

[2] Les Compagnons de la Liberté ont toujours appelé le corps de leur doctrine : *le Devoir*, et c'est pour cela qu'ils l'ajoutèrent par la suite au mot *de Liberté*, ce qui fit *Compagnons du Devoir de Liberté* Les Compagnons tailleurs de pierre des deux partis appellent aussi leurs Codes : *le Devoir*. Les uns sont donc *Compagnons du Devoir étranger*; les autres, *Compagnons du Devoir passant*, mais on ne les nomme habituellement que par les noms de *Compagnons étrangers* et de *Compagnons passants*.

posa ce nouvel assemblage de noms, qui s'harmonisait mieux à l'usage des ouvriers.

Il s'agit maintenant d'une troisième catégorie, celle des charpentiers de hautes-futaies, ou Compagnons *bondrilles*, dont le père Soubise est le fondateur. Celle-ci est la moins ancienne. Des charpentiers prétendront le contraire; ils me diront qu'ils passent avant tous les corps, et qu'ils sortent bien directement et tout d'une pièce du temple de Salomon. A cela je répondrai qu'anciennement, et surtout en Asie, on ne faisait pas usage de charpentes bien compliquées, par la raison que les maisons avaient là peu ou point de pente, et qu'on les couvrait par le moyen de longues et grosses poutres, qui reposaient par leurs extrémités tout simplement sur deux murs, poutres que les maçons eux-mêmes se chargeaient de mettre en place, comme cela se pratique encore à Nîmes, à Avignon, à Marseille et dans tout le midi de la France, où les charpentiers sont d'une rareté extrême. Au reste, les sobriquets de lapin, de renard, de singe, que les charpentiers de hautes futaies se sont donnés, ou ont volontairement acceptés comme des noms propres, prouvent, si nous voulons donner des raisons peut-être nouvelles, mais vraies, qu'ils étaient constamment occupés, au milieu des forêts, à couper les arbres, à les équarrir et à les transporter où on devait les employer. C'étaient donc les charpentiers de hautes-futaies qui sciaient les arbres en travers et en long, et celui qui, dans ce dernier travail, était dessus comme cela se fait encore, était le singe; celui qui était dessous était le renard, et l'apprenti qui faisait les

commissions et courait çà et là dans la forêt était le lapin. Ces trois noms, portés par des hommes alors peu civilisés, et sans cesse occupés dans les épaisseurs des bois à des travaux rudes et grossiers, ne purent venir que de la sorte. Les *charpentiers de hautes-futaies* ne jouissaient donc pas, comme artistes[1], de la même considération que les *charpentiers en menu*, dont les travaux, portes, boiseries, meubles divers, étaient plus apparents et mieux appréciés. Les charpentiers en menu, en avançant davantage dans la civilisation, adoptè-

[1] On m'a dit que les premières maisons ayant été construites en bois, le premier métier dût être celui de charpentier. A cela je réponds que dans l'état sauvage, chacun construisant sa hutte de ses mains, il ne peut y exister de charpentiers, et que, quand des hommes ont embrassé le métier de faiseurs de huttes, ces hommes ont dû faire, outre les parois de l'habitation, la porte, le berceau, et tous les petits meubles de l'intérieur. Les charpentiers, dont le nom, d'après les meilleurs dictionnaires, dérive de *charriot*, étaient tous ceux qui travaillaient le bois; ils faisaient tous les ouvrages en bois; ils faisaient les coupes de forêts, les carcasses des huttes, les meubles divers, les instruments de transport et de labour, les pirogues et les vases. Quand la civilisation eut raffiné le goût et rendu chaque travail plus difficile, cet état primitif se divisa en plusieurs états. Il y eut alors les charpentiers de hautes futaies, les charpentiers en menu, les charpentiers en voitures, les charpentiers pour les eaux. Des premiers, que je considère comme les abatteurs d'arbres, sortirent les charpentiers proprement dits; des seconds les faiseurs de meubles; des troisièmes, les carossiers, et des quatrièmes, les tonneliers peut-être. Tous ces états se subdivisèrent encore et continuent à se subdiviser de plus en plus. Un charpentier m'a dit il y a peu de temps, pour me prouver l'ancienneté de son Compagnonage, que l'arche de Noé avait été faite par eux. Il s'agit là d'une bien vieille chose, mais il me semble que cette arche devait être plutôt l'œuvre des charpentiers de marine que de tous les autres, et l'on sait que les charpentiers de marine, soumis à l'autorité militaire, n'ont jamais fait partie du Compagnonage, qui veut des hommes indépendants. J'ai fait ces réflexions

rent définitivement le nom de *menuisiers*, nom sous lequel je les désignerai dorénavant.

Les charpentiers de hautes futaies quittèrent aussi la seconde moitié de leur nom, parce que le nom de *charpentier*, n'étant plus porté que par eux seuls, leur suffisait. Dans les pays du Nord, pays où les gros bois abondent, ils se multiplièrent et se perfectionnèrent; leur état progressa de jour en jour, ils produisirent des escaliers tournants, pleins de grâce et de solidité, des pavillons et des charpentes, chefs-d'œuvre d'assemblage d'art et de science. Ce fut alors que leur droit de cité fut conquis, et que le père Soubise, moine bénédictin, s'occupa d'eux, leur donna des lois et les unit au Compagnonage. Le lecteur ne doit pas être surpris de voir figurer parmi les fondateurs du Compagnonage des templiers et des bénédictins. Chacun le sait, les moines possédaient dans ces temps-là le dépôt de toutes les connaissances; ils étaient les seuls savants, et leur influence sur les ouvriers de l'Europe fut grande et utile.

Les trois catégories, quoique d'origines diverses, se ressemblaient néanmoins sous beaucoup de rapports; elles avaient toutes un certain mélange de païen, d'hébreu et de chrétien dans les formes, et dans le fond un but louable.

pour prouver que la plus ou moins grande ancienneté des états était bien confuse, et qu'au reste elle importait peu à la considération de celui qui l'exerce. L'état de mécanicien et l'état de typographe sont peu anciens, vu que les machines sont d'invention récente. et que l'imprimerie n'a pas été découverte depuis plus de 400 ans. Il n'est cependant pas des états plus honorables et mieux appréciés : ne cherchons donc plus la considération dans l'ancienneté, mais seulement dans le mérite réel et dans l'utilité.

Les enfants de maître Jacques ne tardèrent pas à initier au Compagnonage de nombreux corps d'états, et les enfants du père Soubise finirent par les imiter. Pour appuyer ce que j'avance, je vais reproduire ici un tableau du plus haut intérêt, dont les Compagnons et les hommes étrangers au Compagnonage doivent également faire cas; il m'a été confié par des Compagnons du Devoir, et les cachets des Sociétés qui l'ont rédigé le recouvraient sur plusieurs points.

Les chiffres de la colonne de gauche marquent les années dans le courant desquelles chaque Société a été reconnue et enregistrée sur le rôle d'une grande famille. Je dois observer que chaque Société pouvait, long-temps même avant son époque de naturalisation, posséder à l'écart tous les arrangements compagnonaux. Ainsi, je le répète, les chiffres n'indiquent pas l'année qu'une Société s'est formée, mais l'année qu'elle a été reconnue comme sœur par les plus anciennes sociétés de maître Jacques et du père Soubise.

LISTE SUPPLÉTIVE

Du rang qu'occupent les Compagnons Passants du Devoir.

FONDATION.	PROFESSIONS DES COMPAGNONS.	DROIT de passe
Av. J.-C. 558	Tailleurs de pierre C. P. — Ce Corps fut oublié pendant quelque temps, et reprit ses premiers droits du temps de Jacques Molay d'Orléans, le fondateur des beaux-arts.	1er.
Ap. J.-C. 560	Charpentiers de hautes futaies. — Ce Corps a eu des enfants qui sont portés au nº 4. (*Voyez* 4.)	2me.
570	Menuisiers. — Ce Corps a eu des enfants qui sont portés au nº 1.	3me.
	Serruriers.	4me.
1330	Tanneurs.	5me.
1330	Teinturiers	6me.
1407	Cordiers	7me.
1409	Vanniers	8me.
1410	Chapeliers. — Premier droit de passe depuis le duc d'Orléans. Approuvé par tous les Compagnons.	9me.
1500	Blanchers-Chamoiseurs	10me.
1601	Fondeurs. — Ce Corps a eu des enfants qui sont portés au nº 2.	11me.
1603	Epingliers. — Ce Corps est nul de valeur pour le droit de passe, vu qu'il n'existe plus.	12me.
1609	Forgerons. — Ce Corps a eu des enfants qui sont portés au nº 3.	13me.

FONDATION.	PROFESSIONS DES COMPAGNONS.	DROIT de passe
Ap. J.-C. 1700	Tondeurs en drap et Tourneurs. — Les Tondeurs passent avant les Tourneurs.	14me.
1701	Vitriers n° 1.	15me.
1702	Selliers	16me.
1702	Poêliers	17me.
1702	Doleurs n° 1.	18me.
1703	Couteliers n° 2.	19me.
1703	Ferblantiers n° 2	20me.
1706	Boureliers, enfants des Selliers .	21me.
1706	Charrons n° 3	22me.
1758	Cloutiers. — Se disent enfants des Chapeliers. Approuvés par les quatre Corps [1].	23me.
1759	Couvreurs n° 4.	24me.
1797	Plâtriers n° 4. — Ces deux derniers Corps doivent passer avant les quatre Corps, vu qu'ils ont été fondés en 1703 par les Charpentiers, qui en ont donné connaissance en 1559.	25me.

Approuvé par tous les Compagnons Passants du Devoir, le 18 mai 1807, et corrigé par les principaux Corps, qui sont les Tailleurs de pierre, Charpentiers de hautes futaies, Menuisiers et Serruriers, et signé de tous à Lyon.

[1] Les quatre Corps sont les Fondeurs, les Couteliers, les Ferblantiers et les Poêliers ou Chaudronniers.

Dédevant, *dit* Bordelais sans Façon, Compagnon bondrille;

Balagon, *dit* Tourangeau le Juge des Renards, Compagnon bondrille.

Douazan, *dit* Parisien la Musique, Compagnon bondrille.

Levau, la Prudence de Bordeaux, Compagnon Passant, Tailleur de pierre.

Liboire, la Prudence de Marmande, Compagnon Passant, Tailleur de pierre.

Bescure, la Fleur de Condom, Compagnon Passant, Tailleur de pierre.

1775 Toiliers, approuvés par quelques Corps, non reconnus par leurs pères qui sont les Menuisiers.

1795 Maréchaux ferrants, approuvés par les Corps, non reconnus par leurs pères qui sont les Forgerons.

Les Compagnons du Devoir, comme on le voit par cette liste, ont avancé à travers les âges, en recrutant de nombreux adeptes dans chaque corps d'état. Si on examine les premières lignes du tableau, on verra que les tailleurs de pierre placent leur fondation 558 ans avant Jésus-Christ, les charpentiers en 560 de notre ère; les menuisiers viennent après. On ne dit nullement comment et à quelle occasion tout cela eut lieu. Il se trouve dans le haut de la colonne du milieu, à propos des tailleurs de pierre, cette intéressante réflexion : que ce corps fut oublié pendant quelque temps, et qu'il reprit ses premiers droits du temps de Jacques

Molay, etc. On sait, par l'histoire, que Jacques Molay vivait en 1265; c'est donc à peu près vers cette époque qu'il fonda une association de Compagnons (à Orléans, dit-on). On ne dit rien du père Soubise [1]; ses enfants marchent en rang avec ceux de maître Jacques, et les uns comme les autres se nomment Compagnons du Devoir. Le nom de Passant, qu'on donne plus particulièrement aux tailleurs de pierre, signifie: qui séjourne peu dans une localité, qui voyage, qui passe. D'autres prétendent qu'il vient de faire la pâque. Si c'est faire la pâque à la manière des Juifs, c'est-à-dire fêter le passage de la mer Rouge, on sort tout-à-fait du christianisme; si c'est faire ses pâques, c'est-à-dire communier, on n'était alors pas plus Passant que tant de chrétiens qui, sans être compagnons, communiaient également. Ainsi je ne puis, en aucune façon, admettre cette étymologie.

[1] J'ai reproduit dans la notice sur le Compagnonage, une légende, par laquelle on voit maître Jacques et le père Soubise venir débarquer, après avoir travaillé ensemble au Temple de Salomon, l'un à Marseille, l'autre à Bordeaux; mais si nous remarquons que le Temple a été bâti mille ans avant Jésus-Christ, et que Marseille, la plus ancienne de ces deux villes, ne fut fondée que quatre cents ans après le Temple, on verra bien que des travailleurs du Temple ne pouvaient y débarquer, vu qu'elle était loin d'exister; dans la ville de Bordeaux encore moins, vu qu'elle est encore plus moderne. Cependant il faut le croire, maître Jacques et le père Soubise ont connu la capitale de la Judée; mais seulement dans le treizième siècle, et comme moines français. Etudiez l'histoire de France au-delà des Croisades, et vous verrez combien peu, dans cette France si brillante aujourd'hui, les arts et l'industrie étaient développés. Cherchez-y les traces du Compagnonage, et si vous les trouvez, mais bien marquées, ayez la complaisance de me les montrer, je ne cherche qu'à m'instruire.

Nous trouvons quelques erreurs et quelques explications forcées à l'endroit des enfants des charpentiers; immédiatement au-dessus et en remontant jusqu'aux tanneurs, l'année de la fondation ou de l'adjonction d'un corps d'état au compagnonage ne nous paraît point suspecte. Si nous remontons encore plus haut, c'est autre chose; car si on s'élance bien au-delà de Jacques Molay, c'est que ces premiers corps, ayant eu le privilége d'inscrire les adjonctions et d'arranger le tableau, se sont servis selon leur goût, en reculant leurs fondations le plus haut possible. On aura remarqué pourtant que les menuisiers et les serruriers, quoiqu'il en soit question comme ayant concouru à la rédaction du tableau, ne l'ont point signé; ils auront été blessés de ce qu'on ne les faisait naître qu'en 570 de notre ère, pendant que les charpentiers se plaçaient dix ans plus haut qu'eux, et les tailleurs de pierre 558 ans avant Jésus-Christ. Voilà comment les hommes se divisent! toujours pour des enfantillages! toujours pour des futilités.....

Comme l'usage des chapeaux ne fut introduit en France que du temps de Charles VI, vers 1400, les chapeliers ne pouvaient être les doyens des associations; cependant un duc d'Orléans, qu'ils initièrent à leurs mystères, leur fit accorder le privilége de marcher à la tête du Compagnonage, et ils y marchèrent long-temps; mais, maintenant que le respect qu'on portait aux princes s'est presque évanoui, on leur conteste ce privilége; on veut les placer à leur rang d'ancienneté, et cela occasionne entre les chapeliers et les tailleurs de pierre des discussions

qui jettent le trouble parmi les enfants de deux fondateurs. On reconnaît encore là la faiblesse des hommes, mais passons.

Les toiliers et les maréchaux étaient, sans doute à dessein, portés derrière la liste; je les ai placés au-dessous des signatures de ceux qui l'ont rédigée. Il est d'autres corps d'état qui, formés en compagnonage, ont voulu se ranger, mais en vain, parmi les enfants de maître Jacques: ce sont les cordonniers, fondés en 1808; les boulangers, fondés en 1817, et les ferrandiniers, les plus jeunes de tous, fondés en 1832. Les sabotiers, dont le centre est l'Orléanais, n'ont point place non plus sur le tableau.

Les premiers corps de maître Jacques ont donc fait naître chaque siècle, comme on dit, un ou plusieurs enfants. Le corps unique du père Soubise a fini par se reproduire; ceux de Salomon se font une grande gloire d'être restés dans leur état primitif, c'est-à-dire sans enfants, sans alliance nouvelles; mais l'union des travailleurs est une chose si utile et si belle que je verrais de nouveaux corps d'états embrasser le compagnonage sans en ressentir la moindre honte, le moindre chagrin; au contraire. Un corps de charpentiers s'approche cependant des enfants de Salomon et tend à s'en faire reconnaître.

Les enfants de Salomon sont seuls d'un côté; les enfants de maître Jacques et ceux du père Soubise sont de l'autre; d'où vient l'isolement des premiers et l'union des seconds? De ce que les uns se drapèrent dans de certaines prétentions de pères mécontents, tandis que les autres,

fondés dans les mêmes temps, marchèrent côte à côte comme des frères.

Pourtant les premiers temps durent être calmes; on devait travailler aux mêmes constructions sans qu'il en résultât rien de mauvais : on se bornait à la rivalité de talent, et les états gagnaient en perfection, car ces associations étaient éminemment industrielles, artistiques et philanthropiques. Les membres d'une même catégorie étaient frères, sans être pour cela les ennemis des catégories qui marchaient à côté d'eux. Mais quand les enfants de maître Jacques eurent initié tant de corps d'états au compagnonage, les enfants de Salomon durent en manifester du dédain et du mépris; on se bouda d'abord, une occasion fortuite produisit une rixe, et la paix fut rompue à jamais. On se battit, on se tua; la haine s'envenima toujours, et la guerre se perpétua furieuse et sanglante.

Les Compagnons du Devoir finirent par se diviser même entre eux; ils se jalousèrent, en vinrent aux voies de fait, et le désordre fut partout; et les jeunes Compagnons qui commençaient leur carrière, héritant de l'animosité des anciens qui la finissaient, continuèrent la guerre sans savoir bien précisément pourquoi.

Compagnons, écoutez-moi : si vous vous battez ainsi pour un peu moins ou un peu plus d'ancienneté, vous avez tort; car, voyez vous, dans le temps où nous sommes, les titres et les parchemins ne valent pas la noblesse du cœur et de l'âme.

Si vous vous battez parce que vous n'êtes pas issus du même fondateur, vous avez encore tort, car ceux qui vous ont formés en société étaient également des hommes de bien, et voulaient, en vous unissant, vous rendre plus forts et plus heureux.

Si vous vous battez parce que vous n'êtes pas tous du même état, votre tort est encore plus inconcevable, car tous les états sont utiles, et tous les hommes qui les exercent ont également droit à vos sympathies. Trève donc à ces luttes cruelles qui n'ont que trop duré; ne faisons plus rien de ridicule, de bas et de brutal; nos Sociétés ont protégé le salaire, la liberté, la vie des ouvriers; elles ont fait un bien immense, et l'estime et la considération publique leur étaient acquises, estime et considération qui rejaillissaient sur chacun de leurs membres. Mais elles n'ont point voulu adopter les mœurs qu'adoptait un grand peuple, elles ont voulu continuer, au milieu des lumières, du calme et de la paix, quelque chose de barbare et de ténébreux ; elles se sont déconsidérées. Les classes élevées et les classes intermédiaires leur ont peu à peu retiré leur amour, et par suite les jeunes gens les plus instruits, ceux qui, par leur savoir et leurs bonnes dispositions, auraient pu leur être d'un puissant secours, s'en sont éloignés; ils n'osent plus se mettre dans des Sociétés où l'on s'affiche de la sorte, et dans lesquelles, au lieu de s'instruire, on ne pense trop souvent qu'à se quereller et à se battre. Il est temps, mes amis, de revenir à d'autres sentiments.

Que le Compagnon, dont l'humeur est si bel-

liqueuse, se fasse soldat : au soldat, s'il se fait remarquer par sa bravoure, s'il tue beaucoup d'ennemis, on décerne la croix d'honneur ; s'il reçoit une blessure de quelque gravité, une pension viagère ; et, s'il est estropié de quelque membre, les Invalides, c'est-à-dire qu'il est logé dans un bel hôtel, où il est bien nourri, bien couché, bien vêtu sa vie durant, ayant ainsi en partage tout à la fois honneur, repos, gloire et profit.

Le Compagnon qui se bat bien, qui blesse ou tue son ennemi, peut être conduit dans son pays la chaîne au cou, mis en prison ou aux galères ; l'échafaud même peut se dresser pour lui. S'il reçoit une blessure grave, l'hôpital est son seul refuge et sa seule récompense. S'il est estropié, la mendicité ou une triste fin, provoquée par la misère et le désespoir, l'attendent, à moins que ses parents ne soient assez riches et assez bons pour le recueillir et l'entretenir, ce qui ne l'empêcherait pas de gémir sur ses coupables égarements.

Ainsi, que les jeunes gens, amoureux de combats sans but, se fassent militaires. La vie du Compagnon doit être une vie de paix, de travail et d'étude ; il faut que cela soit compris. Surtout dans le temps où nous sommes, nous devons nous unir, nous rapprocher plus que jamais ; ne sommes-nous pas les enfants de la même famille ? n'avons-nous pas la même origine, la même existence, la même fin comme hommes et comme travailleurs ? Qu'est-ce donc que la vie pour la si mal dépenser ? Nous ne sommes sur cette terre qu'un moment, et, au lieu de nous donner la main pour nous soute-

nir réciproquement, et marcher tous ensemble d'un commun accord à travers le monde, nous ne pensons qu'à nous repousser, qu'à nous avilir, qu'à nous tyranniser, qu'à nous détruire les uns les autres. D'où nous vient cette folie, cette rage inconcevable? Dans ce moment l'industrie est aux abois; chaque jour nos gains diminuent ; chaque jour notre subsistance augmente de prix, notre misère devient toujours plus grande, et notre avenir plus sombre et plus menaçant. Et nous, pour remédier aux maux qui nous touchent et à ceux que nous devons craindre, que faisons-nous? nous nous disputons, nous nous battons. Mais, en agissant ainsi, nous ne méritons vraiment pas le nom d'hommes; nous sommes même quelque chose au-dessous de la brute, et nous nous attirons forcément tout le mépris, toute la haine que l'on nous porte..... Mais non; nous reviendrons à des sentiments plus doux..... Nous ferons oublier nos tristes précédents : tout va changer; nos cerveaux chassent insensiblement les ténèbres, les erreurs, les préjugés qui les obstruaient, pour recevoir la lumière et la vérité : tout se débrouille. L'on comprend ou l'on s'apprête à comprendre bientôt que le morcellement et le tiraillement doivent nécessairement disparaître devant une association bien entendue. Comprenez tous, mes amis, qu'étant divisés nous sommes faibles et méprisés, et qu'en nous unissant nous serons forts et respectés, et que la misère n'osera plus approcher de nous. Unissons-nous donc.

Les Compagnons menuisiers, par exemple, forment deux Sociétés jalouses l'une de l'autre,

et se nuisent réciproquement. On le sait, les maîtres qui occupent des Devorants leur disent parfois : Si vous ne faites pas les travaux que je vous propose de telle sorte et à telle condition, je vais vous renvoyer de mon atelier et prendre de vos rivaux. Et ceux-là, effrayés des menaces des maîtres, se regardent en frissonnant et cèdent à leurs coupables exigences. Les maîtres qui occupent des Gavots usent des mêmes procédés et obtiennent les mêmes concessions. On les met ainsi en concurrence les uns avec les autres, et l'on obtient par ce moyen la baisse certaine de leur salaire. Qui ne le voit ! plus nous avançons, plus les ouvriers perdent de liberté et de puissance. Leur situation s'aggrave toujours, et, s'ils ne parviennent à s'entendre, ils manqueront bientôt d'un morceau de pain et d'un vêtement pour se couvrir. Les maîtres honnêtes devraient aussi ouvrir les yeux, et voir que l'antagonisme, que la lutte désespérée dans laquelle ils se plongent, les rend tous malheureux ; que, loin de diviser les ouvriers, ils doivent les unir et s'appuyer sur eux avec fermeté. Si leur base venait à manquer, ils ne pourraient rester debout : une force aveugle, irrésistible, les renverserait à leur tour sur la poussière.

Il faudrait de deux Sociétés de menuisiers n'en former plus qu'une. — Cela n'est pas possible, dira-t-on. — Eh ! pourquoi ? est-ce que les Compagnons des deux Sociétés ne sont pas des hommes les uns comme les autres ? J'ai beau les regarder de près comme de loin, je ne vois point de différence. Est-ce qu'ils n'ont pas tous les mêmes besoins et les mêmes intérêts ? Est-ce qu'ils ne souffrent pas des mêmes peines et des

mêmes misères? — Si, mais comment faire? laquelle des deux Sociétés doit-elle sacrifier ses principes, son *devoir* à l'autre? — Aucune. — Mais alors comment les réunir? — Voici un moyen. Il faudrait dire aux Compagnons du Devoir : Choisissez dans toutes les villes de France, parmi tous vos frères, dix ou quinze hommes sages et capables. Il faudrait dire aux Compagnons du Devoir de Liberté : Cherchez aussi parmi les vôtres un nombre égal d'hommes intelligents et bien intentionnés; et puis s'adressant aux deux partis : Les hommes dont vous avez fait choix de part et d'autre sont vos députés; qu'ils partent, qu'ils se réunissent dans une même ville, et là qu'ils se fassent législateurs, qu'ils joignent, qu'ils forment un faisceau de toutes leurs connaissances; qu'une constitution, que des lois, que des règlements, déterminant le sens des fêtes, des cérémonies, et les rapports des Compagnons entre eux, soient produits. Il y a déjà dans une Société une organisation très-avancée; il y a dans l'autre des choses qui sont loin d'être mauvaises. Rapprochez le bon des deux côtés, ajoutez en commun pour faire un tout parfait, s'il est possible, et si vous avez pu réussir à vous entendre, si votre œuvre collective est terminée à la satisfaction de tous, adoptez, jurez ce *nouveau Devoir*, et que les deux Sociétés n'en soient plus qu'une, vous aurez fait une belle journée.

Le mélange que je propose est difficile; mais il n'est pas impossible à des hommes à la hauteur de leur siècle, qui comprennent l'humanité et leur destination sur la terre. Ombres que nous sommes! pourquoi tant d'ambition? Cette

terre n'est qu'un court passage; bornons-nous à le rendre le plus doux, le plus agréable possible! semons-le de fleurs!

Il y a, outre les Compagnons, les Sociétaires de l'Union ou Révoltés [1]; je serais d'avis qu'on les appelât à s'unir à la masse pour ne former qu'un tout compacte et solide.

Ce que j'ai dit aux menuisiers, je le dirai également aux tailleurs de pierre, aux charpentiers, aux serruriers, car ils ont, chacun chez soi, un travail semblable à faire.

Si l'on était parvenu à liguer les hommes d'une même profession en un seul corps, on aurait beaucoup fait, mais il ne faudrait pas encore s'arrêter là; il faudrait alors s'entendre entre tous les corps d'état, et former une alliance intime et durable. A ce mot d'alliance, des membres de plusieurs Sociétés se recrieront, ils diront qu'ils ne veulent pas s'unir à des corps d'états où l'on peut se passer de connaissances profondes en architecture et en géométrie. Et pourquoi cette répugnance? tous les états ont leur genre de mérite, tous sont utiles.

Si les tailleurs de pierre unis aux charpentiers, aux couvreurs, aux plâtriers, aux menuisiers, aux serruriers, aux peintres-vitriers, élèvent les temples, les palais et les modestes logements du peuple, en confectionnant, qui les murs, qui les combles, qui la toiture, qui les plafonds, qui les boiseries et les fermetures, qui les ferrures sur lesquelles elles se meuvent,

[1] Je me sers du mot *révoltés* comme de ceux de Gavot et de Devorant. Ce sont tous des sobriquets qui ne doivent cependant formaliser personne.

qui les peintures et les vitrages? D'autres états apportent à la Société un tribut non moins puissant. N'est-ce pas le tanneur qui polit le cuir, le corroyeur qui le pare et l'adoucit, le bourrelier, le sellier, le cordonnier qui le façonnent en colliers, en brides, en selles, en souliers et en bottes? Que ferions-nous de nos chevaux si nous n'avions pas des harnais pour les vêtir et les atteler? Comment pourrions-nous marcher sur les pierres aiguës, sur les épines et les ronces, sur les neiges et les glaces des hivers, si nous n'avions point de chaussures à nos pieds? N'est-ce pas le charron qui fait la charrette qui roule sur le chemin, la charrue qui laboure nos champs, et tant d'instruments de travail dont l'agriculteur se sert pour le bien de tous? Ne sont-ce pas les forgerons et les maréchaux qui font l'essieu de la voiture, attachent un cercle de fer autour de sa roue, ferrent et soignent le cheval, font ou appointent la fourche et la bèche du paysan? Et les tisserands, et les tisseurs de tout genre qu'on a tant dédaignés! mais rien n'est plus utile. Il faudrait, sans eux, aller encore tout nu ou se couvrir d'une simple peau de bête; ce qui n'attesterait pas une bien haute civilisation.... Et le boulanger! lui qui passe la nuit à remuer la pâte et à cuire le pain qui chaque jour nous nourrit! ah! ne le maltraitons plus.....

Que ceux qui construisent, meublent, décorent les habitations des riches et des pauvres; que ceux qui, par leurs travaux secondent l'agriculture, l'industrie, les arts et le commerce; que ceux qui, par ce qui sort de leurs mains,

nous couvrent, nous parent le corps, les membres, les pieds et la tête; et ceux, enfin, qui travaillent aux substances alimentaires ou produisent les ustensiles propres à les recevoir, soient tous regardés comme des hommes utiles et comme des frères.

Que le titre de *Compagnon* ne nous divise plus; si, dans le vocabulaire de quelques Associations on voit dériver ce mot de compas, cette étymologie, quoique assez ingénieuse, n'est point admise par d'autres Associations qui s'en rapportent là-dessus au dictionnaire de l'Académie; ainsi, pour elles, le mot Compagnon vient de Compain, et veut dire manger, partager son pain avec un autre, veut dire Camarade, et à ce point de vue personne au monde ne peut leur contester le droit de s'appeler Compagnon.

Loin d'être les ennemis des Sociétés de Compagnons qui se sont formées et de celles qui se forment, aidons-les plutôt de nos conseils.

Que les mécaniciens, que les typographes, que les tailleurs, que tous les hommes qui travaillent pour satisfaire aux besoins de la grande société s'associent, si cela leur convient, et s'ils aiment à se parer du nom de la liberté, qu'ils s'en parent; ce nom est beau et appartient à tout le monde. S'ils aiment à se parer du nom du Devoir, qu'ils s'en parent encore; il n'y a que ceux qui comprennent bien leur Devoir qui soient vraiment dignes d'exercer leur droit. Ainsi, que l'on se pare du nom de Liberté ou de celui du Devoir, accueillons ceux qui se présentent sous de si beaux noms, s'ils sont surtout dignes de les porter. Que le Compagnonnage se grossisse, s'étende et se rende puissant;

qu'il soit l'école de la jeunesse et l'espoir des travailleurs : cela se peut, si nous le voulons bien.

Cessons, sans retard, d'appeler cliques ou race infernale, les membres de tel ou tel corps d'état; cette antipathie avait-elle pénétré en nous avant que nous eussions quitté le sol natal ? Est-ce que dans nos villes, est-ce que dans nos campagnes nous n'avons pas une égale estime pour notre cordonnier, pour notre maréchal, pour notre boulanger, pour notre tisserand, etc. ? N'aimons-nous pas tous nos voisins, quels que soient d'ailleurs leurs états ? Comme nous serions absurdes si nous les traitions de cliques, de race infernale à cause de la profession qu'ils exercent honnêtement. Ce n'est que sur le tour de France que cette triste manie nous prend; il faut nous en dépouiller, car elle nous nuit à tous et nous rend méprisables au plus haut point.

Ayant réuni les hommes d'un même état en un seul faisceau, il faut, je le répète, faire alliance entre tous les corps d'états; on pourrait, à des époques fixes, et au moins trois ou quatre fois par an, avoir, dans chaque ville, une assemblée générale, une espèce de congrès, dans lequel, chaque Société d'état différent, se ferait représenter par un ou deux députés pris dans son sein. Ces représentants de l'industrie et du travail réunis de la sorte, connaîtraient parfaitement les crises de tous les états et les misères de tous les individus qui les exercent, et porteraient à bien de maux des remèdes efficaces. Si un corps de métier souffre plus qu'aucun autre, le congrès s'en occupera, et saura, sans

violence aucune, équilibrer son gain avec sa peine.

Dans un temps comme celui ou nous sommes, temps où les ouvriers de la France, de l'Angleterre et de bien d'autres pays, sont également au bord d'un précipice, l'association que je demande est nécessaire, indispensable ici comme plus loin; les gouvernements eux-mêmes doivent la désirer, elle mettra un frein à la concurrence impitoyable qui détruit tant d'existences; elle sera la digue contre laquelle viendront se briser tant d'exploiteurs sans entraille et sans cœur qui, pour un peu d'or, sacrifient la vie de tant de leurs semblables. L'urgence d'une pareille association n'atteste pas, je le sais, la perfection des institutions pronées outre mesure qui régissent la grande société. Mais qu'importe! elle peut empêcher beaucoup de mal et être d'un puissant secours, en attendant qu'on nous donne mieux.

Les ouvriers ainsi associés, ayant remplacé le désordre par l'ordre, la guerre par la paix, la haine par l'amour, pourront cultiver leur intelligence et donner un libre essort à leurs plus hautes facultés; ils comprendront alors combien l'union est douce et puissante et influe sur le bien-être de chacun.

Tous voudront s'instruire, se perfectionner sur leur état et sur tout ce qui s'y rapporte; si l'on veut des concours on en aura, mais il ne s'agira plus de mettre aux prises le Compagnon d'une Société contre le Compagnon d'une Société rivale, car cela avait des conséquences que je vais signaler: quand deux Sociétés s'étaient défiées au travail, elles choisissaient aussitôt leurs concur-

rents. Comme on est homme de part et d'autre, comme les têtes sont également organisées, comme les écoles dans lesquelles on apprend l'architecture et le trait sont ouvertes pour tous sans distinction, on ne pouvait savoir d'avance de quel côté serait le vainqueur, et cependant, avant même que les concurrents fussent aux prises, on chantait victoire de toutes parts; chacun se croyait certain de conquérir la ville, et à défaut de la ville, une forte somme d'argent.

Eh! pourquoi cette confiance en vous-mêmes, ô ennemis? Le fanatisme est ici sans effet, car il ne s'agit pas d'une bataille physique et violente, mais d'une bataille intellectuelle où le calme et la patience peuvent beaucoup. Pourquoi donc cette prévention et cet orgueil? Pourquoi ce mépris pour vos adversaires qui sont pourtant des hommes comme vous? Qu'une Société ait vraiment la certitude de posséder, de son côté, l'homme le plus capable, le plus profond, elle peut encore ne pas gagner la partie. Les juges du concours peuvent être aveugles, corruptibles ou méchants, et mal juger : cela s'est vu bien des fois.—En 1773, l'Académie française proposa pour sujet, dans un concours de poésie : *le génie aux prises avec la fortune*. Laharpe et Gilbert concoururent; le premier remporta le prix, sa pièce fut jugée supérieure et couronnée, et pourtant cette pièce, si bien traitee alors, est aujourd'hui tombée dans l'oubli, tandis que celle du second est estimée comme un excellent morceau de poésie. Laharpe est rejeté du rang des poètes, et son énergique rival y occupe une place distinguée. L'Académie,

vous l'avez vu, donna gain de cause au pacha, au tyran de la littérature; il était passablement riche, il était haut placé dans la faveur : Gilbert était pauvre, il mourut dans un hôpital âgé de 29 ans, abandonné de tout le monde et méconnu; on lira, je crois, avec intérêt, ses adieux à la vie :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur la tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Adieu, champs que j'aimais, adieu, douce verdure,
Adieu riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Adieu pour la dernière fois!

Ah! puissent voir long-temps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée!
Qu'un ami leur ferme les yeux.

Pauvre Gilbert! qui ne s'attristerait sur son sort et sur l'aveuglement ou l'injustice dont il fut victime.

Ainsi, l'Académie, malgré tant de savants dont elle est composée, jugea mal. Ceux qui jugent les travaux des Compagnons peuvent mal juger aussi, et voilà pourquoi il ne faut, dans aucun cas, chanter victoire d'avance.

Ce qui m'indispose vraiment contre ces concours de société à société, c'est que le vainqueur est vanté sans mesure, élevé jusqu'au ciel, comparé à Dieu, pendant que son malheureux rival, malgré son talent bien reconnu, est flétri, traîné dans la boue, deshonoré à jamais. Voyant tant de honte échoir aux vaincus, per-

sonne ne veut s'avouer tel; malgré les experts, malgré leur jugement proclamé bien haut, partout on chante victoire, partout on apostrophe le parti adverse qui est traité on ne peut plus dûrement et plus salement. Des insultes, on passe aux voies de faits, on se bat, on se tue, non-seulement dans la ville où le concours a eu lieu, mais dans la France entière, et puis les gendarmes, et puis les magistrats interviennent et tout finit mal : de ces concours là, quoique ami de l'émulation et de la gloire, je n'en veux plus.

C'est au sein de chaque Société qu'il faut ouvrir des écoles, organiser des concours; alors, si celui qui aura le mieux fait a son nom gravé sur une plaque d'acier, celui qui en approchera le plus aura le sien gravé sur une plaque de fer : encourageons ceux qui font bien, encourageons ceux aussi qui font tous leurs efforts pour bien faire.

N'ayant plus de guerres à soutenir, notre activité se portera naturellement sur l'étude, n'ayant plus de frais de procédures et autres à supporter, nous pourrons fonder dans chaque ville des écoles en bon ordre, décorées de modèles et de plans proprement encadrés. Outre les dessins relatifs à notre état, ayons quelques beaux sujets d'histoire, les portraits des hommes illustres que tous les temps doivent révérer, et des vues de villes et de paysages qui rappellent sans cesse à nos yeux et à notre esprit les beautés de l'art et celles de la nature. On pourra posséder aussi une petite bibliothèque dans laquelle figureront, chez les tailleurs de pierre, les charpentiers et les menuisiers, de bons traités d'architecture, de géométrie et de trait où

les Compagnons les plus intelligents et les plus avancés puiseront des connaissances qu'ils devront communiquer à tous leurs confrères. Il faudra aux ébénistes des modèles de meubles, aux serruriers des traités d'ornements, aux tanneurs, aux corroyeurs, aux chamoiseurs, aux cordonniers, aux peintres, aux teinturiers des traités de chimie et autres livres où ils trouveront des procédés avantageux; les maréchaux ont à se verser dans les études du vétérinaire; enfin, chaque corps d'état prendra les ouvrages spéciaux qui lui conviendront plus particulièrement.

Il ne faudrait pas encore s'arrêter là, l'intelligence ne serait pas satisfaite de si peu : une fois qu'elle s'ouvre elle veut tout connaître. Il nous faudra d'autres livres et je crois pouvoir vous les indiquer : le *Discours sur l'Histoire Universelle*, par Bossuet, où nous pourrons voir comment les grands empires de l'antiquité se sont renversés les uns sur les autres; l'*histoire de notre pays*, car elle nous touche de près; une *géographie* de quelque étendue qui nous fera comprendre la grandeur du globe, ses variétés et ses transformations physiques, politiques et morales; un *dictionnaire géographique* et un *dictionnaire de la langue française* : le premier nous dira où sont situées telles et telles villes, quelles sont leurs beautés, leurs produits, leurs revenus, leurs administrations et combien leur population est forte; le second nous donnera l'étymologie des mots de notre langue et leur véritable signification. Une bonne *encyclopédie* est une œuvre qui coûte cher, mais une association de jeunes gens

économes et laborieux pourrait facilement se la procurer; on trouverait là des notions concises sur les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la géologie, la botanique, l'agriculture, les machines, les arts et métiers, la philosophie, la littérature, etc., etc. On raisonne, dans un tel ouvrage, sur toutes choses, et chaque Compagnon pourrait y étudier ce qui conviendrait plus particulièrement à ses goûts où à ses intérêts. On connait plusieurs encyclopédies, celles que dirigent MM. Pierre Leroux et Jean Reynaud, est un monument incomparable; on n'apprécie nulle part avec autant de savoir et de sagesse les hommes et les choses; mais les parties abstraites et métaphysiques de ce bel ouvrage, ont un développement immense, et ce qui nous intéresse le plus en a souvent trop peu. Cette encyclopédie, si digne d'être recherchée des penseurs et des philosophes, est trop savante pour nous. Celle que l'éditeur Courtin a publiée, nous conviendrait, je crois, beaucoup mieux.

Ajoutons aux livres déjà cités quelques ouvrages littéraires, ceux qui frappent l'imagination, élèvent la pensée, forment le goût et délassent, tels que l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, l'*Enéide* de Virgile, la *Jérusalem délivrée* du Tasse, le *Paradis perdu* de Milton, le *Télémaque* de Fénélon, les *Chefs-d'œuvre dramatiques* de Corneille, de Racine, de Molière, de Voltaire, de Ducis; quelques morceaux de Boileau et de Lafontaine, de Jean-Jacques Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre.

Il est bon de connaitre les grands écrivains qui ne sont plus, mais il ne faut pas ignorer

les vivants; on pourrait trouver dans l'un de ces ouvrages que l'on nomme *leçons de littérature* des morceaux de prose et de vers, extraits des œuvres de Châteaubriand, de Béranger, de Lamartine, de Casimir Delavigne, de Victor Hugo, de George Sand, etc. Comme il n'est pas bon de rester tout-à-fait étranger au mouvement de notre époque, ayez quelques écrits politiques sortis des plumes les plus puissantes : les *Paroles d'un Croyant* et le *Livre du Peuple* de M. Lamennais, les *Dialogues de maître Pierre* de M. Cormenin, le *Dictionnaire politique* de Garnier Pagès, l'*Inauguration de la statue de Guttemberg* de M. Aug. Luchet. Ajoutons à tout cela, pour terminer, un ouvrage moral, savant, mais simple, mais varié et orné de dessins et vendu au prix le plus modique, dont le nom est : *Magasin Pittoresque*. Vous aurez formé une bonne bibliothèque, appartenant à la Société, où les Compagnons pourront passer leurs instants de loisir, et puiser de nombreuses connaissances qu'ils se communiqueront les uns les autres.

L'homme du peuple, cela se voit encore quelquefois, boit, s'enivre, s'abrutit et perd les instants les plus précieux. Il est encore livré à un mal dont les riches étaient jadis atteints. Oui, les riches se grisaient, sans en excepter même les rois; mais l'éducation les a guéris de ce mal-là; ils ont remplacé ce plaisir de la brute par des plaisirs plus réels et mieux sentis. Nous ne prétendons pas courir après des plaisirs trop coûteux, il en est à notre portée. Le changement qui s'est fait en un sens chez les riches se fera aussi chez le peuple; il remplacera ses

plaisirs par d'autres plaisirs. Au reste, on s'aperçoit chaque jour de la décroissance de l'ivrognerie.

L'homme ignorant voit tout avec indifférence; l'ennui le suit presque toujours et partout, il lui faut des distractions toutes matérielles et bruyantes.

L'homme vraiment instruit voit tout avec intérêt; tout l'attache, tout lui parle un langage qu'il comprend : les cieux, la terre et les eaux; les travaux des hommes, et ceux de la nature; la construction symétrique de l'architecte, le marbre animé du statuaire, la toile vivante du peintre, les sons harmonieux du musicien, les chants sublimes du poète; une machine, un tissu, un ruisseau, un arbre, un oiseau, un caillou, une plante, une insecte, un brin d'herbe: tout lui parle un langage mystérieux, tout lui sourit, le captive et le charme.

Celui qui sait lire dans un livre trouve souvent de douces émotions et des transports d'enthousiasme; celui qui n'y sait pas lire, c'est autre chose. Il n'y voit que du blanc et du noir, et rejette bien vite ce grimoire auquel il ne comprend rien. Cela m'amène à conclure que l'homme instruit voit mille choses dans la nature que l'homme ignorant ne peut point voir.

Croyez-moi, mes amis, unissons-nous, instruisons-nous: un voile épais couvre nos yeux, il tombera; et puis, dans le monde, rien ne pourra nous être étranger : tout parlera à notre intelligence, à notre âme, à notre cœur, et nous sentirons par tous les sens.

La collection des livres dont je vous ai parlé ne coûtera pas très-cher, trois ou quatre cents

francs peut-être. Dans une seule bataille, dans un seul procès, vous avez souvent dépensé davantage. Ce sera bien beau, quand vous aurez réuni dans une seule et grande salle une école, un musée, une bibliothèque: les fils des entrepreneurs, ceux des simples artisans et des paysans, viendront en foule chez vous; tous voudront s'instruire et puiser, à la source de vos connaissances, la moralité, le savoir et le bonheur.

Je recommande la sobriété; mais vous devez cependant vous réunir quelquefois et partager la joie commune du banquet. Il faut des distractions, il faut des plaisirs de différents genres; il faut cultiver et soigner son esprit, sans pour cela délaisser le corps et le faire souffrir.

Compagnons du Tour de France, travailleurs laborieux, gravez dans votre cœur des paroles sorties du cœur de l'un de vos frères. L'union que je demande, puissiez-vous la réaliser! elle sera le prélude d'un changement profond dans l'esprit, dans les mœurs, dans la vie, non-seulement d'une classe d'individus, mais dans la vie d'un grand peuple. Unissez-vous, personne ne peut calculer toute la portée du bien que vous pourrez vous faire, et ce bien s'étendra sur l'humanité.

FIN.

NOMS DES COMPAGNONS,

DES AFFILIÉS ET DES MAITRES

Qui, dans différentes villes du tour de France, ont souscrit, en 1841, à la seconde Edition du Livre du Compagnonage.

PARIS.

Machabée, *dit* Avignonais la Sagesse, C.. P.. de 1787; — Bonifay, *dit* Nantais le Cœur fidèle (initié); — Loquifie, *dit* Bordelais le Décidé, C.. P.. T.. de Toulouse, 1814; D.·. G.·. T.·. de Montpellier, 1817; — Foucaud, *dit* Nantais la Fidélité, D.·. G.·. T.·. de Marseille, 1818; — Roussillon, *dit* Vivarais le Solide, D.·. G.·. T.·. de Montpellier, 1821; — Mazel, *dit* Maconnais l'Ami des Arts, D.·. G.·. T.·. de Montpellier, 1822; — Vedrines, *dit* Rouergue la Fidélité, C.. P.. T.. de Rochefort, 1822; D.·. G.·. T.·. de Nantes, 1823; — Perdignier, *dit* Avignonais la Vertu, D.·. G.·. T.·. de Lyon, 1828; — Gras, *dit* Parisien l'Ami des Arts, D.·. G.·. T.·. de Nantes, 1840; — Salles, *dit* Sommières la Victoire; — Bal, *dit* Percheron sans Quartier; — Jacquet, *dit* Saint Peray le Cœur Fidèle; — Perrard, *dit* Dauphiné le Conquerant; — Cole, *dit* Vivarais la Fleur de Laurier; — Armery, *dit* Clermont le Bien Aimé; — Michelin, *dit* Châlonnais le Bien Aimé, P.. C.. P.. d'Avignon, 1817; — Izar, *dit* Castelnaudary la Prudence; — Gesse, *dit* Bourguignon la Violette; — Dugas, *dit* Vivarais le Flambeau d'Amour, P.. C.. P.. de Tours, 1826; — Chanona, *dit* Nantais le Cœur aimable, officier au 35e; — Romanel, *dit* Dauphiné Pret à Bien Faire; — Coulanc, *dit* Châlonnais Bon Accord, P.. C.. P.. de Marseille, 1826; — Piaget, *dit* Suisse le Laurier, C.. P.. T.. de Rochefort, 1829; — La Violette, *dit* Limousin Franc Cœur; — Miraud, *dit* Bayonnais l'Esperance; — David, *dit* Rouergue la Belle Conduite; — Lebreton, *dit* Vanois le Corinthien; — Jean, *dit* Corse Bon Accord; — Caussal, *dit* Bordelais le Cœur Constant, P.. C.. P.. d'Auxerre,

833; — Cheze, *dit* Limousin Va de Bon Cœur; — Abadie, *it* Gascon Bon Accord; — R.che, *dit* Vivarais la Palme es Beaux-Arts, P.. C.. P. d'Auxerre, 1835; — Baray, *dit* rtois le Modèle de l'Amitié; — Perlat, *dit* Béarnais l'Ami s Arts; — Giraud, *dit* Nantais Franc Cœur, P.. C.. P.. de oulouse, 1837; — Laplagne, *dit* Béarnais la Clef des Cœurs; - Angirani, *dit* Chateau Renard le Bien Aimé, P.. C.. P.. e Chalons, 1840; — Godfirnon, *dit* Tourangeau la Franchise; - Huguenin, *dit* Vaudois le Décidé; — Horace, *dit* Chambery Palme de la Gloire; — Bancillon, *dit* Gevaudan Sans Façon, .. C.. P.. de Chalons, 1838; — Ceral, *dit* Piémontais le Souen du Devoir de Liberté, P.. C.. P.. d'Auxerre, 1839; — Siiou, *dit* Rennois le Flambleau d'Amour; — Oursel, *dit* Beauron la Fidélité; — Halaric, *dit* Montpellier l'Emploi du emps; — Martareche, *dit* Vivarais la Fidélité, P. C.. P.. de hartres, 1840; — Dupesant, *dit* Béarnais Va de Bon Cœur; - Viggizhof, *dit* Parisien la Rose d'Amour; — Trupin, *dit* yonnais la Clef des Cœurs; — Boutreux, *dit* l'Angevin le ésolu; — Lacombe, *dit* Périgord le Cœur Fidèle; — Gillet, *dit* vignonais le Bien Aimé du Tour de France; — Rallier *dit* anois l'Ami du Trait; — Chavanat, *dit* Lyonnais la Bonne ond ile; — Dugat, *dit* Bordelais l'Ami du Trait; — Barbier ls, *dit* Bordelais le Bien Aimé; — Balmadier, *dit* Gevaudan le outien du Beau Devoir de Liberté; — Chaperon, *dit* Vivarais Cœur Fidèle; — Chaudier, *dit* Vivarais le Cœur Content (de ..Peray); — Anastay, *dit* Languedoc; — Torel, *dit* Sainonge; — Castaing, *dit* Beauc r n; — Roques, *dit* Rouergue; - Couleau, *dit* Vivarais; — Baché, *dit* Forezien; — Bezounet, *it* Bugiste; — Poyé, *dit* Fontainebleau; — Ch r es, *dit* Saintrieuc; — Verrier, *dit* Vivarais (de Saint-Peray); — Breton, *it* Corse; — Pervel, *dit* Vivarais; — Bressaudier, *dit* l'Anoumois; — Richard, *dit* Lyonnais; — Turin, *dit* Provençal; - Sourbay, *dit* Beaugency (S ; — David, *dit* Grenoblois; — atteaux, *dit* Parisien; — Laurent, *dit* Bourguignon; — Boun, *dit* Gevaudan; — Clément, *dit* l'Angoumois; — Mozard, *it* Vivarais; — Chambaud, *dit* Valence; — Duverger, *dit* Tourangeau; — Duc-Haurie, *dit* Béarnais; — Grippe, *dit* Roelais.

AUXERRE.

Iusinchi, *dit* Corse la Fidélité, P.. C.. P. d'Auxerre, 1841; · Plantier ainé, *dit* Viennois l'Ami des Arts; — Brunereau, *it* Bordelais l'Ami de l'Union, P.. C.. P. d'Auxerre, 1840, . C.. T.. 1841; — Salgues, *dit* Gevaudan Franc Cœur; — ndré Camille, *dit* Gévaudan l'Ami de l'Union; — Deniau, *dit* ois le Flambeau d'Amour; — Deflorini, *dit* Suisse le Pensif;

— Michel Victor, *dit* Provençal Franc Cœur; — Ducros, *dit* Nimois l'Ami de l'Union; — Tuffery, *dit* Nimois le Bien Aimé du Beau Tour de France; — Fabre, *dit* Castre; — Doncel, *dit* Manceau; — Plantier jeune, *dit* Viennois; — Robin, *dit* Bourguignon; — Launay, *dit* Blois; — Vallain, *dit* Lyonnais; — Petint, *dit* Lorrain; — Gaveau, *dit* Bourguignon; — Faivre, *dit* Franc Comtois.

Lefaix, *dit* Rennois la Prudence, S.. C. T.. de Béziers et de Montpellier, 1833 et 1834; — Jannin, *dit* Bourguignon le Bon Soutien des Couleurs du Devoir de Liberté, S.. C.. T.. de Béziers et de Toulouse, 1837 et 1838; Bondet, *dit* Bourguignon.

CHALONS.

Guiraud, *dit* Marseillan le Cœur Aimable, P.. C.. P.. de Châlons, 1841; — Clada, *dit* Corse Franc Cœur, S.. C.. T.. de Chalons, 1841; — Blanchet, *dit* Dauphiné sans Façon; — Rainal, *dit* Mande le Cœur Aimable; — Lusinchi, *dit* Corse la Rose d'Amour (S); — Taris, *dit* Bordelais l'Exemple de la Sagesse; — Dupin, *dit* l'Augenais le Flambeau d'Amour, P.. C. P.. de Châlons, 1839; — Poulenas, *dit* Vivarais le Trait de la Sagesse; — Humbert, *dit* Joli Cœur de Châlons, Compagnon Etranger (T); — Loubet, *dit* Comtois le Cœur Aimable; — Gerde, *dit* Beauceron le Cœur Aimable; — Didérinal, *dit* Nivernais; — Vincent Liozon, *dit* Vivarais.

Goutille, *dit* Châlonnais l'Estime des Vertus, D.·. G.·. T.·. de Lyon, 1833; — Goutille, *dit* Châlonnais Franc Cœur (S); — Cornetto, *dit* Piémontais l'Estime des Vertus du Beau Tour de France, C.. P.. T.. de Châlons; — Materon, *dit* Provençal la Bonne Conduite, P.. C.. P.. de Châlons, 1839; — Pernet, *dit* Chalonnais le Bien Aimé (S); — Chalmeton, *dit* Vivarais le Laurier d'Honneur, S.. C.. T.. de Châlons, 1839; — Filibert, *dit* Châlonnais le Corinthien; — Keck, *dit* Chalonnais le Bon Accord (S); — Hervoi, *dit* Nantais la Sagesse, C.. P.. T.. de Chalons, 1828; — Lisot, *dit* Châlonnais; — Dubief, *dit* Châlonnais; — Barbier, *dit* Dijonnais.

CLERMONT.

Bellot, *dit* Clermont le Cœur Sincère (initié); — Marche, *dit* Clermont la Douceur, D.·. G.·. T.·. de Lyon, 18?7; — Gaudel, *dit* Clermont le Cœur Fidèle, D.·. G.·. T.·. de Nantes, 1834; — Larvergne, *dit* Clermont le Résolu, D.·. G.·. T.·. de Montpellier, 1825; — Robert, *dit* Clermont le Cordon Bleu (S); — Téveuet, *dit* Vivarais le Plaisir des Dames, C.. P.. T.. de Nimes, 1803; — Croizier *dit* Clermont la Clef des Cœurs; — Nebodon, *dit* Clermont le Bon Accord, P.. C.. P.. de Mont-

pellier, 1838; — Coidon, *dit* Clermont la Fidélité; — Bonneton, *dit* Clermont la Sagesse; — Sorange, *dit* Clermont le Cordon Bleu (S); — Tévenon, *dit* Clermont le Laurier d'Honneur; — Simon Romeuf, *dit* Clermont; — Chardondit, *dit* Clermont le Cœur Royal, D.·. G.·. T.·. de Nantes, 1827 (S); — Dumaut, *dit* Clermont le Cœur Sincère; — Bonty, *dit* Clermont le Bien Aime; — Emy, *dit* Clermont Prêt à Bien Faire.

LYON.

Soulcier, *dit* Bedarieux l'Exemple de la Sagesse, D.·. G.·. T.·. de Lyon, 1841; — Lucas, *dit* Bressan la Bonne Conduite, S.. C.. T.. de Lyon, 1841, P.. C.. P.. de Marseille, 1836 (initie); — Prunier, *dit* Rumilli le Cœur Aimable; — François-Louis Martin, *dit* Vaudois l'Ami de la Liberte; — Saint-André, *dit* Gascon l'Ami de la Gaité; — Dufon, *dit* Bordelais la Vertu; — Scelo *dit* Lorian l'Ami des Arts; — Bascon, *dit* Bedarieux l'Ami des Arts; — Vansillon, *dit* Gevaudan la Sagesse; — Belaigou, *dit* Rouergue l'Exemple de la Sagesse; — Phili, *dit* Dupuis l'Ami du Trait; — Chareau, *dit* Nantais Prêt à Bien Faire; — Raynaud, *dit* Lyonnais le Soutien du Devoir de Liberté; — Rousset, *dit* Vivarais la Vertu; — Daurelle, *dit* Rouergue la Rose d'Amour; — Piattoly, *dit* Corse l'Ami de l'Honneur; — Smitter, *dit* Corse le Franc Cœur.

Claude-Marie, *dit* Chablaisien; — Michelin, *dit* Bourguignon; — Fournier, *dit* Americain; — Nouaillagues, *dit* Limousin; — Combe, *dit* Vivarais; — Martin-Simon, *dit* Dupuis; — Michel, *dit* Lunel; — Figon, *dit* Vivarais; — Guitard, *dit* Bourguignon; — Mougin, *dit* Lorrain; — Daniel, *dit* Lorrain; — Manarache, *dit* Clermont.

Sauvageon, *dit* Lyonnais l'Ami du Trait, P.. C.. P.. d'Avignon, 1824, père et fils (initiés); — Sixte, *dit* Lyonnais Belle Cour, C.. P.. T.. de Châlons, 1803 (initie); — Castel, *dit* Bordelais l'Estime des Vertus, P.. C.. P.. de Lyon, 1832, et D.·. G.·. T.·., 1834; — Dupuis, *dit* Vivarais la Sagesse, D.·. G.·. T.·. de Nantes, 1831; — Roubaud, *dit* Bressant le Résolu (initie); — Bordeau, *dit* Avignonais le Cœur Fidèle, C.. P.. T.. de La Rochelle, 1835, S.. C.. T.. de Bordeaux, 1836 (initié); — Legrand, *dit* Beauceron sans Façon, P.. C.. P. et S.. C. T.. de Toulouse, 1834, D.·. G.·. T.·. de Marseille, 1837; — Lavignière, *dit* Bressant l'Ami de la Gaite, P.. C.. P.. de Bordeaux, 1835 (initie); — Ballet, *dit* Bugiste le Cœur Sincère, P.. C.. P. de Nimes, 1834, D.·. G.·. T.·. de Bordeaux, 1836; — Negrin, *dit* Bugiste la Violette; — Simetière, *dit* Rochelais le Cœur Sincère; — Buffas, *dit* Vivarais le Cœur Aimable; — Rougeot, *dit* Châlonnais la Vertu, P.. C.. P.. de Lyon, 1836; — Gauthier, *dit* Dauphiné l'Union, P.. C.. P.. de Nimes, 1838;

— Moulivier, *dit* Lyonnais sans Rémission, P.. C.. P. de Chartres, 1837; — Renard, *dit* Comtois la Couronne de Laurier; — Jean Desseaux, *dit* Vivarais.

Souscripteurs Serruriers.

Jaquiez, *dit* Chablaisien la Préférence; — Cogniet, *dit* Lyonnais l'Ami de la Liberté.

Prints, *dit* Alsacien; — Pegnriers, *dit* Bedarieux; — Muray, *dit* Comtois; — Forel, *dit* Dauphiné; — André-Antoine, *dit* Alsacien; — Téger, *dit* Alsacien.

AVIGNON.

Siadoux, *dit* Comtois la Fidélité, P..C.. P.. d'Avignon, 1841; — Pradier, *dit* Toulousin la Pensée; — Buc Jean-François, *dit* Languedoc le Soutien Fidèle; — Valentin, *dit* Berry la Rose Couronnée; — Martin, *dit* Bedarieux la Belle Conduite; — Tampier, *dit* Lyonnais la Fidélité; — Sicard, *dit* Provençal le Cœur Sincère.

Pouzain, *dit* Dauphiné; — Antoine-Jean-Jean, *dit* Rouergue; — Canol, *dit* Provençal; — Matias, *dit* Mâconnais; — Cholavaul, *dit* Vivarais; — Doux, *dit* Lyonnais; — Viguet, *dit* Perpignan; — Valentin, *dit* Dauphiné; Fournier, *dit* Toulonnais; — Auguste, *dit* Dauphiné; — Tivelet, *dit* Montpellier.

Ponçon, *dit* Avignonais le Tranquille (initié); — Balein, *dit* Vivarais la Tendresse, C.. P.. T.. de Nantes, 1811; — Billot, *dit* Bordelais la Prudence, S.. C.. T.. de Nîmes, 1822; — Doriate, *dit* Châlonnais le Cœur Aimable; — Angirani, *dit* Provençal le Dorique; — Jayet, *dit* Avignonais la Belle Conduite; — Charles Monier, *dit* Avignonais la Rose d'Amour.

MARSEILLE.

Louis-Pierre, *dit* Marseillais le Franc Cœur, S.. C.. T.. de Bordeaux, 1839, D.·. G.·. T.·. de Marseille, 1841; — Chardeyron, *dit* Bugiste l'Amour Fidèle, P.. C.. P.. de Lyon, 1835, D.·. G.·. T.·. de Marseille, 1838; — Ferdinand, *dit* Messin la Gaîté; — Quinsac, *dit* Clermont l'Immortel Souvenir; — Debat, *dit* Mâconnais le Cœur Aimable; — Fisquet, *dit* Frontignan le Triomphe d'Amour.

Emond, *dit* Bourguignon; — Gerbillet, *dit* Bourbonnais; — Giraud, *dit* Provençal; — Bayssade, *dit* Montauban; — Joly, *dit* Bressant; — Maurin, *dit* Dauphiné.

Hervé, *dit* Poitevin le Flambeau d'Amour, P.. C.. P.. de Toulouse, S.. C.. T.. et D.·. G.·. T.·. de Nîmes, 1821; — Gavaudo, *dit* Rouergue Bon Accord, S.. C.. T.. de Marseille,

1835; — Artaud, *dit* Marseillais le Cœur Aimable; — Daumas, *dit* Grasse la Constance.

NIMES.

André, *dit* Chambéry sans Crainte, P.. C.. P.. de Nimes, 1841; — Fouquere, *dit* la France l'Ami du Trait, P.. C.. P.. de Chartres, 1835, S.. C.. T.. de Nimes, 1840 (initié); — Pascal, *dit* Clermont Franc Cœur, S.. C.. T.. de Lyon, 1837, D.·. G.·. T.·. de Marseille, 1839, etc.; — Donat, *dit* Comtois le Cœur Fidèle; — Maire, *dit* Franc Comtois la Fidélité, P.. C.. P. de Nimes, 1840, S.. C.. T.., 1841; — Bruny, *dit* Provençal la Sagesse; — Mercier, *dit* Bugiste le Serment de Fidélité, S.. C.. T.. de Nimes, 1840; — Schlichthoerulen, *dit* Alsacien la Fidélité, S.. C.. T.. de Marseille, 1840; — Guyon, *dit* Clermont sans Façon; — Brassier, *dit* Clermont le Bien Aimé du Tour de France.

Mercier, *dit* Bugiste; — Bancillon, *dit* Gevaudan; — Bouffard, *dit* Bedarieux; — Ollier, *dit* Bedarieux; — Garnier, *dit* Mâconnais; — Guerimand, *dit* Dauphiné; — Foucherand, *dit* Grenoblois; — Rochat, *dit* Grenoblois; — Vialla, *dit* Dauphiné; — Delon, *dit* Languedoc; — Vialla, *dit* Beziers; — Bastide, *dit* Toulonnais; — Mounier, *dit* Quercy; — Lebel, *dit* Picard; — Lagriffe, *dit* Gascon; — Fieu, *dit* Albigeois; — Barbier, *dit* Nimois; — Louis François, *dit* Nimois; — Mouton, *dit* Dauphiné; — Jost, *dit* Lorrain; — Cochard, *dit* Lyonnais; — Soulier, *dit* Montauban; — Bru, *dit* Toulousain; — Descourvier, *dit* Comtois; — Masse, *dit* Dauphiné; — Banlouis, *dit* Rouergue; — Toucas, *dit* Provençal; — Pascal, *dit* Montpellier; — Ravel, *dit* Provençal; — Bévengut, *dit* Vivarais; — Lauriac, *dit* Bedarieux; — Roustan, *dit* Beaucaire.

Rey, *dit* Vivarais la Sagesse, D.·. G.·. T.·. de Lyon, 1814; Barbier, *dit* Messin la Fidélité, S.. C.. T.. de Nimes, 1821; — Bechard, *dit* Nimois le Flambeau d'Amour, P.. C.. P.. de Rochefort, 1823; — Jacolon, *dit* Nimois le Cœur Aimable, D.·. G.·. T.·. de Lyon, 1824; — Dupuis, *dit* Lorine la Fidélité, S.. C.. T.. de Montpellier, 1826, etc.; — Roussou-Dejardin, *dit* Languedoc Va de Bon Cœur, S.. C.. T.. de Blois, 1826; — Floen, *dit* Nimois la Rose d'Amour; — Durand, *dit* Nimois le Cœur Sincère; — Lauron Louis, *dit* Nimois la Victoire; — Lemoine, *dit* Nantais la Réjouissance, P.. C.. P.. de Nimes, 1826; — Tuefferd, *dit* Montbéliard le Bien Aimé; — Teurc, *dit* Languedoc la Fidélité; — Chaillot, *dit* Vivarais la Bonne Conduite; — Lange, *dit* Nimois la Gaîté; — Blanchet, *dit* Gênois la Fidélité; — Maury, *dit* Languedoc; — Alouet; — Raval, *dit* Nimois; — Ferlin, *dit* Nimois; — Fasquelle Stanislas; — Vebert Charles, *dit* L'Allemand.

Souscripteurs Serruriers.

Chabanel, *dit* Forézien Va de Bon Cœur, P.. C.. P.. de Nimes, 1841 ; — Bland, *dit* Vaudois la Sagesse, S.. C.. T.. de Nimes, 1840, — Oulier, *dit* Pezenas la Constance ;— Hédiard, *dit* Parisien la Gaîté, P.. C.. P.. de Nimes, 1840, S.. C. T.., 1841 ; — Canthe, *dit* Bordelais Va de Bon Cœur ; — Millioud, *dit* Genevois l'Ile d'Amour ; Muler, *dit* Alsacien l'Esperance; — Rouboul, *dit* Vivarais la Fidelité.

Routier, *dit* Bourguignon ; Henri, *dit* Languedoc ; — Dumas, *dit* Forezien ; — Boisson, *dit* Vigan ; — Jacquemin, *dit* Comtois ; — Mazoyer, *dit* Lyonnais ; — Delhomme, *dit* Vivarais; — Maunier, *dit* Dauphiné ; — Miral, *dit* Rouergue ; — Schnee, *dit* Alsacien ; — Jaedé, *dit* Alsacien ; — Schéron, *dit* Alsacien; — Bayou, *dit* Forézien ; — Bonifland, *dit* Rochelais ; — Visconte, *dit* Dupuis ; Jean, *dit* Languedoc.

Bourely, *dit* Sommière l'Ami des Arts, P.. C.. P.. de Lyon, 1827, D.·. G.·. T.·. 1828, S.. C.. T.. 1829, etc. ; — Guibal, *dit* Vigan Prêt à Bien Faire ; — Lanot, *dit* Nimois le Vainqueur ; — Bournet, *dit* Vaudois la Rose ; — Jonas, *dit* Bayonnais la Fidélité, P.. C.. P.. de Nimes, 1834, S.. C.. T.. de Lyon, 1835, etc ; — Monet, *dit* Vivarais la Pensée, P.. C.. P.. de Nimes, 1830 ; — Colet, *dit* Dauphiné la Rose d'Amour ; — Nogaret, *dit* Languedoc la Clef des Cœurs, P.. C.. P.. de Lyon, 1840 ; — Colet, *dit* Tourangeau le Beau Tour de France ; — Chabanel, *dit* Forézien la Clef des Cœurs ; — Poquet, *dit* Montpellier le Difficile à Connaître.

MONTPELLIER.

Lamy, *dit* Bugiste le Cœur Fidèle, P.. C.. P.. de Montpellier, 1841 ; — Souchay, *dit* Beaugency le Cœur Sincère, P.. C.. P. de Lyon, 1838, D.·. G.·. T.·. de Montpellier, 1840 ; — Guyennet, *dit* Comtois le Bien Aimé du Tour de France, S.. C.. T.. de Montpellier, 1841 ; Baret, *dit* Fléchois la Fidélité ; — Jean-Baptiste Pascal, dit Clermont le Résolu ; — Boivirant, *dit* Lyonnais le Bien Aimé du Brillant Tour de France ; — Boué, *dit* Grenade la Belle Conduite ; — Ramus, dit Dauphiné Bon Accord ; — Petit, *dit* Belge le Serment de Fidelité. P.. C.. P.. de Nimes, 1839 ; — Billet, *dit* Lyonnais la Constance (S) ; — Jourdan, *dit* Orange le Beau Tour de France ; — Rosier, *dit* Nancy le Serment de Fidélité ; — Miquel, *dit* Bedarieux le Laurier d'Honneur.

Verguier, *dit* Lunel ; — Seignan, *dit* Bordelais ; — David, *dit* Provençal ; — Cumyne, *dit* Espagnol ; — Audant, *dit* Provençal ; — Peoux, *dit* Rouergue ; — Gabaudan, *dit* Languedoc.

Pascal Constant, *dit* Corsois la Musique, P.. C.. P.. de Montpellier, 1833; — Mauris, *dit* Clermont l'Ami des Arts, P.. C.. P.. d'Avignon, 1835; — Pigeon, *dit* Vivarais la Victoire d'Amour; Béladez, dit Celois Franc Cœur.

BÉZIERS.

Petit, *dit* Béziers la Rose d'Amour, D∴ G∴ T∴ de Lyon, 1817; — Gaudin, *dit* Dauphiné le Cœur Fidèle, P.. C.. P.. de Béziers, 1821; — Laplanche, *dit* Lyonnais le Chapiteau, S.. C.. T.. de Béziers, 1809; — Chiffre, *dit* Albigeois le Tranquille; — Durand Philippe, *dit* Béziers le Décidé; — Jean Durand, *dit* Béziers la Prudence; Pascal Joseph, *dit* Béziers le Cœur Fidèle; — Carrière, *dit* Languedoc le Laurier, S.. C.. T.. de Béziers, 1839; — Molon, dit Moissac la Belle Conduite; — Guillaume, *dit* Rochelais l'Immortel Souvenir, P.. C.. P.. de Béziers, 1839.

Rennois Franc Cœur; — Franc Comtois l'Union; — Parisien Sans Regret; — Rouergue le Soutien; — Alsacien la Prudence; — Pastre, *dit* Bédarieux la Sagesse; — Arnaud, *dit* Vivarais la Sagesse; — Chabert, *dit* Bédarieux le Bien Aimé; — Combe, *dit* Bédarieux Bon Accord; — Berbier, *dit* Bédarieux le Conquérant; — Cabrielle, *dit* Languedoc la Victoire.

Taillotte, *dit* Dauphiné; — Day, *dit* Vaudois; Bertrand, *dit* Bourbonnais; — Bonnard, dit Vivarais; — André, *dit* Chambéry; — Halaric, *dit* Carcassonne; — Cousteau, *dit* Languedoc; — Ayait, *dit* Bayonnais; — Erpéron, *dit* Languedoc; — Poujol, *dit* Languedoc; — Serignar, *dit* Rouergue; — Valetta, *dit* Bédarieux; — André Suot; Costaud, *dit* Toulonnais; — Raze, *dit* Comtois; — Brunet, *dit* Provençal.

François Birot; — Louis Birot; — François Jay; — Etienne Mangiu; — Antoine Millet; — Jean Durand; — Martin; — Soulage jeune; — Froissac; — Bouleraud; — Chabert; — Tores Cadet, — François Pagès; — Rigal-Laplanche aîné; — Adelle Murat; Boyer Jean; — Laissac François.

Meyneau, docteur médecin, — Combe aîné; — Gase, cafetier; — Thomas Charles; Board Hippolyte; — Bartez; — Carbonnelle.

TOULOUSE.

Antoine Vaché, *dit* Dauphiné le Bien Aimé, P.. C.. P.. de Toulouse, 1841; — Fouet Esaü, *dit* Albigeois l'Estime des Vertus, P.. C.. P.. de Chartres, 1839 S.. C.. T.. de Nantes, 1840, initié; — Bouchardy, *dit* Chambéry l'Immortel Souvenir, P.. C.. P.. de Toulouse, 1840; — Alexis Sylvain, *dit* Bayonnais.

BORDEAUX.

Massip, *dit* Albigeois l'Espérance, P.. C.. P.. de Nantes, 1838, D.·. G.·. T.·. de Bordeaux, 1841, etc.; — Robert, *dit* Grenoblois la Douceur, P. C. P. d'Avignon, 1829. D.·. G.·. T.·. et S.. C.. T.. de Bordeaux, 1840, etc.; — Campozet, *dit* Bayonnais le Cœur Fidèle, P.. C.. P.. de Tours. 1837, D.·. G.·. T.·. et S.. C.. T.. de Bordeaux, 1840; Cabaret, *dit* Manseau le Cœur Fdele; — Miraud, *dit* Bayonnais l'Espérance: — Minier, *dit* Berry la Sagesse; — Delafosse, *dit* Lillois l'Ami des Arts, S.. C.. T.. de La Rochelle, 1840; — Brunel, *dit* Nivernais le Laurier d'Honneur; — Beneuf, *dit* Comtois l'Estime des Vertus; — Prosse, *dit* Champagne le Décidé; — Gervais, *dit* Montpellier le Résolu.

Burgade, *dit* Pont de Sauve; — Chatellier, *dit* Nantais; — Durand, *dit* Beauceron; — Martin, *dit* Guépin; — Guidot, *dit* Bourguignon; — Sélel, *dit* Vivarais; — Hemèle, *dit* Nantais; — Guérilo, *dit* Tourangeau; Boeda, *dit* Manseau; — Samson, *dit* Bagnère; — Lecomte, *dit* Beauceron; — Mahé, *dit* Vannois; — Théodore, *dit* Allemand; — Belivau, *dit* Poitevin; — Lepoivre, *dit* Beauceron; — Rabanni, *dit* Beauceron; — Boisvert, *dit* Rochelais.

Barbier, *dit* Dauphiné le Bien Aimé, D.·. G.·. T.·. de Montpellier; — Mathieu, *dit* Bordelais le Franc Cœur (initié); — Bormard, *dit* Clermont le Résolu, P. C.. P.. de Beziers, 1828, D.·. G.·. T.·. de Bordeaux, 1833; — Boucaru, *dit* Languedoc le Solide (initié); — Clugnac, *dit* Bordelais la Rose d'Amour (S); — Pélers, *dit* Bordelais la Rose d'Amour, P.. C.. P.. de Marseille, 1824; — Dubois *dit* Bordelais, le Cœur Aimable; — Girardet, *dit* Genevois la Réjouissance (S); — Robert, *dit* Montpellier la Réjouissance, S.. C.. T.. de Châlons, 1838; — Voyer; — Faure; — Suisse.

LA ROCHELLE.

Gaspard, *dit* Avignonais le Cœur Sincère, P.. C.. P.. de La Rochelle, 1840; — Rul, *dit* Rouergue le Résolu; — Fourquet, *dit* Vivarais sans Regret; — Benard, *dit* Parisien le Bien Aimé; — Beaunies, *dit* Tourangeau le Cœur Aimable; Garde, *dit* Querçy le Beau Tour de France.

Lapeyre, *dit* Gascon; — Vuillaume, *dit* Tourangeau; — Saulnier, *dit* l'Angoumois; — Buisson, *dit* Beziers; — Aloncle, Père des compagnons du Devoir de Liberté de la Rochelle.

NANTES.

Becker, *dit* Lorrain le Bien Aimé, D.·. G.·. T.·. de Nan-

tes, 1841 ; — Théron, *dit* Languedoc la Belle Conduite ; — Féraud, *dit* Provençal la Clef des Cœurs (S) ; Thibaud, *dit* Dauphiné la Sagesse Couronnée (S) ; — Trocon, *dit* Bugiste le Cœur Constant ; — Pourret, *dit* Vivarais le Laurier d'Honneur ; — Jallaquier, *dit* Sommière Bon Accord (S) ; — Ploton, *dit* Vivarais sans Gêne ; — Marlier, *dit* Parisien Franc Cœur.

Malfroy, *dit* Chablaisien (S) ; — Rolle, *dit* Dauphine ; — Pesout, *dit* Clermont ; — Lacroix, *dit* Beauceron ; — Martin, *dit* Nantais ; — Pincemain, *dit* Lamballe.

Kessler, *dit* Suisse le Résolu, C.. P.. T.. et D.·. G.·. T.·. de Nantes, 1820 et 1823 ; — Theriton, *dit* Nantais ; — Dubois, *dit* Beziers la Belle Conduite.

USINE ROYALE D'INDRET.

Silfren, *dit* Montpellier Va de Bon Cœur, S.. C.. T.. de Lyon, 1826, C.. P.. T.. de Tours, 1832, etc. ; — Role, *dit* Champagne sans Façon ; — Bonnefois, *dit* Comtois le Cœur Sincère ; — Felyeyrolles, *dit* Gévaudan (S) ; — Luc Léonard.

SAUMUR.

Gatineau, dit Saumur la Rose d'Amour ; — Frenzer, *dit* Prussien l'Ami des Arts ; — Martin, *dit* Beauceron ; — Gerard, *dit* Saumur ; — Belbain, *dit* Bayonnais.

TOURS.

Savary, *dit* Tourangeau le Bien Aimé, D.·. G.·. T.·. de Marseille, 1825 ; — Chapolou, *dit* Poitevin la Belle Conduite, P.. C.. P.. de Tours, 1836, etc. ; — Guerin, *dit* Tourangeau le Soutien de Liberté ; — Gauvrit, *dit* Poitevin la Violette, P.. C.. P. de Tours, 1841 ; — Latourre, *dit* Bigore la Belle Conduite, P.. C.. P.. d'Auxerre, 1839, S.. C.. T.. de Chartres, 1840 ; — Aimard, *dit* Vivarais le Résolu ; — Jadin, *dit* Lyonnais l'Amour Fidèle ; — Lavaute, *dit* Languedoc l'Aimable Cœur, P.. C.. P.. et S.. C.. T.. de Tours, 1839 et 1840 ; — Desbouis, *dit* Nivernais l'Ami des Arts, S.. C.. T.. de Tours, 1841 ; — Decotsous, *dit* Dauphiné la Sagesse ; — Michou, *dit* Mâconnais le Bien Aimé ; — Charon, *dit* Mauseau l'Estime des Vertus ; — Miolant, *dit* Mâconnais Franc Cœur ; — Majurel, *dit* Montpellier l'Ami de la Justice ; — Bremont, *dit* Lyonnais l'Immortel Souvenir ; Dupon, *dit* Toulousain l'Estime des Vertus ; — Baizian, *dit* Gascon Bon Accord.

Romieu, *dit* Genevois ; — Laucelain, *dit* Rennois ; — Doussin, *dit* Tourangeau ; — Leroy, *dit* Blois ; — Lecourps, *dit* Vendôme ; — Lebon, *dit* Libourne ; — Caurel, *dit* Vivarais ; — Gougie, *dit* Beauceron ; — Godefroy, *dit* Parisien ; —

Duna, *dit* Beauceron ; — Loizau, *dit* Beauceron ; — Renaud, *dit* Nantais ; — Moujirard, *dit* Parisien ; — Sieure, *dit* Alsacien.

CHARTRES.

Michel, *dit* Clermont le Bon Soutien, P.. C.. P.. de Chartres, 1841 ; — Rocher, *dit* Languedoc le Divertissant, P.. C.. P.. et S.. C.. T.. de Chartres, 1840 et 1841 ; — Lauranti, *dit* Toulousain la Douceur ; — Davanier, *dit* Dauphiné le Cœur Joyeux (S) ; — Malin, *dit* Dauphiné le Soutien ; — Martire, *dit* Bourguignon l'Ami des Arts ; — Recouli, *dit* Montpellier le Bien Aimé.

Lehourff, *dit* Saint-Brieuc ; — François Victor, *dit* Lorrain ; Sabouré, *dit* Tourangeau ; — Galais, *dit* Rennois ; — Grèvecolet, *dit* Suisse ; — Gaillard, *dit* Vivarais.

Alban, *dit* la Douceur, Compagnon étranger ; — Nanci, *dit* Beauceron le Laurier ; — Viguier, *dit* Rouergue sans Façon ; — Largont, *dit* Pontivy le Cœur Aimable, S.. C.. T.. de Blois, 1825, S.. C.. T.. et P.. C.. P.. de Chartres, 1827 et 1828 ; — Viguier, *dit* Beauceron le Victorieux ; — Allez, dit Beauceron le Cœur Content ; — Chapelain, *dit* Beauceron la Fidélité, C.. P.. T.. de Valence, 1827, etc. ; — Felix Féré, *dit* Beauceron la Sagesse, C.. P.. T.. de Valence, 1828 ; — Berte, *dit* Beauceron la Fidélité (S) ; — Millier, *dit* Beauceron le Noble Cœur, ayant T.. N.. les A.. F.. R.. à Chartres, etc. ; — Joannis, *dit* Pontivy la Rose d'Amour ; — Ducuron, *dit* Gascon la Belle Conduite, P.. C.. P.. de Chartres, 1838, S.. C. T.. plusieurs fois ; — Pouten, *dit* Marseillais la Clef des Cœurs ; — Charpentier, *dit* Beauceron l'Espérance ; — Sinturier, *dit* Montpellier le Cœur Aimable ; — Charbonneaux ; — Lagoutte, Père des Compagnons du Devoir de Liberté de Chartres.

AVIS.

Les compagnons qui, après avoir lu d'un bout à l'autre et attentivement le *Livre du Compagnonage*, auront quelques observations sérieuses à faire à son auteur, adresseront leurs lettres à Agricol Perdiguier, rue du Faubourg-Saint-Antoine, nº 104.

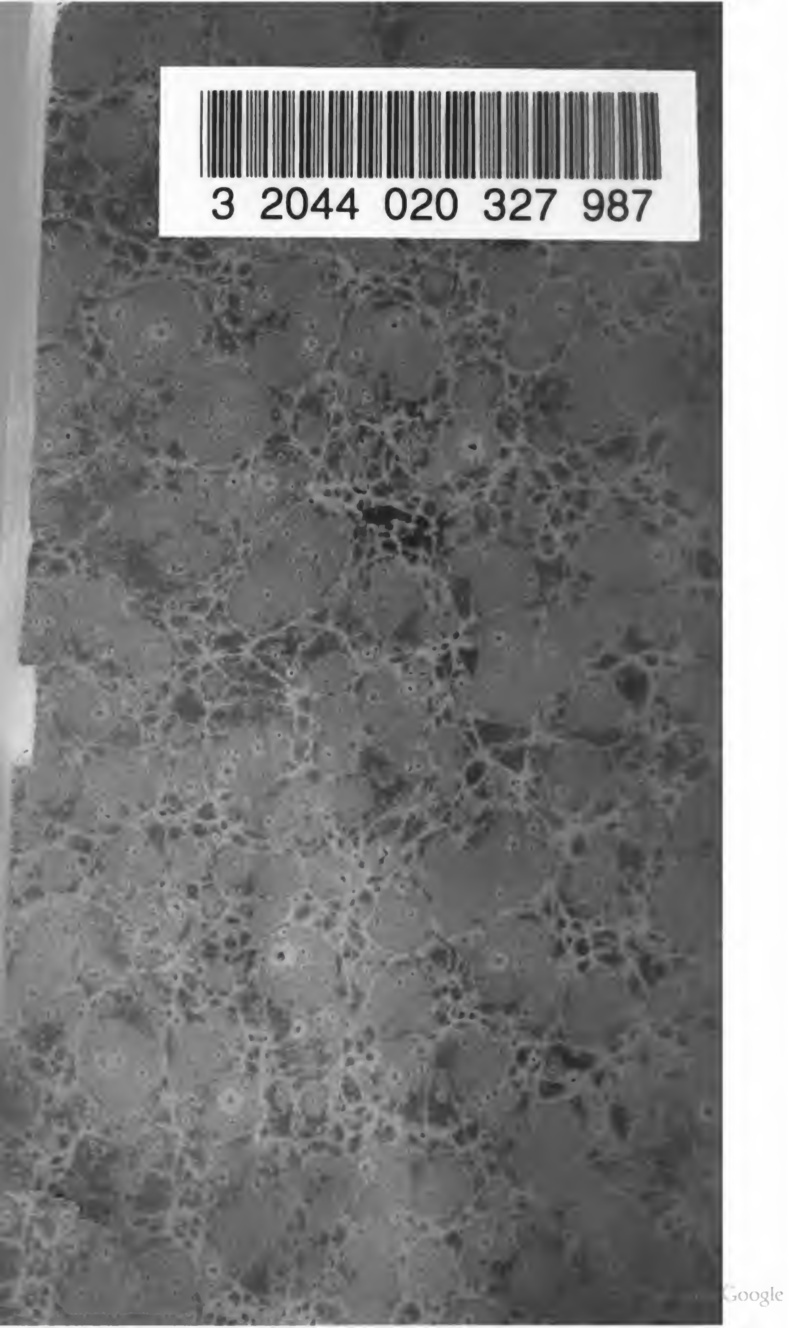
TABLE

DE LA DEUXIÈME PARTIE

FIN DE LA TABLE.

TROYES. — IMPRIMERIE DE CARDON.




3 2044 020 327 987

